l'actualité

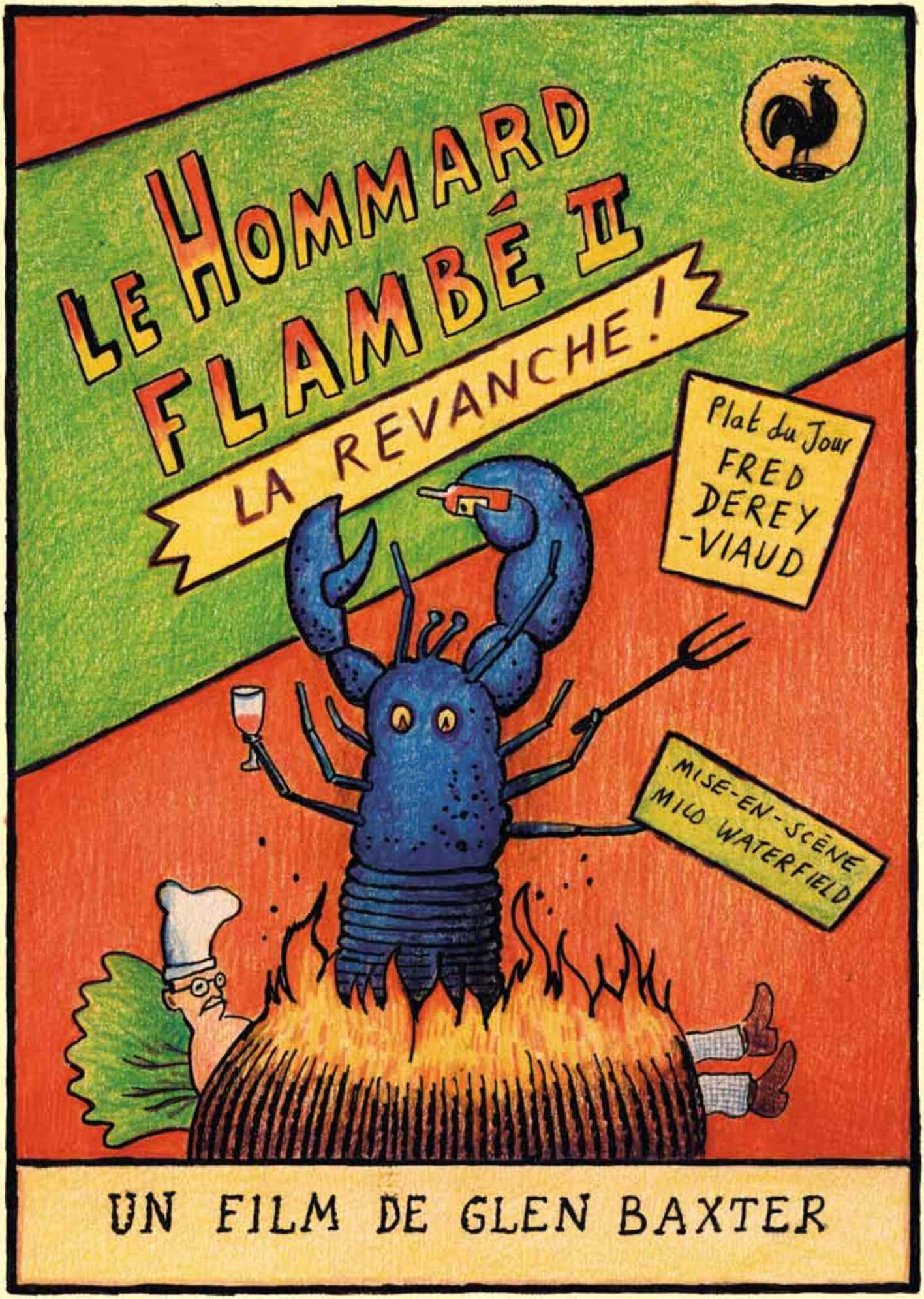
l'actualité

POITOU-CHARENTES

JUILLET ■ AOÛT ■ SEPTEMBRE ■ 2012 ■ N°97 ■ 8 €

LE CINÉMA EN POITOU-CHARENTES

9 782911 320194



Glen Baxter 2012

sommaire

14 LE NABAB DU HOLLYWOOD-SUR-GIRONDE
15 LE CINÉMA FORAIN
25 POUR PENSART ET LARDILLIER
26 «LA FACULTÉ DE DROIT DE POITIERS CONDAMNE À MORT LE CINÉMATOGRAPHE»
27 ALIÉNOR ET KAAMELOTT AU CINÉMA
34 RÉ MI FA SOL...
35 SUR LES TRACES DES DEMOISELLES
LES GAMINS DE ROCHEFORT
41 HOMARD FLAMBÉ
72 LA RÉGION FAIT SON CINÉMA
73 DENIS GOUGEON RÉGISSEUR GÉNÉRAL
74 MARYLÈNE NEGRO
HA CHA YOUN
75 VAN GOGH SUR CREUSE
76 JEAN-CHRISTOPHE DESNOUX
LE TEMPS DES VENDANGES
77 DE L'ANONYMAT À LA LUMIÈRE CRUE
84 DIDIER ROTEN
85 OFNI, CINÉMA UNDERGROUND
88 DU COURT CÔTÉ AFRIQUE
FESTIVAL CINÉ AFRICA
89 CRPC CINÉ-CLUB
99 BLUE SPIRIT
100 EMCA, LES ARTISANS DU CINÉMA
101 STÉPHANIE CADORET
102 PRIMA LINEA
103 L'EUROPE DE L'IMAGE
109 STÉPHANIE AUGRAS
BARBARA CASPARY
119 JACQUES BARINET
DENYS PININGRE
122 ALLAIN BOUGRAIN-DUBOURG
ELLE S'APPELLE SABINE
125 PREMIERS PAS DANS LE CINÉMA
128 BIBLIODIVERSITÉ
120 CALENDRIER DES FESTIVITÉS CULTURELLES

6 **1897, LE VOYAGE DU PRÉSIDENT**
Charles Moisson a réalisé le plus ancien film tourné en Poitou-Charentes et visible à ce jour.

8 **LES GRENIERS DE LA MÉMOIRE**
Grâce au Fonds audiovisuel de recherche (FAR), les films et photographies amateurs stockés chez les particuliers sont sauvegardés et peuvent retrouver une seconde jeunesse.

12 **LA MÉMOIRE DES TERRITOIRES**
À l'heure du numérique, la conservation des archives reste un travail délicat et précieux. Entretien avec Christine Angoujard de l'INA.

16 **DEUX-SÈVRES, TERRE DE CINÉASTES**
Il y a cent ans le département des Deux-Sèvres accueillait son premier tournage. Daniel Taillé revient sur les liens unissant ce département et le cinéma.

20 **LA ROCHELLE, STAR DEPUIS 1896**
Vincent Martin explique pourquoi La Rochelle est une ville cinématographique par excellence.

22 **DE L'EDEN À L'APOLLO**
À la découverte des salles charentaises ultramodernes bâties dans les années 1930 par l'architecte angérien André Guillon (1896-1992).

26 **FILMER AU MICROSCOPE**
Le Charentais Jean Comandon (1877-1970) fut l'un des pionniers du cinéma scientifique français.

30 **L'ÉTÉ 66**
Les Demoiselles de Rochefort montrent ce qui reste à jamais de vierge chez l'humain. Retour sur l'invention de Jacques Demy.

Hélène Jeanbrau ©1996 Ciné-Tamaris

Dans une rue repeinte de couleurs vives, Jacques Demy discute avec Gene Kelly et Catherine Deneuve sous le regard des figurants.

32 **JEUNESSE DES DEMOISELLES**
Les lycéens de Merleau-Ponty rejouent les Demoiselles et proposent de faire danser les gens dans les rues.

36 **BIENVENUE LES BECKER**
Jean Becker a tourné en 2011 un beau film dans l'île d'Oléron, *Bienvenue parmi nous*, produit par son fils, Louis. Rencontre à Saint-Pierre-d'Oléron, au cinéma Eldorado.

38 **UNE FOI TOUTE BÊTE EN L'HUMAIN**
Le tandem Delépine-Kerven est devenu synonyme d'un cinéma populaire porté par l'émotion et la provocation. Entretien avec Benoît Delépine.

42 **FILMS TOURNÉS EN POITOU-CHARENTES**
L'inventaire des films de fiction, téléfilms et séries tournés en Poitou-Charentes depuis l'origine du cinéma, avec les lieux et dates de tournage, les réalisateurs, les producteurs et les principaux acteurs.

Alberto Bocos.

Tournage de *Cœur Océan* sur une plage de l'île de Ré.

78 **PLATON CINÉASTE**
Figurant c'est presque un métier, comme le raconte avec humour l'écrivain Jean-Paul Chabrier, où l'on apprend à faire semblant que cela fasse vrai.

80 **PORTRAITS DE COMÉDIENS**
Joël Pyrène, Hélène Coulon, Marie-Hélène Frot, Jean-Yves Lissonnet, Jacques Develay, Nathalie Kirzin, Pierre Renverseau, Franck Beckmann.

86 **CINÉ LA ROCHELLE**
L'écrivain Bernard Ruhaud salue l'arrivée de l'été par une fréquentation assidue du Festival international du film de La Rochelle, là où défilent sur grand écran toutes les couleurs du monde.

90 **ANGOULÊME LA SAGA DE L'IMAGE**
La filière image d'Angoulême couvre un territoire qui englobe la création, la production, la formation et la diffusion. Du festival de la BD, manifestation fondatrice en 1974, à l'avènement d'un pôle économique à haute valeur ajoutée.

Le Magasin des suicides de Patrice Leconte

104 RÉINVENTER LA GIRAFE
Le dessin animé *Zarafa* de Rémi Bezançon et Jean-Christophe Lie transpose l'histoire de la première girafe de France qui est conservée au Muséum de La Rochelle.

106 LE SOCIOLOGUE ET LE CINÉMA DOCUMENTAIRE
Jean-Paul Géhin réfléchit et œuvre au rapprochement entre le travail sociologique et la création documentaire. Il a participé à la mise en place de formations dans ce domaine et du festival Filmer le travail.

Jérôme Lombard filmant dans une mare, ancien étudiant de l'Iffcam.

110 LE COUP DE FOUET DU CINÉMA ANIMALIER
Ménigoute est un haut lieu du cinéma animalier avec un festival international et un institut de formation.

112 LEVEL6, À LA MÊME ENSEIGNE
Depuis 2009, dix associations dont sept dédiées au cinéma ont pris peu à peu leurs quartiers à Poitiers dans un seul et même lieu nommé Level 6 : Le Dietrich, Juhyun Choi, Nyctalop Mélodie, La Famille Digitale, Les Yeux d'IZO, Autour du Doc, Goto 10, The Hoochie Coochie, L'œil à ses réflexes, Le Gobie, Consortium.

116 LA PRODUCTION D'UN FILM DE A À Z
Le producteur et réalisateur Romain Lardot décrit les différentes phases de la construction d'un film documentaire.

120 DOCS D'ICI
Un nouveau festival consacré aux documentaires et organisé par la Région Poitou-Charentes et France 3, avec l'INA et les Escales documentaires, s'est tenu pour la première fois cette année.

123 JEUNES TALENTS
Julien et Benoît Decaillon, Judicaël Dacosta et Vincent Morisset, Pauline Roland, Fabien Zocco, Jonas et François, Vincent Ducos de la Haille.

126 ÉDUCATION À L'IMAGE
Dans le cadre du dispositif «école et cinéma», un groupe d'adolescents de l'Institut médico-éducatif Pierre-Garnier de Poitiers s'est frotté à la réalisation documentaire.

Nous dédions cette édition à la mémoire du grand cinéphile Michel Boujut (1940-2011).

édito

Le mot cinéma n'est pas naturellement associé à la Région Poitou-Charentes, pourtant dès l'invention du cinématographe, des opérateurs Lumière et Pathé ou des forains ont fixé sur pellicule des événements tel que le voyage du président Félix Faure en 1897 mais aussi des scènes de la vie quotidienne. On entre dans l'histoire, comme le prouve l'inventaire des films de fictions tournés en Poitou-Charentes, document inédit qui est publié dans cette édition avec la précieuse collaboration de Poitou-Charentes Cinéma.
Mais dans cette longue histoire, il y a un tournant majeur : *Les Demoiselles de Rochefort* ! Ce film tourné en 1966 a littéralement changé la face de cette ville. C'est la fois un révélateur et un emblème. Au-delà de l'apport économique indubitable, la filière cinéma joue un rôle de stimulant dans l'imaginaire des territoires. Citons quelques grands films comme *Le Bateau d'Émile* de Denys de La Patellière, *Le Sang à la tête* de Gilles Grangier, tournés à La Rochelle, ou, plus récemment, *Mammuth* de Benoît Delépine et Gustave Kervern, le road-movie des Charentes. La fiction montre des lieux et des paysages, elle témoigne aussi d'une réalité sociale.
Autre inédit : un dossier complet est consacré à la filière image à Angoulême, du point de départ avec des passionnés de BD en 1974 aux dernières applications du cinéma d'animation. Cette édition évoque d'autres facettes de cette industrie culturelle, en particulier la formation, la production, la diffusion, les festivals, les comédiens… Documentaires et courts métrages sont volontairement mis en évidence car dans ces productions, parfois sous-estimées, il y a souvent des talents en devenir.

Didier Moreau

En couverture : *Les Demoiselles de Rochefort*.
Photo : Hélène Jeanbrau ©1996 Ciné-Tamaris.

l'actualité POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : http://actualite-poitou-charentes.info
E.mail : jl.terradillos@emf.ccsti.eu
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 146 ■ Directeur de la publication : **Mario Cottron**
Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos** ■ *Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*
CPPAP 1114 G 89186 ■ ISSN 1761-9971 ■ Dépôt légal 3e trimestre 2012
Conception – Réalisation : **Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier**
Graphiste : Fred Briand - Poitiers ■ Imprimerie Sopan-Vieira - Angoulême.

1897

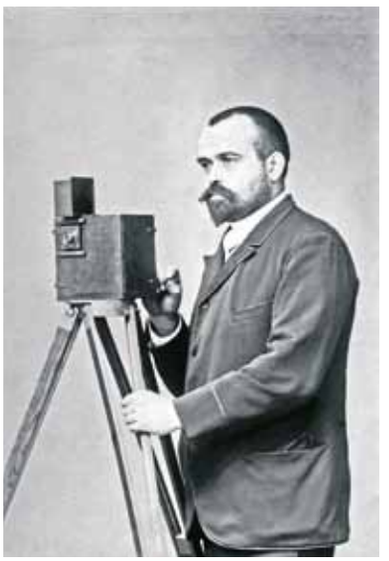
Le voyage du président

Par **Aline Chambras**

Le film *Le Voyage de Félix Faure*, réalisé à partir d'archives conservées par l'association des frères Lumière, permet de découvrir les premières images jamais tournées en Poitou-Charentes. Serge Viallet, le réalisateur de ce documentaire avec Julien Gaurichon, nous raconte la genèse de ce petit bijou audiovisuel.

L'Actualité. – Le documentaire *Le voyage de Félix Faure* retrace le déplacement de ce président dans l'Ouest de la France en avril 1897. Pourquoi et comment avez-vous réalisé ce film ?

Serge Viallet. – Dans le cadre de la collection Mystères d'archives produites par l'INA avec Arte Télévisions et que je dirige, nous n'avons de cesse de revisiter des images qui ont marqué les mémoires, qui ont forgé notre perception d'un grand nombre d'événements. Aussi, quand nous avons trouvé, dans les archives de l'association Lumière, les bobines de Charles Moisson réalisées en 1897 lors des neuf jours que dura le voyage du président Félix Faure en Vendée et en Poitou-Charentes, nous étions réellement enchantés car il s'agit de l'un des tout premiers reportages de toute l'histoire du cinéma !



Page de gauche de haut en bas, Félix Faure et le cortège présidentiel à La Roche-sur-Yon, le bateau présidentiel dans le port de La Rochelle. Ci-contre, le cortège présidentiel à Rochefort, l'arrivée du train présidentiel à la gare de La Roche-sur-Yon le mardi 20 avril 1897, Charles Moisson en 1894 avec une caméra qu'il a lui-même fabriquée.

Le film dure 26 minutes, comme tous les films de la collection Mystères d'archives. Or, Charles Moisson n'avait enregistré à l'époque qu'une quinzaine de minutes, qu'il n'avait pas montées, puisque le montage audiovisuel ne commence que quelques années plus tard.

Oui, car notre credo est de revisiter les images pour en proposer un montage qui questionne, qui interroge, afin de montrer, *in fine*, au spectateur un documentaire qui est le fruit d'un véritable travail d'enquêteur. Donc, pour cela, nous avons passé au crible ces images exceptionnelles vieilles de plus de cent ans afin d'en faire ressortir tous les détails : nous visionnons au ralenti et en zoomant et nous nous attardons sur le moindre détail. Cela nous a permis de reconnaître tous les lieux filmés par Charles Moisson (La Rochelle, l'île de Ré, Rochefort, etc.) et près de vingt-cinq personnes qui apparaissent dans ce film, dont Célestin Hennion, un commissaire de police, grand spécialiste du milieu anarchiste, à l'époque très actif, et qui a ensuite créé les Brigades du Tigre en 1907. En décortiquant les archives de Charles Moisson, nous avons aussi pu observer le comportement des gens devant la caméra, ce qui est très intéressant à une époque où cette technologie n'a que deux ans d'existence. Nous avons ainsi pu constater deux attitudes : celle de la plupart des personnes filmées, qui peuvent se planter devant l'objectif de Charles Moisson, sans se rendre compte que la grosse boîte qu'il tient et dont il tourne la manivelle n'est pas un simple appareil photographique et enregistre des images en continu. En revanche, Félix Faure et ses ministres, eux, savent ce qu'il en est et souvent montrent la caméra du doigt. Au fond, les images tournées par Charles Moisson signent dans une certaine mesure l'entrée en politique de la caméra.

Que savez-vous de la diffusion de ce film à l'époque ?

Grâce à un travail de recherche dans les archives de la presse de l'époque, nous avons pu trouver de nombreuses mentions relatives à la projection de ce film. Le journal parisien *L'Illustration* en parle dans son édition du 1er mai 1897, de même que *Le Lyon Républicain*, le 9 mai de la même année. Dans ces articles de journaux, on sent tout l'émerveillement que suscitent ces images animées, alors presque avant-gardistes !

http://www.arte.tv/fr/Mysteres-d-archives-en-DVD/3969172.html
Arte diffusera les dix derniers films de la collection, dont *Le Voyage de Félix Faure* de septembre 2012 à avril 2013.

Les greniers de la mémoire

Grâce au Fonds audiovisuel de recherche (FAR), les films et photographies amateurs stockés chez les particuliers sont sauvegardés et peuvent retrouver une seconde jeunesse.

Entretien **Aline Chambras**

Claude Guillot est le président du Fonds audiovisuel de recherche (FAR), association qui, depuis 1999, collecte, numérise et fait revivre des documents audiovisuels anciens. Rencontre avec ce passionné de l'image dans les locaux du FAR, à La Rochelle.

L'Actualité. – Le FAR comptabilise aujourd'hui près de 41 300 documents (films et photographies) numérisés. Comment est née cette volonté de sauvegarder et divulguer ce patrimoine audiovisuel ?

Claude Guillot. – Le FAR est né du constat suivant : dans les greniers, au fond des placards, dans des boîtes à chaussures sommeillent des images jaunies, des vieux films amateur d'une richesse insoupçonnée que des personnes ont accumulés au fil des ans. Oubliés, ces objets se dégradent, et s'ils sortent de leurs cachettes c'est le plus souvent pour finir, anonymes, sur les étals des brocanteurs quand ce n'est pas dans les poubelles. C'est pour lutter contre cette perte, cette dispersion insidieuse et invisible de ce patrimoine audiovisuel que l'on a donc créé le FAR, en 1999. Pour que cette «mémoire» que beaucoup d'entre nous ont chez eux, sans même parfois savoir ce qu'elle recouvre exactement, ne devienne pas muette.

Très peu de temps après la création du FAR, nous avons eu le soutien de Claude Bellot, à l'époque président du Conseil général de Charente-Maritime, et nous avons signé une convention avec les Archives départementales, convention qui stipule que, *in fine*, toutes les collections constituées par le FAR représentent un travail de légitimité publique, de service au public et reviendront par conséquent aux Archives. Donc nous travaillons réellement pour la collectivité même si nous avons un statut associatif.

Aujourd'hui, nous sommes clairement identifiés par les habitants du département. Nous sommes même presque débordés par le succès de notre projet et, cette année, nous avons décrété, en assemblée générale, une sorte de moratoire préconisant que pendant un an nous n'acceptons plus de nouveaux documents, afin de pouvoir s'occuper de tout ce que l'on a déjà collecté. Mais je crois bien que nous allons être obligés de transgresser ce moratoire : on nous propose des documents tellement intéressants que nous ne pouvons pas les refuser ! En fait, quasiment tous les films et toutes les photos que l'on nous confie sont de véritables trésors et il nous arrive très rarement de refuser des documents.

Vous parlez de «trésors».

En photographie, nous avons des documents qui remontent à la deuxième moitié du XIXe siècle sous forme de plaques de verre. Ce sont souvent des photos de famille d'une définition absolument incroyable. Ce qui est fou c'est que nous sommes passés par des baisses de qualité tout au long du XXe siècle pour revenir avec le numérique à une qualité extraordinaire que l'on avait dès le début de la photo. Nous avons aussi des plaques de vue stéréoscopiques, prises dans les tranchées pendant la guerre de 14. Ce sont des images étonnantes. Nous avons également constitué le fonds Brochot, du nom de l'apprenti photographe à l'origine des photos. Il s'agit de clichés pris par les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale que le jeune Brochot était chargé de développer et qu'il a systématiquement doublés pour les conserver. Ces images sont vraiment lourdes de sens. Dans le même genre, je pense aux photos que nous avons recueillies et numérisées montrant Royan avant le bombardement de 1945, le Royan de Picasso, des casinos et des belles villas. Nous avons aussi réussi à collecter des archives familiales qui s'échelonnent sur

Page de droite, Alain Brochot et Jacky Yonnet en 1966, lors du tournage de *Warum* à La Rochelle, un film amateur qui retrace une histoire de résistance imaginaire.

plusieurs années et nous permettent de suivre une vie, une activité professionnelle ou un lieu sur le long terme et d'en voir les évolutions.

Nous avons bien sûr beaucoup d'images animées, sous forme de films en 8, 8,5, 16 ou encore 35 millimètres. Notre film emblématique reste *Oyster fishing*. Ce document, nous l'avons rapatrié de la cinémathèque du Canada, grâce à Emmanuel de Fontainieu, le directeur du Centre international de la mer, à Rochefort : dans un colloque, à Brest, il avait entendu dire qu'il existait un film concernant les huîtres à Oléron, archivé à Montréal. J'ai alors contacté le donateur de ce film, un certain monsieur Cardin, qui était encore vivant à l'époque et il m'a dit : «Oui, prenez ce film, c'est votre patrimoine.» Ce document est une vraie merveille : c'est un témoignage de ce qu'était l'ostréiculture en 1907 à Saint-Georges-d'Oléron. Nous l'avons d'ailleurs projeté au cinéma l'Eldorado de Saint-Pierre-d'Oléron et ce fut vraiment un moment d'émotion formidable : tous les ostréiculteurs du coin étaient présents. Il y avait environ 300 à 400 personnes pour un film d'une durée de trois minutes que l'on a dû projeter trois fois ! La première fois, le film a été accueilli dans un silence religieux. À la deuxième projection, l'assistance a commencé à frémir et frétiller et lors du dernier visionnage ce fut l'enthousiasme le plus débridé, tout le monde cherchait un grand-père, un oncle, quelqu'un qu'il connaissait. On a aussi des films magnifiques sur l'Encan, la grande halle de pêche à La Rochelle, films produits par des armateurs en 1927. On a aussi des images superbes de l'enterrement de Pierre Loti en 1923, images d'ailleurs utilisés récemment par le réalisateur Didier Roten dans son documentaire *Pierre Loti, un homme du monde*. En une dizaine d'années, nous avons donc réuni des milliers de documents audiovisuels qui forment un véritable réservoir de plein de petites histoires qui, pour la plupart, nous disent quelque chose de la grande histoire, celle avec un grand H. Tout cela est très émouvant.

Comment fonctionne le FAR ?

Notre mission consiste à sélectionner, identifier, numériser et enfin indexer les archives que l'on nous confie. L'indexation est primordiale. Car une archive numérisée, si elle n'est pas correctement indexée, reste une archive anonyme. Or, notre but c'est de rendre accessible ce patrimoine. Qu'il ne dorme plus. Donc il nous arrive de ne pas pouvoir accepter des documents au sujet desquels nous ne parvenons pas à obtenir des informations : un film dont on ne peut rien nous dire et sur lequel on ne parvient à rien reconnaître ne pourra pas être indexé... Enfin, attention, nous ne sommes pas une cinémathèque, donc en aucun cas nous ne gardons les originaux : nous proposons aux gens qui nous donnent leurs archives de leur rendre une fois que nous les avons numérisées et indexées ou alors nous les orientons vers les Archives départementales s'ils ne souhaitent pas les conserver chez eux. Et, bien sûr, nous n'achetons pas ces archives, nous les prenons gratuitement.

L'équipe de bénévoles du FAR, de gauche à droite, au premier rang, François Vander, Julie Bonzon-Poirson, Jacqueline Turpaud, Denis Gougeon, au milieu, Brigitte Duprat, Chloé Gourmel, en troisième rang, Joana Maurel, Robert Brochot, Patrice Parra, Françoise Mamolar, Frank Baudin.

Vous arrive-t-il de ne pouvoir récupérer certaines archives ?

Oui, il nous est arrivé d'être confrontés à des bandes dégradées qui se cassaient. Nous faisons alors de la restauration, sommaire, car ce n'est pas notre métier et nous n'en avons pas les moyens, et ensuite, une fois que

Une scène d'*Oyster fishing*, tournée en 1907 au Château-d'Oléron (réalisateur inconnu).

Ci-dessus et à gauche, cavalcade et scènes familiales de 1955 à 1965 en Charente-Maritime (Fonds Briand).

nous avons réussi à numériser ces documents nous les confions aux Archives où, là, il y a les moyens d'assurer leur conservation. Nous avons aussi eu affaire à ce que l'on appelle les «films-flammes» : il s'agit de bobines qui s'enflamment spontanément quand on les sort de leurs boîtes, en raison des produits chimiques qu'elles contiennent. Mais cela reste très anecdotique.

Outre la collecte et la numérisation, comment le FAR procède-t-il pour valoriser toute cette «mémoire collective» ?

Tout d'abord, nous sommes très heureux de voir que de nombreux cinéastes, chercheurs ou étudiants s'emparent de nos fonds, qui pour réaliser un film, qui pour écrire une publication. Nous nourrissons ainsi la création actuelle et faisons vivre ces documents. Ce qui est bien sûr l'objectif premier du FAR. C'est pourquoi nous avons dressé un catalogue, consultable en ligne, de tous les documents que nous avons recueillis afin qu'ils soient facilement identifiables. Le réalisateur Marc Jouanny a ainsi un projet de documentaire sur les chantiers navals de La Rochelle et pour le réaliser, il est venu consulter nos fonds. Les fonds du FAR sont également présentés localement dans des expositions, des festivals et dans des écoles dans le cadre d'éducation à l'image. Des jeunes réalisateurs, adeptes du «live cinéma», viennent parfois consulter nos fonds et s'en servir dans leur performance : pour nous c'est une véritable satisfaction de voir nos archives vivre ainsi ! Enfin, le vice-président du FAR, Denis Gougeon, a eu l'idée de mettre sur pied le volet «archives de demain» : il s'agit pour le FAR de constituer dès aujourd'hui les archives du futur en recueillant des témoignages d'anciens, en filmant des manifestations, des visites de personnalités ou des événements sociaux que l'on estime marquants. Mais ce volet n'est qu'une infime partie du travail du FAR. Notre créneau c'est vraiment le passé, la mémoire, ce patrimoine immatériel, comme on dit quand on est à la mode, qu'il nous paraît primordial de sauvegarder. Car pouvoir se référer aux temps d'avant, aux mœurs d'avant, aux habits d'avant, aux voix d'avant nous semble indispensable au bon fonctionnement de notre société. ■

Catalogue des fonds disponible sur le site web : www.far.asso.fr
Et toute l'actu sur : www.facebook.com/far.asso
Quelques vidéos à voir sur : www.dailymotion.com/le_FAR

À l'heure du numérique, la conservation des archives reste un travail délicat et précieux.

Entretien **Aline Chambras**

Christine Angoujard / INA
La mémoire des territoires

Christine Angoujard est déléguée régionale de l'INA Grand Ouest. Elle évoque le passage au numérique et les enjeux de l'archivage aujourd'hui.

L'Actualité. – L'INA a pour mission de conserver le patrimoine audiovisuel français. Quelles sont les principales difficultés techniques d'un tel travail ?

Christine Angoujard. – Les supports ont évolué avec les époques. Pour ce qui est des films 16 millimètres, comme cela se faisait dans les années 1970, la principale difficulté est d'éviter ce que l'on appelle le «syndrome du vinaigre», c'est-à-dire une détérioration physico-chimique de la bande son qui contamine ensuite la bande film. Un autre obstacle concerne cette fois les bandes vidéos qui peuvent se démagnétiser ou «s'enrouler sur le noyau», chaque couche du ruban magnétique se collant sur la précédente. Mais ce qui est le plus difficile dans notre travail, c'est que tout visionnage – ne serait-ce que pour savoir ce que la bande contient – est un facteur de dégradation. Ce qui explique que pendant longtemps l'INA avait la réputation de ne pas vouloir montrer ses «trésors».

Le passage au numérique a donc constitué une grande avancée.

Bien sûr, car un fonds numérisé peut ensuite être exploité des millions de fois sans dégradation. C'est donc pour cela que nous avons entamé un plan de «sauvegarde numérisation» en 1999 afin que les trois millions d'heures d'archives audiovisuelles que nous possédons soient facilement manipulables et partageables avec le plus grand nombre. La numérisation de nos fonds – qui n'est d'ailleurs pas encore terminée et doit s'achever en 2016 – nous a ainsi permis de lancer le site internet de l'INA ouvert à tous les publics. Grâce à ce processus de numérisation, l'INA peut également s'ouvrir à des usages nouveaux en participant par exemple à des manifestations régionales, comme c'était le cas à Docs d'Ici à Saint-Hilaire-la-Palud cette année, ou encore dans les festivals, les Escales documentaires de La Rochelle ou Filmer le travail à Poitiers, en y proposant des projections et des présentations de ses fonds. Nous pouvons aussi désormais proposer des offres en ligne à destination des collectivités locales : nous avons ainsi réalisé une fresque régionale baptisée L'Ouest en Mémoire qui rassemble des archives audiovisuelles et radiophoniques concernant la Bretagne et les Pays-de-la-Loire. Cette fresque est accompagnée éditorialement de notices, de cartes, etc. : pour l'internaute, c'est un véritable outil valorisant la mémoire de proximité. Nous aimerions d'ailleurs étendre ce projet à la région Poitou-Charentes. Car la question de la mémoire des territoires est un volet très important dans les actions de l'INA.

Mais attention, si le numérique facilite l'exploitation des fonds, ce n'est en aucun cas un procédé technique de conservation. Car le numérique comporte aussi des phénomènes de dégradation. D'une part, le numérique est d'une obsolescence technologique extrêmement rapide : les standards techniques changent très rapidement. D'autre part, avec le numérique nous ne sommes pas à l'abri d'une perte de signal, qui, au contraire de l'analogique, ne se présente pas sous la forme d'une dégradation progressive mais d'une détérioration brutale : un fichier numérique peut se maintenir pendant x années puis du jour au lendemain disparaître !

Aussi nous veillons attentivement à la conservation de ces fichiers numérisés en les migrant régulièrement vers de nouveaux standards afin de vérifier la bonne

tenue du signal. Nous mettons également en place des processus techniques d'autosurveillance afin de détecter au plus vite une éventuelle dégradation du fichier et ainsi le conserver dans un état de lecture optimale.

Comment les choix d'archivages sont-ils définis ?

Il n'y pas de choix. En fait, l'INA a pris la décision de numériser tous les fonds en sa possession pour deux raisons. La première est technique et financière : sélectionner, faire des choix implique de tout visionner. Ce qui représente un temps de travail et donc des coûts gigantesques et, comme expliqué précédemment, implique un risque de dégradation. La seconde est pratique : nous avions mis en place un comité des sages chargé de décider ce qu'il était bon de conserver pour les générations suivantes. Ce comité présidé par Jean-Noël Jeanneney, à l'époque président de la BNF, était constitué de journalistes, de producteurs, de réalisateurs, de linguistes, de sociologues, d'historiens, etc., et, au final, ils ont eux aussi estimé qu'il fallait tout garder car chaque fonds leur paraissait avoir un intérêt, si différent soit-il. Par exemple, si conserver des émissions de variétés ne paraissait pas primordial aux historiens, les linguistes, eux, les considéraient comme représentatives de toute l'évolution du langage. Au final, il s'est avéré que faire de bons choix d'archivage susceptibles de satisfaire tous nos utilisateurs potentiels était mission impossible. D'où notre décision de tout numériser.

Pourquoi certains liens sont-ils payants sur le site de l'INA ?

En vertu du code de la propriété intellectuelle, l'INA n'est détenteur que d'une partie seulement des droits des émissions qu'il conserve. Aussi, chaque fois que nous mettons à disposition des archives, nous devons reverser des droits aux auteurs, par exemple. C'est pour cela que certaines archives ne sont pas consultables gratuitement. Néanmoins, 80 % de nos fonds sont en accès libre. Car notre politique est vraiment de faire partager le plus possible cette mémoire collective.

Les archives télévisuelles et radiophoniques sont-elles les seules à intégrer les fonds INA ?

Non, nous avons aussi une politique de prise de mandats de fonds issus de structures privées. Nous avons ainsi en gestion les fonds vidéo de l'association Médecins sans frontières, les rushs du film *Home* de Yann Arthus-Bertrand ou encore les images des 24 heures du Mans. Et nous envisageons d'ici la fin 2012 de nous ouvrir à des fonds venant de particuliers à la condition qu'ils aient un intérêt complémentaire par rapport à l'ensemble de nos archives. Notre objectif est vraiment de développer une mémoire collective, partagée et interactive. Notre axe de travail pour les prochaines années est d'ailleurs «Mémoire partagée, mémoire augmentée». ■

HENRI CRIGENT

Un cinéaste charentais

De Chasseneuil-sur-Bonnieure à Airvault en passant par Jarnac ou Neuvicq-le-Château, Henri Crigent a filmé les hommes et les villages du Poitou-Charentes d'avant-guerre. Un patrimoine documentaire *«d'une richesse ethnographique remarquable»*, souligne Bertrand Désormeaux, président de Trafic Image, association qui a patiemment retrouvé et restauré une grande partie de ce fonds cinématographique constitué aujourd'hui d'une quinzaine de bobines. Des films muets, en noir et blanc et tournés en 16 mm. Dans les années 1930, Henri Crigent, originaire de Jarnac, est tourneur forain, en contrat avec l'entreprise Pathé. Pour s'assurer un public nombreux lors des projections dans les communes, il filme les habitants. Qui viennent ensuite se voir sur grand écran. *«Henri Crigent filme les gens dans la rue, contrairement à ce qui se faisait à l'époque où l'on ne montrait que les classes aisées. Riches et pauvres sont filmés de la même manière, avec le même respect et une caméra à la même hauteur. Il livre ainsi l'ADN de ces villes et villages. Ce sont des images très rares, des portraits uniques de la vie de ces lieux et de ces hommes, quasiment jamais filmés à l'époque. Henri Crigent se situe à la jonction entre le cinéma professionnel et le cinéma amateur : c'est un véritable auteur, avec un vrai regard.»*

Né en 1906, Henri Crigent est une personnalité hors norme. Radio-électricien, il a aussi exercé comme tourneur projectionniste, puis fut, un temps, l'imprésario du poète et chansonnier Goulebenèze, avant d'ouvrir une guinguette sur les bords de la Charente, le Mickey Park, une institution locale dans les années 1950. Il est décédé en 1960. C'est par l'intermédiaire du critique cinématographique Michel Boujut que Trafic Image a récupéré une première bobine, très endommagée, tournée par Henri Crigent. C'est ensuite l'un de ses parents éloignés qui a confié à l'association une dizaine de films, qui ont tous été restaurés et numérisés. Depuis, Trafic image redonne vie à ces témoignages cinématographiques lors de projections *in situ*. *«On reconnaît le facteur, le médecin, le prêtre, ses parents ou son voisin. Ce sont, à chaque fois, des moments très forts.»*

Scènes filmées à Chasseneuil-sur-Bonnieure et à Airvault en 1935 et 1936.

Mélanie Papillaud

Trafic Image 05 49 65 39 06
trafic.image@orange.fr

ÉMILE COUZINET

Le nabab du Hollywood-sur-Gironde

Ce n'est pas le plus grand cinéaste de son temps et l'on hésite à parler de réelle «vocation» en ce qui le concerne. Sa destinée débute par une coïncidence, celle d'être né pratiquement en même temps que le cinématographe. De cette invention nouvelle qui n'a cessé d'osciller entre art et industrie, il fait le centre de son existence… et une source de grandes opportunités.

Émile Couzinet s'est fait connaître comme le roi du nanar ringard et franchouillard mais il est surtout un précurseur de l'industrialisation du cinéma. Avec une ambition de taille : ne dépendre de personne et maîtriser l'ensemble de la filière cinématographique – de l'écriture du scénario à l'exploitation de salles de cinéma.

Projectionniste ambulant avant que la Première Guerre mondiale n'éclate, il fonde d'abord une société de distribution de films et crée un circuit de salles de cinéma de Saintes à La Rochelle, de Toulouse à Agen ; mais aussi à Bordeaux où il fait notamment construire le Rex, directement inspiré du célèbre cinéma parisien.

S'il se fixe à Royan au début des années trente, c'est pour devenir directeur et actionnaire majoritaire du casino municipal dont il a l'idée de transformer les entrepôts en studios de cinéma en 1937. Ce seront les premiers à être créés sur la côte atlantique. Les bâtiments situés près de la gare formaient alors un grand complexe de 2 500 m² équipé d'un matériel ultramoderne. Il y avait une piscine, un auditorium et des loges d'artistes avec salles de bains ou douches. Une nouveauté pour l'époque directement inspirée des États-Unis.

Quatre films seulement seront tournés dans ses premiers Studios de la Côte de Beauté. Le bombardement de Royan en janvier 1945 stoppe brutalement son élan. La célèbre station balnéaire qu'aimait fréquenter Danièle Darrieux n'est plus qu'un champ de ruines. Émile Couzinet doit relancer son activité cinématographique ailleurs. Il s'ancre alors à Bordeaux et développe les Studios de la Côte d'Argent. Son objectif est encore plus ambitieux : en faire un véritable Hollywood-sur-Gironde.

Il en devient le nabab. Il est riche, célèbre dans tout le Sud-Ouest et si la critique cinématographique n'est pas tendre avec lui, il n'en a que faire… Au fil des quinze années qui suivent, Couzinet va dépenser une bonne partie de sa fortune à améliorer sans cesse ses installations, à les équiper en matériel de pointe et à dévaliser les antiquaires pour remplir les réserves de décors. Car, contrairement à l'habitude au cinéma, les accessoires dans tous ses films n'ont rien de factices. Ce sont de véritables objets d'art issus de sa collection personnelle !

L'homme est colérique mais fidèle en amitié. Il sait s'entourer de bons techniciens et de seconds rôles issus du théâtre. Il crée ainsi sa troupe. Tous ceux qu'il engage crèvent l'écran, s'imposent par leur physique et leur gouaille. Ce sont des tronches de cinéma qui servent à merveille des comédies aux titres aussi évocateurs que *Trois marins dans un couvent*, *Trois jours de bringue à Paris* ou encore *Césarin joue les étroits mousquetaires*. Ses tournages sont comme des réunions de famille. Robert Lamoureux et Jean Carmet feront leurs premiers pas cinématographiques devant ses caméras…. Et ne l'oublieront jamais.

ON Y RIT ? ON IRA ! Inventeur de la formule *On y rit ? On ira !*, son nom et ses films sont restés synonymes de divertissement populaire… jusqu'à ce que de jeunes réalisateurs – les Chabrol, Godard, Rivette ou Rohmer – imposent la Nouvelle Vague, son esthétique et sa modernité au début des années soixante.

Françoise Mamolar est réalisatrice de documentaires, auteur de *Citizen Couzinet, Hollywood-sur-Gironde* (éditions Bonne Anse, 2008)

Émile Couzinet fait visiter ses studios de la Côte d'Argent à Jean Renoir, en 1961.

De Couzinet et de tout ce qu'il avait construit, il ne reste plus rien aujourd'hui. À l'exception de ses films. Projeté de temps à autre à la Cinémathèque de Paris dans une version restaurée, le *Congrès des belles-mères* suscite aujourd'hui la curiosité de quelques cinéphiles amateurs… de second degré. S'il est un des maillons de cette longue chaîne de passionnés qui n'ont pas écrit les pages les plus grandioses de l'histoire de notre cinéma, Émile Couzinet fait partie de ces entrepreneurs de spectacles qui furent capables de divertir plusieurs millions de spectateurs. Ils ne sont finalement pas si nombreux.

Françoise Mamolar

PASCAL VIMENET

Le cinéma forain

Deux cent cinquante projecteurs, trente-deux mille bobines de films : la collection René Charles et Guy Goursaud est un véritable cabinet de curiosités contemporain. Entreposé dans une usine désaffectée d'Angoulême, dont la localisation exacte demeure discrète, ce trésor est une histoire du cinéma à lui tout seul et notamment des tout débuts du cinéma. Car tous ces films et tous ces appareils ont appartenu à des forains qui, au début du XXe siècle, ont été les premiers diffuseurs du cinéma, avant l'apparition des premières salles de cinéma fixe dans les années 1910. *«Le rôle pionnier des forains dans l'émergence du cinéma est souvent ignoré du grand public*, rappelle Pascal Vimenet. *À ses débuts, le cinéma, bien mal jugé par la culture bourgeoise, qui le considérait comme un art mineur et populaire, n'avait comme lieu d'élection que les foires foraines.»*

Pour avoir entendu parler à plusieurs reprises de cette collection, Pascal Vimenet a eu envie de la voir de ses propres yeux. Et c'est le choc : *«Quand je suis entré pour la première fois dans le hangar où est stockée la collection, j'étais absolument stupéfait. Je ne m'attendais vraiment pas à trouver autant de choses… L'idée d'en faire un film est alors venue très vite.»*

UN MUSÉE DU CINÉMA. Outre les milliers de films précieusement conservés, il découvre des centaines de projecteurs et surtout d'incroyables pépites, dignes d'un musée du cinéma. Dont un décamètre – un projecteur qui permet aussi de mesurer le métrage des films –, un lumicycle – un projecteur qui fonctionne grâce à un pédalier chargé de fournir l'électricité –, un cinématographe Lumière de 1896 – qui a la particularité d'avoir une triple fonction de caméra, de tireuse et de projecteur – et, une voiture-foraine grâce à laquelle les films circulaient de village en village et sur laquelle est peinte un Mickey.

Pour ce réalisateur et passionné de cinéma, pas question de laisser dormir loin des regards cet extraordinaire patrimoine dans cet entrepôt aux allures de cimetière du cinéma. Aussi il commence à enquêter, rencontre Guy Goursaud et la veuve de René Charles, Pierrette, afin de démêler dans cet écheveau d'archives l'histoire de cette collection et avec elle l'histoire du cinéma forain. Une histoire riche et bien souvent oubliée. Dans le beau documentaire qu'il en a tiré, on apprend ainsi que les forains avaient fait de la projection cinématographique un véritable moment de spectacle vivant ; qu'ils achetaient souvent les films au mètre et que, parfois, faute de budget, ils ne possédaient pas le film dans son intégralité ; qu'il leur arrivait parfois de tourner, dans le village où ils s'installaient, un petit film qu'ils projetaient le soir pour le plus grand plaisir des autochtones ; qu'en conservant certains films, ils ont enfreint un interdit car la présence de nitrates en faisait des objets dangereux ou encore que le cinéma muet ne l'était pas vraiment puisque, en général, des systèmes de sonorisation artisanaux et ingénieux étaient utilisés en même temps que l'image... Diffusé en janvier dernier sur France 3 Poitou-Charentes et au Gallia de Saintes en mars, *Fantômes du cinéma forain* sera également projeté à Angoulême durant l'été 2012. ***Aline Chambras***

Guy Coursaud dans le hangar où est entreposée la collection.

Il y a cent ans le département des Deux-Sèvres accueillait son premier tournage. Daniel Taillé revient sur les liens unissant ce département et le cinéma.

Entretien **Mélanie Papillaud**

Deux-Sèvres
Terre de cinéastes

Les Deux-Sèvres ont vu naître deux Palmes d'or – Henri-Georges Clouzot et Laurent Cantet – et l'une des cinéastes françaises les plus reconnues, Catherine Breillat. Cette année, on fête le centenaire des deux premiers films tournés dans le département, par Léonce Perret. Flash-back avec Daniel Taillé, passionné érudit et incollable.

Henri-Georges Clouzot et sa femme Véra.

L'Actualité. – Quel est le film le plus marquant dans l'histoire du cinéma en Deux-Sèvres ?

Daniel Taillé. – Selon moi, il y en a deux : *Les Diaboliques* et *Les Honneurs de la guerre*. Mais *Les Diaboliques*, de Henri-Georges Clouzot, est celui dont on a le plus parlé. Le cinéaste venait de tourner *Le Salaire de la peur*, Palme d'or à Cannes en 1953.

Si une partie de l'action est située à Niort et à Bressuire, le film a en réalité été tourné dans les Yvelines. Les dialogues, pendant une vingtaine de minutes, évoquent Niort, le café de la Brèche, le pont Inkermann… *Les Diaboliques* baigne également dans une ambiance bourgeoise très provinciale. Finalement, c'est donc devenu un «film niortais». Même s'il ne resterait seulement qu'un ou deux plans tournés ici : l'entrée de la ville, sur la Nationale 11, avec le panneau Niort, et un autre plan identique à Bressuire.

D'après la presse de l'époque, une équipe de tournage serait venue en Deux-Sèvres et d'autres plans auraient été mis en boîte : le château de Bressuire, les bords du Dolo… Des séquences coupées au montage.

***Les Diaboliques* est-il le seul film de Clouzot évoquant sa ville natale ?**

Oui, une partie de l'action se situe dans un pensionnat et le cinéaste dit s'être inspiré de ses années d'adolescence au lycée Fontanes. Il a passé les quinze premières années de sa vie ici.

La famille Clouzot est une grande famille niortaise, qui s'est implantée en 1835. Henri-Georges Clouzot est né à Niort en 1907, comme son frère Jean, le scénariste des *Diaboliques* ou de *La Vérité*, avec Brigitte Bardot. Leur père, leur grand-père étaient libraires, éditeurs et imprimeurs. La famille vivait au 22, rue Victor-Hugo, au-dessus de la librairie paternelle. Les parents d'Henri-Georges Clouzot sont inhumés

De gauche à droite, Pierre Larquey, Michel Serrault, Véra Clouzot et Paul Meurisse.

ici. Aujourd'hui, il y a à La Crèche la seule salle de cinéma en France à porter son nom.

Les Honneurs de la guerre de Jean Dewever figure également comme l'un des tournages les plus importants du département.

Plus de 90 % du film ont été tournés en Deux-Sèvres, entre La Mothe-Saint-Héray, Sainte-Néomaye, Arçais et Saint-Rémy, pendant l'été 1960. Derrière la caméra, Jean Dewever, un jeune cinéaste qui réalisait là son premier long métrage.

L'action se situe en 1944, quelques jours avant la Libération, et met en scène des Français pas tout à fait résistants et des Allemands qui en ont assez de la guerre. C'est un film à connotation très pacifiste, tourné en pleine guerre d'Algérie. De jeunes figurants deux-sévriens avaient été engagés pour incarner des soldats allemands. Ils devaient donc porter l'uniforme : leurs parents s'y étaient farouchement opposés ! La Seconde Guerre mondiale était encore dans toutes les mémoires…

À sa sortie, *Les Honneurs de la guerre* a été très mal reçu, non par la critique mais par le public. Même s'il a été soutenu par Alain Resnais ou François Truffaut, le film a fait sa carrière dans les cinéclubs, loin des salles traditionnelles. Aujourd'hui, ce film militant a été quelque peu oublié du grand public. Quand j'ai organisé deux projections en Deux-Sèvres, en 1995 et 2005, elles ont de nouveau suscité un vif débat.

Pourquoi le réalisateur a-t-il choisi les Deux-Sèvres ?

Jean Dewever avait fait des repérages dans la France entière. C'est ici qu'il a trouvé les deux sortes de paysages qu'il cherchait. Les séquences tournées dans le Marais poitevin me font penser à Renoir, le peintre comme le cinéaste. Ce sont des séquences champêtres, au bord de l'eau. En complète opposition avec les séquences d'échanges de tirs, tournées à l'entrée du village de La Mothe-Saint-Héray, par exemple.

Deux cinéastes tiennent également un rôle de premier plan dans l'histoire du cinéma en Deux-Sèvres…

Catherine Breillat est née en 1948 à Bressuire. Elle a grandi à La Forêt-sur-Sèvre puis à Niort où son père était médecin. Elle a fait sa scolarité au lycée de jeunes filles de Niort. Elle raconte d'ailleurs ses années d'adolescence dans *Une vraie jeune fille* (1975).

La filmographie de cette militante du féminisme est plus marquée par son milieu social que par son origine géographique. D'abord romancière à succès – plusieurs de ses livres ont fait scandale –, Catherine Breillat a commencé dans le cinéma en travaillant sur des scénarii avec Fellini ou Pialat. C'est l'une des rares femmes cinéastes françaises aujourd'hui. Si elle n'a jamais tourné en Deux-Sèvres, elle est venue plusieurs fois présenter ses films au Moulin du Roc, à Niort.

Et bien sûr, il y a également Laurent Cantet, qui a obtenu la Palme d'or à Cannes en 2008 pour *Entre les murs*, cinquante-cinq ans après Henri-Georges Clouzot.
Il est né en 1961 à Melle. Ses parents étaient instituteurs à Chef-Boutonne. Il a été lycéen à Niort, a poursuivi des études de photographie à Marseille avant d'intégrer l'Idhec, l'Institut des hautes études cinématographiques. Ce «cinéaste du réel» a sorti son premier long métrage, *Ressources Humaines*, en 2000.

En 1912, deux films sont tournés à Niort. C'est une première. Qui était Léonce Perret, pionnier du cinéma muet et des cinéastes deux-sévriens ?
Léonce Perret a tourné plus de trois cents films, des comédies comme des drames. Il a dirigé Arletty ou Gloria Swanson, la superstar américaine de l'époque. Il est reconnu comme l'un des meilleurs cinéastes du début du XXe siècle. Gaumont a d'ailleurs édité dernièrement en DVD une bonne partie de sa filmographie. Né à Niort en 1880, c'est le premier cinématographiste deux-sévrien. Il a débuté au théâtre avant qu'un imprésario de Gaumont ne le remarque et l'engage pour faire des films. C'est, par exemple, l'un des rares Français à avoir fait carrière aux États-Unis où il a tourné des films patriotiques entre 1917 et 1920.
C'est aussi le premier à avoir filmé Niort. En 1912, Léonce Perret tourne, dans le quartier de la gare, *L'Express matrimonial* (12 mn) et *Sur les rails* (13 mn). *L'Express matrimonial* est une bagatelle. On y voit le train arriver sous la marquise actuelle et, au loin, la flèche de Notre-Dame. Dans *Sur les rails*, on reconnaît la gare de marchandises et l'on voit un homme sauter du pont Inkermann. En 1930, Léonce Perret réalise *Arthur*, l'un des tout premiers films parlants du cinéma français. Mais ce vétéran du muet s'est mal adapté à cette révolution.
À Niort, il y a bien longtemps que le souvenir de Léonce Perret s'est estompé, mais depuis 1998, une rue d'un lotissement situé entre les avenues de La Rochelle et Saint-Jean-d'Angély porte son nom.

1. Une partie de ses films ont été restaurés par Daniel Taillé.

Daniel Taillé s'applique à sauvegarder et à faire connaître le patrimoine cinématographique des Deux-Sèvres. Ce cinéphile, président de l'association Cinémathèque en Deux-Sèvres, a déjà organisé des expositions et publié quatre ouvrages édités par l'association Cinémathèque en Deux-Sèvres : *Un siècle de spectacle cinématographique en Deux-Sèvres (1896-1995)*, 2000. *Léonce Perret cinématographiste*, 2006. *La Saga des Clouzot et le cinéma - 1re époque*, 2007. *L'Olympia-Palace : 100 ans de spectacle niortais*, 2009.

Passons de l'autre côté de l'écran. Quand le cinéma est-il apparu dans le département ? Et qu'est-ce que le public pouvait alors découvrir ?
La première projection eut lieu en octobre 1896, à Thouars puis à Niort dans les salons de l'ancienne préfecture. À l'affiche, un film des frères Lumière. Charles Arambourou, un photographe châtelleraudais, est le premier opérateur de cinématographe en Poitou-Charentes. Mais c'est dans les foires, à partir de 1900, que le cinéma s'est vraiment développé dans l'ensemble du département. Les opérateurs s'installaient dans les baraques foraines avec leur matériel. Dans les petites communes, on pouvait louer des granges ou des garages pour la soirée.

Quand les premières salles de cinéma ont-elles ouvert leurs portes ?
En 1915, à Niort, une salle de mille places voit le jour. C'est le Cinéma du manège, avenue de Paris, qui deviendra l'Olympia en 1930 puis l'Olympia-Palace quelques années plus tard. À l'affiche, théâtre, cinéma, music-hall : c'était le centre culturel de la ville. Avant l'arrivée du parlant, un orchestre, situé dans la fosse, accompagnait chaque projection. Fernand Caillas, le directeur de l'époque, tournait des actualités locales (les fêtes, les foires-expo et même la venue d'Édouard Herriot…) qui étaient diffusées avant chaque séance, entre 1922 et 1930[1].
Les années vingt voient aussi l'ouverture de plusieurs salles dans tout le département : le Parthenay Cinéma, le Ciné Palace à Thouars, le Ciné-théâtre à Bressuire. Le Familia, toujours en activité place du Boël à Thouars, est aujourd'hui l'unique vestige de cette époque.

L'arrivée du cinéma «100 % parlant et chantant» marque également un tournant.
Entre 1931 et 1939, c'est le premier âge d'or du cinéma. Les petites communes s'équipent alors également en salle de cinéma. Le grand âge d'or débute à la fin de la Seconde Guerre mondiale jusque dans les années soixante. Dans les petits villages, il y avait du cinéma itinérant dans les cafés, les mairies… Les tourneurs débarquaient avec leur matériel : écran, haut-parleur, projecteur, sono. À La Mothe-Saint-Héray par exemple, le café le Grand Appolon projetait régulièrement des films. Et chacun s'y retrouvait, le cafetier comme le tourneur. Certains filmaient les kermesses ou les rencontres sportives : le public venait ensuite se voir sur grand écran. Enfin, à partir des années soixante-dix, ici comme ailleurs, l'arrivée de la télévision entraîne la disparition progressive des petites salles. Les grandes villes ont mieux résisté. À Niort, en 1980, on comptait dix-huit salles de cinéma où l'on pouvait voir jusqu'à vingt films par semaine. Mais c'était de la surenchère. L'Olympia-Palace a définitivement éteint les projecteurs en 1986. ■

Ci-dessus, le tournage des *Honneurs de la guerre* dans les rues de La Mothe-Saint-Héray. De dos à gauche, le réalisateur Jean Dewever.

ILS SONT (AUSSI) NÉS ICI

Jean Richard. Acteur et homme de théâtre, chansonnier et propriétaire de trois cirques. Avec une soixantaine de films à son actif, Jean Richard est resté dans les mémoires pour avoir incarné pendant plus de vingt ans le commissaire Maigret à la télévision. L'artiste, décédé en 2001, a vu le jour à Bessines en 1921.

Geneviève Cluny. Cette actrice, qui eut son heure de gloire dans les années soixante, est née à Bressuire en 1928. Elle a notamment tourné avec Philippe de Broca – *Les Jeux de l'amour,*

Ci-dessous, *Les Tontons flingueurs* avec Robert Dalban et Lino Ventura.

***Le Farceur* – et participé à l'écriture du scénario de *Une femme est une femme* de Jean-Luc Godard.**

Robert Dalban. Ce comédien (1903-1987), originaire de Celles-sur-Belle, est resté célèbre pour son rôle dans *Les Tontons flingueurs*, de Georges Lautner. Il y incarne Jean, le maître d'hôtel, avec une réplique culte : *Yes, sir*. Éternel second rôle, il a donné la réplique aux plus grands, de Gabin à Louis de Funès, dans près de deux cents films.

Daniel Gélin. S'il est né à Angers, le comédien (1921-2002) et sa famille sont originaires de la Gâtine. Comme il l'a raconté dans un livre, il venait régulièrement passer ses vacances à Saint-Pardoux chez ses grands-parents.

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

Que viennent chercher les cinéastes en Deux-Sèvres ? Indéniablement, des coins de campagne et de ruralité. *Pleure pas la bouche pleine* (1973) de Pascal Thomas se situe dans la plaine thouarsaise. Des séquences de *L'Entourloupe (1979)* de Gérard Pirès avec Jacques Dutronc et Gérard Lanvin, se déroulent au Vanneau et à Coulon. Jacques Richard a tourné *Rebelote (*1982), avec Jean-Pierre Léaud, et *Ave Maria* (1984), avec Isabelle Paco et Anna Karina, dans le Mellois. Plus récemment, pour *Mumu* (2010) avec Sylvie Testud, Joël Seria a posé sa caméra dans le canton de Chef-Boutonne. La même année, Pascal Thomas, originaire de Saint-Chartres dans la Vienne, est revenu dans le Thouarsais pour *Nous allons vivre une très très grande histoire d'amour*, avec Marina Hands et Julien Doré.

Vincent Martin
La Rochelle
Star depuis 1896

Vincent Martin explique pourquoi La Rochelle est une ville cinématographique par excellence.

Entretien **Jean Roquecave** et **Jean-Luc Terradillos**

Vincent Martin collectionne depuis toujours tout ce qui se rapporte au cinéma à La Rochelle. Appareils de projection, programmes, affiches, photos. Dans *Le Premier Siècle du cinéma à La Rochelle* (avec Sylvie Denis, éd. Bordessoules, 1996), il recense la petite et la grande histoire du septième art dans la capitale de l'Aunis.

L'Actualité. – Le cinéma est-il lié à La Rochelle depuis le début ?

Vincent Martin. – Huit mois après la première projection publique et payante à Paris, le 28 décembre 1895, un forain, M. Briand, s'installe sur la place d'Armes en août 1896 et projette les films des frères Lumière, le train de La Ciotat, la sortie des usines Lumière, le bocal et le poisson rouge… Le public afflue, c'est attractif mais il manque quelque chose. Il se dit : «Il faut que je filme La Rochelle.» Il va filmer la sortie de la cathédrale de La Rochelle le 15 août 1896. Le film dure deux minutes, mais tout le monde veut se voir à l'écran, et c'est un succès commercial.

La Rochelle est une ville bourgeoise, riche, on est près à payer 50 centimes, voire 1 franc la projection, ce qui était énorme à l'époque. La séance durait 20 mn, mais il y avait un lion, un singe, une femme à barbe, de ces attractions qui ont duré jusque dans les années 1960 dans les salles de cinéma. Le cinéma est avant tout forain. Ce ne sont pas les industriels qui prennent le cinéma, ce sont les forains. Les actualités cinématographiques, Gaumont, Pathé, vont aussi venir souvent à La Rochelle, pour la fête de la mer, les visites de ministres…

Les fictions n'arrivent qu'après. En 1910, Pathé tourne Fleur de grève. Une bobine de sept minutes qui relate les amours malheureuses d'un pêcheur rochelais et de sa fiancée infidèle. Pour la première fois, on voit à l'écran le passage d'un bateau de pêche entre les deux tours du vieux port.

On voit souvent les deux tours.

Aux actualités télévisées, quand on dit La Rochelle, deux secondes après on voit les deux tours. Et au début, dans les longs métrages, qu'est-ce qu'on voit ? Le port, la grosse horloge, les monuments. Le vieux port est la vraie star des films tournés à La Rochelle, il apparaît dans plus de trente longs métrages. La grande époque du cinéma à La Rochelle démarre en 1956, avec le tournage du *Salaire du péché*, de Denys de La Patellière, avec Danielle Darrieux, Jeanne Moreau et Jean-Claude Pascal, puis *Le Sang à la tête*, de Gilles Grangier, avec Jean Gabin, d'après un roman de Georges Simenon, un auteur qui sera beaucoup utilisé dans les films tournés ici. C'est à cette époque qu'on a commencé à utiliser la criée, ce qui n'était pas facile. Dire à des mareyeurs et à des crieurs : mettez-vous là, ce n'est pas possible ! Quand Gilles Grangier va à l'encan, tout le monde lui dit : «Mais nous on bosse !» Donc ce ne sont pas réellement des figurants, ce sont des gars qui travaillent qu'on filme. C'est aux acteurs de se mettre dans le décor sans les gêner. La séquence a ainsi été tournée sans interrompre la vente, et une marchande de poissons s'est même payé le luxe d'enguirlander Gabin, qui avait raté sa scène.

C'est pour cela que lors des enchères, la caméra n'est pas au milieu du groupe ?

Bien sûr. Dans *Le Salaire du péché* et *Le Sang à la tête* en 1956, *Le Bateau d'Émile* en 1961, *Le Petit Bougnat* en 1969, chaque fois qu'on va utiliser l'encan, la caméra travaille comme pour un documentaire, elle s'éloigne du décor, elle se met très loin derrière pour permettre aux acteurs d'aller dans le champ de la caméra sans jamais gêner les professionnels.

Claude Sautet, Michel Piccoli et Léa Massari sur le tournage des *Choses de la vie* (1969), dans le vieux port de La Rochelle. Coll. Vincent Martin.

En fait, on est à la fois dans un film de fiction et dans un documentaire.

Oui, ça a une valeur de témoignage Dans les années 1950 et 1960, dans les fictions, on montre le monde ouvrier, alors que dans les années 2000 on montre la petite bourgeoisie. Aujourd'hui, une scène à l'encan dans un film, ça ne voudrait rien dire.

On tourne de plus en plus de téléfilms à La Rochelle.

La première fiction télé date de 1958, Le Tour de France de deux enfants de Claude Santelli, pour la première chaîne, puis Le Fils du cirque de Bernard Hecht en 1960, La Redevance du fantôme de Robert Enrico en 1965, et même Le Voyageur de la Toussaint, encore un Simenon, tourné en 1966 par Herbert Wise pour la BBC…

Il y a un tournant en 2004, après l'arrivée d'un régisseur Denis Gougeon. On commence à sortir du vieux port, aller de l'autre côté du chenal, sur l'avenue Michel-Crépeau, on commence à tourner rue Gargoulleau, rue Fleuriau, rue du Minage, à la Chambre de commerce. C'est lui qui amène ça, qui propose de nouvelles idées aux réalisateurs. On devine moins La Rochelle. Les décors permettent de montrer qu'on est dans une ville de province. Donc on va tourner dans des rues bourgeoises, dans des rues peu connues. De même que la gare va devenir récurrente. Alors que Denys de La Patellière, qui est né à La Rochelle, y a tourné deux films sans jamais la filmer.

Pourquoi cette attraction de La Rochelle ?

Il y a une lumière blanche très particulière, du matin ou du soir, et trois cents jours d'ensoleillement par an. Les gens du cinéma apprécient aussi la qualité de l'accueil, et le fait que les services municipaux coopèrent au maximum sans leur demander d'argent. L'installation des barrières c'est gratuit, quand il faut changer l'éclairage public, ou l'adduction d'eau, ça se fait aussi gratuitement. Et c'est une ville de province. Quand un acteur ou une actrice est dans la rue on ne lui saute pas dessus, il n'y a pas ce côté festival de Cannes où on est obligé de mettre des barrières.

Une certaine retenue, une discrétion du public ?

Oui. Ils sont très humbles. On voit bien qu'ils attendent que la scène soit finie, que tout soit rangé pour demander un autographe. Les Rochelais sont très habitués aux tournages. C'est tranquille.

Comme pour le tournage des Aventuriers de l'arche perdue. Qui sait que Steven Spielberg et Harrison Ford sont à La Rochelle ? Ils sont cours des Dames, mais en 1981 on ne les connaît pas physiquement. Et ils passent inaperçus.

En 1981, on tourne aussi Das Boot (Le Bateau) à La Rochelle.

Les deux films sont liés. Wolfgang Petersen cherchait une base sous-marine. On l'envoie à Saint-Nazaire et à Bordeaux, et c'est à La Rochelle qu'il trouve celle qu'il voulait pour la dernière scène de son film. Pendant qu'il tourne ce film, de l'autre côté de l'Atlantique il y a un mec qui prépare un scénario, Les Aventuriers de l'arche perdue, et qui cherche lui aussi une base sous-marine. En France, on lui envoie des photos et ça en reste comme là, il ne trouve pas. Et puis il va voir Das Boot, et bingo, il voit sa base sous-marine ! ■

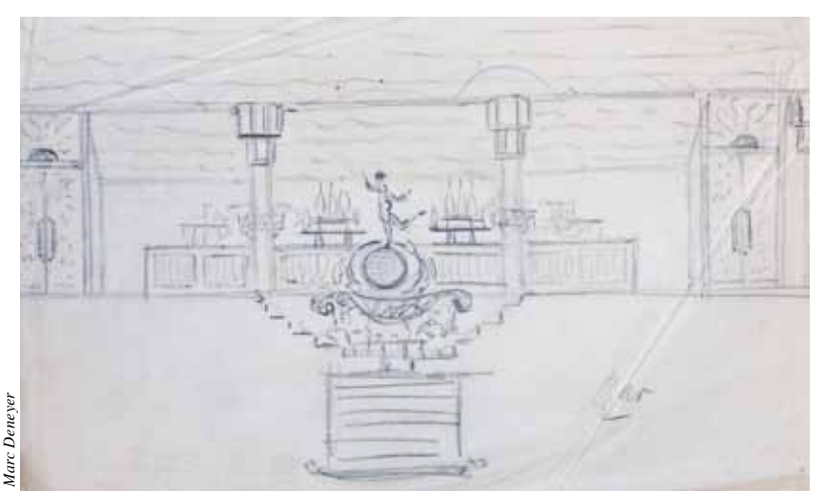
De l'Eden à l'Apollo

À la découverte des salles charentaises ultra-modernes bâties dans les années 1930 par l'architecte angérien André Guillon (1896-1992), aujourd'hui identifiées comme représentatives de l'architecture Art déco.

Par **Grégory Vouhé**

Né en 1896 à Saint-Denis-du-Pin en Charente-Maritime, André Guillon a fait preuve tout au long de sa carrière d'une intense activité architecturale. En témoignent 212 boîtes, 21 liasses et 2 425 plans en dépôt à La Rochelle, qui représentent plus de 40 mètres linéaires sur les rayonnages des Archives départementales. Architecte de la ville de Saint-Jean-d'Angély en 1925, il conduit parallèlement de nombreuses commandes privées. C'est ainsi qu'il bâtit en 1931 un établissement pour le compte de la Société cinématographique angérienne. Annonçant l'ouverture de la salle fixée au lendemain depuis plus de deux mois, l'édition du 20 septembre du *Journal de Saint-Jean-d'Angély* titre sur le *«véritable tour de force»* que constitue cette opération. *«Moins de 3 mois, en effet, ont suffi à cette société pour doter notre ville de la plus confortable et de la plus belle salle de la région. Ce résultat étonne surtout lorsque l'on connaît les dimensions de l'imposant Ciné-théâtre Eden qui, s'élevant à près de 17 mètres, ne mesure pas moins de 40 mètres de longueur sur 16 mètres de largeur. Notre surprise grandit encore quand on apprend que cette construction a exigé entr'autres matériaux 80 000 kg de fer et d'acier qui constituent sa puissante ossature métallique, plusieurs centaines de sacs de ciment, et pas moins de 900 mètres cubes de sable ou gravier.»*

On insiste ensuite sur le fait que cette salle neuve réunit les derniers perfectionnements techniques, concernant aussi bien l'acoustique, la visibilité, la ventilation que l'éclairage ou même la décoration, tous problèmes *«solutionnés avec le goût le plus sûr et la compétence la plus avertie»*.



Marc Deneyer

Étude pour le bar de l'Eden de Saint-Jean-d'Angély, Archives départementales de la Charente-Maritime, fonds André Guillon, 77 J 374.

JEU DE PLANS, PROJECTEURS ET PELLICULES

Comme à l'immeuble poitevin contemporain de la Mutuelle de Poitiers[1], on a parlé de pilastres colossaux en façade de l'Eden. Mais le vocabulaire classique ne semble pas approprié à cette composition moderne – à l'image du procédé cinématographique lui-même –, dénuée d'éléments architectoniques traditionnels : ce sont de larges ressauts en forte saillie, sans base ni chapiteau, qui encadrent la partie centrale.

Guidant la clientèle vers l'entrée, la façade se creuse en une série de plans échelonnés en profondeur, tandis que l'étagement des corniches en fait pyramider le centre, lui conférant toute sa monumentalité. Monumentales elles aussi, les quatre lettres du nom de l'établissement s'inscrivent dans un disque en léger retrait, continuant ainsi le jeu de plans qui anime les surfaces. Y répond à son tour le traitement contrasté des enduits, formant de grands panneaux qui attirent le regard vers le haut des ressauts, le tout souligné par la polychromie. Trois doubles portes, surmontées par la verrière éclairant

Marc Deneyer

André Guillon, croquis de l'Eden de Saint-Jean-d'Angély, Archives départementales de la Charente-Maritime, 77 J 374.

son *«bar ultra-moderne»*, offrent un large accès au cinéma. Le dessin de cette verrière, comparable à celle de la piscine de Roubaix, n'évoque-t-il davantage les jets d'eau stylisés d'une fontaine que les vagues ou les ailes de papillon que l'on a cru y reconnaître – il n'est d'ailleurs pas interdit de voir dans ces gerbes le symbole des quatre fleuves de l'Eden. Invitation à aller s'y installer, l'éclairage du bar mettait en valeur depuis l'extérieur ses verres de couleur, tandis qu'un projecteur rotatif à facettes fixé au sommet de la façade attirait l'attention des passants. Deux colonnes éclairant les affiches placées sur les parties latérales complétaient le dispositif spectaculaire destiné à séduire le spectateur. De beaux reliefs figurant l'un une revue de music-hall encadrée de luxuriants feuillages, l'autre des entrelacs de pellicules cinématographiques, enrichissent ces parties latérales, au-dessus des vitrines destinées aux annonces.

1. «La place d'Armes rénovée», *L'Actualité* n° 95, p. 46-47.

L'édifice figure en bonne place au catalogue des réalisations de l'architecte, qui en présenta plusieurs clichés en 1933 à l'Exposition internationale de Bruxelles, où il obtint une médaille d'argent avec félicitations du jury, ainsi qu'il le signale en tête de sa brochure *L'Architecture de notre temps, André Guillon*. Une mention susceptible d'entretenir avantageusement la confusion avec la prestigieuse Exposition universelle qui s'est tenue à Bruxelles de mai à novembre 1935, d'autant mieux que l'exposition de 1933 n'a laissé aucune trace dans les mémoires… Quoi qu'il en soit, la construction du ciné-théâtre de Saint-Jean-d'Angély allait valoir à Guillon la commande de plusieurs autres salles, et notamment la modernisation de celle de Rochefort courant 1937, et non l'année précédente comme on le répète habituellement.

Il est ainsi pour la première fois fait mention du projet de reconstruction de l'Apollo dans les *Tablettes des Deux Charentes* du 3 février 1937, qui annoncent le 7 juillet sa fermeture au terme d'une semaine de clôture, puis le 17 novembre sa réouverture, programmée le 23 avec *L'Escadron Blanc* d'Auguste Génina, tiré du Goncourt 1935. Un compte rendu élogieux en est donné le 27 : *«Nulle part, dans l'architecture, les yeux ne sont heurtés par une note critiquable. M. Guillon a su éviter dans les hardiesses du style moderne* [que l'on appelle Art déco seulement depuis les années 1960] *les lourdeurs qui le déshonorent. Dans la simplicité des lignes, il a perçu des combinaisons ingénieuses d'une altière beauté.»*

L'Apollo de Rochefort en 1938.

Cliché Ahlrep 1938, fonds numérique René Vendôme. Archives municipales de Rochefort

UN CINÉMA MODERNE

Étudiant l'*Architecture du XXe siècle en Poitou-Charentes*, Gilles Ragot n'hésite pas à écrire que *«la façade très graphique de l'Apollo s'apparente, par le jeu des aplats et l'effet produit par les corniches horizontales, aux travaux contemporains d'un Mallet-Stevens»*. On retrouve à l'intérieur de ce théâtre moderne tous les codes de l'architecture des salles de spectacle. Ainsi est-il souligné lors de la réouverture que *«le rez-de-chaussée, revêtu de tapis et pourvu de fauteuils rouges dernier confort, s'incline vers la scène. Au-dessus, jusqu'à mi-salle, s'inclinent largement deux étages de balcons.* […] *La scène, encadrée de sobres moulures, est fermée d'un rideau de velours rouge et d'un jeu de tentures qui rehausse les premiers déroulements des films d'un supplément d'art.* […] *En entrant, s'élève un escalier à double révolution, qui accède aux balcons. Sur les paliers s'étendent des promenoirs garnis de fauteuils.»*

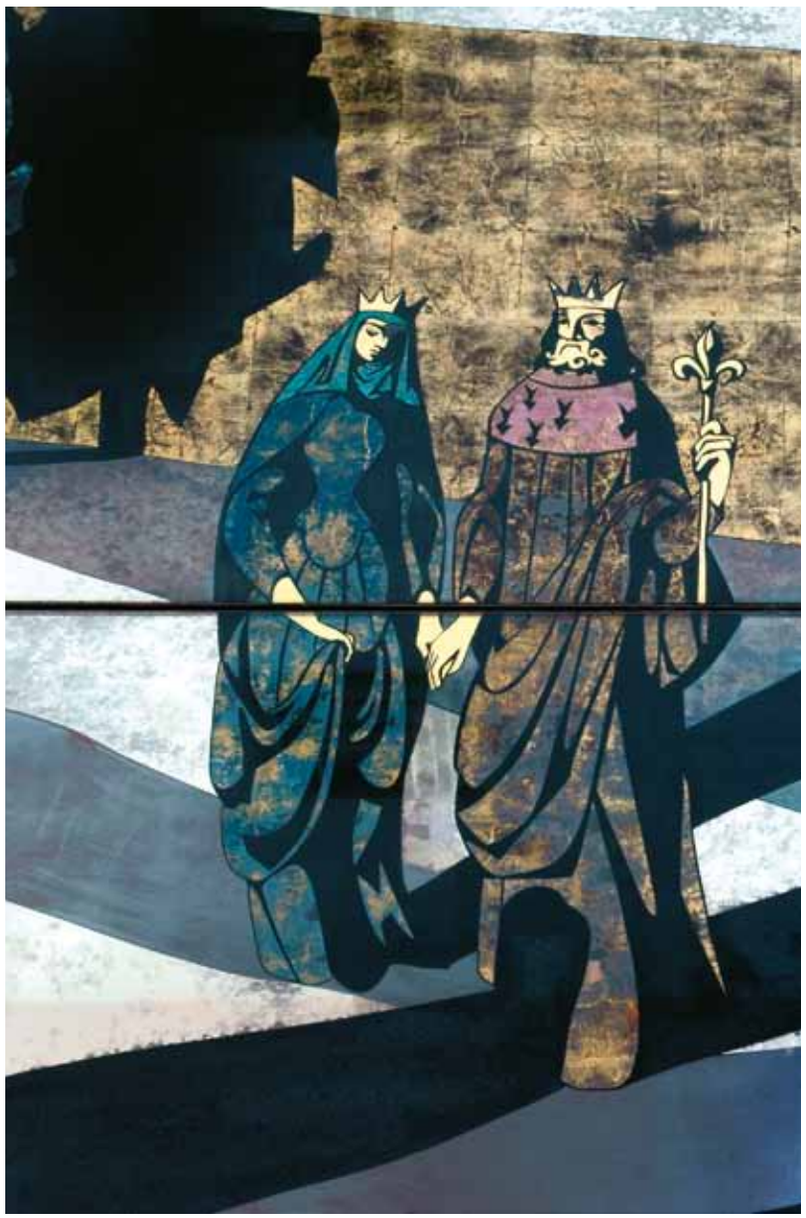
Le public ne bouda pas l'inauguration. Bien au contraire, *«toute l'élite de Rochefort, de nombreuses personnalités de La Rochelle et des villes de l'Ouest se coudoyaient»* et purent contempler les *«divers aspects du palace»* avec force *«expressions laudatives ou enthousiastes»*. On est loin du procès sévère dressé à l'encontre du cinéma par les juristes poitevins en 1928 (voir p. 26). À Rochefort, son propriétaire avait su assurer la prospérité de l'établissement, acquis depuis près de vingt-cinq ans. Si les salles conçues par Guillon ont disparu au gré des modernisations, subsistent les façades des deux édifices. Conservant encore son hall et son bar-dancing, l'Eden a heureusement été protégé au titre des Monuments historiques du vivant de son architecte comme le plus beau et le plus complet témoin des cinémas modernes des années 1930 en Poitou-Charentes. ■

THÉÂTRE DE POITIERS

Pour Pansart et Lardillier

Le TAP cinéma de Poitiers va fermer. L'édifice avait été inauguré en décembre 1954. Édouard Lardillier, son architecte, avait précédemment bâti les cinémas Le Berlitz à Paris et Le Paris à Troyes, présentés en 1951 dans un numéro double de *L'Architecture française* consacré aux salles de spectacles (Auguste Perret et Jules Formigé, de l'Institut, étaient membres du comité de rédaction). On y jouait en 1962 *La Guerre des boutons*, sorti en avril, dont on voit les affiches placardées en façade sur une carte postale Gilbert.

UN BÂTIMENT BIEN INTÉGRÉ. L'édifice avait remplacé l'ancien théâtre municipal, qui abritait déjà avant-guerre la salle du Comœdia. De l'ancien bâtiment, il reprit les proportions, répondant à celles de l'hôtel particulier d'époque Louis XVI en vis-à-vis sur la place Leclerc. Largement vitrée, la façade a reçu des parements de pierre de Chauvigny qui l'intègrent aux constructions environnantes. Côté rue de la Marne, elle se courbe pour adoucir l'angle. Lardillier a simplifié la formule de la colonnade du théâtre classique pour n'en garder que l'essentiel : une série de piliers supportant une corniche en ressaut. Celle-ci abrite l'entrée et reçoit l'éclairage des quelques marches héritées de la crépis des temples antiques.
Pendant la saison, à l'heure du spectacle, l'éclairage du hall illumine un décor miroitant, qui couvre toute la surface du mur du fond, et reprend une formule éprouvée depuis la Galerie des glaces.



Coccinelle Poitiers

Robert Pansart, couple royal du Théâtre shakespearien.

DES GLACES D'EXCEPTION. Au fronton, les lettres THEATRE annoncent le thème de ce décor visible depuis la place à travers la façade transparente (avant sa fâcheuse occultation, heureusement facilement réversible). Il est signé de l'atelier Pansart, qui a laissé un *Descriptif de la glace gravée du théâtre*. Élégie, Drame, Chant, Musique, Comédie, Critique, Poésie, Conférences, Théâtre antique et shakespearien, et Comédie italienne y figurent au milieu d'un décor percé d'arcades, qui n'est pas sans rappeler l'art de Chirico. Un maillet en main, le menuisier à califourchon sur le faîte d'un panneau évoque pour sa part autant la construction des décors de théâtre que de cinéma. Robert Pansart avait notamment réalisé plusieurs décors gravés sur verre et métal du paquebot France, dont celui du théâtre. «De Pansart, on connaît également un merveilleux décor pour le hall du Berlitz commandé par l'architecte Lardillier, dont l'essentiel a malheureusement disparu», ainsi que l'écrivait Gilles de Bure dans un article de référence sur le maître-verrier, paru dans *L'Œil* en septembre 1998. Outre leur gravure au jet de sable, les panneaux de glaces claires fournis par les Miroiteries de l'Ouest ont reçu dans l'atelier Pansart diverses couleurs, patines et oxydations de l'argenture et des feuilles d'or préalablement appliquées. Selon le marché du 1er juillet 1955, le décorateur verrier s'était engagé à exécuter ce travail d'après une maquette acquise par la ville, pour la somme d'un million cent mille francs.

D'évidence, un tel décor d'exception rend éminemment souhaitable la protection au titre des Monuments historiques d'un édifice qui a aussi conservé ses riches luminaires, réalisés sous la direction de Lardillier par les établissements Robert Caillat. Sans omettre celle des lettres THEATRE, dont la repose à leur place n'est pas moins requise : à l'exemple de l'épigraphe MAISON VANNIER, qui se lit toujours au-dessus de l'entrée de l'ancien grand magasin, la conservation de son nom en façade évite de dénaturer sans raison un bâtiment, quel que puisse être son changement d'affectation.

Grégory Vouhé

«La Faculté de Droit de Poitiers condamne à mort le Cinématographe»

La soutenance d'une thèse en juillet 1928 sur «L'œuvre cinématographique et la propriété artistique» s'est prêtée à un très amusant récit dans *La Vie poitevine*, titré «La Faculté de Droit de Poitiers condamne à mort le Cinématographe». Avec sous-titres en série non moins sensationnels : «Pendant deux heures et demie, MM. Savatier, Rousseau et Solus écrasent systématiquement le 7e Art» ; «Le Professeur Solus estourbit Charlot» ; «Quand la nouvelle est parvenue à Los Angelès, on a mis en train un film intitulé "Charlot Docteur"», etc. Il y est immédiatement dit que le jeune avocat a obtenu la mention très bien pour un travail destiné à avoir un grand retentissement dans les milieux corporatifs du cinéma.

A LA SOUTENANCE DE THÈSE DE M. HUBERT DEVILLEZ

La Faculté de Droit de Poitiers condamne à mort le Cinématographe

Pendant deux heures et demie : MM. SAVATIER, ROUSSEAU et SOLUS écrasent systématiquement le 7e Art.

Le Professeur SOLUS estourbit Charlot.

Quand la nouvelle est parvenue à Los Angelès, on a mis en train un film intitulé " Charlot Docteur "

Va-t-on mettre le Code pénal en scénario ? Présentera-t-on le " cadastre " au ralenti

Poitiers, le 9 Juillet 1928 (*Apporté par les vents alizés*).

Aujourd'hui, vient de se tenir, dans la grande salle des actes, la soutenance de thèse de M. Hubert Devillez. Le jeune et fort distingué avocat poitevin avait pris pour sujet de thèse : « L'œuvre cinématographique et la propriété artistique », Son ouvrage qui est destiné à un grand retentissement dans les milieux corporatifs du cinéma, a obtenu la mention très bien. Tout s'est fort bien passé pour M. Devillez, mais le cinématographe a reçu en cette séance un coup définitif. Le plus fort de l'histoire, est que les juges implacables des ombres mouvantes, n'ont, ou presque jamais, ou pas du tout assisté à des séances cinématographiques. Mais on en a bien vu d'autres, depuis l'histoire du singe de Florian...

Le Public

Public choisi. Public de jolies femmes, naturellement public aristocratique cela va sans dire... Dans la salle des actes poussiéreuse et chaude il était amusant de voir cette assemblée de vieux messieurs, d'étudiants venus là pour passer quelques heures, tant les distractions sont rares à Poitiers. Oh ! évidemment ils ne croyaient pas en assistant à ce spectacle gratuit, rire comme des petites folles, mais surtout ils ne pouvaient imaginer que Charlot, le grand Charlot serait mis en pièces par le plus moderne des professeurs de Droit. Enfin notre siècle est appelé à voir bien des choses, puisque dimanche 150 femmes surexcitées ont décidé de trucider les sénateurs et lundi, les professeurs de droit de condamner à mort le cinéma.

Le Jury

Le Professeur Savatier présidait. Tout le monde connaît à Poitiers, le jeune et éminent conférencier, qui aux hasards des jours, étrangle le communisme, défend la jeune fille moderne et s'attaque aux questions de filiation, depuis la formation embryonnaire de l'individu jusqu'à sa formation militaire. Elégant, distingué, causeur agréable, il apparaît dans sa longue robe rouge soutachée de noir et donne une impression de jeunesse souriante dans ce cadre vétuste...

Le professeur Rousseau est le tonnerre de la Faculté de Droit. Il me souvient d'avoir lu des contes illustrés, par lesquels un graveur habile avait représenté Jupiter majestueux, formidable, effrayant les cohortes de l'Olympe. Ce Jupiter là avait quelque chose de M. Rousseau, mais il était muet. Tandis que la voix du Professeur de Droit Commercial, éclate tonitruante comme celle de Daudet, sonore comme celle de Torrès... combien de fois les bibliothécaires des Facultés ont-ils été réveillés en sursaut par ces ondes graves, qui résonnent à l'infini des salles vides et nues...

Le professeur Solus a un peu le masque d'André Maurroy ou du Dante (Cela ne veut pas dire qu'il faut perdre tout espoir en entrant au cours sour le plus sportif de la Faculté de de procédure). C'est bien le profes- Droit et si un jour à l'occasion d'une fête du muscle donnée au profit des artistes de cinéma, on organise une compétition magistrale, M. le professeur Solus emportera la palme. On le verrait mieux dans ces écoles anglaises de plein air, où des exercices physiques succèdent aux exercices de l'esprit que dans notre faculté de Droit qui n'a pour tout « portique » qu'une colonne tripartite et recouverte de zinc, et pour « piscine » qu'un bassin dans lequel les poissons rouges ont eu aussi la teinte traditionnelle...

Le Candidat

21 ans... Fin et racé, M. Hubert Devillez est sur sa chaise avec les inévitables chatouillements qui se font sentir aux arrivées des jurys. Avocat remarqué par la presse parisienne, dans un procès récent, il a déjà son parterre d'admiratrices. Il vient soutenir sa thèse avec dans sa poche des lettres d'Huguette ex-Duflos et de Régine Thomas, deux adorables actrices qui font parfaitement comprendre le plaisir que l'on peut tirer de la propriété cinématographique. C'est vous dire le courage qu'il peut avoir. Ah ! Messieurs vous avez beau faire, vous avez beau dire, à 21 ans on est

Solus...? Rousseau...? connais pas !

Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

UNE DISTRACTION BOUDÉE. La thèse elle-même étant hors de cause, c'est le jury qui excita les rires du public. Et pour cause : ces «juges implacables des ombres mouvantes n'ont, ou presque jamais, ou pas du tout assisté à des séances cinématographiques» ! Le professeur Rousseau proclame ainsi qu'il n'a jamais mis les pieds au cinéma. Un dictionnaire lui a même fait besoin pour lire la thèse. Et naturellement pas celui d'Émile Littré, qui ignore les termes cinématographiques modernes, mais un Larousse. C'est l'occasion d'une attaque contre un vocabulaire incompréhensible, constitué de mots barbares, tels que gags, fondu, gros plans ou encore apparition. En résumé, le cinéma ne saurait constituer un plaisir : il est à bannir définitivement de ses soirées. Le professeur Solus, à son tour, ne s'exprime pas moins durement que «le Père Samson vitupérant à Notre-Dame contre les dangers des fréquentations cinématographiques».

CHARLOT VILIPENDÉ. Pour paraphraser le rédacteur, le plus moderne des professeurs de droit termine en mettant en pièces le grand Charlot, ce qui achève de procurer à l'assistance un spectacle gratuit très divertissant. Selon les propres dires de Solus, «il ne suffit pas d'avoir une canne et un petit chapeau pour faire du comique». Est-il utile de préciser que jamais il n'a ri au cinéma. S'il est rapporté, «à titre documentaire», que Rousseau considère le cinéma comme la «distraction du Français moyen qui n'a pas la possibilité de suivre les séances des Antiquaires de l'Ouest», il ne faut pas pour autant en déduire que les mentalités poitevines sont particulièrement arriérées. La reconnaissance de Chaplin ne fut pas immédiate ni son triomphe unanime. Ainsi lit-on dans *Les Célibataires*, publiés en 1934, mais dont l'action remonte aux mêmes années vingt, que tel personnage de Montherlant «proclamait qu'un pitre de cinéma, surnommé "Charlot", était un génie».

Grégory Vouhé

Article de *La Vie poitevine* du 12 juillet 1928.

MARTIN AURELL

Aliénor et Kaamelott au cinéma

Entretien **Pascale Brudy** et **Jean-Luc Terradillos**

Martin Aurell, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Poitiers (CESCM, UMR 7302), nous parle de la représentation d'Aliénor au cinéma, en particulier dans le film d'Anthony Harvey *Un lion en hiver* (1968, 3 oscars). Spécialiste des Plantagenêt, *L'Empire des Plantagenêt 1154-1224* (Perrin, 2002), et du roi Arthur, *La Légende du roi Arthur* (Perrin, 2007), il s'est également intéressé à la série télévisée Kaamelott. Il a été interviewé dans les bonus des DVD de la série (Livre II, Aux sources de Kaamelott, Acte 1 : Les mœurs et les femmes) et a préfacé l'ouvrage grand public d'Eric Le Nabour sur l'émission (2 tomes, Perrin, 2007) avec un avant-propos d'Alexandre Astier.

L'Actualité. – Que pensez-vous de l'interprétation d'Aliénor par Katharine Hepburn ?

Martin Aurell. – Noël 1183, Henri II organise une réunion familiale à Chinon (tourné en grande partie au monastère de Montmajour au nord-est d'Arles) et y fait venir la reine, alors en captivité en Angleterre. Katharine Hepburn est une actrice exceptionnelle qui incarne Aliénor d'Aquitaine par excellence. Il s'agit d'un personnage extrêmement sophistiqué et complexe. Aliénor défend ses droits de femme bafouée, expropriés et usurpés par son mari, Henri II, qui l'a enfermée pendant des années après sa révolte contre lui. Femme très intrigante, elle essaie de manipuler tout son entourage avec un très fort ascendant sur ses trois fils. Aliénor a une capacité de nuisance quand elle le veut et, en même temps, c'est une femme prisonnière, qui n'a pas beaucoup de marge de manœuvre. Elle utilise donc tous les moyens pour obtenir davantage de liberté et fomente la révolte de ses trois fils contre son mari mais ce dernier est plus rapide et les enferme avant qu'ils aient sa peau. Une tradition veut que celle-ci se soit vengée de son mari à l'encontre de ses maîtresses, ou bien qu'elle ait eu des rapports très tendus avec ses belles filles. Elle en impose par son pouvoir et sa méchanceté à l'égard de son mari. Elle sème le doute, par exemple, pour l'humilier et le faire souffrir en lui faisant entendre qu'elle aurait eu autrefois une relation avec son propre père, Geoffroy Plantagenêt. C'était un ragot de cour attesté dans les sources dès le XIIe siècle avant même qu'elle épouse Henri.

Henri II est-il plausible ?

Le personnage d'Henri II interprété par Peter O'Toole est très bien rendu. Il exprime le désespoir d'un père qui n'a pas réussi à avoir de prise sur ses fils qui le lâchent. Il éprouve notamment une grande déception à l'égard de Jean sans Terre, le tout dernier envers lequel il avait des espoirs qu'il lui resterait fidèle. Les fils sont interprétés par des acteurs exceptionnels. Anthony Hopkins joue Richard Cœur de Lion, un guerrier, homosexuel, ayant une relation avec Philippe Auguste dans le film. Il s'agit de quelqu'un de très primaire, toujours prêt à se battre, sans beaucoup réfléchir, c'est sa mère qui réfléchit à sa place. Jean Castle est un Geoffroy de Bretagne qui ne pense qu'à des intrigues, qu'à échafauder des plans pour avoir du pouvoir, bon politicien mais pas du tout un guerrier. Puis le dernier, Nigel Terry, dans la peau de Jean sans Terre, n'a pas de volonté, très sensuel, il couche avec les domestiques et se laisse très facilement influencer. Les trois personnages sont très bien rendus. Philippe Auguste est joué par Timothy Dalton, le futur James Bond. Doué d'une grande intelligence politique, le roi de France cherche à semer la zizanie chez les Plantagenêt.

Anne Girouard et Alexandre Astier dans *Kaamelott* (photo extraite du DVD, *Kaamelott*, livre II, l'intégrale, 2006).

Est-ce que l'on peut dire qu'il y a eu un cinéma collé aux enluminures et un autre qui colle plus à la recherche d'aujourd'hui ?

À partir des années 1960-1970, il y a un changement de vision du Moyen Âge au cinéma où l'on passe d'un Moyen Âge très beau, très courtois et puis très carton pâte avec de beaux décors, beaucoup de domestiques, de beaux costumes, de belles robes à un Moyen Âge beaucoup plus terre-à-terre.

Pourquoi appréciez-vous la série de Kaamelott ?

La formule de trois minutes, avec un sketch très concentré, est très drôle. J'aime beaucoup aussi la façon dont Alexandre Astier joue Arthur. Le monde s'effondre autour de lui mais il conserve toujours un visage extrêmement impavide, sans manifester de sentiments, que ce soit quand c'est très drôle ou dramatique. L'auteur a su vraiment lire les œuvres du Moyen Âge et les adapte même parfois textuellement, littéralement. Il a repris, par exemple, la scène de la conception d'Arthur par Uther Pendragon, qui se trouve dans *l'Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth, écrite en 1137-1138. Le réalisateur arrive à faire raconter cette histoire par la mère d'Arthur, d'une façon extrêmement précise, collant au texte et le rendant en même temps complètement actuel. Cette série montre que la littérature médiévale peut encore nous plaire même si elle est très dépaysante. J'aime beaucoup le jeu sur le décalage entre des mythes celtiques extrêmement anciens, le Moyen Âge et l'actualité. Il y a encore une vie de cette légende qui n'est pas du tout morte et continue de nous séduire peut-être parce qu'elle renvoie à des archétypes, à des éléments très profonds de notre psychologie, de notre imaginaire collectif.

Jean Comandon (1877-1970) fut l'un des pionniers du cinéma scientifique français. L'inventaire de son œuvre, effectué par le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC), a abouti début 2012 à la publication d'un ouvrage, *Filmer la science, comprendre la vie. Le cinéma de Jean Comandon*.

Par **Elsa Dorey**

Jean Comandon
Filmer au microscope

CNC - Archives françaises du film

Jean Comandon désire «*voir l'invisible*». Peu de temps après l'invention du cinématographe par les frères Lumière, en 1895, il s'empare de cette technologie qu'il consacre à l'observation de phénomènes microscopiques.

Né à Jarnac en 1877, le Charentais, qui devait reprendre l'affaire de son père, négociant en cognac, se tourne finalement vers la médecine. Sa thèse débute en 1908 par l'étude, via l'ultramicroscope, des mouvements caractéristiques du tréponème pâle, bactérie vecteur de la syphilis. La microphotographie n'apportant pas d'information sur le mouvement, il cherche donc à le filmer. Pour mettre au point son appareil, il prend contact avec Charles Pathé qui, pariant sur l'originalité de ce procédé, installe Comandon au sein des usines Pathé de Vincennes. Le premier prototype de son appareil de microcinématographie est en place le 10 mai 1909 et breveté par Pathé.

Une première projection à l'Académie des sciences suscite un vif intérêt. Ses films seront ensuite à l'affiche des cinémas Pathé, puis les écoles, les facultés et les hôpitaux demandent au chercheur de venir les commenter. «*Ce fut le début de l'enseignement par la cinématographie*» déclare le médecin en 1948. Pour évoquer la phagocytose[1] par exemple, on vulgarise, on anthropomorphise en parlant de conflit, de guerre. Il note dans une conférence radiodiffusée le 16 avril 1937 et transcrite dans l'ouvrage : «*Le microscope* […] *transforme pour nous les dimensions de l'espace visuel. La vitesse d'un mouvement dépendant à la fois de l'espace et du temps,* […] *il nous semble donc naturel qu'un mouvement apparaisse plus rapide quand il est vu de plus près.*» En effet, l'accélération du film lui permettra de comprendre le développement d'un végétal, tandis que son ralentissement décomposera le mouvement des ailes de mouche et lui permettra d'observer la multiplication des cellules par mitose.

En 1917, il réalise une série de courts métrages dans le cadre d'une campagne de propagande contre la tuberculose. Des films comme *Pauvre Maman tu ne sais donc pas en embrassant ton petit que tu lui donnes ton mal*, *Les Ongles en deuil sont les repaires des plus dangereux microbes* et quelques dessins animés, comme *Le Taudis doit être vaincu*, accompagneront

Jean Comandon dans le laboratoire de l'hôpital Saint-Louis, vers 1909.

1. Procédé par lequel les microbes sont détruits par certains globules blancs.

les camions de la mission Rockefeller qui sillonnent la France pour éduquer la population à l'hygiène. Ces travaux lui vaudront la Légion d'honneur.
En 1920, il devient responsable du service de cinématographie et de photographie de l'Office national des recherches scientifiques et industrielles et des inventions, ancêtre du CNRS. Basé dans les laboratoires de Bellevue jusqu'en 1960, il devient expert en photo-cinématographie et publie de nombreux articles. *«Comandon se met au service des inventeurs pour les aider à valoriser et à perfectionner leurs dispositifs»*, explique Thierry Lefebvre, coauteur et maître de conférences à l'université Paris-Diderot.

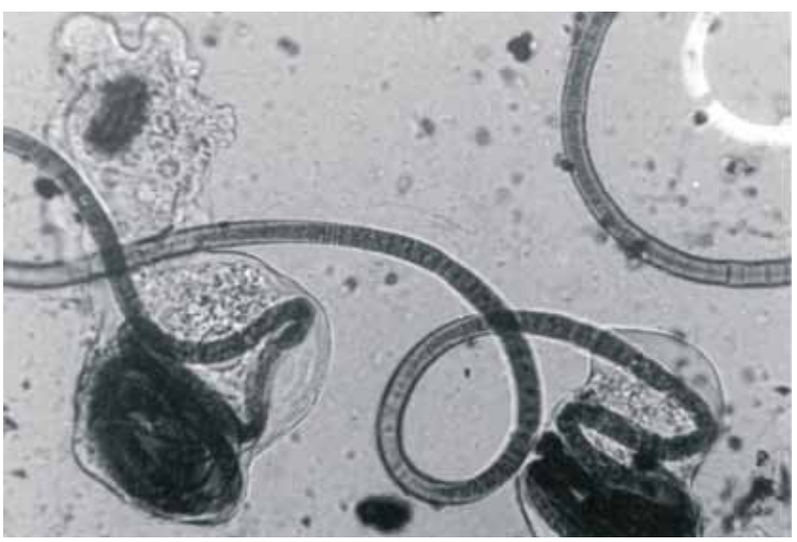
MICROCINÉMATOGRAPHIE

Après le rachat de Pathé par Kodak en 1927, il est congédié par le nouveau propriétaire de l'usine de Vincennes, George Eastman. Il trouve alors l'appui inopiné d'un mécène, le banquier Albert Kahn qui le nomme directeur de son laboratoire de biologie. L'homme est persuadé que la guerre peut être évitée par la connaissance des cultures étrangères. Il crée les Archives de la planète, l'un des plus importants fonds photographiques du début du XXe siècle, visible au musée départemental Albert-Kahn à Boulogne-Billancourt. Il a sans doute acheté plusieurs films des débuts de Comandon pour compléter sa collection.
Cinq ans plus tard et 4 000 mètres de pellicule montée plus loin, le krach boursier de 1930 ruine Albert Kahn. Privé de pellicule, Jean Comandon se tourne vers l'Institut Pasteur, où il trouve l'appui de son cofondateur, Émile Roux. Originaire de Confolens, en Charente, et disciple de Pasteur, il découvrit le sérum antidiphtérique. Thierry Lefebvre explique dans les quelques pages de biographie du réalisateur que *«pour Marie-Thérèse Pellé-Comandon, sa fille, il s'agit d'un soutien patriotique entre Charentais»*. Installé au laboratoire de Garches, Comandon y réalisera quelques films remarquables couronnant sa carrière, comme *Substitution du noyau chez une amibe*. Ce court métrage de 1939 montre la substitution du noyau cellulaire d'une première amibe par le noyau d'une seconde, ce qui provoque la résurrection de la cellule.
Quelques années avant sa mort en 1970, il dépose son appareil de microcinématographie au Conservatoire national des arts et métiers, mais il reste aujourd'hui introuvable. Magalie Balthazard, au CNC, et Patrice Delavie, coauteurs chargés d'études documentaires, racontent comment plus de 400 courts métrages muets ont été dispersés au cours de la carrière du médecin. Le CNC a retrouvé des pellicules à l'Institut de cinématographie scientifique, au CNRS, au CNC, au musée Albert-Kahn, à l'Institut Pasteur de Garches, à l'usine Pathé… Pas toujours signées et parfois morcelées, elles nécessitèrent un examen approfondi pour y détecter d'éventuels indices de leur origine. Au fil des recherches, la correspondance du scientifique, ses archives papier et les articles de presse de l'époque vont apporter des précisions sur les films et la vie du scientifique. Le catalogue de l'ouvrage répertorie plus de 300 courts métrages.

FILMER LE VIVANT

Lui-même successeur d'Étienne-Jules Marey, inventeur du chronophotographe, avec lequel il réalisa quelques prises de vue de globules sanguins, il inspirera à son tour un autre grand cinéaste, Jean Painlevé. En perfectionnant régulièrement sa technique, Comandon filmera des sujets variés, dont la circulation du sang, la décomposition des cellules animales et le développement d'insectes. À l'hôpital, on lui demande de filmer les symptômes de malades et des opérations de chirurgie. Il défendra d'ailleurs à ce sujet que la projection de tels films dans les amphis évite le sacrifice animal systématique sur l'autel de la recherche. ■

Filmer la science, comprendre la vie. Le cinéma de Jean Comandon, de Magalie Balthazard, Patrice Delavie, Thierry Lefebvre, Jacques Malthête, Laurent Mannoni, Stéphane Salmon, sous la direction de Béatrice de Pastre, 512 p., éd. CNC, 29 €



Amibes ingérant des algues oscillaires, 1936, film produit par l'Institut Pasteur.

FILMS PERDUS, MÉMOIRE PERDUE

D'autres acteurs de la région se sont frottés au film scientifique. En 1959, deux étudiants en licence d'enseignement, dont André Paillé, réalisent le tout premier film de l'Université de Poitiers, *Introduction à la microphysiologie cardiaque*, qui fut primé au festival du film d'enseignement d'Évreux. Promu à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, André Paillé réalise ensuite de nombreux films destinés aux universités et à caractère scientifique dont *Observation d'une société de termites en caméra infrarouge* et *Étude radiocinématographique de la motricité gastroduodénale*. Puis il retourne à l'Université de Poitiers en tant qu'enseignant et participe à la réalisation de certains films du service audiovisuel science, créé au milieu des années 70 sous l'impulsion du chimiste, Bernard Castagna. En 1981 est ainsi tourné le court métrage *La navicule bleue*, qui retrace le processus de verdissement des huîtres sur l'île d'Oléron. Récemment transcrit en format numérique, il fait partie des rares productions du service à ne pas avoir disparu.

Les Demoiselles de Rochefort **montrent ce qui reste à jamais de vierge chez l'humain. Retour sur l'invention de Jacques Demy.**

Par **Claude Margat** Photos **Hélène Jeanbrau**

L'été 66

L'été 66, c'était celui des Demoiselles, c'est loin mais cela me rappelle une chanson d'Angelo Branduardi… «dans le grand silence des souvenirs perdus…» Tout a tellement changé depuis 66 ! À commencer par la place Colbert qui a troqué son pauvre petit bassin carré contre un bassin rectangulaire d'une élégance assez classique. Autre regard, autre perspective. L'ancienne, avec son côté délicieusement provincial, devait plaire à Jacques Demy. Des bancs s'y trouvaient disposés sous quatre rangées de tilleuls que la tempête de 1999 a renversés. Dans l'ombre autrefois propice de leur feuillage chantaient des multitudes d'oiseaux. En ce temps-là on pouvait regarder marcher la ville vers un destin immuable. Le Rochefort des années soixante paraissait fait pour ne jamais changer. Les militaires employaient les civils les plus consensuels et les plus dociles et les entreprises, les autres.
La ville a toujours profité d'une double protection : celle du méandre de la Charente qui l'entoure et celle de l'armée qui l'occupe. Mais en 66, la ville a voulu oublier le village qu'elle avait été. Jacques Demy apporta aux Rochefortais la fraîcheur de son regard et les rendit pendant quelques semaines plus agréables et beaux qu'ils ne l'avaient jamais été. Il y avait cet été-là, c'est vrai, un air de fête. La ville vivait au rythme du tournage. Pendant cette période, face au nombre de curieux qui se pressaient autour du plateau, je me suis souvent demandé comment s'y prenait Jacques Demy pour travailler de façon aussi fluide. Le public pouvait en effet assister aux prises de vues. Il est vrai que beaucoup de scènes de ce film se prêtaient au mélange du public et des acteurs. Cela se passait de façon naturelle, un peu comme dans un immense atelier. Je crois que ces conditions inédites étaient dues à la seule présence de Jacques Demy ; à ce qu'il souhaitait réaliser. Les grandes intelligences possèdent ce don de transmission direct. Miles Davis l'avait aussi. Une sorte de télépathie, ou tout au contraire une sorte de recul en hauteur et au fond de la perspective. Flaubert parle très bien de ce processus, le même qui régit tous les arts.

Chorégraphie sur la place Colbert.

Hélène Jeanbrau © 1996 Ciné-Tamaris

INSTALLER DU RÊVE

Ce n'est pourtant pas parce que les Demoiselles ont été tournées à Rochefort que je suis devenu un inconditionnel de Demy, mais parce que sa capacité à installer du rêve m'émerveille depuis longtemps. Il y a toujours dans chacun de ses films un passage vers le regard de l'enfance. Considérez les acteurs invités, ce qu'ils sont devenus, ce qu'ils ont réalisé après les Demoiselles et vous tiendrez un petit bout de l'imagerie mentale du seul réalisateur français dont les comédies musicales ont été saluées comme de véritables chefs-d'œuvre aux États-Unis. Jacques Perrin n'a pas perdu en chemin son beau visage d'ange. Il fut le seul et unique militaire à jamais acceptable à mes yeux. Les ballets étaient époustouflants. Et le plaisir redoublait lorsque Demy, insatisfait, exigeait une nouvelle prise. Pour ce qui concerne tout particulièrement les Demoiselles, les deux sœurs Deneuve et Dorléac, elles sont véritablement devenues *Les Demoiselles de Rochefort*, magnifiques et dotées de tous les attributs du vrai charme virginal. Dans ses films, Demy nous montre ce qui reste à jamais vierge chez l'être humain. Demy était bien au-delà des conflits entre les sexes. Il est

Hélène Jeanbrau © 1996 Ciné-Tamaris

venu et il a repensé cette ville, lui a laissé l'ombre de charme qui lui manquait, celle qui s'était peu à peu retirée sous l'influence coercitive de l'armée. Tout cela porté très haut dans la lumière par la musique de Michel Legrand. Je venais juste d'obtenir mon prix de conservatoire en clarinette et solfège avec le concerto de Mozart, mais mon oreille avait été aussi formée au jazz, grâce à un ami féru en la matière. J'entendais donc. Oui, la lumière, la tonicité dynamique du grand compositeur. Lorsqu'on entend quelque part du Michel Legrand, c'est chaque fois comme si on ouvrait les yeux sur un jour lumineux, plein de promesses de vie et de ciel bleu. C'étaient les années bonheur. L'économie fonctionnait, l'ascenseur social aussi, l'horizon paraissait dégagé, ouvert à une bonne dose de joie et d'optimisme. *Les Demoiselles de Rochefort*, cela reste pour moi le souvenir d'une certaine France, d'une France joyeuse et prospère. Le mouvement de révolte de 1968 couvait déjà pourtant, car en même temps que les superbes compositions de Michel Legrand nous écoutions aussi une autre sorte de musique ; celle de notre génération. Un vent de colère et d'insatisfaction semblait déferler de l'Angleterre vers toute l'Europe. Sur les jukebox passait en boucle le «I can't get no satisfaction» des Rolling Stones. Beaucoup de Français ignoraient alors que le clan Varda-Demy avait été l'un des tout premiers à recevoir en sa maison le célébrissime dandy de la pop : Jim Morisson, et qu'ils étaient devenus très amis…

Plus qu'un film célèbre dans lequel se reflète à la perfection l'atmosphère particulièrement lumineuse de Rochefort, c'est un dirigeable bourré d'intelligence, de générosité et de talent qui s'est posé cet été-là sur la place Colbert en même temps que Demy, ses acteurs, ses danseurs, ses demoiselles et son équipe de tournage. C'est grâce au film de Jacques Demy que Rochefort s'est constitué une identité culturelle et médiatique. Les marins vus par Demy ont tout à coup rendu la présence militaire moins insupportable. Demy a lavé les yeux des Rochefortais qui se sont tout à coup souvenus que la lumière, l'espace, la musique, l'aventure et l'amour faisaient aussi partie de leur paysage physique et mental. Je me souviens aussi de Michel Piccoli dont j'admirais le talent et la simplicité bonhomme. Piccoli, l'incarnation du raffinement et du naturel. Il flânait quelquefois le soir, après les prises de vue, sur la place Colbert en fumant une cigarette. Personne n'aurait osé l'importuner. Le bonheur de voir le grand acteur déambuler tranquillement dans leur ville suffisait bien aux Rochefortais.
Il me semble que cet été-là, *Les Demoiselles de Rochefort* m'ont fait oublier pendant un moment la malheureuse histoire d'amour dans laquelle je m'étais embarqué, histoire qui d'ailleurs s'acheva au moment même où l'équipe de tournage remballa tout son matériel de prises de vues. Ce doit être cela le grand cinéma : l'installation derrière vos yeux d'un rêve qui vous fait oublier le mauvais scénario que vous vous êtes construit… ■

Dans une rue repeinte de couleurs vives, Jacques Demy discute avec Gene Kelly et Catherine Deneuve sous le regard des figurants.

Claude Margat a publié récemment *Matin de silence* (L'Escampette, 2011) et *Divin Capital* (Éditions libertaires, 2012).

Hélène Jeanbrau ©1996 Ciné-Tamaris

Catherine Deneuve à la sortie de l'école de Boubou (Patrick Jeantet), sous le regard de Grover Dale et George Chakiris.

Jeunesse des Demoiselles

Les lycéens de Merleau-Ponty rejouent les Demoiselles et proposent de faire danser les gens dans les rues.

Par **Florian Cadu**

Pendant plus d'un trimestre de l'année 2010-2011, des élèves de seconde du lycée Merleau-Ponty de Rochefort ont travaillé sur *Les Demoiselles de Rochefort* de Jacques Demy, dans le cadre de l'enseignement Création et activité artistique (Cinéma), option de détermination en vue du bac audiovisuel. Après visionnage et étude du film, ils ont réalisé une exposition et un spectacle au sein du lycée, attirant plus de deux cents personnes par prestation. C'est Olivier Lolmède, professeur de lettres et de cinéma dans l'établissement, et admirateur inconditionnel de Jacques Demy, qui est à l'origine de cette idée.

Quatre représentations ont eu lieu, mélangeant chorégraphie, musique et ambiance en référence aux *Demoiselles*. Chaque élève était déguisé, coiffé, et avait un rôle particulier : danseur, musicien, présentateur de cérémonie… Pour l'occasion, la salle était décorée (affiches, paroles, ballons, banderoles…) par de vives couleurs et un atelier cuisine a même vu le jour. L'investissement des élèves fut énorme, comme le temps de travail. Olivier Lolmède a réussi à tirer le maximum de son groupe et transmettre son intérêt pour cette comédie musicale, pour vivre *«une expérience formidable». «Cette aventure n'était au départ qu'une simple allumette et s'est transformée en incendie»*, se souvient-il.

Nous avons rencontré quelques élèves, pour qu'ils nous apportent leur regard et leur sentiment sur ce film né trente ans avant eux, et tourné dans la ville où ils vivent.

UN FILM DÉSUET ?

Pour ces lycéens nés dans les années 1995, les réticences étaient logiquement présentes à l'égard d'un film pouvant être perçu comme dépassé. *«Notre génération n'est pas habituée à la diffusion de comédie musicale, on n'a pas l'occasion d'en regarder»*, témoigne Simon, quand Marine D. assume ses a priori : *«Ce n'est pas vraiment de notre temps. Lorsque l'on voit l'affiche, ou quelques extraits, on trouve que c'est démodé.»*

Il est vrai que ce type de film, porté essentiellement sur le jeu de danse et une musique omniprésente, pourrait sembler à contre-courant aujourd'hui. D'ailleurs, certains n'hésitent pas à dévoiler ce qu'ils n'ont pas aimé, et ce qu'ils jugent mauvais dans le film. Ainsi, Marine D. estime que *«le scénario est trop prévisible et la fin de l'histoire sans surprise»*. Théo fustige, lui, la musique : *«C'est exaspérant. Elle reste constamment dans la tête, on ne peut pas l'oublier.»* Ce à quoi réplique Fanny : *«Les meilleures musiques sont celles que l'on retient sans effort.»* Séverine estime pour sa part qu'elle est trop présente : *«Une chanson débute dès qu'il se passe quelque chose ! Lorsque Solange ramasse sa partition par terre par exemple…»*

UN ENGOUEMENT PARTAGÉ

Ce film ne fait pas l'unanimité, comme le concède Olivier Lolmède, qui l'a vu plus d'une cinquantaine de fois : *«Évidemment, c'est un film qui divise, qui ne plaît pas à tout le monde, dans chaque génération d'ailleurs.»* Le caractère inimitable du film le rend en effet unique, et ne laisse donc pas indifférent. Marine U. souligne son originalité par un fait qui la laisse perplexe : *«C'est assez spécial. Le crime de Dutrouz par exemple, personne n'y fait allusion, personne n'y prête attention, alors que dans les séries d'aujourd'hui, c'est ce qui compose l'intrigue et l'enjeu de la plupart des téléfilms.»*

Malgré tout, le groupe a bien accueilli le film de Jacques Demy dans l'ensemble, et a su apprécier ses différentes qualités, comme la musique, les chorégraphies et les jeux de couleurs. Pour Maeva, qui pratique la danse classique, *«la chorégraphie est enrichissante techniquement parlant»*, alors que pour Marine L., *«c'est un film très énergique, sans temps mort. On n'a pas le temps de s'ennuyer avec le décor coloré, la musique et la danse.»* Maeva et Simon rajoutent que ce sont *«les couleurs intenses qui font vivre le film et qui créent cette atmosphère particulière»*. Fanny, pianiste chargée d'interpréter des mélodies durant le spectacle, préfère s'arrêter sur la musique : *«Elle est indispensable, c'est la base du film*. Les Demoiselles de Rochefort *sans musique, c'est inimaginable. Elle est en parfaite osmose avec le film, et devient un personnage à part entière. On ne retrouve plus ça dans les films produits aujourd'hui, où la musique n'est qu'illustrative.»*

J.-L. T.

De haut en bas et de gauche à droite, Marine Ulloa, Séverine Hallopeau, Marine Denechaud, Maelle Herasylmjok, Fanny Gardes et Mélissa Parthenay (Delphine et Solange), Maeva Cran, Olivier Lolmède ; en bas, Arnaud Duprat, Dylan Genest, Théo Larmaillard, Simon Gaudry, Marine Louarn, Calypso Paillier, Louise Passilly.

ROCHEFORT, VILLE LUMIÈRE

Pour la réalisation du film, une partie de la ville avait été repeinte : les façades de la place Colbert en blanc, les volets, portes et enseignes en couleurs vives (jaune, rouge, rose, bleu) afin de les faire ressortir. Accompagné des différents costumes et de la musique, cela offrait une association idéale pour l'ambiance féerique du film. Jacques Demy avait même demandé l'autorisation de peindre intégralement le pont transbordeur en rose, pour la première et la dernière scène de tournage ! Un souhait que le maire n'avait toutefois pas exaucé. Rochefort s'était métamorphosé en studio de cinéma géant pendant presque six mois, et une grande partie de la population s'était réjouie de cet événement. Une époque que semblent regretter les élèves du lycée : *«Par rapport au film, la réalité est décevante. On ne retrouve pas l'atmosphère ressentie dans* Les Demoiselles de Rochefort*, elle a complètement disparu»*, relève Marine U. *«La ville manque de couleur, la place Colbert paraissait beaucoup plus festive lors du tournage. Et ne parlons pas de la fontaine !»* rajoute Calypso, pendant que Simon résume : *«Le film est un rêve. Il ne reflète pas la réalité de Rochefort.»* Afin de retrouver une ambiance semblable, Marine propose même d'*«interdire la circulation des voitures et faire danser les gens dans la rue» !*

Étudier le film leur a bien sûr permis d'observer Rochefort sous un autre angle. *«On fait attention aux lieux, au transbordeur, à l'école de Boubou… Et lorsque l'on traverse la place Colbert, on repense forcément aux Demoiselles. On en est imprégné»*, déclare Marine D. Leur désenchantement face au manque d'attrait de la ville ne les empêche pas de se retrouver sur la place, lieu principal du tournage, et de rendre hommage au film : *«On y va souvent ! On choisit toujours la brasserie des Demoiselles ! En évitant soigneusement de marcher sur le tapis à l'effigie des jumelles, Solange et Delphine.»*

Finalement, le film qui a marqué plusieurs générations, autant par la présence d'icônes (les deux sœurs Deneuve et Dorléac) que par sa qualité même, arrive encore aujourd'hui à toucher de nouveaux amateurs du cinéma, jusqu'aux plus jeunes. Pour preuve, Simon révèle : *«J'ai fait découvrir le film à ma sœur de 12 ans. C'est impensable, elle le regarde un nombre de fois incalculable ! Ça en devient presque insupportable…»* Grâce au travail réalisé, les élèves se sont ouverts à d'autres genres cinématographiques, comme l'indique Dylan : *«Désormais, je m'interdis de regarder des films totalement commerciaux, qui s'avèrent être inutiles. J'ai aussi appris à refouler certains préjugés concernant le cinéma d'une autre époque et j'ai ainsi pu découvrir des films que je considère comme cultes (*Gloria, Shining, Le Kid…*).»*

Source d'inspiration pour Olivier Lolmède, professeur admirablement impliqué, il confesse : «Les Demoiselles de Rochefort, *ça remplace toutes les drogues. J'ai l'impression de quitter la terre quand je vois ce film.»* Comme le signe d'une propagation réussie, Fanny et Mélissa lui répondent en écho : *«Le film nous suit constamment. Quand on est heureuse, il nous arrive de chanter "Nous sommes deux sœurs jumelles". C'est vrai que ça nous fait du bien…»*

Le film du bonheur, disait Michel Legrand… ■

Hélène Jeanbrau - Fonds numérique P. Dupuich - Archives municipales de Rochefort

Ré mi fa sol sol sol ré do

J'ai connu les chansons des *Demoiselles de Rochefort* bien avant de voir le film. Mon grand frère avait acheté le disque, car il était amoureux je crois bien de Catherine Deneuve. Je suis donc passée des chansons du disque de Peter Pan à celles, plus élaborées et mystérieusement adultes, du film de Jacques Demy. Du haut de mes huit ans, je chantais en minaudant *les marins sont bien plus marrants que tous les maris réunis*, ma chanson préférée de la comédie musicale, dont je sentais qu'elle ne m'était pas complètement destinée, à l'inverse des chansons de Peter Pan ou de celles de Zorro. Il y avait beaucoup de notes différentes dans cette chanson qui me donnait l'illusion, durant quelques minutes, de chanter avec justesse un truc vraiment tarabiscoté. À huit ans, cela suffit à faire croire que la vie va être simple et lumineuse. J'écris ce texte dans la chambre monacale d'un couvent en plein cœur de Paris, en buvant une bière, ce qui me permet de mesurer que, simple certes non la vie ne l'est pas, mais lumineuse parfois oui.

C'est de l'écoute de ce disque qu'est sans doute né mon amour pour les comédies musicales ; j'aimais cette revisitation du quotidien, l'ampleur et le jeu joyeux que pouvait soudain recéler le simple fait de faire le ménage ou d'enfiler ses chaussettes. Après une longue phase de fréquentation *des comédies hollywoodiennes*, avec mes partenaires Fred et Gene, j'ai augmenté la dose d'exaltation en passant aux comédies bollywoodiennes, jusqu'à l'overdose de kitch. Aujourd'hui, je le répète, je suis dans un couvent, et cherche l'apaisement avant de retourner *dans l'tourbillon d'la vie*.

MAIS REVENONS AUX SŒURS JUMELLES, *ré mi fa sol sol sol ré do*. C'est donc beaucoup plus tard que j'ai vu le film, au moins dix ans après, à la télévision, car chez moi on n'allait pas souvent au cinéma, et de toute façon le film n'était plus, depuis longtemps, à l'affiche de ma petite ville de province. La surprise et un certain malaise furent au rendez-vous. Les mêmes émotions qui avaient fait s'exclamer à un petit garçon découvrant l'adaptation cinématographique de Tintin : «Mais, Tintin n'a pas la même voix que dans la bande dessinée !» Sauf qu'ici, les personnages n'avaient pas la même tête que dans la musique. Il me fallut faire connaissance avec les vraies sœurs et les vrais marins, rendre à César ce qui était à César, bref ce fut un peu fastidieux, et je vécus ce moment cinématographique comme une sorte d'opération chirurgicale, une greffe inquiétante opérée par un invisible chirurgien.

Aujourd'hui, je n'écoute plus le disque ni ne regarde le film, mais non seulement les chansons continuent de tourner dans ma tête, mais les images du film persistent à colorer mon quotidien quand je fais la vaisselle ou que je mets mes chaussettes.

Catherine Ternaux

Catherine Ternaux a publié récemment *La Polygamie, pourquoi pas ?* (Grasset, 2012) et *Les Cœurs fragiles* (L'Escampette, 2010).

«À mon cher Paulette», décicace de Grover Dale à Paulette Dupuich, habilleuse des Demoiselles. Jacques Demy est assis à droite.

PAULETTE DUPUICH, HABILLEUSE

Elle a 34 ans en 1966. Elle est recrutée par le teinturier, M. Lafenêtre, pour l'aider au nettoyage des costumes. Et finit habilleuse !

«Petit à petit, j'ai fait le travail d'une habilleuse. Je m'occupais des tenues de George Chakiris et du ballet anglais, mais aussi du costume de marin de Jacques Perrin. J'ai même obtenu le certificat d'habilleuse à la fin du tournage !» Mais la Rochefortaise ne s'en est ensuite jamais servi…

Sur les traces des Demoiselles

Pour les aficionados des *Demoiselles de Rochefort* ou tout simplement pour les curieux, le service patrimoine de la ville de Rochefort propose une visité guidée permettant de découvrir les lieux du tournage du film de Jacques Demy. Ce parcours, baptisé «Avec les Demoiselles», commence à l'hôtel Hèbre de Saint-Clément avec une projection de la bande-annonce du film, dans laquelle apparaît notamment le pont transbordeur. La balade continue ensuite à pied via la place Colbert, l'hôtel-restaurant Le Grand Bacha (qui servait de cantine aux 150 personnes de l'équipe de tournage) et la galerie Lancien pour se terminer à l'ancien cinéma Alhambra-Colbert où Jacques Demy et son staff visionnaient chaque soir les rushs de la journée. Le tout ponctué d'anecdotes !

Les mercredis 4 et 25 juillet et 1er, 15 et 29 août à 16 h (6€ ou 5,50€).
Durée de la visite : 1h30
05 46 99 08 60

Fonds numérique A. et D. Quella - A M Rochefort

Gene Kelly suivi des jumeaux Quella et de J.-Y. Drapeau. Ci-contre, Alain et Didier Quella, et Jean-Yves Drapeau entre les deux.

Warner Bros - 1175 Archives municipales de Rochefort

LE TOURNAGE

Du 31 mai au 27 août 1966, Jacques Demy et son équipe transformaient Rochefort en studio à ciel ouvert et tiraient cette ville de garnison de sa torpeur. Pour rendre hommage à cet événement qui a indubitablement influé sur le destin de la ville, les archives municipales de Rochefort ont consacré une exposition à cet inoubliable tournage, dont la version numérique est accessible sur le site internet de la ville. http://www.ville-rochefort.fr/decouvrir/demoiselles/exposition2011

Jacques Demy, Danièle Darrieux et Catherine Deneuve dans le café des Demoiselles, place Colbert. L'une des nombreuses photos du Rochefortais Jean-Éric Dubois, fils du médecin du tournage.

J-E Dubois - A M Rochefort

RESTAURATION DES DEMOISELLES

En 2011, la Région Poitou-Charentes a contribué, via son service cinéma, au financement (10 000 €) de la restauration et de la numérisation des *Demoiselles de Rochefort*.

LA PLACE COLBERT

«J'ai eu le coup de foudre pour la place Colbert. Elle est carrée, entourée de bâtiments tirés au cordeau, avec un sol dallé où j'installerai mes danseurs, mon orchestre. On y fera une fête avec baraques, bistrots», affirme Jacques Demy (*France Soir* 2 février 1966). Il fallut néanmoins procéder à quelques aménagements pour les besoins du tournage : l'eau du bassin central est remplacée par un liquide bleuté ; 40 000 m² de façades sont ravalés, les volets et portes sont repeints en rose, bleu ou jaune pastel !

Les gamins de Rochefort

Douze filles et douze garçons sont sélectionnés par Gene Kelly et la directrice de l'école Zola, Mme Perfetti, pour tourner dans le film.
Alain Quella-Villéger vit, avec son frère jumeau, une expérience tellement extraordinaire durant le tournage, qu'il commence à tenir un journal. Voici un extrait : «Ce matin, en entrant à l'école, une voiture – un taxi – nous a emmenés sur la piste, où nous avons répété les pas de danse avec l'acteur américain (Gene Kelly). Nous étions un peu timides, car bien des curieux étaient là. Enfin, habillés d'un gilet orange et d'un short gris clair, on nous a filmés au moins six fois […] Nous étions fatigués. Ensuite l'acteur américain nous a offert une glace à chacun.»

Bienvenue les Becker

Rétais d'adoption, Jean Becker a tourné en 2011 un beau film dans l'île d'Oléron, *Bienvenue parmi nous*, produit par son fils, Louis, qui a tourné la même année son premier film à La Rochelle et Port-des-Barques, *Les Papas du dimanche*. Rencontre à Saint-Pierre-d'Oléron, au cinéma Eldorado.

Par **Jean-Luc Terradillos**

Dans la famille Becker, il y a Jacques, Jean et Louis, trois générations dans le cinéma. Jacques Becker (1906-1960) fait désormais partie du patrimoine avec des films comme *Casque d'or*, *Touchez pas au grisbi*, *Le Trou*. Jean Becker, qui fut assistant de son père dans les années 1950, a collectionné les César avec *L'Été meurtrier*, dont celui de la meilleure actrice pour Isabelle Adjani. Louis Becker dirige la société de production ICE3 et produit notamment les films de son père. Tous ont en commun une parcelle du Poitou-Charentes. En effet, en 1942, le grand-père a tourné les extérieurs de *Goupi-Mains rouges* du côté de Villebois-Lavalette en Charente. Jean, qui est tombé sous le charme de l'île de Ré il y a une quarantaine d'années, a tourné deux films en Charente-Maritime, *La Tête en friche* (2010) et *Bienvenue parmi nous* (2012). En 2002, il avait réalisé quatre films publicitaires pour la Région Poitou-Charentes, un dans chaque département. Quant à Louis, il a tourné son premier film, *Les Papas du dimanche* (2012), à La Rochelle et à Port-des-Barques.

Jean Becker photographié en 2002 par Sébastien Laval.

Bienvenue parmi nous raconte la dérive d'un peintre célèbre en pleine dépression (Patrick Chesnais) qui rencontre une adolescente particulièrement énervée, chassée de chez ses parents, et qui fuit elle aussi. Le film se déroule principalement dans l'île d'Oléron c'est pourquoi la production a organisé le 2 juin une avant-première au cinéma Eldorado de Saint-Pierre-d'Oléron : deux séances pleines à craquer en présence de Jean et Louis Becker, et de Patrick Chesnais – l'occasion pour nous de les questionner sur leur vision du territoire. Mais avant, deux réactions significatives. Lorsque Jean Becker se présente, il dit qu'il connaît un peu la région : depuis les années 1970 il a une maison dans l'île de Ré. Aussitôt, des gens crient *«Hou ! Hou !»* mais sans réelle animosité. Le public est conquis par le film. Quelques minutes plus tard, une dame lui offre ce beau compliment : *«Je suis venue voir comment vous aviez filmé notre île d'Oléron, mais très vite j'ai été embarquée dans l'histoire et cela n'avait plus autant d'importance.»* Applaudissements dans la salle.

Si Jean Becker a adopté l'île de Ré, c'est parce que, avant le pont, le nord de l'île offrait le sentiment d'être seul au bout du monde. Parfait pour se ressourcer ou pour travailler à un scénario. Aujourd'hui, Ré n'est plus ce havre de paix, sauf les jours de pluie en hiver…

Entre Ré et Oléron, ce n'est pas la lumière ni les plages qui font la différence mais ceux qui y vivent. *«L'île d'Oléron n'est pas devenue une espèce de Saint-Tropez comme l'île de Ré où il n'y a plus que des vacanciers. Bien sûr à Oléron, on a construit un peu n'importe comment et fait pas mal d'erreurs au plan immobilier mais n'empêche qu'il y a encore des paysans, des pêcheurs, et un port important comme celui de la Cotinière. On y vit, on y travaille, c'est une île populaire. Je préfère ça à ceux qui jouent au golf.»*

Le réalisateur n'exclut pas de faire un troisième film dans la région. Il apprécie le soutien de Poitou-Charentes Cinéma, de la Charente-Maritime, des collectivités locales en général, l'accueil des populations mais aussi les compétences locales, tant chez les comédiens que chez les techniciens. La Charente l'attire beaucoup, ses paysages bien dessinés et ses petites églises romanes… Mais ce n'est pas le lieu qui déclenche un scénario. *«C'est l'histoire que vous êtes en train d'écrire qui va vous dicter les lieux à rechercher, et pas l'inverse.»*

CHAUDRÉE, VIEUX LÉGUMES ET HUÎTRES

Louis Becker est sur la même longueur d'ondes : *«J'ai fait* Les Papas du dimanche *parce que je voulais parler de la douleur de ces pères qui ont leurs enfants un week-end sur deux. Cela pouvait se passer n'importe où. J'ai choisi La Rochelle parce que j'aime la mer, la présence de l'eau dans la ville, et aussi parce que c'est une ville à la fois moderne et classique. Il y a des vieilles pierres, un beau patrimoine bâti, mais aussi du dynamisme lié aux technologies, aux entreprises, à l'université. La Rochelle, qui était une ville bourgeoise et assez fermée, s'est ouverte sur le monde. Elle en est plus accueillante.»*

Les Becker ne sont pas insensibles à la bonne chère. Ainsi, dans *Bienvenue parmi nous*, l'adolescente, abonnée au hamburger, commande des noix de Saint-Jacques flambées au cognac. Sauvée ! Jean Becker est amateur bien sûr. Les seiches au noir, il adore, de même que la chaudrée, les vieux légumes type salsifis. Quant aux huîtres, les préfère-t-il de Ré ou d'Oléron ? *«C'est une blague totale. Il y a des ostréiculteurs meilleurs que d'autres. Ne cherchez pas ailleurs. Tous se donnent énormément de mal car c'est un métier de chien.»* ■

Emmanuelle Jacobson-Roques

Louis Becker avec Thierry Neuvic sur le tournage des *Papas du dimanche* à La Rochelle.

Patrick Chesnais, porté par le film

Patrick Chesnais incarne un peintre qui a tout pour être heureux, femme aimante, beaux enfants, succès et compte en banque bien garni. Il s'enfonce dans la déprime et part sur les routes. Par hasard, il tombe sur Marylou, une ado très perturbée, à la dérive. Deux grandes solitudes vont s'entrechoquer. *Bienvenue parmi nous* offre à Jeanne Lambert son premier rôle au cinéma.

L'Actualité. – Vous portez ce film ?

Patrick Chesnais. – J'ai porté ce film parce que je suis là d'un bout à l'autre. J'incarne ce personnage en dépression qui évolue jusqu'au moment où l'espoir renaît.

Patrick Chesnais et Jeanne Lambert sur une plage de l'île d'Oléron.

C'est mon travail d'acteur mais il arrive qu'à un moment un film peut se mettre à vivre sa vie. Il vous échappe. Par une espèce d'alchimie mystérieuse, il prend corps, comme un objet autonome. C'est ce qui est arrivé et alors je me suis senti porté par le film. Cela donne des ailes.

Avez-vous porté Jeanne Lambert ?

Ce qui fait la différence chez les acteurs, c'est la personnalité. Indépendamment du fait de bien jouer ou pas, c'est la caméra qui vous capte. La personnalité de Jeanne Lambert est très attachante. Elle a du cœur, une belle santé et cela se passait très bien entre nous. De temps en temps, je l'aidais un peu, je lui donnais quelques conseils. L'expérience dans ce métier peut servir mais ce n'est pas fondamental. Il y a quelque chose qui se crée dans l'instant, qui échappe.

Et avec Jean Becker ?

Jean Becker est à l'affût des moindres frémissements ou tressaillements de l'âme qu'il essaie de capturer au plus près. C'est la force de son cinéma. Il met sa caméra à l'endroit idéal et ainsi ce que vit le personnage prend toute sa dimension. Le public y est très sensible, c'est pourquoi Jean Becker est un metteur en scène important qui, en plus, récolte des succès publics.

Il n'y a pas d'effets dans sa mise en scène.

La mise en scène invisible est l'aristocratie de la mise en scène. Quand elle est imposée, quand elle se voit trop, c'est signe de mégalomanie ou d'orgueil, et la plupart du temps cela empêche de pénétrer dans les tensions des personnages. On peut être ébloui par une mise en scène mais pas plus de dix minutes…

Recueilli par ***J.-L. Terradillos***

RÉ OU OLÉRON ?

Entre les deux îles, il faut choisir. C'est ce que racontait Patrick Chesnais en marge de l'avant-première à Saint-Pierre-d'Oléron : «Le premier jour du tournage, j'ai été accueilli comme un prince dans un grand hôtel d'Oléron. On m'a dit : "Puisque vous êtes là quelque temps, on va vous faire découvrir notre île." Sans réfléchir, j'ai répondu : "Je connais un peu la région car j'ai une maison dans l'île de Ré depuis longtemps." Silence de mort !» Du coup, le comédien partait avec un lourd handicap… Finalement tout s'est bien passé, même si de temps en temps quelques-uns lui rappelaient ses attaches rétaises.

Benoît Delépine

Une foi toute bête en l'humain

Après des films restés très confidentiels, le tandem Delépine-Kerven est devenu synonyme d'un cinéma populaire porté par l'émotion et la provocation.

Entretien **Astrid Deroost** Photo **Tadeusz Kluba**

Le Grand Soir est à l'affiche. Cinquième long métrage des auteurs-réalisateurs Benoît Delépine et Gustave Kervern. Installé en Charente où il vit depuis quatorze ans, le caustique reporter de Groland, sur Canal Plus, évoque un cinéma de l'inattendu, en forme de libre aventure, humaine et collective.

L'Actualité. – Votre dernier film *Le Grand Soir* a été récompensé à Cannes, Benoît Poelvoorde y joue le plus vieux punk à chien d'Europe...

Benoît Delépine. – C'est hallucinant, personne n'avait eu l'idée – sauf peut-être dans *Le Grand Bazar*, il y a carrément trente ans – de faire un film dans une zone commerciale, où les Français vont chaque semaine. Et surtout personne n'a fait de film avec un punk à chien alors que ça fait vingt ans qu'on voit ces jeunes avec leurs clébards. Ils vivent une forme de communauté, se baladent, font les vendanges... Tout le monde se gargarise, trouve Chaplin formidable mais le Charlot moderne est là sous nos yeux. *Le Grand Soir*, c'est l'histoire de deux frères que tout oppose, l'un est le plus vieux punk à chien d'Europe, l'autre est représentant dans un magasin de literie. Le commercial perd son boulot et se rapproche de son frère. Ensemble, ils essaieront de faire en France la révolution, comme celle qui a eu lieu en Égypte ou en Tunisie, mais ça ne tournera pas exactement comme ils l'avaient prévu...

Des Guignols, à Canal Plus, au cinéma, quel a été votre parcours ?

Mon premier court métrage *À l'arrachée* a été primé au festival du film fantastique de Gérardmer en 1996. Cela m'a donné confiance mais je ne pensais pas réaliser un long métrage. Puis j'ai eu envie de faire un film qui dénonce la manipulation médiatique au moment de la guerre du Golfe, *Michael Kael contre la World News Company*. J'ai arrêté les Guignols pour écrire le scénario. J'avais écrit des sketches pendant des années et cela me paraissait la phase d'après la télé mais je n'avais pas une vraie vision de ce qu'est le cinéma, de ce qui fait sa force. Ce film a été un enfer... artistiquement raté, échec commercial... J'ai appris tout ce qu'il ne fallait pas faire : un film hyper cher, un tournage lointain, une équipe qu'on ne connaît pas, des acteurs que je n'avais pas forcément choisis. C'est le moment que j'avais choisi – en 1998 – pour arriver à Angoulême. Je me retrouvais seul, sans boulot, et sans trop de perspectives parce que j'étais carbonisé...

Le grand public vous a découvert cinéaste avec *Aaltra*, au début des années 2000...

J'avais heureusement conservé Groland. Quand l'émission est devenue hebdo (Canal Sat), on a embauché de nouveaux auteurs. J'ai fait la connaissance de Gustave Kervern et une vraie complicité artistique est née. On a la même façon de voir les choses, de s'amuser... On a décidé d'écrire des sketches et de les tourner nous-mêmes, d'abord pour la série *Toc, Toc, Toc*. On a un culot monstrueux et grâce à cette émission à la limite du ridicule – ce qui était voulu – on a rencontré les gens qu'on voulait connaître, des politiques comme José Bové, des cinéastes comme Chabrol ou Pialat, l'entarteur Noël Godin... On a fait ensuite *Don Quichotte de la Revolución* qui est un peu la base de tout ce qu'on fait aujourd'hui.

L'idée m'est venue de faire un road movie avec deux handicapés, interprétés par nous. Et alors que j'étais grillé auprès de la profession à Paris, on a convaincu Vincent Tavier, producteur, en Belgique, de films indépendants. On s'est lancés, à une dizaine, en camionnette... J'avais enfin trouvé ma façon de tra-

vailler : partir à l'aventure avec des amis, sans argent, sans pression, en toute liberté. De plus ce film était un beau petit film qui a été sélectionné à Rotterdam, puis distribué en France, récompensé à Londres, en Roumanie, en Corée...

Et depuis...

On fait un film tous les deux ans, l'été quand Groland s'arrête. On pense déjà au prochain... *Avida* a été catastrophique en termes d'entrées mais a été présenté à Cannes, primé à Mexico, et reconnu en tant qu'œuvre d'art, ce qu'on souhaitait. *Louise Michel* a eu une vraie vie, on était en pleine crise financière, des ouvriers licenciés se sont reconnus en nous, ce qu'on a vécu autour de ce film était très fort. Pour *Mammuth*, c'était inouï, que Gérard Depardieu nous ait suivis simplement sur l'idée du film et qu'en plus il l'ait fait gratos... Le dernier, c'est pareil. Je n'ai pas l'impression de faire une carrière cinématographique mais d'avoir vécu cinq aventures uniques. Cela correspond à ma nature, dès que l'on va vers quelque chose de normé, figé, de professionnel entre guillemets, ça me déprime, même si notre équipe est professionnelle et heureusement qu'elle est là pour recueillir les moments de grâce que l'on veut provoquer.

Gustave Kervern, Benoît Poelvoorde et Benoît Delépine lors du tournage de leur dernier film, ***Le Grand Soir***, en Charente.

Un film grolandais est-il une combinaison de trois critères : drôle, mystérieux, subversif ?

Tout cela nous correspond humainement. On ne veut pas être seulement drôles, seulement subversifs, seulement mystérieux. On aime naviguer entre ces eaux-là, en surprenant et en nous surprenant nous-mêmes. Notre critère principal est l'originalité. À Groland, c'est aussi notre critère : l'humour, c'est avant tout l'inattendu. Rien ne doit rappeler quelque chose de connu, il doit y avoir une idée dans chaque plan, dans chaque scène, quelque chose de mystérieux, d'inattendu même imperceptible... c'est notre plaisir.

Dans *Louise Michel*, les ouvrières décident d'éliminer le patron qui les a licenciées. Vous êtes en général dans la dénonciation...

On dénonce l'oppression d'un système qui est réelle mais la force de nos films, c'est l'humanité qui en ressort, une foi toute bête en l'humain et c'est pourquoi ils commencent à avoir leur public. On montre des gens qu'on aime bien, qu'on a découverts nous-mêmes, à quel point ils sont beaux. Et même si le film ne finit pas forcément bien, on en tire une espèce d'énergie qui en fait l'intérêt. Dans *Louise Michel*, le film se termine violemment mais c'est plus généralement dans l'art que nos films se jouent à la fin, toujours dans l'amitié dans le groupe, c'est vrai pour *Aaltra*, *Avida*, dans *Mammuth* le héros se découvre un talent et y trouve la paix de son âme, dans *Le Grand Soir*, il y a aussi un acte collectif intéressant. Ce qui m'intéresse, plutôt que de montrer du doigt oppresseurs ou opprimés, c'est l'introspection, comment rester indépendant face au système qui nous oppresse. Dans la réalité, la plupart des gens, même opprimés dans leur boulot, même si ça devient insupportable, ont une deuxième vie – dans les associations sportives, culturelles – qui leur permet de supporter l'autre. Il y a encore et heureusement tous ces interstices de liberté. Il faut aussi en parler, ne pas être trop pessimiste.

On sait votre proximité avec le cinéma belge et un film comme *C'est arrivé près de chez vous*...

On connaît tous les protagonistes. Des étudiants en cinéma ont décidé de faire une parodie de l'émission *Strip-Tease*, avec un héros dont le métier est serial killer et c'est devenu un film en tant que tel. Il porte tellement de choses, ça devient tellement effrayant, fort, énorme ! C'est une borne dans l'histoire du cinéma qui nous a tous marqués, qui a marqué tous les férus d'humour noir. J'ai aussi beaucoup de respect pour ceux qui ont fondé *Strip-Tease*, pour le naturel, la façon de mettre les gens en confiance, de tourner carrément leur vie. C'est fou et ce n'est pas un hasard que ce soit né en Belgique. Les Belges sont beaucoup plus nature, moins petits juges, souvent politiquement incorrects... On se sent vraiment proches d'eux. La plupart de nos acteurs sont belges : Benoît (Poelvoorde), Yolande (Moreau), Bouli (Lanners), Serge Larivière, on les aime !

Gérard Martron

Une scène de *Mammuth* tournée à l'usine Sodiporc d'Angoulême avec les salariés dans leur propre rôle.

Vous avez aussi fait appel à Depardieu, acteur à la filmographie plus formatée...

Depardieu, c'est quand même un animal avant d'être un acteur. C'est une sacrée présence, une force brute, il est vraiment fascinant. J'ai eu l'image de lui sur la Mammuth (je suis fan de moto, ça ne pouvait être que cette moto-là et ça ne pouvait être que lui, motard aussi), et Depardieu sur une Mammuth avec les cheveux longs, retraité, lui-même venait d'avoir 60 ans, le film était là. Il n'y avait plus qu'à l'écrire. Quand on l'a rencontré, tout s'est très bien passé, il nous a reniflés, nous a compris. Il est vachement attentif aux autres, on a l'impression qu'il vous cerne simplement en vous regardant dans les yeux.

Vous avez, avec Gustave Kervern, une manière singulière de travailler...

On est dans une situation de troupe. Les acteurs, on les surprend, parfois on ne tourne pas la scène prévue... C'est pour ça qu'on ne travaille qu'avec des gens qu'on aime bien et qui nous aiment bien ! Ce n'est pas une incertitude stressée mais positive, le scénario est écrit, on sait où on va et c'est aussi génial de travailler à deux, avec Gustave. Le patron c'est l'idée et on sait que l'un ou l'autre l'aura (ou les deux). C'est ce qui fait notre force. On respecte l'idée, l'originalité avant tout et c'est aussi comme ça avec les acteurs, on leur laisse une forme de latitude dans leur façon d'interpréter. C'est une aventure collective.

Comme de tourner...

Le choix de la pellicule est très important. Pour *Aaltra*, on avait choisi le noir et blanc en cinémascope pour l'image elle-même des deux handicapés sur les routes. Dans le deuxième film, on est passés à un format carré pour le rapport au cadre, à la peinture... Le personnage principal est fasciné par une toile surréaliste. Pour *Louise Michel*, on souhaitait quelque chose de plus rêche, on ne voulait pas, pour parler de la condition ouvrière, d'esthétisme gratuit. *Mammuth*, c'est un film sur la nostalgie, le personnage arrive en bout de piste. On a utilisé le Super 8 pour le fantôme de son premier amour et du Super 16 inversible qui était utilisé dans les actualités des années 1960. C'est cette image, avec du grain, qu'on trouvait vraiment belle... Pour *Le Grand Soir*, on a adapté des objectifs cinéma sur un appareil photo Canon 7D et ça correspond bien au sujet, on voulait ce côté moderne.

Les deux Charentes sont présentes dans vos films, pour des raisons pratiques ? Esthétiques ?

Tous les lieux que je montre dans *Mammuth*, j'en suis tombé amoureux. C'est comme les gens qu'on fait travailler, acteurs ou non acteurs. Nous avons d'ailleurs, avec Gustave, écrit le film à Saint-Palais. C'est justement en vivant en Charente que j'ai repéré des lieux en me disant : «Là ce serait génial», les routes, les vignes, la cathédrale de Royan, la petite maison rose, c'est ma maison repeinte pour l'occasion. Ce sont des actes d'amour... Je vis ici depuis quatorze ans et je n'ai pas l'intention d'en partir ! ■

Le homard flambé

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

C'est sous deux titres, *Le Homard flambé* et *Le Bateau d'Émile*, que sort en 1962 le film de Denys de La Patellière. D'après une nouvelle de Georges Simenon. Les dialogues sont de Michel Audiard, et, si je puis me permettre d'ôter quelques boulons à la statue du Commandeur, du moins de les desserrer, assez inégaux. Il va sans doute dire que j'ai la tête qui enfle, le bonhomme, qu'en plus de ça «je cause entre guillemets», tant pis. J'assume. J'apprécie donc la réplique d'Annie Girardot. De cette Fernande qui chante à Nantes, au Mistigri, quand Émile (Lino Ventura) lui reproche sa vulgarité, son laisser-aller, dans un langage châtié que raille sa compagne.
Je trouve aussi savoureux cet échange :
«– T'es sûr que t'as rien oublié ?
– Si, toi et définitivement.»
Plus lourde cette phrase, et même indigeste, fût-elle mastiquée par un Michel Simon grimaçant et jouant une fois de plus les provocateurs égroteux, un Charles-Edmond Larmentiel revenu de tout et à La Rochelle, sa ville natale, pour y «clamser». Mais d'abord pour «emmerder» son frère François, président directeur général de la Cie Larmentiel, et «allumer un pétard au cul» de cette famille respectable. «Dans la famille, les femmes auront toutes la blondeur souriante, la stupidité diaphane qu'on ne retrouve que chez Botticelli», lance-t-il à sa nièce (Claude, interprétée par Édith Scob).
«Les formules heureuses ne sont pas nécessairement drôles», rétorque un peu plus loin Pierre Brasseur (le frère respectable contraint d'accueillir, à la gare maritime, cet «oncle de Tahiti», de l'installer dans sa chambre, désormais celle de Claude, sa fille, la blonde souriante dont le vieil anarchiste moque au passage les goûts de cocotte.

ÉMILE ET FERNANDE. Cette formule n'est ni heureuse, ni drôle. Charles-Edmond n'a pas choisi. Pas plus qu'entre la cirrhose et la vérole. Il s'est offert les deux, confie-t-il au notaire écoutant ses dernières volontés : «la peur de rater une affaire», c'est son côté Larmentiel.
Celle d'Émile (son fils naturel) n'est pas plus heureuse, ni plus drôle, qui convertirait au féminisme le plus misogyne des patrons pêcheurs : «Seulement faut comprendre. Y a pas que le plumard dans la vie, ou alors, tu te fais du tort, et l'ennui avec les femmes c'est qu'elles sont bonnes qu'à ça, ou à faire la cuisine. C'est le tramway de Shanghaï ou le bœuf en daube – et encore – faut choisir, parce que t'as rarement les deux.»

Lui ne choisit pas. Émile est bien le fils de son père. C'est bien un Larmentiel. Il ne sait pas trancher. Une nuit qu'il a bu un peu plus que d'habitude, que de raison, il emmène la jeune femme en barque, loin du port, sous le prétexte de relever ses casiers à homards. Mais au moment de la précipiter à l'eau (se débarrasser de Fernande, c'est ce qu'exige son oncle, la condition pour qu'il hérite), brusquement dégrisé, il se jette dans ses bras. Puis se rue chez Larmentiel où Charles-Edmond est passé de vie à trépas: «Dire que c'est pour des pourritures pareilles que j'ai failli buter Fernande !» lance-t-il aux membres de sa «famille».
Je laisse aux spécialistes le soin – le plaisir ! – de préciser ce qu'est le «tramway de Shanghaï», en quoi consiste cette pratique sexuelle, de décrire la position. Je dirai pour ma part, et ce ne sera pas un scoop, qu'on n'est quand même pas dans *Les Dents de la mer* : le bateau dont nous parlons n'est pas *L'Orca*, Émile Bouet n'est pas Quint, ce vieux loup de mer et chasseur de squales qui réveille nos peurs, et notamment la *peur du féminin*. Annie Girardot campe une chanteuse de bastringue qui ne montera jamais plus haut que Nantes, et qui ne parviendra même pas à faire d'Émile un assassin. En dehors de certaines répliques datées, des poncifs de l'époque, les chiennes de garde n'auraient pas tellement de quoi mordre. Ce sont les limites du genre – de la comédie dramatique –, et les défauts du film, de ne pas choisir entre le rire et les larmes, entre la tragédie et la comédie. Lino Ventura s'en explique fort bien.
Mais après tout, pourquoi faudrait-il choisir ? Entre le homard à la nage et le fameux apéritif qui pince et pour lequel, bien qu'on n'ait pas l'âge, qu'on ne l'ait plus ou pas encore, on en pince. Entre un quinquina de nos contrées et le guère plus connu homard à la Sartre – à la mescaline. Choisir c'est renoncer. Sacrifier des possibles. Préférer la raison à la jouissance. Se priver de bien belles ivresses. C'est la leçon de ce film qui sort sous deux titres. Et du homard flambé façon Le Divellec. Le chef n'a sans doute pas lu Bachelard mais il sait la poétique excitation de l'alcool. Il entretient, et de quelle manière, la flamme de la jeunesse – la flamme du punch ! –, il met de la bohème dans nos assiettes, de la folie, transforme, l'espace d'un repas, un bon bourgeois de province en un bousingot de la plus belle eau. De l'eau de vie, de l'eau de feu. De celle qui brûle la langue et s'enflamme à la moindre étincelle.

Films tournés en

Tournage de *Cœur Océan* sur une plage de l'île de Ré.
Avec Caroline Guérin. Photo Alberto Bocos.

Poitou-Charentes

Cet inventaire des films de fiction, téléfilms et séries tournés en Poitou-Charentes a été réalisé grâce au partenariat avec Poitou-Charentes Cinéma – le service de la Région dirigé par Pascal Pérennès – qui nous a fourni l'essentiel des informations et des photos. À partir de 2000, tous les films cités ont bénéficié du soutien de la Région et des Départements concernés, sauf mention contraire (❊).

Pour la période antérieure, nous avions publié un inventaire en 1999 dans l'édition «Patrimoines» (*L'Actualité* n° 4). Plusieurs passionnés ont apporté leur contribution : Gilles Marchal, responsable de la programmation du cinéma de la Cité à Angoulême, qui fait un inventaire en 1995 en collaboration avec Guy Goursaud et en utilisant les archives de la *Charente Libre* ; Vincent Martin, auteur avec Sylvie Denis d'un livre : *Le Premier Siècle du cinéma à La Rochelle* (lire p. 16-19) ; Daniel Taillé, président de l'association Cinémathèque en Deux-Sèvres, auteur de quatre livres sur le cinéma dans les Deux-Sèvres (lire pp. 20-21).
Ont participé à l'élaboration finale de cet inventaire : Florian Cadu, Aurélien Moreau, Pascal Pérennès, Jean-Luc Terradillos.

***Le Silence de la mer*, téléfilm de Pierre Boutron (2005). Tourné à Tusson du 1er au 28 avril 2004.**

CHARENTE

PONTCARRAL, COLONEL D'EMPIRE de Jean Delannoy (1942), avec Pierre Blanchard, Annie Ducaux. Tourné au lieu-dit les Eaux-Claires, près d'Angoulême. Censuré par Vichy. Première à Angoulême, en novembre, au cinéma Le Family.

GOUPI-MAINS ROUGES de Jacques Becker (1942), avec Fernand Ledoux et Robert Le Vigan. Extérieurs tournés au lieu-dit Tournesou, près de Villars et de Villebois-Lavalette. L'auteur du roman, Pierre Véry, est originaire du canton d'Aubeterre-sur-Dronne en Charente.

Sandrine Bonnaire dans *Blanche et Marie* de Jacques Renard (1985). Mairie de Matha en contre-fond.

LE PÈRE TRANQUILLE de et avec Noël Noël (1945). Ce film, qui évoque un village charentais sous l'Occupation, fut un des gros succès de la Libération. Tournage à Ambernac où vécut Lucien Noël (Noël Noël).

CINQ TULIPES ROUGES de Jean Stelli (1948). Tourné à Magnac et Ruelle.

TOUT PEUT ARRIVER de Philippe Labro (1969). Extérieurs tournés à Angoulême et près de Dirac.

UN SI JOLI VILLAGE d'Etienne Périer (1978) avec Victor Lanoux, Jean Carmet et Valérie Mairesse. Tiré du roman de Jean Laborde *Le Moindre Mal*, paru en feuilleton dans *La Charente Libre*. Nombreuses scènes tournées à Angoulême, dans une maison de Trois-Palis et surtout dans les tanneries du village de Sireuil. «C'est un bon et un mauvais souvenir.» Le maire de Sireuil se rappelle la simplicité des comédiens, le plaisir des figurants, «la scène du départ filmée une dizaine de fois» et l'immense fête du dernier jour. Hélas, les tanneries – troisièmes de France –, qui servaient de décor à un grand nombre de scènes, ont fermé définitivement en 1981. «Ça n'a aucun rapport mais les premiers licenciements ont eu lieu en 1979, quelques mois après le tournage», poursuit l'élu qui voit en la fiction un vrai marqueur du temps.

BANG BANG de Serge Piollet (1967) avec Sheila. Scènes de tournage au château de Lignères, propriété de Paul Ricard, près de Rouillac. *Libre Charente*, ouvrage publié par *La Charente Libre* en 1994, consacre un amusant chapitre au «coup» de Sheila... et de Paul Ricard. Gérard Galibert, cuisinier, témoigne : «Le 10 août, on a donc fêté les 20 ans de Sheila. 5 000 invitations ont été lancées. Il est venu environ 15 000 personnes. C'était impensable. Le service d'ordre a été complètement débordé... Les buffets ont été pillés en un temps record.»

BENJAMIN OU LES MÉMOIRES D'UN PUCEAU de Michel Deville (1968) avec Michel Piccoli, Pierre Clémenti, Catherine Deneuve et Michèle Morgan. Tourné au château de Saint-Brice près de Cognac.

LA FRAIRIE (1978) du Charentais Francis Chauvaud, tourné à Mansle. Gilles Marchal y voit «une carte postale, un gros plan sur le monde rural, à rapprocher du travail de Jean-Marie Poirier», auteur de *Western*. En octobre 1978, l'avant-première s'est déroulée à la salle des fêtes de Mansle, devant les habitants qui figuraient nombreux dans le long métrage. Bonne diffusion, joli succès médiatique et distinction au festival du film d'humour de Chamrousse en 1978.

L'AIR DU TEMPS de Jean-Philippe Chabannaud et Claude Rudelin (1983), respectivement archiviste à la Cinémathèque française et ancien assistant de Christian-Jaque. Film inspiré du *Merveilleux Voyage de Nils Holgesson* de Selma Lagerlof. Tournage à Angoulême, Ruffec, Melle, Saint-Sulpice. Des élèves de Magnac ont dessiné sur le thème du film.

J'AI ÉPOUSÉ UNE OMBRE de Robin Davis (1983) avec Francis Huster et Nathalie Baye. La scène de déraillement du train a été tournée le 8 novembre 1982 sur une voie ferrée désaffectée de Médillac, au sud de Chalais. Le préfet de la Charente a profité de l'événement-fiction pour tester le plan Orsec. Première à Angoulême le 15 février 1983 en présence des vedettes.

BLANCHE ET MARIE de Jacques Renard (1985) avec Sandrine Bonnaire et Miou-Miou. Démarrage du tournage à Ruelle (septembre 1984) puis à Matha (Charente-Maritime) pour la scène de la Libération. Tournages principaux à Angoulême, Villebois-Lavalette (pharmacie), à Gond-Pontouvre et à Sers. Visionnage des rushes au cinéma Saint-Martial d'Angoulême où Miou-Miou a fêté son anniversaire. Avant-première du film à Angoulême, diffusé par ailleurs avec, en première partie, un documentaire sur le Circuit (automobile) des Remparts.

SOUVENIRS de Geoffroy Reave (1987) avec Michael Lonsdale et Amélie Pick. Film anglais d'après le roman *Pork Butcher* de David Hugues. Tourné à Brigueuil, dans la forêt de la Boulonnie, Rochechouart et Saint-Junien (Haute-Vienne).

TOUT ÇA POUR ÇA de Claude Lelouch (1992) avec Jacques Gamblin et Vincent Lindon. Une séquence est tournée devant une piscine sur le bord de la RN 141 à Fléac. Tournage également en Charente-Maritime.

EUX CINQ, court métrage de Frédéric Videau (1994). Tourné à Angoulême en 1993. Bloody Mary Productions.

LES DESTINÉES SENTIMENTALES d'Olivier Assayas (2000). Adaptation du roman de Jacques Chardonne. Tourné en 1999 à Barbezieux, ville natale de l'écrivain, Jarnac, Cognac, et à Limoges. Avec Emmanuelle Béart, Charles Berling, Isabelle Huppert, Dominique Reymond.

PHOTO DE FAMILLE, court métrage de Xavier Barthélémy (2002). Tourné à Bassac, du 20 au 25 septembre 1999. Les productions du Trésor. Avec Pierre-Loup Rajot et Jean-Noël Brouté..

> 2003

LE DÉSERT, court métrage de Xavier Barthélémy (2003). Tourné à Saint-Simon, du 2 au 9 février 2002. Production Les 5 Continents. Avec Mireille Delcroix, Alain Ganas, Olivier Saladin et Frédéric Tokarz.

Isabelle Bidalun

DE LA TÊTE AUX PIEDS, court métrage de Pascal Lahmani (2003). Tourné au château de Chalais du 14 au 20 mars 2002. Production Bianca Films. Avec Dora Doll, Marie Berto, Marie Payen, Catherine Van Hecke, Sylvia Jobert, Jenny Leignel-Bernay, Anne-Marie Bertrand et Dominique Frot.

TOUTES LES FILLES SONT FOLLES de Pascale Pouzadoux (2003). Tourné à Angoulême et Dirac du 28 mars au 6 avril 2002. Production Altaloma Gétévé. Avec Isabelle Nanty, Antoine Duléry, Jean Dujardin, Barbara Schulz et Camille Japy.

LES CHEVEUX DE MA MÈRE, court métrage de Marie Halopeau (2003). Tourné à Brigueuil du 15 au 27 avril 2002. Injam Production. Avec Romane Bohringer et Sébastien Galvan.

Romane Bohringer

LA MAISON DES ENFANTS, téléfilm d'Aline Isserman (2003). Tourné à Saint-Armand-de-Nouère du 6 juin au 24 juillet 2002. JLA/ Hamster Productions. Avec Sandrine Bonnaire, Christian Bredel, Jean-Claude Adelin, Victor Garrivier et Daniel Rialet.

VARIÉTÉ FRANÇAISE, premier long métrage de Frédéric Videau (2003). Tourné à Angoulême du 22 juillet au 9 août 2002. Production Film Oblige. Avec Hélène Fillières, Gérard Meylan, Dominique Reymond et Frédéric Videau.

Frédéric Videau et Hélène Fillières

PROBLÈMES DE HANCHES, court métrage de Frédéric Tachou (2003). Tourné à Segonzac du 10 au 15 septembre 2002. Productions Les Films de la Contrebande et Les Films Jack Fébus. Avec Martine Erhel, Dorothée Blanck, Édouard Joubeaud, Stéphane Botti et Daniel Crumb.

CIEL D'ASILE, téléfilm de Philippe Bérenger (2003). Tourné à Villebois-Lavalette et Rouillac du 14 octobre au 9 novembre 2002. Production Télé Images Création. Avec Pierre Perrier et Laure Duthilleul.

L'ATTRACTION TERRESTRE, court métrage de Frédéric Carpentier (2004). Tourné à Roumazières du 14 au 21 mai 2003. Château-Rouge Productions. Avec Mireille Roussel, Jean-François Gallotte, Emmanuel Ponty et Jérôme Bidaux.

Isabelle Nanty et Jean Dujardin dans *Toutes les filles sont folles* de Pascale Pouzadoux (2003)

MIETTES, court métrage de Ysé Tran (2003). Tourné à Angoulême du 1er au 3 et du 9 au 11 novembre 2002. Production Aurora Films. Avec Nathalie Kousnetzoff, Edward Hardwick, Pascal Cervo et Nicolas Bonnefoy.

> 2004

ORAGES, téléfilm de Peter Kassovitz (2004). Tourné à Saint-Cybardeaux du 26 mars au 10 avril 2003. MF Production et France 3. Avec Valentine Varela, Myriam Boyer et Bernard-Pierre Donnadieu.

M. BOURREL, court métrage de Pascal Lahmani (2004). Tourné à Angoulême, Vars du 10 au 14 avril 2003. Production Bianca Films. Avec Frédéric Gélard, Marie Desgranges, Stéphane Godefroy et Judith Rémy.

JÉSUS EST À CÔTÉ DE PAPA, court métrage de Marie Berto (2004). Tourné au Gond-Pontouvre du 17 au 19 avril 2003. Production Bianca Films. Avec Marie Berto.

ROUE LIBRE, court métrage de Thomas Lilti (2004). Tourné à Rougnac du 5 au 10 mai 2003. Sombrero Productions. Avec Vanina Ballavoine, Lionel Emery, Vincent Desagnat, Mhamed Arezki et Jean-François Gallote.

L'ENFANT DE L'AUBE, téléfilm de Marc Angelo (2004). Tourné à Angoulême du 30 juin au 25 juillet 2003. Production Telfrance. Avec Cyril Descours, Thierry Lhermitte, Mélanie Thierry et Agathe de la Boulaye.

LES PETITS FILS d'Ilan Duran Cohen (2004). Tourné quelques jours dans la gare d'Angoulême en août et septembre 2003. Haut et Court production.

UNE NUIT, court métrage de Henri-Jean Debon (2004). Tourné à Magnac-Lavalette-Villars du 7 au 14 septembre 2003. Production Aurora Films. Avec Rémi Bichet, Lucia Barahona et Sylvio Lopez.

LOVELY RENDEZ VOUS, court métrage de Richard Tallet (2004). Tourné à Marthon du 20 au 22 septembre 2003. Production Tallet Giraud-Coudière. Avec Roxana Carrara, Frank Guilbot, Marius Colucci et Stéphane Deschamps.

20 NOVEMBRE, court métrage de Matt Dray (2004). Tourné à Rouillac du 2 au 8 octobre 2003. Sacrebleu Productions. Avec Dimitri Storoge, Laurence Grave et Albin Brassart.

L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS, téléfilm France 2 de François Luciani (2004). Tourné à Balzac, Cognac, Édon, Gurat, Juillac-le-Coq, Saint-Cybardeaux et Saint-Germain-de-Montbron du 3 au 28 novembre 2003. Link's Productions. Avec Alex Descas, Barbara Schultz, Laure Marsac, Myriam Boyer et Jérôme Anger.

BRODEUSES, premier long métrage d'Éléonore Faucher (2004). Tourné à Angoulême et Nersac du 2 au 20 décembre 2003. Sombrero Productions et Mallia Films. Avec Ariane Ascaride, Lola Neymark, avec Marie Felix, Thomas Laroppe, Arthur Quehen et Jacky Berroyer.. Grand Prix de la Semaine de la critique à Cannes en 2004.

MIS EN BOUTEILLE AU CHÂTEAU, téléfilm de Marion Sarraut (2005). Tourné à Juillac-le-Coq du 30 mars au 29 avril 2004. Production Heliox. Avec Gérard Rinaldi, Michel Creton et Roland Magdane.

LE SILENCE DE LA MER, téléfilm de Pierre Boutron (2005) d'après le roman de Vercors. Tourné à Tusson du 1er au 28 avril 2004. Production Expand Drama. Avec Michel Galabru, Julie Delarme et Thomas Jouannet.

MURIEL MOI NON PLUS, court métrage de Christine Guilbaud (2005). Tourné à Saint-Yrieix du 22 au 26 mai 2004. Sens Fiction Production. Avec Willy Michardière.

MON FILS D'AILLEURS, téléfilm France 2 de Williams Crépin (2005). Tourné à Angoulême et Brie-Champniers du 1er au 28 juin 2004. Production Flach Films. Avec Clémentine Célarié, Didier Bezace et Maurice Chevit.

BALLADE DE FRUITS, court métrage de Patrice Soufflard (2005). Tourné à Villebois-Lavalette du 19 au 23 juillet 2004. Production Cinefacto. Avec Emma Bourdert, Olivier Cruveiller, Marie Boissard et Jane Resmond.

CLAUDIA DISPARUE, moyen métrage de Serge Roullet (2005). Tourné à Jarnac du 31 juillet au 28 août 2004. Production Espace et Mouvements. Avec Julie Sozza-Barbier, Bertrand Auriol et Anne-Sophie Louvet.

Serge Roullet

ISALINE, court métrage de Stéphane Elmadjian (2005). Tourné à Angoulême du 16 au 22 septembre 2004. Production Carlito Films. Repris plus tard en long métrage sous le nom de *Comme un chat noir au fond d'un sac*. Avec Isabelle Bouchemaa.

Lola Naymark dans *Brodeuses* d'Eléonore Faucher (2004)

L'ORIGINE DU MONDE (appelé aussi *La Grande Beune*), court métrage d'Érick Malabry (2004). Tourné à Chazelles du 4 au 7 novembre 2003. Production Films Associés. Avec Vincent Branchet, Isabelle Bouchemaa, Daniel Duval, Jeanne Delavenay et Lilliane Rovère.

JULIE MEYER, court métrage d'Anne Huet (2004). Tourné à Puymoyen le 7 novembre 2003. Production La Vie Est Belle Films Associés. Avec Aurore Jaume.

CELTIC CAFÉ, court métrage de Brigitte Tarrade (2004). Tourné à Chazelles du 6 au 9 décembre 2003. Mozaïc Productions. Avec Sophie Fougère et Stéphane Godefroy.

JOUR ET NUIT, court métrage d'Armelle Verenka (2004). Tourné à Cognac du 11 au 14 décembre 2003. Production Vendetta Film. Avec Mika Tard et Mélanie Leray.

> 2005

GROSSESSE NERVEUSE, court métrage de Maxime Sassier (2005). Tourné à Angoulême du 2 au 5 janvier 2004. Production Offshore. Avec Clovis Cornillac, Frédéric Pierrot et Caroline Proust.

Caroline Proust et Clovis Cornillac

CLOSE-UP, court métrage de Claude Farge (2005). Tourné à Fléac du 17 au 19 mars 2004. Butterfly Production. Avec Gérald Laroche, Clovis Cornillac, Alex Descas, Philippe Bruneau et Vincent Domenach.

Mickaël Salado

PAS BOUGÉ ! court métrage de Legrand et Daugreilh (2005). Tourné à Soyaux du 26 avril au 3 mai 2004. K'ien Productions.

DÉLIT D'INGÉRENCE, court métrage de Luc Wouters (2005). Tourné à Angoulême du 14 au 16 mai 2004. Mozaïk Productions. Avec Walid Afkir, Delphine Cogniard, Nicolas Guimbard et Joël Pyrène.

***Le Temps meurtrier*, tournage sur la place du Minage à Angoulême.**

BLANCHE ET MARIE

Avenue Wilson, Angoulême, octobre 1984

Un promeneur aurait été bien étonné de croiser, au Jardin vert, deux soldats allemands sortis tout droit des années d'Occupation et faisant aller leur cheval au pas dans une allée qui surplombe l'avenue Wilson. Quelques jours plus tard, notre promeneur l'aurait été tout autant de tomber sur un barrage des forces d'Occupation en haut de la petite rue Saint-Ausone, ou bien de découvrir que l'entrée et la cour du musée des Beaux-Arts, rue Friedland, avaient été transformées en celles d'une kommandantur sous son pavillon rouge à croix gammée, ou bien encore de constater qu'une nauséeuse exposition «comment reconnaître le juif» se tenait dans le hall de la chambre de commerce, place Bouillaud. Car cette année-là, la cité des Valois revécut dans les douces couleurs dorées d'un automne pacifique les plus sombres heures de l'occupation pour les besoins du tournage d'un long-métrage, *Blanche et Marie*. Mise en scène par Jacques Renard, l'histoire évoque l'engagement et l'action des femmes dans la Résistance, à travers le quotidien de trois d'entre elles : Louise, Maria Casarès, une sage grand-mère, Blanche, Miou Miou, sa fille, mère de famille, et Marie, Sandrine Bonnaire, jeune fille pleine de vie et de toute la fougue de ses dix-sept printemps. On peut cacher des clandestins, être un agent de liaison, distribuer des tracts, faire passer du courrier et de l'argent ou, même, livrer des armes et des explosifs. Le mari de Blanche, Victor, Gérard Klein, est ouvrier ; Germinal, Patrick Chesnais, le père de Marie, est coiffeur, – nous sommes dans la vie simple d'hommes et de femmes ordinaires qui vont choisir de s'engager et, malgré le danger, de façonner modestement et secrètement leur destinée héroïque. Les incessantes allées et venues de Marie permettent de reconnaître une ruelle de la vieille ville, la place New York, celle de la cathédrale ou l'esplanade du marché, mais *Blanche et Marie* n'a pas été seulement tourné à Angoulême : la petite rue de cité ouvrière où habitent Louise et Blanche est à Ruelle-sur-Touvre, et l'intérieur de leurs maisons a été fidèlement reconstruit dans un entrepôt de Grelet reconverti pour la circonstance en véritable studio de cinéma ; la pharmacie est à Villebois-Lavalette, la forge du maréchal-ferrant, d'où partent à bicyclette Marie et sa camarade, est à Sers ; enfin la mairie, sur la place de laquelle se déroulent les scènes de liesse de la Libération, c'est celle de Matha, en Charente-Maritime. Il me revient en mémoire que l'une des scènes les plus éprouvantes du film, celle de l'interrogatoire de l'institutrice Honorine Caillou et du jeune Merlo, a été tournée dans l'immense salle du Club littéraire, devenue aujourd'hui le tribunal de commerce, sur le côté du palais de justice. Quant à la séquence de la prison, lorsque Blanche perd soudainement les eaux, elle permet au spectateur de pénétrer impunément derrière les lourdes portes de la sombre et triste maison d'arrêt d'Angoulême.

Jean-Paul Chabrier
(assistant réalisateur du film)

Jean-Claude Moireau

Kristin Scott Thomas et Pio Marmaï dans *Contre toi*

BRODEUSES

« Je ne veux pas accoucher à Angoulême. »

Le visage d'une jeune fille est un paysage, avec ses lumières, ses saisons et ses lourds secrets. Celui de Claire, la jeune héroïne de *Brodeuses*, le film d'Éléonore Faucher, ressemble à ceux de la campagne proche d'Angoulême, du côté de Trois-Palis ou de Roullet, qu'elle traversera plusieurs fois sur son vélomoteur. Frontiscipe de son histoire, le champ gras d'une lente pesanteur sur l'âpre pente duquel elle ramasse, au début du film, d'énormes choux, nous montre d'emblée dans quel limon s'est paralysée la vie de Claire. Les petits garçons naissent dans les choux, dit-on, et pourtant Claire attendra, dans une expectative douloureuse, une petite fille, – les roses seront pour plus tard, quand elle aura patiemment retissé les liens avec son monde. On peut filer aisément la métaphore puisque Claire se passionne pour la broderie, choisissant de quitter un emploi de caissière pour aller travailler chez Madame Melikian, remplaçant le fils de celle-ci récemment disparu. La jeune fille obstinée et la femme au destin brisé vont s'étudier, se connaître, et finir par s'accepter. La vie est ce jeu de patience infini, fine marqueterie de fils brodés dont il faut ménager le fragile et mystérieux écheveau. ***J.-P. C.***

CONTRE TOI

C'est dans l'école supérieure de l'image d'Angoulême que Lola Doillon a tourné une grande partie de son film dramatique. Il met en scène la séquestration d'une obstétricienne, tenue pour responsable par un homme complètement perdu depuis la mort de sa femme, et éprouvant un inébranlable besoin de vengeance. Petit à petit, une forte relation sentimentale se créée entre la prisonnière et son geôlier. Après sa libération, la femme chirurgien ne pourra s'empêcher de retrouver par tous les moyens son ravisseur. Kristin Scott Thomas est impressionnante et Pio Marmaï complète idéalement l'affiche. Lola Doillon, qui signe son second film personnel en terre angoumoisine, aborde ainsi de façon assez réaliste le syndrome de Stockholm, par le rapprochement de deux êtres que tout oppose, hormis la solitude… ***F. C.***

MONSIEUR L'ABBÉ

Dans sa cure provinciale, l'abbé Viollet prend connaissance des questions d'ordre sexuel que lui posent, après avoir relaté la problématique de leur vie intime, des catholiques de tous horizons. Le champ est vaste, de la jeune femme inquiète que son fiancé a embrassé avant de partir aux Colonies et qui demande si elle risque d'avoir un enfant, au jeune homme pieux amoureux des mollets d'un sien ami, en passant – c'est la majeure partie – par les fidèles attirés licitement par leur conjoint, mais qui ne souhaitent pas nécessairement ajouter un enfant à une famille déjà nombreuse.

Bâti à partir de l'ouvrage de Martine Sevegrand, *L'Amour en toutes lettres : questions à l'abbé Viollet sur la sexualité, 1924-1943*, ce court métrage étouffant (les correspondants de l'abbé sont pour la plupart déchirés entre leur fidélité aux lois de l'Église et l'appel de leur corps) est heureusement éclairé par quelques pauses païennes et la vision, rafraîchissante, de la cure et des paysages charentais qui l'environnent.

Il s'agit là des seules libertés que s'est autorisé la réalisatrice. L'abbé Viollet (1875-1956) n'a jamais exercé son ministère en province. En revanche, ce prêtre atypique et passionnant, aux écrits abondants, a bien œuvré dans l'action ouvrière et l'adaptation libérale des exigences chrétiennes aux réalités du monde. Et au sortir de ce film efficace, nous nous surprenons à espérer que les malheureux qu'il met en scène ont obtenu de l'abbé, les bons conseils qu'ils venaient quêter.

Jean-Paul Bouchon

Anaïs Dumoustier dans *Monsieur l'abbé*

L'EMPLOI VIDE

Dans ce court métrage tourné en Charente, Antarès Bassis imagine une France future rongée par la précarité et la crise économique. Le chômage et les inégalités croissantes en sont les conséquences directes. Face à la diminution de la consommation d'une partie de la population, due à la baisse du pouvoir d'achat des personnes sans emploi, le gouvernement impose l'embauche d'un chômeur par famille disposant de hauts revenus. M. Remiot, cadre d'une grande entreprise, accueille donc Élise dans son foyer. Rapidement, le clivage entre les deux parties se ressent, opposant la famille Remiot, vivant dans le luxe et l'innovation, et Élise, rendue inutile dans cet univers où la technologie a remplacé l'homme. Mais la volonté d'Élise et la gentillesse naturelle de M. Remiot vont leur permettre de se rapprocher, et d'engendrer pour le cadre supérieur une fondamentale remise en question sur son existence et son utilité réelle dans ce monde qu'il connaît finalement peu. ***F. C.***

ET TOI, T'ES SUR QUI ?

Pour son premier long métrage, Lola Doillon cible le monde adolescent à travers la fin d'année scolaire de plusieurs collégiens. Le film s'articule autour des histoires amoureuses de deux jeunes filles, Julie et Elodie, qui se sont promis de coucher avec un garçon pour la première fois, avant la prochaine rentrée au lycée. Très vite, les relations (physiques et sentimentales) s'entrecroisent, sur fond de trahison et de jalousie. Même si certaines scènes n'échappent pas à quelques stéréotypes, Lucie Desclozeaux est étonnante de simplicité, et la prestation de Christa Theret (connue pour l'interprétation d'un rôle similaire quelques années plus tard dans LOL, de Lisa Azuelos), dans la peau d'une jeune gothique est une réussite. Certaines scènes on été tournées dans les lycées d'Angoulême Guez De Balzac et Saint Marthe Chavagnes. ***F. C.***

DE LA TÊTE AUX PIEDS

Un plat de résistance

Elles sont huit participantes qui se disputent, à l'automne 1943, le Trophée des mères-cuisinières dans les cuisines du château de Chalais, nimbées pour la circonstance des teintes savoureuses d'un Chardin. Pour vous mettre l'eau à la bouche, il est onomastiquement préférable, ici, de toutes les nommer ainsi que le plat qu'elles préparent amoureusement : Héloïse Morard, enceinte, surveille timidement ses quenelles en mousse d'épinard ; près d'elle, Blandinette Würtens, déjà trois fois lauréate en 1932, 1933 et 1936, lui conseille de râper de la muscade tandis qu'elle touille son andouillette, pieds et paquets à l'essence de basilic, les fameux *tripo à la reboulado* de Provence, et ses petits légumes méconnaissables ; Ange-Marie d'Aubigny-Andrieuse concocte un roulé de volaille de Barbezieux et un cake aux cèpes ; Marthe Calvin laisse mijoter un petit chignon de lapin aux pommes du canton de Vaux ; Anna-Andrée Monédière, la plus sourcilleuse sur le règlement, dompte l'anguille verte et son ragoût de salicorne au poivre rose ; Eugénie Galois surveille son millefeuille de blettes, épinards et écrevisses accompagnés d'une demi-sphère de foie blond ; Lucienne Colomer cuisine des paupiettes de lotte au parfum des Charentes et un soufflé au cognac ; et, enfin, Thérèse, la veuve de Georges Vogel, immense cuisinier s'il en fut, cherche à lui offrir de l'autre côté de l'éternité sa célèbre tête de veau dressée en tortue et ses ravioles de moelle (peut-être y ajoutera-t-elle un peu de madère ?). Les membres du jury, officiers allemands, n'ont pas mangé depuis quarante-huit heures pour profiter pleinement de cette cérémonie des saveurs et des arômes. Mais on peut être cuisinière, on ne se sent pas moins assez française pour pimenter son plat de quelque épice plus patriote. ***J.-P. C.***

AURORE, court métrage de Henri Kebabdjian (2005). Tourné à Angoulême en octobre 2004. Production Hélium Films.

LE TEMPS MEURTRIER, téléfilm France 3 de Philippe Monnier (2005). Tourné à Angoulême et Gurat du 13 au 22 décembre 2004. Production Son et Lumière. Avec Bruno Putzulu, Delphine Rollin et François Marthouret.

> 2006

PREMIÈRE SÉANCE, court métrage de Louis-Do de Lencquesaing (2006). Tourné à Alloue, dans la Maison du comédien (maison de Maria Casarès), du 15 au 17 juillet 2005. Production Zoé et Cie, Grec. Avec Claude Duneton, Aladin Reibel, Aurélia Alcaïs.

NOS JOURS HEUREUX, d'Éric Toledano et Olivier Nakache (2006). Tourné à Marthon et La Rochefoucauld du 14 juillet au 29 août 2005. Production Quad films. Avec Jean-Paul Rouve, Marilou Berry, Omar Sy et Joël Pyrène.

LES DEUX VIES DU SERPENT, moyen métrage d'Hélier Cisterne (2006). Tourné à Gensac-la-Pallue du 13 au 19 novembre 2005. Production Les films du bélier. Avec Vincent Rottiers, Elodie Mennegand et Olivier Jacquement.

> 2007

HORS COURSE, court métrage de Bertrand Bossard (2007). Tourné à Angoulême du 25 février au 1er mars 2006. Production Agat Films. Avec Fred Ulysse, Vimala Pons, Emmanuel Leconte et Sami Bouajila.

Fred Ulysse

Frédéric Papalia et Christophe Malavoy sur le tournage de ***Zone libre*** de Christophe Malavoy (2005)

ÇA ROULE, court métrage de Xavier Barthélémy (2006). Tourné à Angoulême et Bassac du 1er au 4 septembre 2005. Production 5e Planète. Avec Marylin Héraud, Valérie Vogt, Frédéric Tokarz, Floriane Labrit et Ginette Duteil.

UN RAT, court métrage de Bosilka Simonovitch (2006). Tourné au Gond-Pontouvre du 1er au 2 octobre 2005. R!Stone productions. Avec Dinara Droukarova.

L'ENTRAVE, court métrage d'Olivier Volcovici (2006). Tourné à Chadurie et Birac du 24 au 31 octobre 2005. Sacrebleu productions. Avec Olivier Comte, Nathalie Grauwin et Regina Welk.

RÉSISTANCE AUX TREMBLEMENTS, court métrage d'Olivier Hems (2007). Tourné à Angoulême du 25 février au 1er mars 2006. Production Les films au long cours. Avec Esther Gorintin, Bernard Blancan, Andreev Virgilie et Jérôme Lagzuet.

ZONE LIBRE de Christophe Malavoy (2007) d'après l'œuvre de Jean-Claude Grumberg. Tourné à Montbron du 28 février au 7 avril 2005. Mazel Productions. Avec Jean-Paul Roussillon, Lionel Abelanski, Olga Grumberg, Tsilla Chelton et Mathilde Seigner.

CLASSE AFFAIRES (appelé aussi *Dedans/Dehors*), court métrage de Judith Abensour (2007). Tourné à Angoulême du 4 au 6 juin 2006. Production Bandonéon. Avec Pauline Rochel, Christine Voisin, Tony Lotaire et Arnaud de Garsignies.

ET TOI T'ES SUR QUI ? premier long métrage de Lola Doillon (2007). Tourné à L'Isle-d'Espagnac, Angoulême et Le Gond-Pontouvre du 16 juillet au 19 août 2006. Production Ce qui me meut. Avec Lucie Desclozeaux, Christa Theret, Gaël Tavares, Nicolas Schweri, Shomroh Haddad. Sélectionné au festival de Cannes.

REVENANTE, court métrage d'Hubert Attal (2007). Tourné à Lussac, Massignac et Angoulême du 8 au 16 septembre 2006. Eva Production. Avec Ninon Brétecher et Jean-Marie Bellemain.

> 2008

6e CIEL, court métrage de Caroline Guth (2008). Tourné à Angoulême du 7 au 10 février 2007. Producton Petrouchka Films. Avec Sarah Taradach et Dominique Wittorski.

RETOUR DE FLAMME, court métrage de Christophe Stupar (2008). Tourné à Ronsenac du 15 au 20 avril 2007. Production Studio Parallaxe. Avec Fabienne Galula, Sébastien Knafo, Florence Maury, Christian Carion et Jean-Pierre Lazzerini.

AVOUE QUE TU MENS, de Serge Roullet (2008). Tourné en Charente à Angoulême et Jarnac du 4 au 15 juillet 2006, et en Charente-Maritime à Saintes et La Rochelle du 6 au 12 novembre 2006. Production Espace et Mouvements. Avec Julie Sozza-Barbier, Christophe Beau et Joël Holoubek.

Eric Toledano, Jean-Paul Rouve et Jean Benguigui sur le tournage de ***Nos Jours heureux*** (2006)

FACCIA D'ANGELO, court métrage d'Elsa Amiel (2007). Tourné à Saint-Michel du 18 au 22 septembre 2006. Production Les films du poisson. Avec Jean-Pierre Amiel et Patrick Millet.

CHUTE LIBRE, court métrage d'Olivier Dorigan (2007). Tourné à Champniers les 22 et 23 septembre 2006 et à Dirac du 9 au 13 octobre 2006. Sacrebleu Productions. Avec Aurore Clément, Jean-François Stévenin.

Aurore Clément

CHIEN ERRANT, court métrage de Pascal Sennequier (2007). Tourné à Sers du 27 octobre au 3 novembre 2006. Production Guns and Knives. Avec Jean-Paul Bordes, Margaux Pollachi et Ninon Brétécher.

LES NOUVEAUX POÈTES, court métrage de Pascal Renaud (2008). Tourné à Agris-les-Pins du 15 au 20 août 2007. Production Real Factory. ❊

ADRIEN, téléfilm France 2 de Pascale Bailly (2008). Tourné à Dignac du 3 septembre au 3 octobre 2007. Production Cipango. Avec Marc Ruhmann, Grégory Fitoussi et Annie Grégorio.

LA COPIE DE CORALIE, court métrage de Nicolas Engel (2008). Tourné à Angoulême du 25 septembre au 2 octobre 2007. Production Crescendo Films. Avec Serge Riaboukine, Juliette Laurent et Christine Brücher.

Juliette Laurent et Christine Brücher

L'EMPLOI VIDE, court métrage de Antarès Bassis (2008). Tourné à Cognac, Angoulême et Saint-Genis-d'Hiersac du 14 au 17 octobre 2007. Production Les Films Sauvages. Avec Caroline Ducey et Aurélie Bargème.

UNE SI PETITE DISTANCE, court métrage de Caroline Fournier (2008). Tourné au studio Aredi à Saint-Yrieix du 1er au 9 décembre 2007. Hystérie Production. Avec Emilie Albert et Flora Djien.

L'ÉCOLE DU POUVOIR, téléfilm (2 x 90 min) de Raoul Peck (2009). Tourné à Ruelle-sur-Touvre du 26 au 30 mai 2008. Production Capa Drama. Avec Robinson Stévenin, Élodie Navarre et Céline Salette. ❊

UN HEUREUX ÉVÉNEMENT, court métrage de Philippe Lacoeuille (2009). Tourné à Angoulême du 18 au 24 août 2008. Production Fish Up Philms.

LE RESCAPÉ DE L'HIPPOCAMPE, court métrage de Julien Lecat (2009). Tourné à Cognac du 16 au 18 et du 23 au 24 novembre 2008. Productions Kometa et Mezzanine Films. Avec Juliette (la chanteuse), Jean-Pierre Martins, Simon Buret et Alix Bénézech.

Muriel Robin et Sandor Funtek dans *Mourir d'aimer* de Josée Dayan (2009)

> 2009

PATRICK, PATRICK, CLUB SUICIDE, court métrage de Cécile Bicler et Hervé Coqueret (2009). Tourné à Rouillac en 2008. Production Mezzanine Films. Avec Manon Klein.

LA LOI DE MURPHY, de Christophe Campos (2009). Tourné à la polyclinique de la source à L'Isle-d'Espagnac du 3 février au 7 mars 2009. Production Gaumont. Avec Pio Marmaï, Omar Sy, Jean-Michel Noirey et Véronique Hervouët.

CAS DE FORCE MAJEURE, court métrage de Renaud Ducoing (2009). Tourné à Angoulême et Saint-Yrieix du 9 au 17 février 2008. Production Showtime Films. Avec Delphine Rivière, Alexia Portal, Jean-Louis Foulquier et Christophe Sardain.

MOURIR D'AIMER, téléfilm de Josée Dayan (2009). Tourné à Angoulême du 24 février au 16 mars 2009. Production Passion Films. Avec Muriel Robin, Sandor Funtek et Annie Grégorio.

> 2010

LES MENSONGES, téléfilm France 2 de Fabrice Cazeneuve (2010). Tourné à Puymoyen du 9 mars au 8 avril 2009. Production Télé image création. Avec Maryline Canto, Hippolyte Girardot et Nicolas Giraud.

LE MARIAGE À TROIS, de Jacques Doillon (2010). Tourné à Vouthon du 20 juillet au 24 août 2009. Production Alfama Films. Avec Pascal Gregory, Julie Depardieu, Louis Garrel, Louis-Do de Lencquesaing et Agathe Bonitzer.

Agathe Bonitzer et Louis Garrel

LE VILLAGE DES OMBRES de Fouad Benhammou (2010). Tourné en Charente à Fleurac, Mainxe, Moulidars, Saint-Même-les-Carrières et en Charente-Maritime à Rochefort du 20 avril au 5 juin 2009. Kobayashi Prod. Avec Christa Theret, Bàrbara Goenaga et Ornella Boulé.

ACCOUCHEMENT SONIQUE, court métrage de Jérôme Blanquet (2010). Tourné à Villefagnan du 8 au 10 octobre 2009. Production Metronomic. Avec Corto Claisse, Stephan Delon, Patrick Mollo, Jean-Michel Cordeau, Lucas Renaud et Jérémy Rochigneux.

MONSIEUR L'ABBÉ, court métrage de Blandine Lenoir (2010). Tourné à Aubeterre-sur-Dronne du 20 au 23 novembre 2009. Production Local Films. Avec Margot Abascal, Marc Citti, Anaïs Demoustier, Nanou Garcia, Florence Loiret-Caille, Julien Bouanich et Jeanne Ferron.

> 2011

LA GUERRE DES BOUTONS, de Yann Samuell (2011). Tourné à Rochechouart (Haute-Vienne) et à Lesterps en avril 2010. Production One World Films. Avec Éric Elmosnino, Mathilde Seigner et Fred Testot.

AU BAS DE L'ÉCHELLE, téléfilm TF1 d'Arnaud Mercadier (2011). Tourné à Angoulême, La Couronne, Cognac et Montignac du 25 mai au 25 juin 2010. TF1 Productions. Avec Vincent Elbaz, Claude Brasseur et Helena Noguerra.

VIVACE, téléfilm de Pierre Boutron (2011). Tourné à Angoulême, Vouzan et au domaine Breuil de Segonzac du 7 juin au 3 juillet 2010. Scarlett Production. Avec Pierre Arditi, Armelle Deutsch, Thomas Jouannet, Claire Nebout, Dideir Bezace et Franck Beckmann.

Pierre Arditi

Alberto Bocos

DEMAIN JE ME MARIE, téléfilm de Vincent Giovani (2011). Tourné à Angoulême et Balzac du 14 juin au 12 juillet 2010. Aubes productions. Avec Delphine Chaneac, Sagamore Stévenin et Jean-Charles Chagachbanian.

CONTRE TOI, de Lola Doillon (2011). Tourné à l'École européenne supérieure de l'image, à Angoulême du 27 juillet au 15 août 2009. Production Origami. Avec Kristin Scott Thomas et Pio Marmaï.

CLIMATS, téléfilm de Caroline Huppert (2011). Tourné au château de Lignières près de Rouillac, à Bonneville, Vaux-Rouillac, Angoulême et La Rochefoucauld du 27 septembre au 3 novembre 2010. Mon voisin productions. Avec Yannick Renier, Raphaëlle Agogué et Ludmila Mikaël. ❊

BOUQUET FINAL, téléfilm de Josée Dayan (2011). Tourné à Châteauneuf-sur-Charente, Angoulême, Bouëx, Jarnac, Bourg-Charente et Saint-Martin-de-Ré du 23 novembre au 21 décembre 2010. Production Passion Films. Avec Jean-Pierre Marielle, Claude Rich, Jeanne Moreau, Jean-Luc Bideau et Julie Depardieu.

Jeanne Moreau, Jean-Luc Bideau

T. Kluba

> 2012

LE GRAND SOIR de Benoît Delépine et Gustave Kervern (2012). Tourné à Angoulême, à la Pataterie de Champniers, et en Gironde à Bègles du 2 au 29 juillet 2011. Production GMT. Avec Benoît Poelvoorde, Albert Dupontel et Brigitte Fontaine.

HASTA LA VISTA ! de Geoffrey Enthoven (2012). Tourné sur la N10 à Aussac-Vadalle le 10 octobre 2011. Production Fobic Films. Avec Robrecht Vanden Thoren, Gilles De Schrijver et Tom Audenaert.

RUE DES ROSES, court métrage de Patrick Fabre (2012). Tourné à Angoulême du 9 au 12 novembre 2011. Mon Voisin Productions. Avec Philippe Bas, Fabien Ducommun, Manon Perrain, Chloé Charrier et Alexia Portal.

CHARENTE-MARITIME

CHÉRI-BIBI de Léon Mathot (1937) avec Dalio, Jean-Pierre Aumont, Pierre Fresnay. Film noir et blanc. Tournage dans l'île de Ré.

Studios de Royan créés en 1938 par Émile Couzinet, détruits pendant la guerre en 1944 :
LE CLUB DES FADAS, comédie avec Charpin et Robert Vattier (1938).
INTRIGANTE OU LA BELLE BORDELAISE (1939).
ANDORRA (1941) avec Germaine Dermoz et Jany Holt. Extérieurs tournés rue Saint-Pierre à Royan et... en Andorre. La revue *Ciné Mondial* s'intéresse à l'immense succès d'un film «réalisé intégralement par un seul homme, Emile Couzinet.»
LE BRIGAND GENTILHOMME (1943), assistant-réalisateur Joe Hamman, avec Katia Lova, film de cape et d'épée.

FIÈVRES de Jean Delannoy (1941) avec Tino Rossi, Ginette Leclerc et Madeleine Sologne. «La distribution éclatante comporte une pléiade de vedettes», écrit *Ciné Revue* dans ses échos. Scènes sur la plage de Saint-Georges-de-Didonne et à l'abbaye de Sablanceaux.

LES MAUDITS de René Clément (1944) avec Michel Auclair et Henri Vidal. Scène de l'enlèvement tournée dans les ruines de Royan.

CHÉRI-BIBI de Marcello Pogliero (1954) avec Raymond Bussières, Jean Richard et Albert Préjean. Tournage sur l'île de Ré.

LE SALAIRE DU PÉCHÉ de Denys de la Patellière (1956) avec Danielle Darrieux et Jean-Claude Pascal. Scènes tournées près de l'embarcadère de La Pallice avec de nombreux figurants rochelais.

LE SANG À LA TÊTE de Gilles Grangier (1956) avec Jean Gabin d'après *Le Fils Cardinaud* de Simenon, Rochelais de cœur. Le tournage, qui se déroule à La Rochelle rue Jeanne d'Albret, «dans un quartier cossu et tranquille», écrit Vincent Martin, attire les admirateurs du héros de *Quai des brumes*.

LE BATEAU D'ÉMILE de Denys de La Patellière (1961) avec Lino Ventura, Annie Girardot et Pierre Brasseur. Comédiens amateurs rochelais et figurants participent avec talent au tournage qui se déroule près du bassin des chalutiers de La Rochelle.

Sandrine Cohen sur le tournage d'*Anna* de Catherine Cohen (2008)

Annie Girardot et Lino Ventura dans *Le Bateau d'Emile* de Denys de La Patellière (1961)

LES FILLES DE LA ROCHELLE, comédie du Rochelais Bernard Deflandre (1961) avec Philippe Lemaire, Raymond Bussières et Annette Poivre. Bernard Deflandre tourne dans sa ville et utilise pour le tournage les lieux les plus prestigieux : hôtel de ville, tours du vieux port, etc. Philippe de Broca et Jean-Louis Foulquier sont figurants.

COMME UN POISSON DANS L'EAU de A. Michel (1961) avec Berthe Granval et Philippe Noiret. Séquences tournées à Fouras.

LE REPOS DU GUERRIER de Roger Vadim (1962) avec Brigitte Bardot, Macha Méril et Robert Hossein. Vue rapide de Fort Boyard.

LE JOUR LE PLUS LONG de Darryl Zanuck (1962). Scènes tournées dans l'île de Ré, à Saint-Clément-des-Baleines et à Sablanceaux. Vincent Martin explique le choix du cinéaste par la lumière et la beauté des plages. De plus, Ré offrait la tranquillité idéale et des blockhaus intacts, nécessaires aux scènes de débarquement. Zanuck et Fonda, ainsi que les nombreux techniciens, sont revenus sur l'île contribuant ainsi à grandir sa renommée.
En octobre 1961, le journal *Sud Ouest* décrit l'impressionnant trafic des bacs entre La Pallice et Sablanceaux et la surprise des Rétais. Le chapeau de l'article annonce : «Les marins pêcheurs ont changé provisoirement de métier et les militaires de la Wehrmacht sont des... Rochelais.»

LES AVENTURIERS de Robert Enrico (1967) avec Alain Delon, Lino Ventura et Joanna Shimkus. Séquences à Fouras, à l'île d'Aix et surtout scène finale à Fort Boyard. Sud Ouest annonce l'avant-première rochelaise et écrit : «*Les Aventuriers* exploitent habilement la photogénie de Fort Boyard, tiré de sa solitude par le cinémascope et la couleur.»

LES DEMOISELLES DE ROCHEFORT de Jacques Demy (1967) avec Catherine Deneuve, Françoise Dorléac, Danielle Darrieux, Michel Piccoli, Jacques Perrin, Gene Kelly et Georges Chakiris. Un été de tournage à Rochefort.

LES CHOSES DE LA VIE de Claude Sautet (1969) avec Michel Piccoli, Romy Schneider et Léa Massari. La scène de l'accident est tournée dans l'île de Ré. Des séquences mettant en scène Michel Piccoli et Léa Massari ont été tournées sur le quai Valin de La Rochelle.

LE PETIT BOUGNAT de Bernard T. Michel (1969) avec la toute jeune Isabelle Adjani. Scènes de fugue tournées au large de La Rochelle puis dans l'île de Ré.

POINT DE CHUTE de Robert Hossein (1970) avec Johnny Halliday. Tournage à Royan.

LE TRAIN de Pierre Granier-Deferre (1973) d'après le roman de Georges Simenon avec Romy Schneider et Jean-Louis Trintignant. Trois jours de tournage mettent en scène le chemin de ronde, la gare de La Rochelle et plus de 200 figurants.

DAS BOOT de Wolfgang Petersen (1979-80). Film de guerre avec de violentes scènes tournées autour de la base sous-marine de La Rochelle.

LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE de Steven Spielberg (1980) avec Harrison Ford. C'est dans la base sous-marine de La Pallice qu'a été tournée la scène du submersible nazi. Un tournage monstre avec une armada de caméras, de techniciens et en présence de figurants rochelais qui durent faire grève pour ne pas être oubliés.

DANDIN de Roger Planchon (1987) avec Claude Brasseur, Daniel Gélin et Zabou Breitman. Scènes tournées à Bourcefranc.

LES MARIS, LES FEMMES, LES AMANTS de Pascal Thomas (1989) avec Jean-François Stévenin, Guy Marchand et Daniel Ceccaldi. Tournage dans l'île de Ré.

NOYADE INTERDITE de Pierre Granier-Deferre (1992) avec Philippe Noiret, Guy Marchand, Elizabeth Bourgine et Gabrièle Lazure. Tournage à Saint-Palais-sur-Mer.

BEAU FIXE de Christian Vincent (1992). Tournage à Saint-Palais-sur-Mer. Avec Isabelle Carré et Elsa Zylberstein.

SUITE EN RÉ, téléfilm de Christian Faure (2000). Tourné en juin 2000 dans l'île de Ré. Production Hamster. Avec Frédéric de Pasquale, Guy Marchand et Ambroise Michel.

LES INSÉPARABLES, téléfilm de Thierry Redler (2001). Tourné à La Rochelle, au Zoo de La Palmyre et dans la région de Royan en mai 2000. Production Hamster. Avec Thierry Redler, Jim Redler, Romain Redler, Corinne Touzet, Luc Bernard et Katty Loisel.

LA MER À BOIRE de Marie de Laubier (2001). Tourné au quai de la Corderie royale à Rochefort et à La Rochelle en août 2000. Production Lancelot Films. Avec Patrick Pineau.

SUR LA GRANDE ROUTE DE L'AMOUR, court métrage de Pascal Renaud (2002). Tourné à Réaux en juin 2001. Production ICA..

Base sous-marine de La Rochelle lors du tournage de *Das Boot* de Wolfgang Petersen

Sud Ouest

ÉTOILE DU NORD de Pierre Granier-Deferre (1982) avec Simone Signoret et Philippe Noiret. Scènes de fin tournées dans l'île de Ré. Bertrand Tavernier réalise quelques prises en l'absence de Granier-Deferre.

VIVE LA SOCIALE de Gérard Mordillat (1983) avec Yves Robert et Jean-Pierre Cassel. Scènes tournées à Ars-en-Ré, près du phare des Baleines, et sur les bacs au départ de La Rochelle. Avec la participation d'une vingtaine d'élèves du Bois-Plage.

L'AMOUR OU PRESQUE du Rochelais Patrice Gautier (1985) avec Hippolyte Girardot, Jean-Pierre Kalfon et Jean-François Balmer. Tournage à La Rochelle.

NOCES BARBARES de Marion Hansel (1987) avec Marianne Basler et Thierry Frémont. Tournage à La Tremblade.

LE SOURIRE de Claude Miller (1994) avec Jean-Pierre Marielle et Emmanuelle Seigner. Scènes tournées à Ronce-les-Bains.

BEAUMARCHAIS L'INSOLENT d'Édouard Molinaro (1996) avec Fabrice Luchini, Michel Piccoli, Michel Serrault, Jean Yanne et Sandrine Kikerlain. Scènes tournées au théâtre de la Coupe d'or de Rochefort et trois jours de tournage à La Rochelle dans la salle haute de la chambre de commerce.

THE COUSINE BETTE de Des Mac Anuff (réalisateur de *Tommy*) (1996), avec Jessica Lange. Film inspiré du roman de Balzac. *Sud Ouest* rapporte un tournage très discret à Rochefort et au théâtre de la Coupe d'or transformé en Fort Knox.

APRÈS L'ENFANCE, court métrage de Thomas Lilti (2002). Tourné à Aigrefeuille-d'Aunis. Avec Atmen Khélif.

LOIN DU CIEL, court métrage de Frédérick Grosso (2002). Tourné en Charente-Maritime en septembre 2001. Production Butterfly.

MOMENTS DE VÉRITÉ, téléfilm de Bruno Carrière. Tourné du 23 octobre au 15 novembre 2001 dans l'île d'Oléron. BFC Productions. Avec Fanny Cottençon, Jean-Michel Dupuis et Nathalie Roussel.

PLUME ET CHOCOLAT, court métrage de Jean-Marc Fabre (2002). Tourné à Loix-en-Ré du 7 au 9 juin. Production Guns and Knives.

> 2003

INTRUSION, court métrage d'Artémio Benki (2003). Tourné à Mornac-sur-Seudre du 11 au 16 janvier 2002. Production Vendetta Films. Avec Sophie Guillemin et Elina Löwensöhn.

SUZIE BERTON, téléfilm France 3 de Bernard Stora (2003). Tourné à Royan, Saintes et Rochefort du 11 juin au 11 juillet 2003. Link's Productions. Avec Line Renaud, André Dussollier, Daniel Russo et François Toumarkine. Meilleur téléfilm à Cognac et meilleure audience pour un téléfilm sur France 3 lors de sa première diffusion le 1er mai 2004 (5,8 millions de téléspectateurs, 27 % de parts de marché).

Line Renaud et André Dussollier

ROUGE MAMAN de Frédéric Strauss (2003). Tourné à La Tremblade et Ronce-les-Bains du 26 au 30 août 2002. Production Bandonéon. Avec Gabrielle Lazure et Clément Cheneau.

C'ÉTAIT PAS LA GUERRE, court métrage d'Alexandrine Brisson (2003). Tourné à Royan du 16 au 27 septembre 2002 et quelques plans à Alger. Château Rouge Productions. Avec Nina Robin, Jacques Bonnaffé, Catherine Epars, Slimane Benaïssa, Souad Kherifi et Martine Schambacher.

TOUTES CES BELLES PROMESSES de Jean-Paul Civeyrac (2003). Tourné à Meschers du 23 septembre au 8 octobre 2002. Production Les Films Péliéas. Avec Jeanne Balibar, Bulle Ogier et Renaud Bécard. Prix Jean Vigo 2003.

Nina Robin et Myriam Mandi dans *C'était pas la guerre* d'Alexandrine Brisson (2003)

CONNAISSANCE DU MONDE, court métrage de Philippe Fernandez (2003). Tourné dans l'île de Pâques et à Royan du 26 septembre au 2 octobre 2002. Kare Production. Avec Bernard Blancan.

GRAND CIEL, court métrage de Noël Alpi (2003). Tourné à Berneuil et à la Jard du 7 au 19 octobre 2002. Production Sésame Films. Avec Morgan Marinne, Yolande Moreau, Hélène Milano et Jean-François Gallotte.

L'ÉTRANGÈRE, court métrage de Nicolas Namur (2003). Tourné à Saint-Trojan-les-Bains du 4 au 8 novembre 2002. Production Artcam International. Avec Esther Sironneau, Julie Delarme, Frédéric Andrau et Christophe Veillon.

Elsa Lunghini dans *Trois jours en juin* de Philippe Venault (2005)

> 2004

UN HOMME, court métrage de Pascal Renaud (2004). Tourné à Réaux du 31 janvier au 1er février 2003. Production Film. ❊

RESSAC, court métrage d'Anne Flandrin (2004). Tourné dans l'île d'Oléron du 28 avril au 2 mai 2003. Production les Films sauvages. Avec Martin Blaizot, Philippe Nahon, Jean-Luc Habel, Hélène Vauquois et Anastasia Polikarpova.

VOLATIL, court métrage de Christophe Laurier (2004). Tourné à Saint-Trojan-les-Bains du 23 au 25 mai 2003. Production La Belle Équipe. Avec Élise Pottier (devenue Berry, la chanteuse), Freddy Bournane, Alain Raymond, Frédérique Lucas et Claude Brousse.

FAUSSE TEINTE, court métrage de Marie Guiraud (2004). Tourné à La Rochelle, Royan et La Tremblade du 16 au 26 juin 2003. Production Gloria Films. Avec Fany Mary, Nina Meurisse, Louise Szpindel, Emmanuel Faventines et Gaspard Pelletier.

FRÉDÉRIQUE AMOUREUSE, court métrage de Pierre Lacan (2004). Tourné à La Rochelle du 30 juin au 1er juillet 2003. Karé Productions. Avec Valérie Donzelli, Florient Lavallée, Laurent Schilling et Serge Hazanavicius.

ANGÉLUS de Stéphane Ballouhey (2004). Tourné à Léoville du 27 au 31 octobre 2003. Magouric Productions. Avec Olivier Saladin et Frank Richard.

> 2005

LE DERNIER JOUR de Rodolphe Marconi (2005). Tourné à Saint-Georges-d'Oléron du 11 janvier au 22 février 2004. Production Gemini Films. Avec Nicole Garcia, Gaspard Ulliel, Bruno Todeschini, Christophe Malavoy, Mélanie Laurent, Alysson Paradis, Thibault Vincon.

LA VIE À MAIN NUE, téléfilm de Sébastien Grall (2005). Tourné à Tonnay-Charente et Fouras, du 29 mars au 29 avril 2004. Production Illégitime Défense. Avec François Comar, Julia Malaval, Claire Nadeau, Maxime Leroux, Stéphane Jobert et Mado Maurin.

PAR ACCIDENT, téléfilm de Jérôme Foulon (2005). Tourné aux Portes-en-Ré du 2 au 28 avril 2004. Pachli Productions. Avec Michel Boujenah, Lisa Martino et Jérôme Kircher.

L'ACCARA ROUGE, court métrage de Ludovic Bergery (2005). Tourné à La Tremblade du 15 au 23 avril 2004. Mandala Productions. Avec Marine Delterme, Anaïs Demoustier, Julien Sarfati, Lorenzo Chamah et Paul Smid-Pincelou.

REPLAY, court métrage de Julien Ivers (2005). Tourné à L'Houmeau du 23 au 27 avril 2004. Production Charade Films. Avec Christine Renard et Christophe Dubois.

LE CRISSEMENT DES CAILLOUX SOUS LES PIEDS, court métrage de Andréa Salajova (2005). Tourné à Saint-Georges-d'Oléron du 23 au 28 avril 2004. Production Cosmofilms. Avec Nicolas Fine, Rudy Galiffi et Natacha Tymula

FOR INTÉRIEUR, court métrage de Patrick Poubel (2005). Tourné à Loix-en-Ré du 3 au 5 mai 2004. Production Laboite. Avec Maxence Perrin et Bernard Haller.

ENTRE CIEL ET TERRE, court métrage de Delphine Lemoine (2005). Tourné à La Rochelle du 7 au 14 mai 2004. Production Mademoiselle Courts. Avec Marthe Villalonga, Arié Elmaleh et Guillaume Delaunay.

LE MAL DE CLAIRE, court métrage de Nicolas Habas. Tourné à La Flotte-en-Ré du 10 au 16 mai 2004. Production Lumina Films. Avec Emilie Lafarge, Jacques Frantz, Jamel Elhajaoui et Jean-Pierre Mesnard.

L'ABSENT, court métrage de Guillaume Prado (2005). Tourné à Bords du 17 au 28 juillet 2004. Production Asso Ciné Cirque. Avec Jérôme Thibault.

LES ENFANTS de Christian Vincent (2005). Tourné à Saint-Pierre-d'Oléron du 21 juillet au 4 août 2004. Pathé Renn Production. Avec Gérard Lanvin, Karin Viard et Brieuc Quiniou.

TROIS JOURS EN JUIN, téléfilm de Philippe Venault (2005). Tourné à Tonnay-Charente du 16 août au 15 septembre 2004. Production Cinétévé. Avec Patrick Catalifo, Elsa Lunghini, Guy Marchand et Jean-Louis Foulquier.

TELMA DEMAIN, court métrage de Anna de Palma (2005). Tourné à Saint-Clément-des-Baleines du 29 au 31 août 2004. Production Bandonéon. Avec Chloé Scarpellini, Helena Noguerra, Luis Inacio, Manuel Blanc et Isabelle Florida.

ANNIE, court métrage de Régis Mardon (2005). Tourné à Rochefort du 18 au 23 septembre 2004. Injam Production. Avec Camille Japy.

TROIS COUPLES EN QUÊTE D'ORAGE de Jacques Otmezguine (2005). Tourné en Charente à Gurat et en Charente-Maritime à Royan du 18 septembre au 3 octobre 2003 et en janvier 2004. Mazel Productions. Avec Samuel Labarthe, Aurélien Recoing, Claire Nebout, Laurence Côte, Hippolyte Girardot et Philippine Leroy-Beaulieu.

DOUCHES FROIDES d'Antony Cordier (2005). Tourné à Rochefort et à La Rochelle du 19 septembre au 7 octobre 2004. Why not Productions. Avec Johan Libéreau, Salomé Stévenin et Jean-Philippe Ecoffey.

CDD/I, court métrage de Sylvain Desclous (2005). Tourné à Thairé du 30 septembre au 4 octobre 2004. Sacrebleu productions. Avec Guillaume Verdier, Marine Grandibleu et Nicolas Wan Park.

Gaspard Ulliel et Mélanie Laurent dans *Le Dernier Jour* de Rodolphe Marconi (2005)

LES AILES COUPÉES, court métrage de Claude Guyonnet (2005). Tourné à La Rochelle du 21 au 24 mai 2004. Production Bandonéon. Avec Hubert Benhamdine, Chloé Dabert, Marilù Bisciglia et Nicolas Pignon.

ARLEQUIN, court métrage de Régis Mardon (2005). Tourné en Charente-Maritime. Tourné du 27 juin au 2 juillet 2004. Production Injam. Avec Anne-Catherine Witt.

LA TÊTE HAUTE (appelé aussi *Un foutu caractère)*, téléfilm de Gérard Jourd'hui (2005) d'après *Le Fils Cardinaud* de Simenon. Tourné à La Rochelle du 19 août au 13 septembre 2002. Jourd'hui Mitchell Productions. Avec Eddy Mitchell, Ticky Holgado, Anna Galiena et Chris Campion.

HUMAINE, court métrage de Grégoire Bénabent (2005). Tourné au Zoo de La Palmyre du 2 au 7 septembre 2004. Production Sunrise Films. Avec Morgane Moré, Johan Leysen, Jérémie Loiseau et Dominique Mouchel.

L'ENTENTE, court métrage de Jean Paul Queinnec (2005). Tourné à La Rochelle du 30 septembre au 4 octobre 2004. Production G.R.E.C. Avec Frédéric Bompart, Juliette Bineau, Salomon Najman et Sébastien Morvan.

ÉPOPÉE, court métrage de Samuel Aubin (2005). Tourné à La Grève-sur-le-Mignon du 3 au 9 octobre 2004. Production 31 juin films. Avec Aurélie Namur et Carlo Brandt.

> 2006

SUR LA ROUTE, court métrage de Benjamin Papin (2006). Tourné à Vinac du 12 au 16 février 2005. Production Charade Films. Avec Philippe Nahon et Guillaume Delaunay.

JE SAIS OÙ JE VAIS, court métrage d'Emmanuel Bonnat (2006). Tourné à Saujon du 21 au 26 février 2005. Production Femis. Avec Emmanuel Bonnat. ❊

MIMO FAIT DU PARACHUTE, court métrage de Jean-Luc Mimault (2006). Tourné à Royan du 29 au 31 mars 2005. Les Renailleurs Prod. Avec Jean-Luc Mimault.

DE GUERRE LASSE, court métrage de Jean-Jacques Saint-Marc (2006). Tourné à Fouras du 11 au 23 avril 2005. Production Alter Ego. Avec Patrick Hauthier.

MARIÉS... OU PRESQUE ! téléfilm de Didier Grousset (2006). Tourné dans l'île de Ré et La Rochelle du 17 mai au 15 juin 2005. Merlin Productions. Avec Caroline Richert et Yvon Back.

IMMENSE, court métrage de Rémy Tamalet (2006). Tourné à Royan le 16 juillet 2005. Takami productions. Avec Stéphane Butet et Françoise Bathias. ❊

ESPRIT D'ENTREPRISE, court métrage de Servane Py (2006). Tourné à Saujon, La Tremblade du 17 au 18 juillet 2005. Takami productions. Avec Guillaume Viry, Sylvain Dieuaide, Jacques Kerampren, Valérie Lesort et Anne-Sophie Erhel.

DO NOT DISTURB, court métrage de Winfried Bonengel (2006). Tourné à Royan du 2 au 4 septembre 2005. Production Good Morning Films.

RECONSTRUCTION, court métrage de Ron Dyens (2006). Tourné à La Rochelle du 10 au 14 octobre 2005. Sacrebleu Productions. Avec Igor Skreblin.

Tournage dans le cimetière de La Rochelle.

C'ÉTAIT PAS LA GUERRE

«Attends petite, reviens, c'était pour rire !»

La petite n'est pas revenue, et ne reviendra pas, – sa mémoire trouée s'enfuit encore par l'allée du jardin de la villa d'Alger. Le soldat la rappelle en vain : Marie ne reviendra jamais plus de cette enfance lente et silencieuse dans toute la violence de la lumière du sud. Le noir et blanc du film découpe les détails à hauteur de la petite héroïne, et livre en de gros plans intimistes le vide qui grandit autour d'elle et au milieu duquel elle ne sait à qui ni à quoi se raccrocher. On la surprend souvent dans un miroir, qui fragmente la réalité et en multiplie la sournoise détresse, observant l'affreuse distance qui la sépare autant des adultes que des autres petites filles. Marie perd sa nourrice qui la berçait dans les voiles de son haïk, lui chantonnant *Nenni, nenni y'ah'nina* jusqu'à ce que le monde se réconcilie avec les sages petites filles ; et Meriem, sa douce camarade de classe ne reviendra plus à l'école, réquisitionnée déjà par une vie d'adulte qui la terrorise. C'était pas la guerre, mais ce n'était plus la paix, – et le travelling le long de la baie d'Alger la blanche est un adieu douloureux à une enfance brisée.

Jean-Paul Chabrier

SURFEURS

Sur une plage déserte de La Palmyre-les-Mathe, deux frères occupent leur temps à de puériles activités et de stupides jeux très physiques. Ce duel tourne à la catastrophe lorsque l'un, bloqué et enseveli dans le sable jusqu'au cou, refuse l'aide de l'autre. Le ridiculisant constamment sur son niveau en surf, il lui lance un défi. Celui-ci s'exécute : à ses risques et périls, il s'empare de la planche et s'attaque aux fortes vagues, abandonnant son frère prisonnier du sable et spectateur affolé de la montée de la mer, qui atteint bientôt son visage… Le risque de noyade pour chacun des deux hommes est alors réel. Un court métrage angoissant de 15 minutes, où le suspens est omniprésent. ***Florian Cadu***

MORGANEZ

Le vieux pêcheur Léon et le petit Jules s'occupent depuis peu d'une jeune fille malade qui va très mal. Du haut de la falaise, dans son fauteuil roulant, elle ne rêve que d'une chose... Mais est-ce vraiment la mort qu'elle recherche ? Avec ce second court métrage, *Morganez* (23 mn), qui signifie sirène en breton, David Tardé nous parle de la séparation à travers le regard de deux enfants en mêlant le réalisme et le merveilleux. *«Au départ, nous voulions tourner le film en Bretagne, l'histoire semblait mieux s'y prêter. C'est finalement le département de la Charente-Maritime qui propose de financer le film.»* Le tournage s'est effectué en huit jours – dans une maison d'ostréiculteur à Bourcefranc puis sur la côte près de Barzan – en plein hiver dans un climat et un décor sec et rude à l'image des personnages qui ont du mal à se livrer. *«Entre terre et mer, la côte maritime apparaît comme une déchirure, celle qu'il y a entre les deux enfants.»* La musique de Michel Deneuve donne au court métrage *«une résonance terrienne»* avec le violon tandis que le cristal Baschet apporte *«une touche plus aquatique».*

Pascale Brudy

Morganez (2006) et *Bom !* (2000) sont visibles sur sur www.6nema.fr et *La saison des orphelins* (2008) est édité en DVD.

TOURNÉE
Quand le paysage inspire

Mathieu Amalric est venu pour la première fois à Poitiers en 2007, pendant les Rencontres internationales Henri Langlois, pour accorder au public une mémorable «leçon de cinéma». Deux ans après, il revient dans la région pour tourner le film avec lequel il va remporter le prix de la mise en scène et le grand prix de la Fédération internationale de la presse cinématographique pendant le festival de Cannes 2010 : *Tournée*.

C'est l'histoire d'un producteur qui décide d'organiser en France la tournée d'une troupe américaine de New Burlesque, mouvement artistique et féministe sous forme de cabaret. Pour cela Mathieu Amalric a mis en scène une véritable troupe d'artistes. D'ailleurs, si dans le film, la troupe veut désespérément se produire à Paris, sans y parvenir, dans la réalité le succès du film a permis à la compagnie de se produire dans différentes villes de France dont Poitiers, La Rochelle et... Paris. Elsa Amiel, première assistante de mise en scène, nous a confié : «Tournée *a été réalisé de manière chronologique. Ainsi, Mathieu Amalric a écrit les scènes au fur et à mesure, en fonction des lieux de tournage, plutôt que de suivre un scénario déjà fini. On peut alors parler d'un cinéma qui se construit au fil du temps et sous l'inspiration procurée par les rencontres avec les villes françaises dont Le Havre, Nantes, Saint-Nazaire, Rochefort, La Rochelle, Saint-Palais ainsi que les îles d'Aix et d'Oléron.*»

Parmi les différents lieux de tournage, le théâtre de la Coupe d'or à Rochefort, qui était fermé pour des raisons de sécurité, a été rouvert pour les besoins du film. De même à Dolus-d'Oléron, un grand hôtel abandonné a servi de décor pour la scène finale du long métrage. L'équipe de tournage a eu un coup de cœur pour l'île d'Oléron et c'est d'ailleurs pour cette raison que cette dernière scène n'a pas été tournée sur l'île d'Aix comme prévu.

Victoria Gerontassiou

Nicolas Guérin

FOR INTÉRIEUR
Grand-père en ré

Mimi, son grand-père, prétendait qu'un jour il s'envolerait. Criquet ne le croyait pas ; il regardait le grand ciel au-dessus de la plage et s'interrogeait : comment ferait-il donc pour s'envoler ? et le grand-père battait aussitôt des bras en souriant. Les petits garçons sont beaucoup plus sérieux que leur grand-père, surtout lorsque celui-ci fait collection des bruits de la vie, qu'il conserve dans des boîtes magiques sur les étagères de son atelier aux merveilles. Il suffit d'en entrouvrir le couvercle et on entend tout de suite le rire de Criquet lorsqu'il avait un an, le glou-glou d'un grand millésime, ou le crincrin de la bicyclette de mamie roulant sur la jetée – quand ce n'est pas Jean Seberg qui demande *«Qu'est-ce que c'est dégueulasse ?»* Aujourd'hui Criquet tient une autre boîte dans ses mains. Il porte un costume noir, une chemise blanche et, même, une cravate au nœud approximatif. La lumière de l'île de Ré colore de poésie le noir et blanc de la complicité de ce grand-père facétieux et de son grave petit-fils.

J.-P. C.

LES HAUTS MURS

Tiré du roman autobiographique d'Auguste Lebreton, ce film reflète l'univers morose d'une maison d'éducation surveillée pour enfants dans les années 1930. Majoritairement fréquentée par des orphelins, elle y accueille Yves Tréguier, jeune de 14 ans obnubilé par son désir d'évasion pour les États-Unis. Dans cette ambiance reliant solidarité et coups bas, il découvrira l'amitié et la rébellion à ses dépens. Tourné dans l'ancien hôpital militaire de Rochefort et dans l'abbaye royale de Saint-Jean-d'Angély, le film illustre très bien la violence omniprésente et les dures conditions de vie de cette pension imitant la prison, ainsi que le malheur et le mal-être généralisés de tous ses occupants, de l'enfant à la directrice en passant par les surveillants. ***F. C.***

Alberto Bocos

Rebecca Marder dans *Emma* d'Alain Tasma (2012)

TARTE, court métrage de Jacques Strang (2006). Tourné aux Portes-en-Ré du 10 au 15 octobre 2005. Finalement productions. Avec Hubert Saint-Macary, Valérie Blanchon et Alexis Mihalik.

NOUVELLE GÉNÉRATION, court métrage d'Artémio Benki (2006). Tourné à La Rochelle du 16 au 19 décembre 2005. Productions Vendetta films. Avec Caroline Ducey, Sabrina Seyvecou, Anne Seen, Jean-Damien Barbin et Artémio Benki.

> 2007

MORGANEZ, court métrage de David Tardé (2007). Tourné à Talmont et Bourcefranc du 5 au 11 février 2006. Butterfly Productions. Avec Philippe Nahon, Baudouin Trocheris et Juliette Dias Blanco.

DERNIER RAPPEL, court métrage de Sébastien Buffi et Nelly Fourment (2007). Tourné à Rochefort du 12 au 14 mai 2006. Production Récifilms.

Alberto Bocos

Claire Borotra et Bruno Solo dans *Le Canapé rouge* de Marc Angelo (2008)

COSTUME VIDE, court métrage de Pascal Guérin (2007). Tourné à Chenac, Saint-Seurin-d'Uzet, Esnandes et Charron du 25 août au 1er septembre 2006. Production Tobago Films. Avec Laurent Schilling et Léo Martinez.

LE MÉTIER QUI RENTRE, moyen métrage de Ronan Lepage (2007). Tourné à Saint-Thomas-de-Conac du 27 août au 4 septembre 2006. TS Production. Avec Maxime Baudouin, Jean-Baptiste Puech et Chantal Banlier.

LES HOMMES SANS GRAVITÉ, moyen métrage d'Éléonore Weber (2007). Tourné à Saint-Jean-d'Angély du 16 au 24 septembre 2006. Production Ecce Films. Avec Matthieu Montanier, Jérôme Leman et Charline Grand.

FUIR, court métrage de Sophie Leys (2007). Tourné à La Rochelle les 26 et 27 septembre 2006. Production Paris-Barcelone Films. Avec Coraline Revel, Benjamin Baroche, Anne-Cécile Rzetelny et Perrine Guibert.

LE JOCKEY, court métrage de Jérôme Fansten (2007). Tourné à La Palmyre du 17 au 21 novembre 2006. Goyave Production. Avec Florent Guyot, Bruno Paviot et Christophe Jean.

JE REVIENS, JE VAIS CHERCHER MON PÈRE, court métrage de Karim Goury (2007). Tourné à La Rochelle du 20 au 25 novembre 2006. Production Méroé films. Avec Anne Canovas, Félicien Juttner et Jean-Paul Bouclet.

> 2008

LA VOLIÈRE, court métrage de Philippe Landoulsi (2008). Tourné à La Rochelle du 8 au 13 mars 2007. Production Sotavento. Avec Michel Duchaussoy, Roberto Magalhães et Yannick Renier.

UN ADMIRATEUR SECRET, téléfilm de Christian Bonnet (2008). Tourné à Saint-Palais, Saint-Martin-de-Ré et La Rochelle du 22 janvier au 28 février 2007. Production Dune. Avec Claire Keim, Thierry Neuvic, Olivier Sitruk, Catherine Marchal, Thomas Chabrol, Alain Douthey et Catherine Allégret.

VISITÉS, court métrage de Clément Cogitore (2008). Tourné à Saint-Dizant-du-Gua et Saint-Palais du 6 au 14 avril 2007. Production Le Deuxième Souffle. Avec Justine Wehrlé, Christelle Prot, Fabrice Castajon et Barthélémy Guillemard.

THANK YOU SATAN, court métrage de Flavia Coste (2008). Tourné à La Rochelle du 1er au 6 mai 2007. 3SM Productions. Avec Jean-Louis Foulquier et Valérie Jeannet.

LE TRAIN DE MA VIE, court métrage de Dennis Berry (2008). Tourné à La Rochelle du 6 au 8 mai 2007. Production Jean-Pierre Stora. Avec Anna Karina et Nassor Zoubert.

LE CANAPÉ ROUGE, téléfilm de Marc Angelo (2008). Tourné à Fouras et La Rochelle du 9 mai au 14 juin 2007. Production Dajma. Avec Claire Borotra, François Vincentelli, Bruno Solo, Virginie Callari et Sophie Chamoux. Jamais diffusé par TF1.

ANNA, court métrage de Catherine Cohen (2008). Tourné à La Palmyre et Royan du 19 au 27 mai 2007. Darma Productions. Avec Sandrine Cohen.

NOUVEAU PROTOCOLE, court métrage d'Agnès Nageotte (2008). Tourné à La Jarrie du 2 au 7 juin 2007. Production Wacky Films.

LE FESTIVAL, court métrage de Bernard Nauer (2008). Tourné à Saint-Jean-d'Angély et à Ronsenac (Charente) du 6 au 11 juin 2007. Cartel Productions. Avec Patrick Timsit.

PERSPECTIVES ATMOSPHÉRIQUES, moyen métrage de Philippe Fernandez (2008). Tourné à La Tremblade du 11 au 15 juin 2007. Ostinato Production. Avec Bernard Blancan et Michel Thébœuf.

Charente-Maritime

ENTRE DEUX AVIONS, court métrage de Noël Alpi (2008). Tourné à Nieul-sur-Mer, Aytré et Saint-Georges-de-Didonne du 9 au 14 septembre 2007. La Gaillarde Productions. Avec Charlotte Désert, Lyndsey Mitchell, Cain Kitsais et Khriss Kitsais.

L'ONDINE, court métrage d'Emmanuel Bellegarde (2008). Tourné à Rochefort du 6 au 10 novembre 2006. Gulliver Productions. Avec Julie Bellegarde, Roger Pierre Bonneau, Elise Diamant, Thai Lai et Diego Tosi.

CHOISIR D'AIMER, court métrage de Rachid Hami (2008). Tourné à La Rochelle du 4 au 16 décembre 2006. Production Mezzanine Films. Avec Leïla Bekhti, Baya Belal et Rabah Benamouri.

LE BUREAU DES JOURS PERDUS, court métrage de Jean-François Fontanel (2008). Tourné à La Rochelle et Rochefort du 13 au 21 décembre 2007. Production Les films du Cygne. Avec Michaël Cohen et Sarah Grappin.

LA CHOSE, court métrage de Jean-Marie Deleau (2008). Tourné à Meschers et Saint-Georges-de-Didonne les 19 et 20 décembre 2007. Avec Alain Hubert. ❊

Frédéric Auburtin

Claire Keim dans *La vie à une* de Frédéric Auburtin (2008). Tournage à Fouras.

LA PLAGE BLANCHE, court métrage de Gilles Gleize (2009). Tourné dans l'île de Ré du 19 au 21 février 2008. Production Révisions. Avec Mireille Perrier, Roger Miremont, Emmanuel Guttierez et Gilles Gleizes.

WU, court métrage de Cécile Vernant (2009). Tourné à Saint-Clément-des-Baleines du 23 au 25 février 2008. Production Les Films du Cygne. Avec Didier Menin, Marie-Anne Mestre et Océane Decaudain.

LA NUIT DU JUGEMENT, court métrage d'Yves Lombard (2008). Tourné à Saint-Jean-d'Angle du 28 juin au 3 juillet 2007. Production Alter Ego Films.

LE COLLEUR D'AFFICHES, court métrage de Fabrice de Boni (2008). Tourné à Genouillé du 30 juin au 4 juillet 2007. Mia Productions. Avec Stéphanie Aubin et Delphine Rollin.

LA VIE À UNE, téléfilm TF1 de Frédéric Auburtin (2008). Tourné à Châtelaillon-Plage et La Rochelle du 9 août au 4 septembre 2007. Making Prod. Avec Claire Keim, Linda Hardy, Bruno Putzulu et Jean-Pierre Michael.

BAÏNES, court métrage de Salomé Stévenin (2008). Tourné à Meschers du 3 au 9 septembre 2007. Production Madré Films. Avec Yukhan Simard.

LE SYNDROME DE STOCKHOLM, court métrage de David Mabille (2008). Tourné à Aigrefeuille-d'Aunis du 14 au 17 octobre 2007. Production La Boîte. Avec Laurent Mouston, Elsa Kikoïne, Jean-Pierre Martins et Husky Kihal.

TUTTO O NIENTE, court métrage de Christiophe Fustini (2008). Tourné à Rivedoux et La Rochelle du 16 au 22 octobre 2007. Régina Production. Avec Alice Pol et Sandy Boizard.

CONTRE NATURE, court métrage de Julien Despaux (2008). Tourné dans l'île d'Aix du 29 octobre au 2 novembre 2007. Production Mezzanine Films. Avec Emmanuel Reymond, Caroline Guérin, Philippe Nahon et Mickaël Abiteboul.

LES HAUTS MURS de Christian Faure (2008). Tourné à Rochefort (dans l'ancien hôpital militaire et à la préfecture maritime), Tonnay-Charente (à l'Impro), Mornac-sur-Seudre (dans la gare) et Saint-Jean-d'Angély (dans l'abbaye royale) du 19 octobre au 25 novembre 2006. Septembre Productions. Avec Émile Berling, Carole Bouquet, François Damiens, Pascal Nzonzi, Michel Jonaz, Catherine Jacob et Joël Pyrène.

Gilles Gleize

Mireille Perrier dans *La plage blanche* de Gilles Gleize (2009)

UN AMI DE GIACOMETTI, court métrage d'Élisabeth Montlahuc (2008). Tourné à Saint-Crépin du 12 au 17 novembre 2007. R!stone Productions. Avec Jean-Claude Bonnifait, Mureil Jacobs, Eriq Ebouaney et Olivier Massart.

CARGAISON, court métrage de Cédric Jaburek (2009). Tourné au port La Palice de La Rochelle du 1er au 7 mars 2008. Production Vendetta Film. Avec Antoine Chaleyssin, David Jeanne-Comello, Éric Auguste et Olivier Dote Doevi.

L'ÉVASION, téléfilm de Laurence Katrian (2009). Tourné à Saint-Jean-d'Angély, Rochefort et La Rochelle du 9 au 31 mars au 2009. Production CLEBS. Avec Sarah Giraudeau, Thierry Neuvic et François Berléand.

LA MORT DANS L'ÎLE, téléfilm TF1 de Philippe Setbon (2009). Tourné dans l'île de Ré du 10 mars au 18 avril 2008. JLA Productions. Avec Léa Bosco, Jean-Michel Tinivelli et Brigitte Fossey.

MANGE-BITUME, court métrage de Raphaël Thibauld (2009). Tourné à La Rochelle du 17 au 21 mars 2008. Production Le Fresnoy. Avec Marie Espinosa, Tom Hygreck et Volodia Serre. ❊

QUAND MAMAN SERA PARTIE, court métrage de Christophe Monier (2009). Tourné à Vaux et Saint-Palais-sur-Mer du 17 au 20 avril 2008. Takami Productions. Avec Grégory Givernaud, Mireille Perrier, Brigitte Damiens, Brahim Aït El Kadi et Marie Grach.

ICARE EN TOMBANT, court métrage de Christophe Lowden (2009). Tourné à Saint-Georges-de-Didonne du 2 au 6 juin 2008. LN Productions. Avec Rémi Goutallier, Barthélémy Goutet et Bastian Sciare.

LÉGER TREMBLEMENT DU PAYSAGE de Philippe Fernandez (2009). Tourné à La Tremblade du 11 au 15 juin 2007. Ostinato Production. Avec Bernard Blancan, Michel Théboeuf, Anatole Vialard, Corentin Chapa et Chantal Quillec. Scènes réalisées au camping les Pins de Ronce-les-Bains remis au goût des années 1960. Portraits croisés de deux professeurs, l'un obnubilé par la peinture, l'autre épris de vitesse et deux enfants à la découverte de l'univers. Chacun effectuant d'étranges découvertes philosophiques, scientifiques et artistiques à la suite d'une chute brutale de météorite.

LE TEMPS EST À L'ORAGE, téléfilm TF1 de Joyce Bunuel (2009). Tourné dans l'île de Ré et à La Rochelle du 4 au 23 novembre 2008. Production Boxeur de Lune. Avec Pierre Mondy, Bruno Salomone, Alexandre Brasseur, Michèle Bernier et Charlotte Désert.

QUAND VIENT LA PEUR, téléfilm d'Élisabeth Rappeneau (2010). Tourné à La Rochelle et Saint-Martin-de-Ré du 16 mars au 15 mai 2009. Murmures Productions. Avec Sophie Quinton, Grégory Fitoussi, Brigitte Catillon, Lionel Astier, Pascal Elso et Marion Ducamp.

ENTRE MÈRE ET FILLE de Joëlle Goron (2009). Tourné à Châtelaillon-Plage, Fouras et Lagord du 19 mai au 13 juin 2008. Production Son et Lumière. Avec Fanny Cottençon, Julie-Marie Parmentier, Olivier Cruveiller, Karim Adda, Estelle Vincent et Paola Pérennès.

J.-M. Parmentier, Fanny Cottençon et Paola Pérennès

PUISQUE TU PARS, court métrage de Julien Hilmoine (2009). Tourné à Lozay du 29 mai au 3 juin 2008. Production Elena Films. Avec Sylvain Savard et Valentin Plessy.

LA CARTE, court métrage de Stéphan Le Lay (2009). Tourné à Saint-Palais-sur-Mer et au studio Aredi à Saint-Yrieix (Charente) du 28 juin au 2 juillet 2008. Production Les Films du Varech. Avec Sarah Viot et Thibault Sommain.

JE L'AIMAIS de Zabou Breitman (2009). Tourné à Rochefort et Saintes le 3 juillet 2008. Production Babe Films. Avec Daniel Auteuil, Marie-Josée Croze et Florence Loiret-Caille. ❊

LE CHIEN de Christian Monnier (2009). Tourné à La Génétouze et Mosnac du 10 au 22 octobre 2006. Production Toa Films. Avec Florian Frin, Marie Le Cam et Jean-Marc Le Bars.

Chantal Lauby et Charlotte de Turckheim dans *Le Grand Ménage* de Régis Musset (2010). En haut, tournage de *La Robe* de Denis Rochart et Virginie Frappart, à La Rochelle.

LES MAGASINS NE RÉFLÉCHISSENT PAS LA NUIT, court métrage de Frédéric Bouvier (2009). Tourné à La Tremblade (Pointe espagnole) du 22 au 30 novembre 2002 et à Ronce-les-Bains du 17 au 21 octobre 2003. Production GREC. Avec Christophe Paou, Agnès Delachair et Alban Aumard.

> 2010

LADY BLOOD de Jean-Marc Vincent (2009). Tourné à La Rochelle et Aytré du 17 octobre au 5 novembre 2007. Production Alter Ego Films. Avec Emmanuelle Escourrou, Philippe Nahon et Serge Riaboukine. Premier éco-tournage en France.

TOURNÉE de Mathieu Amalric (2010). Tourné à La Rochelle, Rochefort, Fouras et dans l'île d'Oléron et du 8 au 23 mai 2009. Production Les films du poisson. Avec Miranda Colclasure, Suzanne Ramsey et Linda Maracini. Prix de la mise en scène au festival de Cannes.

LA ROBE, court métrage de Denis Rochard et Virginie Frappart (2010). Tourné à La Rochelle (Mireuil) du 29 mai au 6 juin 2009. Production Le crabe fantôme.

LE GRAND MÉNAGE, téléfilm de Régis Musset (2010). Tourné à Croix-Chapeau et Saint-Xandre du 7 au 30 septembre 2009. Production Kwaï. Avec Charlotte De Turckheim, Chantal Lauby et Chantal Ladesou.

LA TÊTE EN FRICHE de Jean Becker (2010). Tourné à Pons et Rochefort du 21 septembre au 30 octobre 2009. Production ICE 3. Avec Gérard Depardieu, Gisèle Casadesus et Maurane.

SURFEURS, court métrage de Julien Lucas (2010). Tourné à La Tremblade du 2 au 7 octobre 2009. Production Studio Kremlin. Avec Satya Dusaugey et Julien Lucas.

PERDIDO, court métrage de Claude Farge (2010). Tourné à Saint-Agnant, Champagne du 27 octobre au 2 novembre 2008. Butterfly Productions. Avec Grégory Fitoussi et Gérald Laroche.

TANDIS QU'EN BAS DES HOMMES EN ARMES, court métrage de Samuel Rondière (2010). Tourné au château de Nieul-lès-Saintes du 14 au 20 décembre 2009. Production Bandonéon. Avec Denis Podalydès, Denis Lavant, Jacques Develay et Franck Beckmann.

LA TÊTE AILLEURS de Frédéric Pelle (2010). Tourné du 13 au 29 novembre 2008 à Rochefort, Fouras, La Palmyre, La Ronde et Crazannes. Production Bianca Films. Avec Nicolas Abraham. Scènes réalisées au casino de Fouras où Patrick Perrin campe un croupier rêveur en mal de voyage. La gare, la plage et l'agence de voyages de Rochefort ont été les lieux de pèlerinage et d'errance pour l'homme désespéré. Clôture du film sur Road to Nowhere des Talking Heads.

PROFIL NON CONFORME, court métrage de Paul Menville (2010). Tourné à La Rochelle et Saint-Maigrin du 14 au 22 décembre 2009. Production Le Lokal. Avec Sara Martins et Régix Lux.

> 2011

LES HOMMES SONT DES RÊVES de Guillaume Georget (2011). Tourné à Saint-Georges-de-Didonne en 2010. 15 Août Productions. Avec Christian Gonon, Roger Mollien et Bruno Raffaelli. ❊

LE MOULIN SOUS LES ÉTOILES de Jean-Marie Deleau (2011). Tourné à Saint-Georges-de-Didonne, Royan, Saint-Germain-de-Vibrac, La Tremblade, Breuillet et Rochefort en février, en mai et juillet 2010. Production Artofilms. Avec Mathias Guerry, Michel Lefort et Yves Gleichsner. ❊

UNE ÎLE, moyen métrage d'Anne Alix (2011). Tourné dans l'île d'Oléron du 19 avril au 7 mai 2010. Bathysphere productions. Avec Thierry Levaret et Caroline Ducey.

LA MORTE AMOUREUSE, court métrage de Flavia Coste (2011). Tourné au château de Crazannes du 22 au 30 mai 2010. 3SM Productions. Avec Nicolas Camus, Olivier Poujol, Gabor Rassov et Christelle Godefroy.

EUROPOLIS de Corneliu Gheorghita (2011). Tourné à Yves, La Tremblade et La Rochelle du 12 au 18 juin 2008. Productions Cine Paye & TARA Films. Avec Adriana Trandafir, Aron Dimeny, Adina Cartianu, Elena Popa et Jo Dorin Andona.

MINEURS 27 de Tristan Aurouet (2011). Tourné à Royan, La Palmyre et Saint-Palais-sur-Mer du 25 août au 28 septembre 2010. Production Manny Films. Avec Jean-Hugues Anglade, Nassim Si Ahmed et Marie-Ange Casta.

VOURDALAK, court métrage de Frédérique Moreau (2011). Tourné à Royan du 13 au 21 octobre 2010. Production Mezzanine Films. Avec Albert Igual, Philippe Laudenbach, Jean-Marc Thibault, Brigitte Sy et Marie-Bénédicte Cazeneuve.

DREAMTIMACY, moyen métrage de Franck Vialle (2011). Tourné à Brizambourg, Rochefort, Royan, Saint-Savinien et Saintes du 29 octobre au 7 novembre 2010. Production Le deuxième souffle & Associés. Avec Victor Vialle, Olga Kokorina et Franck Vialle.

Thierry Neuvic dans *Les Papas du dimanche* de Louis Becker (2012)

Emmanuelle Jacobson Rocques

TREMBLE (appelé aussi *The Boatman's call*), court métrage de Rodolphe Olcese (2011). Tourné à La Rochelle du 13 au 20 février 2011. Les productions du lama. ❊

LE BAL DE LA SAINT-JEAN de Francisco Athié (2011). Tourné à la salle des mariages de l'hôtel de ville de La Rochelle du 24 au 21 mars 2010. 8 et plus production. Avec Marcello Mazzarella et Arielle Dombasle.

Gérard Depardieu et Gisèle Casadeus dans *La Tête en friche* de Jean Becker (2010)
À droite, *Goupi-Mains Rouges* de Jacques Becker

LE PLUS BEAU JOUR DE SA VIE, court métrage de Sandrine et Catherine Cohen (2011). Tourné à La Rochelle, Royan et Saint-Jean-d'Angle du 24 juin au 1er juillet 2010. Darma productions. Avec Sandrine Cohen, Niseema Theillaud et Philippe Combenegre.

> 2012

LES PAPAS DU DIMANCHE de Louis Becker (2012). Tourné à La Rochelle et Port-des-Barques du 7 mars au 27 avril 2011. Production ICE 3. Avec Thierry Neuvic, Hélène Fillières, Olivier Baroux et Marilyne Canto.

EMMA, téléfilm d'Alain Tasma (2012). Tourné à Saint-Georges-d'Oléron, La Rochelle et Rochefort du 23 mai au 23 juin 2011. Production EuropaCorpTV. Avec Maria Pacôme, Julie Gayet et Rebecca Marder.

UN MÉDIANOCHE de Shalimar Preuss (2012). Tourné à Rochefort et dans l'île de Ré (Loix, Ars, Saint-Martin) du 9 août au 9 septembre 2011. Production Ecce Films.

MOI TOUT SEUL, court métrage de Sylvie Ballyot (2012). Tourné sur le littoral du 11 au 25 septembre 2011. Chaz Productions.

CROSSOVER, LA TRAVERSÉE, court métrage d'Olivier Seror (2012). Tourné au port de La Pallice du 23 septembre au 4 octobre 2011. Les Films du Bélier. Avec Thibault Lacroix, Thomas Blanchard, Isabelle Catalan et Hélène Patarot.

BIENVENUE PARMI NOUS de Jean Becker (2012). Tourné à Dolus-d'Oléron, L'Houmeau, La Brée-les-Bains, Saint-Georges-d'Oléron, Saint-Pierre-d'Oléron, La Rochelle, Rochefort, Saint-Léger-en-Pons et dans le Marais poitevin (Arçais) du 26 septembre au 10 novembre 2011. Production ICE 3 & KJB. Avec Patrick Chesnais, Jeanne Lambert, Miou Miou, Jacques Weber, Jacques Develay et Véronique Hervouët.

NINO, UNE ADOLESCENCE IMAGINAIRE DE NINO FERRER de Thomas Bardinet (2012). Tourné à Jonzac, Montlieu-la-Garde, Montendre, Meschers, Saintes et au lac de Touverac du 15 juillet au 10 août 2009. Production Les films de la Capucine. Avec David Prat, Lou de Laâge et Sarah Coulaud.

AMITIÉS SINCÈRES de François Prevôt-Leygonie et Stéphan Archinard (2012). Tourné dans l'île de Ré, à Rochefort et La Rochelle du 24 novembre au 24 décembre 2011. WY Productions. Avec Jean-Hugues Anglade, Gérard Lanvin et Wladimir Yordanoff.

L'AUTRE VIE DE RICHARD KEMP, premier long métrage de Germinal Alvarez (2012). Tourné au port de La Pallice et à l'ancien hôpital de Rochefort du 14 mai au 22 juin 2012. Production Haut et Court. Avec Jean-Hugues Anglade et Mélanie Thierry.

ALCESTE À BICYCLETTE de Philippe Le Guay. Tourné du 14 mars au 27 avril 2012 dans l'île de Ré. Production Les Films des Tournelles. Avec Fabrice Lucchini et Lambert Wilson.

DEUX-SÈVRES

Ensemble, nous allons vivre une très, très grande histoire d'amour, **Marina Hands et Julien Doré dans le Marais poitevin.**

LA FERME DU PENDU de Jean Dréville (1945) avec Charles Vanel, Alfred Adam et Bourvil. Tournage dans le Marais poitevin.

LES DIABOLIQUES de Henri-Georges Clouzot (1954) avec Simone Signoret, Véra Clouzot, Paul Meurisse, Charles Vanel. De rares (deux ?) plans d'atmosphère filmés à Niort et à Bressuire.

LA FOIRE AUX FEMMES de Jean Stelli (1955) d'après le roman de Gilbert Dupé, avec Etchika Choureau, Jean Danet et Alfred Adam. Séquences au Vanneau. Tournage également en Charente-Maritime, sur le port de La Rochelle.

LES HONNEURS DE LA GUERRE de Jean Dewever (1960) avec Pierre Collet, Bernard Verley, Evelyne Lacroix et Gaby Basset. Presque entièrement tourné dans le département, notamment à La Mothe-Saint-Héray, Arçais, Sainte-Néomaye et Saint-Rémy. «Dans *Les Diaboliques*, on parle de Niort à tout bout de champ et les Niortais ont eu l'impression de reconnaître leur ville. C'est ce film qui est resté dans les mémoires alors que *Les Honneurs de la guerre*, tournage parmi les plus importants pour le département, a été un peu oublié du grand public», reconnaît Daniel Taillé.

LE PRINTEMPS de Marcel Hanoun (1970) avec Michael Lonsdale et Catherine Binet. Tournage à Saint-Sauveur/Bressuire, Échiré, Mauzé-sur-le-Mignon mais aussi en Charente-Maritime et en Indre-et-Loire.

PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE de Pascal Thomas (1973) avec Annie Colé, Frédéric Duru, Bernard Menez, Jean Carmet et Daniel Ceccaldi. Tournage à Borcq-sur-Airvault, Marnes, Thouars et dans la Vienne près de Moncontour.

L'ENTOURLOUPE de Gérard Pirès (1979) avec Jacques Dutronc, Gérard Lanvin, Jean-Pierre Marielle et Isabelle Mergault. Séquences à Coulon et au Vanneau.

REBELOTE de Jacques Richard (1982) avec Jean-Pierre Léaud, Christophe Bazzini, Olga Georges-Picot et Gabrielle Lazure. Tournage à Niort, Chef-Boutonne et Loizé puis dans la région parisienne.

AVE MARIA de Jacques Richard (1984) avec Isabelle Pasco, Anna Karina, Féodor Atkine, Pascale Ogier. Lieux de tournage : Brioux-sur-Boutonne, Celles-sur-Belle, La Mothe-Saint-Héray, Niort, Paizay-le-Tort et Périgné.

VENT DE GALERNE de Bernard Favre (1988) avec Jean-François Casabonne, Charlotte Laurier et Monique Mélinand. Séquences tournées à Parthenay.

L'IGUANE de Filip Forgeau (1993) avec Fred Gimenez, Dominique Rongère, Maryel Ferraud et Filip Forgeau. Le réalisateur-acteur a tourné à Niort, à La Rochenard, à Coulon et en Charente-Maritime.

LE TERMINUS DE RITA de Filip Forgeau (1994) avec Bernadette Lafont, Maryel Ferraud et Jean-Claude Dreyfus. Tournage à Niort et en Charente-Maritime.

TARZA KEURVA, court métrage d'Antoine Violette (1998). Tourné dans les Deux-Sèvres. La Luna Productions. Avec Cyril Cottron, Nicolas Guillard, Jean-Michel Dagault et Elie Nore.

> 2003

LE MALIN, court métrage de Gilberto de Azevedo (2003). Tourné à Saint-Maixent, du 2 au 8 février 2002. Production Toupie Films. Avec Gil Athanassoff. Film jamais terminé du fait du décès du réalisateur.

Pascale Ogier et Isabelle Pasco dans *Ave Maria* de Jacques Richard (1984)

Deux-Sèvres

Pierre Renverseau et Manuel Tribot dans *Resto* (2011)

COMME DES SAUVAGES, court métrage de Jean-Philippe Boisumeau (2003). Tourné à Parthenay du 4 au 11 avril 2002. Production La Compagnie des Ondes. Avec Thomas Blanchet et Micheline Levchin.

> 2004 **VOYAGES**, court métrage d'Élisabeth Journel (2004). Tourné à Parthenay du 1er au 15 août 2003. Production Les films de la Charpenterie. Avec Micheline Levchin.

MIMO FAIT DU VÉLO, court métrage de Jean-Luc Mimault (2004). Tourné à Parthenay le 23 août 2003. Kinéma Productions. Avec Jean-Luc Mimault.

COMME UN POISSON DANS L'EAU, court métrage de Camille Guillon (2004). Tourné à Parthenay du 21 septembre au 1er octobre 2003. Fish et Cheaps's Productions. Avec Thomas Blanchard et Jean-Luc Bideau.

> 2006 **LES VEILLEURS**, moyen métrage de Mathieu Lis (2006). Tourné à Niort du 6 au 15 août 2005. Les Fées productions. Avec Dimitri Storoge et Laurent Battist.

UN PÈRE, long métrage d'Hugues Guéguen (2006). Tourné à Niort en novembre et décembre 2005. Production Lugo.

NATIONALE, moyen métrage d'Alix Barbey (2006). Tourné à Niort du 4 au 16 décembre 2005. Production Pavillon Rouge. Avec André Marcon, Florence Loiret-Caille et Léna-Blue Dupuy.

> 2007 **N'AMASSE PAS MOUSSE !** court métrage de Pierre-André Weité (2007). Tourné à Lezay, Rom et Vançais du 4 au 14 juillet 2006. Production Grec. Avec Jérôme Grémillon, Chloé Stelnchelder et Romain Brunoz.

NIORT/AUBAGNE, court métrage de Pierre Renverseau (2007). Tourné à Celles-sur-Belle du 10 au 16 septembre 2006. Production Promenades Films. Avec Christophe Salengro, Fabrizio Rongione et Stéphane Algoud.

> 2008 **VOUS N'AVEZ RIEN À FAIRE ICI**, court métrage de Camille Guillon (2008). Tourné à Niort du 6 au 9 mars 2007. Production Charivari Films.

> 2009 **JUSTE UN DÉTOUR**, court métrage de Pierre Renverseau (2009). Tourné à Mougon et Prailles du 25 au 29 août 2008. Eklektik Productions. Avec Shirley Bousquet.

> 2010 **MUMU** de Joël Sèria (2010). Tourné à Aubigné, Tillou, Hanc, Villemain, et en Charente à Saint-Simon, Saint-Brice, Taizé-Aizie, du 6 juillet au 8 août 2009. Production Gebeka Films. Avec Sylvie Testud, Baltazar Dejean de la Bâtie, Jean-François Balmer, Michel Galabru et Bruno Lochet.

Sylvie Testud

Hassen Brahiti

ENSEMBLE, NOUS ALLONS VIVRE UNE TRÈS, TRÈS GRANDE HISTOIRE D'AMOUR de Pascal Thomas (2010). Tourné dans les Deux-Sèvres à Airvault, Saint-Jouin-de-Marnes, dans la Vienne à Saint-Chartres, en Charente à Confolens du 27 juillet au 15 août 2009. Production Les films français. Avec Marina Hands, Julien Doré et Guillaume Gallienne.

8 (HUIT), court métrage de Gil Athanassoff (2010). Tourné à Saint-Maixent et Niort du 12 au 18 septembre 2009. Production DG Films.

LES MARAIS CRIMINELS d'Alexandre Messin (2010). Tourné à Coulon et au Vanneau les 5, 10, 16, 17 et 25 octobre 2008. Fidelio Production. Avec Ophélie Bazillou, Céline Esperin et Laurent Grévill.

> 2011 **L'ENVOL DE L'ÉMERAUDE**, court métrage de Frans Boyer (2011). Tourné à Parthenay du 30 novembre au 5 décembre 2009. 1031 Duncan Productions. Avec Pierre Renverseau et Franck Beckmann.

Frans Boyer

Annie Guenet

Emile Berling dans *Comme un homme* de Safy Nebbou (2012)

RESTO, court métrage de Pierre Renverseau et Manuel Tribot (2011). Tourné à La Crèche le 11 mars 2010. Production Têtes à Claps. ❊

> 2012 **COMME UN HOMME** (appelé aussi Mauvaises herbes) de Safy Nebbou (2012). Tourné dans le Marais poitevin, à Niort, Saint-Hilaire-la-Palud et Saint-Georges-de-Rex du 7 mars au 1e avril 2010. Production Diaphana films. Avec Émile Berling, Charles Berling, Kevin Azaïs et Sarah Stern.

AVE MARIA

Adolphe Eloi, dit le Saint Père (Féodor Atkine), ancien prêtre, et Berthe Granjeux sa compagne, dite la Sainte Mère (Anna Karina), exploitent dans une zone rurale arriérée la crédulité des membres de la secte qu'ils ont constitué. En compagnie d'une jeune femme vêtue comme une religieuse (Pascale Ogier) et qui pourrait, selon le réalisateur, être leur fille.

Une famille, celle d'Ursula (Isabelle Pasco) est particulièrement mise à contribution. Mathieu, le père, après s'être déclaré coupable des abus de confiance et détournements commis par Adolphe Eloi et fait de la prison à sa place, se dénoncera à la fin du film comme coupable de la mort de sa fille. L'adolescente, considérée comme possédée par le Démon (elle vivait en fait ses premiers émois amoureux avec un jeune homme étranger à la secte) est en effet décédée à la suite des coups de bâton donnés par la Sainte Mère pour expulser l'intrus. Or l'Œuvre doit continuer à tout prix, comme l'a expliqué préalablement le Saint Père à Mathieu.

Les fermes isolées du Mellois, certains paysages étouffants, crédibilisent cette histoire qui n'a pour le surplus rien à voir avec le Poitou réel. Sinon l'essentiel du décor. Les aficionados retrouveront ainsi le château de Melzéar, où s'est installée la secte, La Mothe-Saint-Héray, Melle et son tribunal, ainsi que certains environs de Périgné.

Jean-Paul Bouchon

Les fermes isolées du Mellois, certains paysages étouffants, crédibilisent cette histoire

NATIONALE

Demain, ce sera Noël. Pour les autres, évidemment.

Un 23 décembre au soir, un animateur de télévision connu, une vendeuse de parfums dans une grande surface, une petite fille en fugue et une chienne en maraude finissent par se retrouver sous l'abribus d'une zone commerciale. L'animateur est en carafe à la suite d'un gigantesque accident autoroutier. La vendeuse a quitté prématurément le rayon qu'elle ne supportait plus pour rentrer chez elle. La petite fille a quitté ses parents alors qu'ils s'enguirlandaient après une sortie de route et leur atterrissage dans un terrain vague situé très à l'arrière de la zone commerciale. La chienne cherche à manger ou un mâle (selon la réalisatrice).

Cela se passe en région parisienne selon le site internet de l'auteur et en fait dans une zone commerciale niortaise bien connue.

Un instant, on a l'impression que ces esseulés d'horizons divers viennent de se trouver et qu'ils vont quitter ensemble la désastreuse poésie urbaine de la zone commerciale. Et puis non ! Le taxi commandé depuis bien longtemps par l'animateur sur son portable arrive enfin. La vendeuse et la petite fille montent dans le dernier bus vers Saint-Maixent. Et la chienne reste sur le carreau. Demain, ce sera Noël. Pour les autres, évidemment. ***J.-P. B.***

ENSEMBLE, NOUS ALLONS VIVRE UNE TRÈS, TRÈS GRANDE HISTOIRE D'AMOUR

«Le studio de Saint-Chartres»

C'est la quatrième fois qu'un film de Pascal Thomas est tourné en partie dans le Poitou-Charentes, surnommé «le studio de Saint-Chartres» par le réalisateur. La région sert de cadre à cette comédie romantique où Dorothée et Nicolas, atteints d'un coup de foudre réciproque, tentent désespérément de vivre leur histoire d'amour soumise au poids du hasard. Pour l'occasion, Julien Doré est coiffeur pour hommes dans un salon d'Airvault (Visage Coiffure) et une voie ferrée de Saint-Laurent-sur-Sèvres devient le lieu d'une tentative de suicide burlesque. Des scènes ubuesques et hilarantes complètent cette parenthèse enchantée, à travers laquelle Pascal Thomas rend hommage à son département natal, les Deux-Sèvres. ***F. C.***

L'ACCORDEUR

Le film noir qui a gagné le public

Court métrage à l'humour noir et aux dialogues ciselés, *L'Accordeur* a parcouru un long chemin jusqu'à sa récompense lors de la 37e cérémonie de Césars par le prix du meilleur court métrage. Olivier Treiner a voulu croiser différents thèmes comme le monde de la musique, la dissimulation, mais aussi la soif de perfection qui pousse le protagoniste, un jeune pianiste virtuose interprété par Grégoire Leprince-Ringuet, à se faire passer pour aveugle afin d'attirer l'attention sur lui. Le film est également l'occasion d'un clin d'œil au 7e art. Comme le rappelle le réalisateur : *«Le héros, comme un cinéaste ou une caméra, choisit ce qu'il veut montrer et ce qu'il veut cacher.»*

D'ailleurs, en plus de ses influences hitchcockiennes, Olivier Treiner se déclare inspiré par des réalisateurs avec lesquels sa génération a grandi, tels que David Lynch ou les frères Cohen. Mais il revendique également un goût pour les grands dialoguistes français comme Henri Jeanson.

Le jeune cinéaste affirme que son envie de tourner à Poitiers tient à la découverte de l'auditorium du TAP, *«un coup de foudre»*. Ainsi la grande majorité de l'équipe technique a été recrutée à Poitiers, comme Alexis Blithikiotis, deuxième assistant réalisateur ou encore Marc Mothé, électricien, et Élodie Gaillard, habilleuse. Le court métrage, qui a été diffusé pour la première fois en mars 2012 sur France 3, a remporté le César du meilleur court métrage 2012 et plus de soixante prix dans une centaine de festivals. Plus de la moitié étaient des prix du jury et du public.

Victoria Gerontassiou

Grégoire Leprince-Ringuet et Olivier Treiner sur le tournage de *L'Accordeur* d'Olivier Treiner (2011)

DERRIÈRE LES MURS

Depuis la mort prématurée de sa fille, Suzanne, jeune écrivain, est en manque totale d'inspiration face à sa détresse et son sentiment de culpabilité. Elle rejoint la campagne pour s'isoler et retrouver le goût d'écrire. Mais cette épreuve tourne au cauchemar, Suzanne étant victime de fréquentes hallucinations alors que des disparitions de fillette sèment le trouble dans le village. Le temps du film, la Vienne offre le château de Ternay pour le tournage de quelques scènes angoissantes, où Laetitia Casta incarne une romancière troublante, égarée entre sa dépression et ses visions. ***F. C.***

MOUCHE

Au fil de l'eau

On ne sait, au juste, si c'est la Loire paresseuse, la Charente alanguie ou bien la Seine endormie entre Asnières et Maisons-Laffitte comme dans la nouvelle de Maupassant, mais c'est elle assurément, la rivière, le personnage principal de *Mouche*, – et l'accent canadien de la jeune héroïne n'y changera rien. *«Une femme, c'est indispensable dans un canot»*, prétend ingénument le narrateur de Maupassant, et nos jeunes amis vont donc aller, pendant ces deux jours, entre canotage et pêche, à la rencontre du mystère féminin, aussi évident et proche qu'étourdissant. C'est l'été, l'ivresse de la liberté, la folie des seize, dix-sept ans, et les rires et les larmes ; ce sont les berges à la fois sauvages et familières, les arbres bruissants, le bourdonnement des insectes, et le courant inassouvi qui illumine ces aventures modestes et grandioses du côté de l'impétueuse Gartempe. Est-il plus inoubliable enchantement qu'une jeune fille mollement endormie près de soi dans un canot, et dont l'image va se berçant au fil de l'eau ? ***J.-P. C.***

Mylène Saint-Sauveur dans *Mouche* de Jean Denizot (2006)

VIENNE

Laetitia Casta dans *Derrière les murs* de Pascal Sid et Julien Lacombe (2011)

LES ZOZOS de Pascal Thomas (1972) avec Frédéric Duru, Edmond Raillard et Annie Colé. Tournage près de Moncontour et premier film du réalisateur originaire de Saint-Chartres. Un an avant *Pleure pas la bouche pleine*.

UN NEVEU SILENCIEUX de Robert Enrico (1979). Séquences tournées à Nouaillé-Maupertuis.

À L'OMBRE DU FOU de Pascal Beaumier (1987). Tournage du côté de L'Isle-Jourdain.

LA PETITE VOLEUSE de Claude Miller (1988) sur un scénario de François Truffaut avec Charlotte Gainsbourg. Séquences à Poitiers.

AUX YEUX DU MONDE d'Éric Rochant (1991) avec Yvan Attal, Kristin Scott-Thomas et Charlotte Gainsbourg. Tournage près de Fleuré sur la RN 147, près de Jaunay-Clan du côté de Nanteuil, sur la RN 10 à la sortie de Vivonne.

Eric Rochant

VAN GOGH de Maurice Pialat (1990) avec Jacques Dutronc et Elsa Zylberstein. Séquences filmées à Saint-Rémy-sur-Creuse.

JEANNE D'ARC de Luc Besson (1998). Une scène tournée dans la salle des Pas Perdus du palais des Ducs d'Aquitaine, à Poitiers. Pour un plan de quelques secondes dans un château d'Angleterre !

> 2002 **APRÈS TOUT**, court métrage de César Campoy (2002). Tourné à Poitiers et Chauvigny. Avec Judith Henry.

SOPHIE S'ENFLAMME, court métrage de Christophe Leraie (2002). Tourné à Neuville-de-Poitou, au Parc du Futuroscope et en forêt de Scévolles en septembre 2001. Avec Isabelle Girardet et Bruno Subrini.

> 2003 **MA LANGUE AUX CHATS**, court métrage de Martin Hardouin-Duparc (2003). Tourné à Poitiers du 3 au 10 avril 2002. Production Cap Sud. Avec Maud Pilat Detto Braida, Frédérique Gage et Brigitte Réau.

L'ÉCHANGE d'Aymeric Bertrand Vincent (2003). Tourné les 13 et 14 juin 2002 à Poitiers. Avec Aymeric Bertrand Vincent.

L'INSTANT SUIVANT, court métrage de Catherine Dalfin (2004). Tourné à Châtellerault du 19 au 29 mars 2003. Chaz Productions. Avec Marie-Céline Tuvache, Bernard Blancan et Vincent Branchet.

> 2004 **DU COQ À L'ÂNE**, court métrage d'Anne Rouger (2004). Tourné à Romagne. Production lycée Guy-Chauvet. Avec Odette Mezyl.

UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES de Jean-Pierre Jeunet (2004). Tourné au camp militaire de Montmorillon du 6 octobre au 21 novembre 2003. 2003 Productions et Warner Bros Pictures. Avec Audrey Tautou, Gaspard Ulliel, Clovis Cornillac, Marion Cotillard, Dominique Pinon, Jodie Foster, Jean-Pierre Daroussin et Dominique Bettenfeld.

ÉCHAFAUDAGES, court métrage de David Oelhoffen (2004). Tourné à Poitiers, dans les locaux de Poitou-Charentes Tournages, du 8 au 11 novembre 2003. Novaprod. Avec Jean-Yves Lissonnet, Samir Guesmi et Lison Riess.

> 2005 **LE HORMOI**, court métrage de Julien Foucher (2005). Tourné à Poitiers en février 2004.

> 2006 **PAUL**, court métrage de Philippe Uchan (2006). Tourné à Cernay le 18 avril 2005. Production Madré Films. Avec Clémentine Célarié.

Vienne

SODIUM BABIES, CHAPITRE II, court métrage de Julien et Benoît Decaillon (2006). Tourné à Poitiers du 21 au 25 septembre et du 31 octobre au 2 novembre 2005. Cut up production, Les films de la Lymphe.

DEDANS/DEHORS, court métrage de Judith Abensour (2006). Tourné à Poitiers du 27 au 31 octobre 2005. Production Bandonéon.

> 2007

MOUCHE, court métrage de Jean Denizot (2007). Tourné à Angles-sur-Anglin et Moussac du 5 au 10 juillet 2006. Production Aurora Films. Avec Mylène Saint-Sauveur, Tom Bracquart, Amaury Bouchareb, Julien Lagrange et Salim Djennane.

VAGABONDAGES
Série (40 x 1 mn) de Gilles Dubroca et Bruno Roche (2005). Tourné du 12 au 23 octobre 2004 au Futuroscope. Production Maia.com.

> 2010

CABOSSÉES, court métrage de Louise de Prémonville (2010). Tourné à Marnay du 20 au 24 avril 2009. Production Kaleo Films. Avec Ambre Rochard, Louis Lefebvre, Lou Sultan, Gauthier Babo et Ludo Harlay.

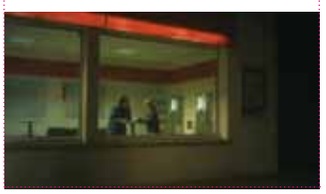
Ambre Rochard

À L'ARRACHÉ, court métrage de Paul Manate (2010) pour la Collection Canal +. Tourné à Poitiers du 9 au 11 décembre 2009. Production Tingo Films. Avec Vikash Dhorasoo et Ludovic Berthillot.

Vikash Dhorasoo

DERRIÈRE LES MURS de Pascal Sid et Julien Lacombe (2011). Tourné près Saint-Savin-sur-Gartempe, du 22 juin au 20 juillet 2010. Production Sombrero Films. Avec Laetitia Casta, Thierry Neuvic et Jacques Bonnafé. Premier film tourné en 3D en France.

INNOCENTE de Samuel Doux (2011). Tourné autour de la N 10 du 29 août au 4 septembre 2010. Production Silex Films. Avec Lolita Chammah, Bruno Todeschini et André Oumansky.



> 2012

FEU, court métrage de Stéphanie Vasseur (2012). Tourné à Poitiers du 23 au 29 mars 2010. 24 Mai Production. Avec Denis Ménochet et Judith El Zein.

JE SENS LE BEAT QUI MONTE EN MOI, moyen métrage de Yann Le Quellec (2012). Tourné à Poitiers du 15 au 28 juillet 2010. Production White Light Films. Avec Serge Bozon et Rosalba Torres Guerrero.

DRÔLE D'OISEAU, court métrage de Basile Charpentier et Hélène Nemec (2012). Tourné à Poitiers du 17 au 21 octobre 2011. Production Studio Grenouille.

ULTRASONS (appelé aussi *On n'est pas des chiens*), court métrage de May Bouhada (2012). Tourné à Poitiers (ZUP des Couronneries) et Châtellerault (conservatoire Clément-Janequin) du 22 au 31 octobre 2011. La Luna Production. Avec Juliette Damy.

LE PREMIER PAS, court métrage de Jonathan Comnène (2012). Tourné à la patinoire de Poitiers fin octobre 2011. Pickpocket productions. Avec Julian Donica, Mélissa Ganem, Grigori Manoukov, Tristan Perochon et Floria Otaï.

Warner - Calvo

***Un long dimanche de fiançailles* de Jean-Pierre Jeunet (2004). Tourné au camp militaire de Montmorillon.**

SILENCE RADIO, court métrage d'Atul Srivastav (2007). Tourné à Poitiers du 6 au 13 août 2006. Production GREC. Avec Vincent Grass, Julien Bouanich et Claudine Vincent.

> 2008

ICI, LÀ, EN BAS, court métrage de Lise Lefèvre (2008). Tourné à Poitiers du 28 février au 1er mars 2007. Production Offshore. Avec Laurie Leffret, Antoine Laurent et Cloé Lefèvre.

L'ANTIVIRUS, court métrage de Benoît Forgeard (2008). Tourné sur le campus de Poitiers le 24 août 2007. Production Eccefilm. Avec Alka Balbir, Tina Becker, Nora Hamzaoui et Darius.

> 2011

LA QUARANTIÈME MARCHE, court métrage de Nicolas Saada (2011). Tourné au TAP de Poitiers en 2010 pendant les Rencontres internationales Henri Langlois. Production Les Films du Bélier. Avec Grégoire Leprince-Ringuet et Marie Carpentier.

L'ACCORDEUR d'Olivier Treiner (2011). Tournée à Gencay et à Poitiers (TAP, Le Petit Lafond) du 4 au 11 mai 2010. Production 2425 Films. Avec Grégoire Leprince-Ringuet, Grégory Gadebois et Danièle Lebrun. César du meilleur court métrage 2012.

DES CLAQUES QUI SE PERDENT, court métrage d'Alexandre Senéquier (2012). Tourné à Coussay-les-Bois du 9 au 16 avril 2011. Production Anoki. ❊

POLAROID SONG, court métrage d'Alphonse Giorgi et Yann Tivrier (2012). Tourné au Confort moderne à Poitiers et aux studios Virecourt de Benassay du 10 au 19 mai 2011. Productions Red One. Avec Audrey Giacomini, Nolwenn Auguste, Dominique Bettenfeld, Bruno Sanches et Deila Vogur.

VÉHICULE-ÉCOLE, court métrage de Benjamin Guillard. Tourné au dépôt de bus Vitalis à Poitiers du 5 au 10 février 2012. Lionceau Films. Avec Olivier Saladin.

COSNEY ISLAND GIRL, court métrage de Richard Franck. Tourné à Poitiers et alentours du 11 au 16 juin 2012. Production Atopic.

LAZARE de Raphaël Etienne. Tourné du 14 au 21 mai 2012 à Poitiers et Jaunay-Clan. Production : Bathysphère. Avec Swann Arlaud.

Gérard Martron

ROAD-MOVIES

Yoland Moreau et Gérard Depardieu dans *Mammuth* (2010) Tournage à Angoulême.

TERRE PROMISE, moyen métrage de Pascal Lahmani (2006). Tourné dans les Deux-Sèvres à Beauvoir-sur-Niort (forêt de Chizé), en Charente à Cognac, Segonzac, Bouteville, Châteauneuf-sur-Charente, Jarnac, Touvérac, en Charente-Maritime à Rochefort (pont transbordeur), Royan (église Notre-Dame), Saint-Palais, Barzan, Mortagne-sur-Gironde du 15 au 29 juin 2005. Production Bianca Films. Avec Fred Gélard, Jacques Develay, Elsa Galles, Maries Desgranges et Antoine Basler.

MEURTRIÈRES de Patrick Grandperret (2006). Tourné à La Rochelle et dans l'île de Ré du 5 septembre au 22 octobre 2005. Production Les films du Worso. Avec Hande Kodja, Céline Sallette, Gianni Giardinelli et Pierre Renverseau.

DONNE-MOI LA MAIN de Pascal-Alex Vincent (2008). Tourné dans la Vienne à Voulon, en Charente à Confolens, Angoulême, Vaine, en Charente-Maritime à Dampierre-sur-Boutonne, Tonnay-Charente, Brouage, du 2 au 22 octobre 2006. Production Local Films. Avec Victor Carril, Alexandre Carril, Anaïs Demoustier et Katrin Sass.

THELMA, LOUISE ET CHANTAL de Benoît Pétré (2010). Tourné en Charente-Maritime au château de la Roche-Courbon, Châtelaillon-Plage, Angoulins, dans la Vienne au château de Périgny, à Poitiers, Châtellerault et Cheneché du 20 mai au 20 juin 2009. Production La fabrique 2. Avec Jane Birkin, Caroline Cellier et Catherine Jacob.

Catherine Jacob, Jane Birkin et Caroline Cellier

MAMMUTH de Benoît Delépine et Gustave Kervern (2010). Tourné en Charente à Angoulême, Vars et en Charente-Maritime à Saint-Palais-sur-Mer du 27 juillet au 28 août 2009. GMT Production. Avec Gérard Depardieu, Yolande Moreau, Anna Mouglagis, Isabelle Adjani, Benoît Poelvoorde, Dick Annegarn, Siné, Bouli Lanners, Alvert Delpy, Miss Ming et Bruno Lochet.

Elsa Galles, Fred Gélard et Jacques Develay dans *Terre Promise* (2006)

TERRE PROMISE

En compagnie de son ami Virgile, Omer arpente les routes du Poitou à la recherche de son passé et de sa famille inconnue, à bord d'un side car. Pour vivre, ils forment «les étonnants Omer et Virgile» à travers un spectacle déjanté qu'ils produisent dans les différents villes qu'ils croisent, comme Niort, Cognac ou Rochefort. Ils s'arrêtent notamment à l'hôtel Le Primevera de Saint-Palais, à Notre-Dame de Royan, dans l'Auberge des Monards de Bazan. Ils feront d'extravagantes rencontres lors de ce moyen métrage décalé, qui dévoile finalement la schizophrénie du protagoniste.

F. C.

***Père et Maire*, Christian Rauth et Sébastien Knafo lors du tournage de l'épisode 24 dans la cabane au Chêne vert à Grassac en Charente.**

SÉRIES TV

CHARENTE

L'INSTIT

Pour France 2, épisodes (2 x 90 mn) *Aurélie* de Roger Kahane (2001), tourné à Villebois-Lavalette et à l'étang du Do à Rougnac en août 2001. Avec Gérard Klein, Éric Bonicatto, Marie Béraud, Suzanne Legrand et Jenny Clève.
La Main dans la main de Roger Kahane (2001), tourné à La Vallette-Villars et La Rochefoucauld en septembre 2001. Avec Gérard Klein et Rémi Garros. Épisodes *Adrien* et *Privé d'école* de la saison 9 (2 x 90 mn). Série de Jean Sagols (2004). Tournée à Magnac, Touvre, Bassac, Mouthiers, Boëme et Vibrac du 26 juillet au 30 août 2003. Production JLA/Hamster. Avec Gérard Klein.

LES MONOS

Épisode *La Loi du silence* (saison 4 de la série), de Williams Crépin (2003). Tourné à Saint-Cybardeaux du 8 juillet au 3 août 2002. Gétévé Productions. Avec Thierry Redler, Éric Metayer et Jonathan Tiecoura.

UNE FILLE D'ENFER

Série pour France 2 (épisodes 1 à 13, de 26 mn) de Pascal Lahmani et Bruno Garcia (2004). Tournée à Angoulême du 6 octobre au 3 décembre 2003. Production Télé Images Kids. Avec Leslie Bevillard, Jennifer Kerner, Anaïs Valade, Stéphane Godefroy et Véronique Descamps.

Une fille d'enfer, tournage à Angoulême, rue du Minage

Série (épisodes 14 à 26, de 26 mn) de Lahmani et Figon (2005). Tournée à Angoulême du 9 mars au 27 avril 2004. Production Télé Images Kids. Avec Leslie Bevillard, Olivia Perez, Elodie Bollée et Geoffrey Sauveaux.

SOS 18

Série pour France 3, saison 1 et 2 (épisodes 4 à 9) de Dominique Baron (2005). Tourné à Angoulême du 24 avril au 5 août 2004. JLA Productions. Avec Patrick Raynal, Arnaud Bédouet, Virgine Caliari et Yannick Soulier.
Saison 3 (une partie) de Dominique Baron (2006). Tourné à l'Isle-d'Espagnac et Saint-Yrieix du 23 mai au 5 août 2005. JLA/Hamster Productions. Avec Patrick Raynal, Arnaud Bédouet, Virgine Caliari, Yannick Soulier, Mohamed Hicham et Fance Zobda.

SOS 18, Patrick Raynal.

Saison 3 de Bruno Garcia (2007), épisodes 5 *Chienne de vie* et 6 *Insalubre*, tournés du 3 mai au 7 juillet 2006, et saison 4 de Patrick Jamain (2007), tournée du 2 octobre au 7 décembre 2006 à Angoulême et Saint-Yrieix. JLA Productions. Avec Patrick Raynal, Arnaud Bédouet, Virgine Caliari, Yannick Soulier, Manuela Lopez et Sylvain Kantan.
Saison 5 (6 épisodes) de Nicolas Picard (2008). Tournée à Saint-Yrieix et dans L'Isle-d'Espagnac du 14 mai au 13 juillet 2007. JLA Productions. Avec Patrick Raynal, Sylvain Kantan, Manuela Lopez, Lara Guirao, Mohamed Hicham et France Zobda.
Saison 6 (6 épisodes) de Jean Sagols (2009). Tournée du 12 mai au 9 juillet 2008 en Charente. Épisode 31

(*Déséquilibre*) tourné à Soyaux.
Épisode 32 (Soleil noir) tourné à Villebois-Lavalette.
Épisode 33 (*Le Prestige de l'uniforme*) tourné à Saint-Yrieix.
Épisode 34 (*À contresens*) tourné à Jarnac.
Épisode 35 (*Haute Tension*) tourné à Angoulême.
Épisode 36 (*Pour un portable*) tourné à Rouillac. JLA Productions. Avec Patrick Raynal, Sylvain Kantan, Manuela Lopez, Lara Guirao, Mohamed Hicham, France Zobda, Delphine Le Floch et Patrick Topaloff.

SABLE NOIR

Pour Ciné-Cinéma Frisson et Canal Jimmy. Saison 1 (5 épisodes de 26 mn) et saison 2 (3 épisodes de 26 mn) : *Corps étranger* d'Éric Valette (2006), tourné à Aubeterre-sur-Dronne et Chalais du 31 octobre au 5 novembre 2005. Avec Serge Hazanavicius et Claude Perron.
La Villa du crépuscule de Doug Headline (2006), tourné à Chasseneuil-sur-Bonnieure du 21 au 26 novembre 2005. Avec Cédric Chevalme et Catriona MacColl.
La Maison de ses rêves d'Olivier Megathon (2006), tourné au Gond-Pontouvre du 12 au 17 décembre 2005. Avec Hélène de Fougerolles et Éric Savin.
Alphonse Funèbre de Samuel le Bihan (2006), tourné à Aubeterre-sur-Dronne du 12 au 17 décembre 2005.Cartel Productions. Avec Géralde Laroche et Michel Duchaussoy.
En attendant le bonheur d'Harry Cleven (2007). Tourné à Cognac du 9 au 14 janvier 2006. Cartel Production. Avec Dominique Pinon, Nadia Fossier, Benjamin Guyot et Elina Löwensohn.
Saison 2 «Vampyres». *Les Âmes bâtées* de Benjamin Holmsteen (2008). Tourné à Aubeterre-sur-Dronne du 13 au 24 septembre 2007. Avec Louise Monot, Anémone et Jackie Berroyer.
In memorian d'Hugo Veludo et Victor Jacquier (2008). Tourné à Saint-Brice du 13 au 20 mai 2007.
La Nuit éternelle d'Alexis et Jonathan Ferrebeuf (2008). Tourné à Aubeterre-sur-Dronne du 23 avril au 2 mai 2007. Cartel Production. Avec Abdelkrim Bahloul, Joël Pyrène et Lilou Fogli.
Eden de Bruno Merle. Tourné du 21 au 29 août à Saint-Dizan-du-Gua.
La Légende de sang de Julien Séri (2009). Tourné à Aubeterre-sur-Dronne, Cognac et Angoulême du 1er juin au 20 juin 2008. Cartel Productions. Avec Philippe Bas, Lilou Fogli, Tarubi Wahid Mosta et Bernard Blancan.

PÈRE ET MAIRE

Série (90 mn) pour TF 1. Saison 4, épisode 11 (*Amélie*) de Patrick Volson tourné à Angoulême du 11 octobre au 10 novembre 2004, et épisode 12 (*Une deuxième vie*) de Régis Musset tourné à Angoulême du 22 novembre au 17 décembre 2004. Aubes Productions. Avec Christian Rauth, Daniel Rialet, Cécile Auclert et Gérard Hernandez.
Saison 5 tournée à Angoulême et Saint-Yrieix. Épisode 13 (*Votez pour moi*) d'Olivier Guignard, du 7 mars au 4 avril 2005.
Épisode 14 (*Les Liens du cœur*) de Gilles Behat (2006), tourné du 2 au 20 juin 2005. Avec Christian Rauth, Daniel Rialet, Cécile Auclert et Gérard Hernandez.
Épisode 15 (*Seconde chance*) de Pascal Heylbroeck (2006), tourné du 3 au 30 octobre 2005.
Épisode 16 (*L'Amie perdue*) de Laurent Levy (2006), tourné du 7 novembre au 3 décembre 2005.
Épisode 17 (*Nicolas*), de Pascal Heylbroeck (2007), tourné du 6 septembre au 3 octobre 2006 et épisode 18 (*Double vie*), de Pascal Heylbroeck (2007), tourné du 16 octobre au 6 novembre 2006 à Bassac et Angoulême. Aubes Productions. Avec Christian Rauth, Daniel Rialet, Sébastien Knafo, Cécile Auclert et Gérard Hernandez.
Saison 6 de Pascal Heylbroeck (2008) et tournée à Angoulême, Saint-Yrieix et Bassac. Épisode 19 (*Poids plume*) tourné du 4 au 25 juin 2007.
Épisode 20 (*Un plus petit que soi*) tourné du 18 septembre au 12 octobre 2007.

Épisode 21 (*Ah la famille !*) tourné du 19 novembre au 17 décembre 2007. Aubes Productions. Avec Christian Rauth, Sébastien Knafo, Cécile Auclert, Didier Brice, Thierry Heckendorm et Gérard Hernandez.
Saison 7. Épisode 22 (*Miracle à Ville-Grand !*) de Laurent Lévy (2009). Tourné à Bassac, au studio Aredi à Saint-Yrieix, Cognac et Angoulême du 18 août au 5 septembre 2008.
Épisode 23 (*La Passion de Marie-France*) de Pascal Heylbroeck (2009). Tourné à Angoulême, Bassac, au studio Aredi à Saint-Yrieix et au Gond-Pontouvre du 24 novembre au 19 décembre 2008. Avec Véronique Baylaucq.
Épisode 24 (*La Reconquête*) de Vincent Giovanni (2009). Tourné à Angoulême, Bassac au studio Aredi à Saint-Yrieix et au Gond Pontouvre du 6 au 31 juillet 2009. Aubes Productions. Avec Christian Rauth, Sébastien Knafo, Cécile Auclert, Didier Brice, Thierry Heckendorm et Gérard Hernandez.

CAMPING PARADIS

Épisode 2 (Lorsque l'enfant paraît) de Sylvie Ayme (2008). Tourné à Montbron du 28 août au 24 septembre 2007. JLA Productions. Avec Laurent Ournac, Pincess Erika, Jennifer Lauret, Patrick Guérineau, Géraldine Lapalus et Olivier Saladin.
Épisode 3 (L'Oncle d'Amérique) de Philippe Proteau (2009). Tourné à Montbron du 4 au 30 août 2008. JLA Productions. Avec Laurent Ournac, Pincess Erika, Jennifer Lauret, Patrick Guérineau, Géraldine Lapalus et Olivier Saladin.

LES FAUVES

Série pour TF1 (2 x 52 mn) de José Pinheiro (2009), épisodes 1 (*Premier pas*) et 2 (*Épreuve de fer*). Tournés au studio Aredi à Saint-Yrieix du 8 au 13 décembre 2008. Aubes Production. Avec Karl Evrard Landler et Armelle Deustch. Jamais diffusé par TF1.

JOSÉPHINE ANGE GARDIEN

Pour TF1 (90 mn). Épisode 45 (*Au feu la famille !*) d'Henri Helman (2009). Tourné à Ruffec du 26 mai au 11 juin. DEMD Prod. Avec Mimie Mathy, Jean-Michel Tinivelli et Marina Golovine.

Mimie Mathy

Aurélien Faidy

VICTOIRE BONNOT

Série pour M6 (90 mn). Épisode 1 (*Addiction*) de Philippe Dajoux (2010). Tourné à Angoulême (lycée Saint-Paul) du 17 août au 11 septembre 2009. VAB Production. Avec Valérie Damidot, Anne-Sophie Franck, Lila Salet et Shirley Bousquet.
Épisodes 2 et 3 (*Le secret*, *Les Masques tombent*) de Philippe Dajoux (2011). Tournés à Angoulême (lycée Saint-Paul) du 6 avril au 4 mai et du 16 août au 11 septembre 2010. VAB Production. Avec Valérie et Roxane Damidot, Catherine Jacob, Arthur Mazet et Mathieu Spinosi.
Épisodes 4, 5 et 6 (*Un enfant sur les bras, Dis mois d'où tu viens, Mal dans ma peau*) de Vincent Giovanni (2012). Tournés à Angoulême (lycée Saint-Paul), Dirac et Saint-Yrieix du 11 avril au 6 mai, du 4 au 30 juillet et du 10 octobre au 5 novembre 2010. VAB Productions. Avec Valérie Damidot, Michèle Moretti et Chantal Lauby.

LA NOUVELLE MAUD

Série pour France 3. Saison 1 (6 x 52 mn) de Bernard Malaterre (2010). Tournée à Aubeterre-sur-Dronne du 14 septembre au 4 décembre 2009. Merlin Productions. Avec Emma Colberti, Gérard Rinaldi, Hugo Brunswick, Marie Béraud, Pierre Deny, Valérie Mairesse, Catherine Allégret, Sophie Le Tellier et Hélène Coulon. Saison 2 (6 x 52 mn) de Régis Musset (2012). Tournée à Aubeterre-sur-Dronne du 9 mai au 17 juin et du 19 septembre au 29 octobre 2010. Merlin Production. Avec Emma Colberti, Gérard Rinaldi, Hugo Brunswick, Marie Béraud, Pierre Deny, Valérie Mairesse, Catherine Allégret, Didier Poulain et Nathalie Kirzin.

Gérard Rinaldi et Emma Colberti.

LE SANG DE LA VIGNE

Série pour France 3 (90 mn). Épisode 2 (*Le Dernier Coup de Jarnac*) de Marc Rivière (2012). Tourné à Segonzac, Bourg-Charente, Châteauneuf, Angoulême, Jarnac et Cognac du 27 juin au 23 juillet 2010. Production Telecip. Avec Pierre Arditi, Catherine Demaiffe, Delphine Rich, Marisa Berenson, Vincent Wintherhalter et Nicolas Vaude.

Alberto Bocos

Laurence Boccolini dans *Mademoiselle Joubert*.

CŒUR OCÉAN

Avec *Cœur Océan* – série créée en 2006 – l'île de Ré devient le lieu des frasques adolescentes. Embrassades baveuses, tongs fluorescentes et couchés de soleil fatigués rythment les cœurs de nos vacanciers en quête d'amour. Alex, Mattéo et Pierre, la peau enduite de crème solaire, bombent leurs torses devant Daphné et Cynthia absorbées dans leur manucure estivale. Une première scène prometteuse, sur la plage de La Couarde tapissée pour l'occasion de parasols à pois et de serviettes grand-mère. Pierre et Daphné se cherchent timidement autour d'un cocktail psychédélique, quant à Cynthia, elle lorgne du côté d'Alex et Mattéo sur un voilier pour enfants. Après une promenade à bicyclette le long des villas et des demeures saisonnières, nos cinq protagonistes retournent vaquer à leurs occupations. De par sa longévité, la série a vu toute une génération d'acteurs se succéder au fil des saisons. L'océan ballote toujours leurs histoires faites de châteaux de sable, de glaces et de bouteilles de shampoing. ***A. M.***

***Cœur océan*, sur le VW : Leslie Lavandier et Myriam Bella puis de gauche à droite : Nassim Boutelis, Kevin Chamotte, Jean-Luc Joseph, Emilie Granier, Marie Bobulesco et Mickaël Trodoux**

CHARENTE-MARITIME

CLAIRE BELLAC MÉDECIN DE FAMILLE

Série pour TF1. Épisodes 2 et 3 de Denis Malleval (2003). Tournés à La Rochelle du 28 octobre 2002 au 11 janvier 2003. Production Son et Lumière. Avec Véronique Jeannot, François-Eric Gendron, Rudi Rosenberg, Claude Gensac et Katty Loisel.

MA TERMINALE

Série pour M6 de Stéphane Meunier (2005). Tournée à Rochefort (lycée Merleau-Ponty) du 29 mars au 2 avril et du 13 avril au 22 mai 2004. Production Adventure Line Prod. Avec James Champel, Laure Vencia, Clément Aubert et Sandra Leclerc.

LA BATTANTE

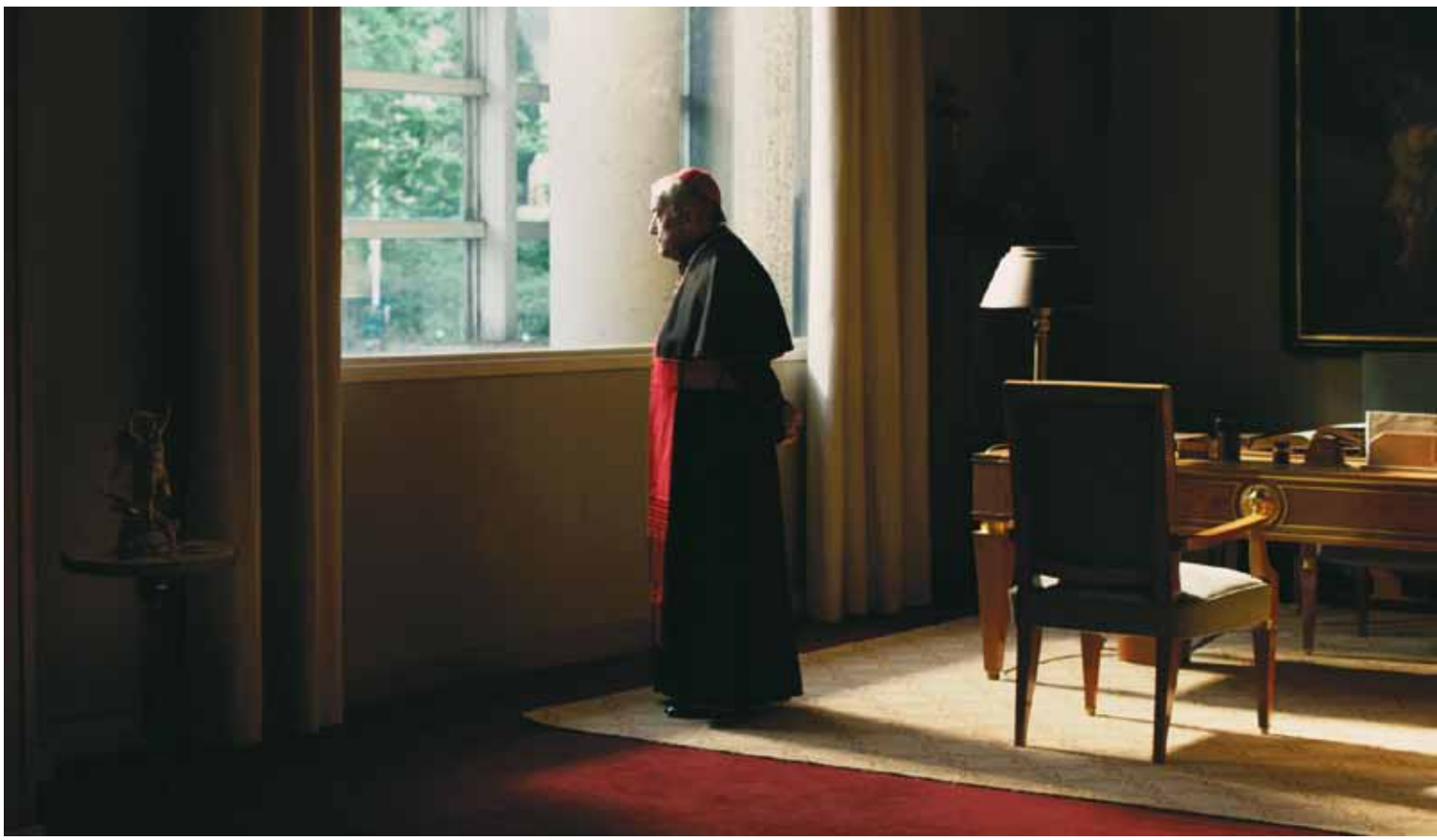
Série pour TF1 (4 x 70 mn) de Didier Albert (2005). Tournée à La Rochelle et Talmont du 11 avril au 21 mai 2004. Ego Production. Avec Alexandra Vandernoot et Xavier Deluc.

LES MARIAGES D'AGATHE

Série pour M6 (2 épisodes de 52 mn) de Stéphane Kappès (2006). Tournée à Marans du 31 mars au 29 avril 2005. Production Lizland Films. Avec Constance Dollé, Alain Bouzigues et Richaud Valls.

MADEMOISELLE JOUBERT

Série pour TF1 (90 mn). Épisode 1 (*Le Nouveau*) de Vincenzo Marano (2006). Tourné à La-Couarde-sur-Mer du 31 mars au 29 avril 2005. Production Image et Compagnie. Avec Laurence Boccolini, Marvin Benhaïm, Patrice Juiff, Philippe Uchan, Elodie Yung et Rochelle Redfield.
Épisode 2 (*Chagrins d'amour, ou Chagrin caché*) de Claudio Tonetti (2007). Tourné à La Couarde, Ars-en-Ré et La Rochelle du 31 janvier au 27 février 2006.
Épisode 3 (*Dans un trou de souris*) d'Eric Summer (2007). Tourné à La Flotte-en-Ré et Ars-en-Ré du 9 octobre au 4 novembre 2006. Production Image et Compagnie. Avec Laurence Boccolini, Marvin Benhaïm, Patrice Juiff, Philippe Uchan, Elodie Yung, Christine Lemler, Alexandre Thibault, Sylvie Laguna et Valeria Cavalli.
Épisode 4 (*En toute amitié*) de Didier Albert. Tourné à Villebois-Lavalette (Charente) du 4 décembre 2008 au 3 janvier 2009. Production Image et compagnie. Avec Laurence Boccolini, Philippe Uchan, Jean-Louis Foulquier, Nathalie Courval, Patrice Juiff et Marvin Benhaïm.



Alberto Bocos

Michel Duchaussoy dans *Ainsi soient t-ils*. Tournage dans la caserne Canclaux à Saint-Maixent-l'École et Notre-Dame de La Rochelle.

AINSI SOIENT-ILS

Au séminaire des Capucins, l'énigmatique Père Fromenger accueille cinq étudiants sur la voie de la prêtrise. Encore indécis sur leurs anciennes vies et confrontés à la réalité ils désenchantent sur leur foi en Dieu et en l'Homme. Des relations familiales et amoureuses conflictuelles viennent troubler leurs esprits et leurs espoirs. Alors qu'ils s'impliquent dans l'évacuation d'un camp de réfugiés, la situation s'envenime et précipite la séparation de leur fraternité. La hiérarchie ecclésiale soumise aux pressions de la Chine pour nommer un évêque fait aussi face au détournement d'argent du Père Fromenger. Le séminaire devient le lieu des tensions, entre argent et lutte de pouvoir. Filmée à la caserne Canclaux de Saint-Maixent-l'École et dans l'église Notre-Dame de La Rochelle, *Ainsi soient-ils* innove en faisant collaborer les scénaristes lors du tournage et du montage. La série pointe du doigt les travers de l'Église et sa volonté de changer l'image du prêtre. ***A. M.***

FOUDRE

Série pour France 2. Saison 1 de Stéphane Meunier (2007). Les 6 premiers épisodes de la série ont été tournés à La Rochelle du 26 septembre au 7 octobre 2006. Production Eliocom ALP. Avec Joséphine Jobert, Charles Templon, David Tournay et Mouni Farro.

LA LÉGENDE DES TROIS CLÉS

Pour M6. Épisode 2 de la série de Patrick Dewolf (2007). Tourné à Meschers, Talmont, Saintes et La Rochelle du 21 août au 23 septembre, et en Charente à Aubeterre-sur-Dronne, Garat et Marcillac-Lanville du 2 au 7 octobre 2006. Production Nelka Films. Avec Julie de Bona, Julie Gayet, Thierry Neuvic, Michel Duchaussoy, Danièle Lebrun et Julien Crampon.

Eglise monolithe d'Aubeterre-sur-Dronne

Jean-François Baumard

CŒUR OCÉAN

Série pour Fance 2 (26 x 26 mn). Saison 1 de Fabrice Gobert, Charli Béléteau et Thierry Boscheron (2007). Tourné du 3 avril au 30 juin 2006 dans l'île de Ré. Scarlett Production. Avec Caroline Guérin, Raphaël Goldman, Charlotte Désert, Mickaël Trodoux, Cyrielle Voguet et Émilie Granier.
Saison 2 de Charli Beléteau et Fabrice Gobert (2008). Tournée dans l'île de Ré, à La Rochelle et Aytré du 2 avril au 29 juin 2007. Scarlett Productions. Avec Caroline Guérin, Charlotte Désert, Mickaël Trodoux, Cyrielle Voguet et Jean-Luc Joseph.
Saison 3 de Fabrice Gobert et Alexis Charrier (2009). Tournée dans l'île de Ré du 31 mars au 27 juin 2008. Scarlett Production. Avec Caroline Guérin, Mickaël Trodoux, Émilie Granier, Cyrielle Voguet, Leslie Lavandier et Jean-Luc Joseph.
Saison 4 de Bruno Bontzolakis, Alexis Charrier et Fabrice Gobert (2010). Tournée dans l'île de Ré du 31 août au 23 octobre 2009 et du 5 avril au 7 mai 2010. Scarlett Production. Avec Caroline Guérin, Leslie Lavandier et Julien Bravo.
Saison 5 d'Alexis Charrier, Bruno Bontzolakis et Charli Beléteau (2011). Tournée dans l'île de Ré (La Flotte, La Couarde) du 28 mars au 2 juillet 2010. Scarlett Production. Avec Benoît Michel.

L'HÔPITAL

Série pour TF1 (6 x 52 mn) de Laurent Levy (2008). Tournée du 19 mars au 29 juin 2007 à La Rochelle, et en Charente à Saint-Yrieix et au Gond-Pontouvre. Aubes Production. Avec Mélisandre Meertens, Yannick Soulier, Léo Bosco et Jean-Baptiste Marcenac.

SABLE NOIR

Saison 2 Vampyres, épisode *Eden* de Bruno Merle (2008). Tourné à Saint-Dizant-du-Gua du 21 au 29 août 2007. Cartel Productions. Avec Jackie Berroyer, Fanny Valette, Thierry Fremont, Louise Monot, Philippe Bas et Anémone.

VOUS LES FEMMES

Pour Téva. Saison 4 (série 70 x 2 mn) de Christian Merret-Palmair (2011). Tourné à Saint-Georges-d'Oléron, au Château-d'Oléron, à Saint-Pierre-d'oléron, Saint-Trojan-les-Bains et Dolus-d'Oléron du 24 septembre au 6 octobre 2010. CALT Production. Avec Judith Siboni et Olivia Côte.

SAIGON, L'ÉTÉ DE NOS VINGT ANS

Série France 3 (2 x 90 mn) de Philippe Venault (2011). Tournée au château de Saint-Maigrin, à Baignes, Montendre (16), Tonnay-Charente et Rochefort (17) du 28 mars au 29 avril 2010. Production Cinétévé. Avec Théo Frilet, Adrien Saint-Joré, Clovis Fouin, Barbara Probst, Audrey Giacomini et Samuel Labarthe.

VIVE LA COLO

Série pour TF1 (6 x 52 mn). Saison 1 de Dominique Ladoge et Didier Le Pêcheur (2012). Tournée au château de Cramahé à Salles-sur-Mer et à Chef-de-Baie (plage) du 25 juillet au 26 octobre 2010. Production Marathon Images. Avec Virginie Hocq, Julien Boisselier, Titoff, Charlotte de Turckeim, Jean-Louis Foulquier, Raphaël Lenglet, Mhamed Arezki et Julien Barbier.

Alberto Bocos

JEUX DE DAMES

Série pour France 3 (6 x 52 mn, ex-*Les Naufragées*) de François Guérin (2012). Tournée à La Rochelle, Rochefort, Périgny et Fouras du 21 novembre 2011 au 3 février 2012. JLA Productions. Avec Claire Borotra et Samira Lachhab.

DEUX-SÈVRES

AINSI SOIENT-ILS

Série Arte (8 x 52 mn, ex-*Ministères*) de Rodolphe Tissot (2012). Saison 1 tournée à Saint-Maixent-l'École du 4 mai au 15 juin, puis à La Rochelle du 20 juin au 1er juillet 2011. Production Zadig Productions. Avec Jean-Luc Bideau, Thierry Gimenez, Clément Roussier, Julien Bouanich, Michel Duchaussoy, David Baiot, Clément Manuel, Clément Roussier et Samuel Jouy.

VIENNE

UN WHENZHOU À PARIS

Série pour la TV chinoise (30 x 60 min) de Dawei Yin (2008). Tournée à Chasseneuil-du-Poitou et Poitiers du 2 au 25 juillet 2007. Production Zhiang Constant Film & TV. Avec Guoqlang Tang. ❊

MARION MAZZANO

Série pour France 2 (6 x 52 mn) de Marc Angelo (2010). Tournée à la prison de Vivonne avant son ouverture du 10 au 24 août 2009. GMT Production. Avec Estelle Vincent, Bruno Debrandt, Didier Bezace et Thomas Dumerchez. ❊

***Marion Mazzano*, Estelle Vincent. Tournage à la prison de Vivonne**

Jacques Morell

La région fait son cinéma

De gauche à droite, Louis-Do Lencquesaing, Kristin Scott Thomas, Pio Marmaï, Julie Depardieu et Pascal Grégory dans le jardin de la maison alsacienne en 2009.

Depuis 2000, la Région Poitou-Charentes a décidé de faire la part belle au cinéma, grâce à un fonds régional d'aide à la création et à la production cinématographique et audiovisuelle, auquel participent dès le début le département de la Charente, la Charente-Maritime, depuis 2004 les Deux-Sèvres et depuis 2008 la Vienne.

Michaël Salado

Dans le cadre d'une convention de développement cinématographique signée par la Région, ses quatre départements et le CNC, l'action de Poitou-Charentes Cinéma – service dirigé par Pascal Pérennès – s'organise selon trois axes principaux : l'éducation à l'image, la production et la diffusion.
En ce qui concerne l'éducation à l'image (Jean-Claude Rullier), la Région œuvre en faveur de l'animation du réseau de l'éducation artistique au cinéma et à l'audiovisuel, du développement des compétences des médiateurs de l'image et de la coordination du dispositif national «Lycéens et Apprentis au cinéma».
Côté production, elle s'engage via la mise en place d'un service d'accueil des tournages (Marie Perronnet), un fonds d'aides à l'écriture, au pilote ou à la création, et l'attribution de subventions.

En ce qui concerne la diffusion, la Région milite pour la tenue d'avant-premières sur les lieux de tournage et soutient tous azimuts les salles de cinéma pour le passage du 35 mm au numérique, les festivals de cinéma, le marché du film documentaire, les structures de diffusion et les associations de sauvegarde du patrimoine audiovisuel. Ainsi en 2011, ce sont 88 projets qui ont été aidés pour un montant total de 1,896 million d'euros. Ce service est décentralisé au cœur de la «vallée des images» à la maison alsacienne à Angoulême. *A. C.*

Poitou-Charentes Cinéma
2, rue de la Charente
16000 Angoulême
05 45 94 37 81

Denis Gougeon régisseur général

Banquier devenu saltimbanque, Denis Gougeon occupe la fonction de régisseur général sur une bonne partie des plateaux de tournage de Charente-Maritime. *«J'étais chef d'agence bancaire à La Rochelle, mais ma passion c'était la photo et la vidéo, et à l'occasion d'un événement familial, j'ai décidé de changer de vie.»* Après avoir suivi des formations professionnelles, il réalise des documentaires pour le groupe rochelais CGR. Il travaille aussi pour France 2 et Arte et fait des films institutionnels, notamment pour l'université de la Rochelle. CGR met fin à son activité vidéo au moment où les tournages de films, grâce au développement des financements locaux, se multiplient en Charente-Maritime. Denis Gougeon met un pied dans le métier en étant stagiaire sur La Tête haute, un téléfilm de Gérard Jourd'hui avec Eddy Mitchell. Il enchaîne avec un job de régisseur adjoint sur un des téléfilms de la série Docteur Claire Bellac puis devient régisseur général sur le plateau de Suzie Berton, encore un téléfilm, de Bernard Stora avec Line Renaud et André Dussolier. Depuis, il travaille sur un à trois films chaque année.

«Régisseur général, cela veut dire être responsable de tout sur un tournage, du papier hygiénique dans les toilettes jusqu'aux autorisations préfectorales», s'amuse-t-il. Le travail du régisseur général commence en fait très en amont du film, par le repérage de lieux de tournages et des décors. *«Je commence par recevoir un scénario où le réalisateur a donné des indications de décor. Une plage, un café, une maison bourgeoise, etc. Avec mon équipe, je recherche les lieux qui correspondent le mieux, puis nous avons des échanges de courrier et de photos avec le réalisateur et la production. Puis le réalisateur, accompagné du chef décorateur et d'un représentant de la production, vient se rendre compte sur place. Ensuite, je repasse dans les sites retenus pour négocier les conditions financières, signer des contrats avec les propriétaires, en leur versant si besoin une avance. C'est très précis, et tout doit être mentionné. On peut par exemple être amené à ouvrir un bar en pleine nuit, ou encore modifier ou peindre un élément du décor.»*

Denis Gougeon

VEILLER À TOUT. Denis Gougeon s'occupe aussi des autorisations administratives. *«La ville, la préfecture, la police, la gendarmerie, il ne faut oublier personne. Une fois j'avais oublié de prévenir la douane, et les gabelous sont fait irruption sur un tournage de nuit sur le port de La Pallice. Tout ce remue ménage les avait intrigués. Parfois même je dois prendre contact avec la direction de l'aviation civile, pour éviter qu'un pilote ne vienne faire des ronds dans le ciel au dessus de nous.»* Tout cela peut s'étaler sur plusieurs mois, soit une durée parfois équivalente à celle du tournage. Quand le tournage débute, le régisseur général doit encore une fois veiller à tout : l'hébergement, la nourriture des acteurs et des techniciens, la logistique. *«Je prépare des plans et des itinéraires, c'est à moi de faire en sorte que chacun soit à l'heure sur le plateau. J'assure aussi la sécurité, tant celle des équipes que des riverains. Car il est important d'associer les gens, pour qu'on ne soit pas considérés comme des envahisseurs.»*

Jean Roquecave

Les Studios de l'océan à La Rochelle

La Rochelle complète son offre vis-à-vis des cinéastes. Jusqu'à présent, les réalisateurs venaient à La Rochelle et en Charente-Maritime pour tourner des scènes en extérieur. Avec les Studios de l'océan, ils vont désormais disposer d'un équipement de tournage complet en intérieur.

Aménagés dans 4000 m² de l'ancien encan, au cœur de la ville, ces studios proposent deux plateaux, l'un de 550 m² et l'autre de 900 m², une dizaine de loges pour les artistes, une réserve pour la machinerie, les décors et les lumières, des bureaux pour la production, des locaux pour le maquillage, la coiffure et les costumes, soit la palette complète de l'outillage nécessaire pour tourner un long métrage ou un téléfilm. Construits au premier semestre 2012 par la Ville de La Rochelle avec l'aide de la Région, de l'État et de la Communauté d'agglomération pour un montant de 1,5 million d'euros, les Studios de l'océan devraient accueillir leurs premiers tournages cet automne. La gestion de l'équipement a été confiée à la société Mativi, dirigée par Jean Cressant, professionnel reconnu de l'audiovisuel. Il est notamment à l'origine du projet de La Belle de Mai à Marseille et du marché du film documentaire Sunny Side of The Doc ainsi que de la Web TV Mativi.

J. R.

MARYLÈNE NEGRO

Daymondes

À Poitiers en 1997, Marylène Negro avait tourné sur la terrasse du parking Carnot *Ni vu - Ni connu*, film de 2h23 où défilent cent cinquante personnes qui ont répondu à l'appel «Venez donner une image de vous». En 2012, l'artiste était à nouveau à Poitiers, invitée par la galerie Louise-Michel de la ville. Grâce à cette résidence de création, elle a concrétisé plusieurs projets, un livre et deux œuvres. *7 mondes* réunit 7 auteurs, soit 7 regards sur 7 films de Marylène Negro : Jean-Christophe Bailly, Nicole Brenez, Jehanne Dautrey, Suzanne Dopelt, Marie Muracciole, Gaëlle Obiégly, Jonathan Rosenbaum (éd. Analogues). *Ton monde à toi* est une pièce sonore dans laquelle plus de deux cents enfants et jeunes gens décrivent en quelques mots leur univers propre et leur avenir. La pièce est diffusée jusqu'au 31 août à la médiathèque de Poitiers.

Daymondes est un film de 73 min sans parole et presque sans musique, réalisé avec une petite caméra DV dont la qualité d'image supporte la projection sur grand écran. «Daymondes *s'est écrit comme un journal, avec des images que j'ai filmées dans* Le Monde*, où j'ai déplié l'actualité au jour le jour,* affirme Marylène Negro. *Aspirée par les images, je m'y suis engouffrée, les ai chamboulées de l'intérieur, relancées autrement pour les amener à dire, sur le réel, quelque chose de nouveau : un événement, surgi au plus près de l'existence quotidienne.*»

Pas de texte pour supporter l'image, aucune voix, très peu de musique – un orchestre en train de s'accorder –, des souffles de vent et de longues plages de silence : déroutant ! C'est vraiment le spectateur qui fait le film. À chaque regard son film. La caméra circule dans l'image, la surplombe, descend, remonte, zoome, mais l'image s'anime aussi, se soulève, se creuse, se plie, se déplie, se déroule. Tout s'anime dans un rythme hallucinant qui abolit la notion de temps. Ce film est un accélérateur mental. ***J.-L. T.***

CINÉMATONS

C'est le titre du film le plus long de l'histoire du cinéma, entrepris en 1978 par Gérard Courant. Face à une caméra Super 8 non sonorisée et immobile, vedettes, artistes, journalistes, amis, inconnus deviennent les personnages du film, le temps d'une bobine (3,25 min), chacun étant libre de faire ce qu'il veut.

Le plan fixe est diffusé tel quel, sans montage, et placé dans l'ordre chronologique des tournages.

Un cinéma muet irrésistible car, souvent, le scénario imaginé par le «cinématoné» ne se déroule pas comme prévu.

Deux séries de portraits ont été produites par le Confort Moderne en Poitou-Charentes, en 1986 et en 1990. Certains sont visibles sur YouTube.

Marylène Negro

HA CHA YOUN

Sweet Home 4

Ancienne étudiante Beaux-Arts de Poitiers, l'artiste coréenne Ha Cha You a réalisé une vidéo de 8 mn qui dit de façon radicale la rue, la précarité, la vulnérabilité, l'errance, l'exil, thèmes récurrents de son œuvre. Le film a été tourné à Poitiers, au centre technique municipal. *Sweet Home 4* met en scène un camion, une pelleteuse, un bulldozer et de sommaires bagages, figures d'une humanité errante, maltraitée, persécutée, voire broyée. «*L'artiste dans son film va si loin dans le motif de "l'élimination" que celui-ci devient pour le spectateur lourd de réminiscences historiques angoissantes*», écrit le critique d'art Michael Stoeber.

L'EAU ET LE FEU

Christian Jaccard et Jean-Louis Le Tacon ont réalisé en 2003 *L'Eau et le Feu - Ici et là*, vidéo qui met en scène ces éléments dans une friche industrielle de Ligugé qui, à l'époque, était à l'abandon.

Parmi les nombreuses créations de Jean-Louis Le Tacon, signalons *Sous les pieds des vivants*, vidéo réalisée pour l'Espace Mendès France en 1991.

MAURICE PIALAT

Van Gogh sur Creuse

Je me souviens. De mon arrivée à Saint-Rémy-sur-Creuse. De ma première visite à la mairie. Je me souviens de ces photographies du *Van Gogh* de Pialat, apposées contre une paroi, derrière le bureau de la secrétaire de mairie de Saint-Rémy. Nous étions alors en 1996-1997. Le film était sorti depuis cinq ans. Je les avais regardées. À la dérobée. Je me renseignais. Pour un papier administratif ou une formalité de même nature – du moins je l'imagine, car cela je l'ai parfaitement oublié, pour quels autres motifs plausibles entrerait-on d'ailleurs dans une mairie quand on emménage ?

Pourquoi de telles photos ? Pourquoi le visage de Dutronc, attablé au bord de l'eau ? Pourquoi ces scènes dans la mairie d'un petit village du nord de la Vienne ?

GUINGUETTE POITEVINE. L'explication était simple : une partie du tournage, celle d'une fête champêtre sur les bords supposés de l'Oise, puisque le film traitait des derniers jours du peintre à Auvers-sur-Oise, dans les parages du «bon docteur Gachet» (l'homme qui avait recueilli et soigné le peintre), avait eu pour cadre les bords de la Creuse.

Notre Creuse. Celle qui borne Saint-Rémy et fait frontière avec le 37, pour nous autres du 86 ; celle qui faisait ligne de démarcation entre zone libre dite «Zone Nono» et zone occupée. Bref, cette rivière paisible avait servi de décor.

Longtemps après, me souvenant de ces photos, j'ai revu la secrétaire. La même, dans la même mairie. Les photos, elle les avait toujours et elle acceptait de me les confier ; elle savait aussi à qui je devais m'adresser : une personne serait en mesure de m'apporter des précisions. Madame Françoise Vallière, première adjointe de Saint-Rémy.

AU FOND DE SON JARDIN, donnant sur la Creuse, Maurice Pialat avait mis en scène certains des derniers moments de Vincent. En juillet 1990, pendant trois semaines de cet été, toute l'équipe, emmenée par le metteur en scène, avait recréé une scène de guinguette au bord de l'eau. La Creuse nous jouait l'Oise. Françoise Vallière a son explication pour ce choix : Pialat était guidé par le train à vapeur Richelieu-Chinon. Lui et son équipe, arpentant les rives, côté Descartes (de l'autre côté de la frontière), pour trouver le cadre d'une fête champêtre sur fond de rivière, le metteur en scène s'était – ou se serait exclamé –, examinant la rive d'en face : «C'est là qu'on va tourner !»

A-t-il «gueulé», à son habitude ?

Cette façon de s'emporter et de hurler sur son équipe, sur les figurants et les assistants, Françoise Vallière en a gardé une mémoire vivace, plus d'une décennie plus tard. Mais s'il poussait des gueulantes, concède-t-elle, n'est-ce pas en raison de son perfectionnisme qui le poussait à rechercher un bouchon d'époque pour en munir la ligne d'un habitant de Saint-Rémy, retraité et grand amateur de pêche, qui a exercé sa passion sur une barque trois semaines durant… «en étant payé» ! Les barques étaient aussi «d'époque». Les voit-on dans le cadrage ? Sans doute. Je n'en ai pas souvenir, mais elles participent à recréer l'ambiance fin de siècle de ces mois de juin-juillet 1890 où Vincent s'installe à Auvers-sur-Oise, alors qu'il écrit à son frère Théo :

«J'ai vu M. le Dr Gachet, qui a fait sur moi l'impression d'être assez excentrique, mais son expérience de docteur doit le tenir lui-même en équilibre en combattant le mal nerveux, duquel certes il me paraît attaqué au moins aussi gravement que moi.»

Et, plus tard, il s'interroge :

«Tellement je crois que ce sera plus avantageux de travailler que de ne pas travailler, *malgré toutes les mauvaises chances qui sont à prévoir dans les tableaux*. Mon cher (Théo), réflexion faite, je ne dis pas que mon travail soit bien, mais c'est ce que je peux faire de moins mauvais.»

Peut-être dans cette interrogation faut-il voir une explication des inquiétudes de Pialat, la source de ses revirements. Ainsi, après avoir fait défoncer la clôture du voisin en aval pour y construire la guinguette, il l'a finalement fait transporter en bas, sur la rive, côté jardin. De même, il avait fait construire un lavoir en bois qui n'a jamais tourné. Longtemps plus tard, ce lavoir a été emporté par une crue.

MON HÔTESSE SE SOUVIENT également avec précision d'une cantatrice, venue de Lyon, qui répétait le matin, à côté d'un piano droit installé à côté d'un arbre qu'elle me désigne dans son jardin qui descend en pente douce sur la rivière : «Elle répétait le matin, le tournage ayant lieu l'après-midi et je peux vous assurer que je lâchais mon aspirateur. Elle avait une voix magnifique… et puissante !»

Ainsi, en début d'après-midi, le «Tout-Saint-Rémy» venait assister au tournage du film. «Silence ! On tourne !» Les spectateurs s'installaient en surplomb dans des sièges qu'ils apportaient. Un spectacle rare et qui n'a pas duré. «En une nuit, ils ont tout déménagé. Ça a fait un grand vide, ce matin-là !»

Vincent Van Gogh avait définitivement quitté les rives de la Creuse.

Pierre D'Ovidio

Pierre D'Ovidio vit à Saint-Rémy-sur-Creuse. Il a publié en 2011 et 2012 *L'Ingratitude des fils* et *Le Choix des désordres* (coll. «Grands détectives», 10/18).

JEAN-CHRISTOPHE DESNOUX

De la matière sonore musicale

Compositeur et créateur d'installations sonores – en particulier au familistère de Guise –, Jean-Christophe Desnoux enseigne à l'École européenne supérieure de l'image à Poitiers. Il a composé pour *L'Inhumaine*, film muet de Marcel L'Herbier, grâce auquel il s'est produit un peu partout dans le monde depuis 1986. Il compose aussi la musique des films de Joseph Morder, l'un des grands cinéastes du Super 8 expérimental (avec Gérard Courant).

«Le sonore crée de l'image, car l'esprit a horreur du vide, dit-il. *C'est pourquoi on n'est pas obligé d'illustrer ce qu'on est déjà en train de voir.»* Très critique avec la plupart des productions cinématographiques actuelles qui jouent sur la redondance, il préfère la subtilité du léger décalé. *«Si le son est décalé, on le fait entendre autrement, on crée une distance, on suggère une autre manière de raconter. Et on introduit un second degré avec lequel on peut jouer.»*

D'ailleurs faut-il absolument de la musique dans les films ? Du son bien pensé, ce serait déjà énorme. *«On n'a pas forcément besoin de musique dans un film,* dit-il. *Parfois une petite nappe sonore avec trois ou quatre rythmes peut suffire. N'importe quel étudiant capable de maîtriser quelques logiciels peut ainsi fabriquer de la matière sonore musicale. Mais ce qui importe avant tout c'est de penser ce que l'on fait, penser le son dans son fonctionnement avec l'image.»*

Avec au bout du compte un résultat qui incite à la modestie : *«Si c'est réussi, personne ne s'en apercevra. Si c'est raté, on n'entendra que ça.»* ***J.-L. T.***

Noémie Pinganaud

Le temps des vendanges

Quand des amis, accessoiristes et décorateurs de cinéma, leur parlent d'un réalisateur qui cherche un chai pour tourner un épisode d'une série télévisée, ils disent tout de suite oui. Cinéphiles et dotés d'un grand sens de l'hospitalité, Maria et Patrick Brillet sont ravis d'ouvrir les portes de leur domaine au petit monde de l'audiovisuel. Et observent fascinés la construction de la série *SOS 18*. *«Au début j'ai été très surprise, je m'attendais à plus de nonchalance, et non, en fait, ils travaillent de 7h du matin à 7h le soir avec un train d'enfer, et, comme nous, ils sont très dépendants de la météo»*, se souvient Maria Brillet. Très heureux de cette première expérience, ils décident de rester ouverts à toutes propositions, *«à l'exception des films pornographiques»*, précise, en souriant, la quinquagénaire. Ils acceptent ainsi une équipe de la série *Père et Maire*. Et s'offrent le luxe de faire de la figuration dans le téléfilm *Les Mensonges* de Fabrice Cazeneuve dont une des scènes a été tournée dans leur *«maison de maître aux 52 fenêtres»*.

En 2007, c'est Benoît Delépine et Gustave Kerven, les réalisateurs de *Mammuth*, qui leur demandent d'utiliser leur chai pour tourner une scène avec Gérard Depardieu. *«Depardieu chez nous, c'était impensable ! Et ce fut magnifique ! Il est très sympa!»*, se remémore Maria Brillet. Pour autant, pas question de quémander un autographe ou une photo : *«Ils apprécient notre relation naturelle et respectueuse de leur travail.»* Après Depardieu, c'est Pierre Arditi et l'équipe du téléfilm *Vivace* qui envahissent le domaine, à la plus grande joie de ses propriétaires : *«Ça ne nous empêche pas de travailler et surtout ça nous change de notre quotidien. À midi on mange avec l'équipe, ça nous rappelle l'ambiance grandiose des vendanges quand on avait ici 40 personnes pendant un mois. En plus, beaucoup sont de bons clients !»* En effet, alors que les équipes refusent le moindre verre pendant le temps de travail, à la fin d'un tournage, les ventes du domaine en vin de pays charentais, pineau et cognac grande champagne, produits en agriculture biologique, ont tendance *«à bien se porter»*. ***A. C.***

www.domaine-breuil-segonzac.fr

Sébastien Laval

BABELSBERG, L'ÂGE D'OR DU CINÉMA ALLEMAND

***Métropolis, L'Ange bleu, M le Maudit, Les Aventures du Baron Münchhausen*, etc. Tous ces grands films ont été tournés dans les studios allemands de Babelsberg, situés à Potsdam dans la banlieue de Berlin. Créés en 1912 par Guido Seeber, ces studios deviennent très vite une sorte d'Hollywood européen.**

Entre images d'archives et scènes tournées aujourd'hui, les deux réalisateurs Dominique Montel et Christopher Jones font revivre la période 1912-1945 de cette véritable «fabrique de rêves» qui finira par servir la propagande nazie durant le IIIe Reich. Ainsi *Kolberg*, la dernière production épique des studios de Babelsberg, qui réunit près de 20 000 figurants, visait à galvaniser le moral des Allemands en montrant des Prussiens vaincre l'armée napoléonienne. Ce film a d'ailleurs été projeté pour la première fois en 1945 à la base sous-marine de La Rochelle, dernière poche allemande dans une France libérée.

Christopher Jones et Dominique Montel, qui est aussi la directrice de l'Académie de Saintonge, signent ici un documentaire qui devrait séduire les passionnés de cinéma comme les historiens. *A. C.*

De l'anonymat à la lumière crue

À la fin d'un documentaire programmé un soir à la télé sur la vie et la carrière de l'acteur Jean-Louis Trintignant, cette réflexion de ma compagne : «Il (l'acteur) a des côtés agaçants !, avant d'ajouter, mais c'est un vieux monsieur !» Tout était dit…
Le matin même de cette diffusion, rendez-vous avait été pris avec Micheline Levchin à Lusignan. Une figure locale. Et au-delà…
Ancienne directrice d'école, «chevalier des palmes académiques» & de «l'ordre national du Mérite», l'enseignante n'oublie pas de mentionner ces titres sur sa carte de visite et de préciser qu'elle suit et participe toujours aux activités de ces institutions.
Ancienne première secrétaire fédérale du PS dans les années soixante-dix et membre de la commission Femme aux côtés d'Yvette Roudy, cette féministe «qui ne déteste pas les hommes, bien au contraire !» a été membre du comité directeur du parti socialiste pendant quatre ans. Elle a rencontré les deux présidents socialistes (le deuxième lui a «claqué» la bise, contrairement au premier, plus réservé) – autres motifs de fierté ! Ce militantisme lui a également valu quelques lettres non signées et inamicales. Par la suite, elle s'est éloignée pour laisser la place aux jeunes.
Toujours jeune femme, Micheline, qui venait tout juste d'avoir 80 ans début mai, plaisantait à moitié en déclarant : «Maintenant, je suis sortie de l'adolescence ! Il faut que je m'y fasse… et c'est dur !»
Elle vit avec sa sœur cadette dans deux maisons mitoyennes – Micheline préfère dire «accolées» – au milieu d'un vaste domaine arboré (ce qui lui cause d'ailleurs quelques ennuis avec son voisin qui se plaint d'un soleil distrait à ses carottes et autres plantations légumières et l'oblige trop régulièrement à étêter ses arbres). Un voisin tout à fait remarquable : lorsque nous avions demandé où se trouvait la maison de sa voisine au n° 11, il avait fait un geste d'ignorance, lui qui habite au 13 de la même rue sur les hauts de Lusignan. Une histoire de sœurs. Non pas anglaises, mais russes. Enfin, d'origine… Elles en sont très fières.
Elles sont fières de leur père. Ce fils d'un barine dans le Caucase «qui employait cent âmes et fut massacré par les Bolchéviks» fuit la Russie, passe par la Turquie avant de gagner la France. Au début des années vingt, à peine débarqué à La Rochelle, il se voit proposer un emploi de chauffeur de camion dans une grande entreprise de minoterie. Cet homme séduisant et de belle prestance va conduire aussi «ces dames de la famille» à bord de ce qu'on imagine être de fastueuses berlines. Puis, devenu chauffeur d'une épicerie en gros de Lusignan, la Maison Gaillard, il va rencontrer au bal Lucienne. Lucienne qui lui donnera quatre enfants…
Ancienne directrice d'une troupe de théâtre amateur, parvenue à l'âge de la retraite, Micheline entame une nouvelle carrière. Elle se donne une ligne de vie qu'elle définit ainsi : «Je me fais plaisir à moi, à Moi ! Moi ! Moi !»
Nouvelle figurante. Nouvelle comédienne. Nouveaux temps. Nouvelle vie.

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**

TOUT COMMENCE PAR UN PETIT MIRACLE. Les deux sœurs passent chaque année des vacances sur la côte landaise dans un village dirigé par une nièce. Et cette année 1999, le centre de vacances accueille une équipe de tournage. Le réalisateur recherche des figurants. Il faut savoir saisir la chance ! Ce sera la toute première apparition de Micheline Levchin à l'écran dans Les Monos, une série télévisée de Didier Grousset. Elle joue une lingère. Micheline a trouvé sa voie ! Elle s'inscrit à Poitou-Charentes tournage sur la liste des comédiens de l'association. Micheline a des exigences : elle refuse de tourner hors de sa région natale : Poitou-Charentes, rien au-delà de ces limites. D'autant, confie-t-elle, que la rémunération est des plus variables : rien pour les courts métrages, remboursement des frais pour les moyens, «seules les grosses productions versent un salaire» qu'elle reverse d'ailleurs en partie à la Croix-Rouge et à la recherche médicale. S'ensuivent quarante et un tournages. À ce jour !
Micheline admet être chanceuse. «J'ai toujours été appelée. D'ailleurs, quand je joue avec des jeunes gens, tous intermittents du spectacle, ils me demandent souvent : T'as du boulot en ce moment ? Alors je mens un peu…» Décidément, Micheline n'est pas seulement chanceuse et talentueuse, elle est aussi charitable.

Parmi les récents tournages de Micheline Levchin, citons *La Loi de Murphy* de Christophe Campos, *Mammuth* de Benoît Delépine et Gustave Kerven, *La Tête en friche* de Jean Becker (2009), *L'Accordeur* d'Olivier Treiner (2010), *La Nouvelle Maud* de Régis Musset (2011).

Platon cinéaste

Figurant c'est presque un métier, comme le raconte avec humour l'écrivain Jean-Paul Chabrier, où l'on apprend à faire semblant que cela fasse vrai.

Par **Jean-Paul Chabrier** Dessin **Marie Tijou**

Toutes ces dernières années il m'est arrivé, peut-être une quinzaine de fois, de me rendre sur un lieu de tournage, le plus souvent d'un téléfilm, pour y faire de la figuration. D'ordinaire tout est très bien indiqué, les assistants ont égrené de petits panneaux fléchés aux couleurs vives et avec le nom de la production indiquant la route à suivre, et, sur place, voici de nouveaux panneaux fléchés marqués «figu» qui conduisent assurément sur le lieu de ralliement – la salle des fêtes d'un village, la salle de classe d'une école communale ou la cuisine d'un château laissées à la disposition de la mise en scène. Vous ne pouvez donc guère vous égarer. C'est là qu'il faut remplir et signer son contrat, et, s'il s'agit d'un film d'époque, revêtir son costume. Pour les histoires qui se passent de nos jours, chaque figurant garde ses propres vêtements ; on l'aura simplement prévenu au téléphone d'éviter les rayures et les pois, le noir et le blanc, qui perturberaient la caméra. Contrat signé et costume passé, il ne reste plus qu'à tenter de se rapprocher du buffet (café, thé, biscuit, jus d'orange à volonté), cependant que l'assistante nous raconte les scènes du jour au programme du plan de travail. La station autour du buffet s'éternise, et peut durer des heures – voire toute la journée – tandis qu'autour des figurants tout le monde s'agite incessamment. Ordre nous est donné, et répété, de ne surtout pas nous éloigner, nous devons rester groupés et nous tenir à l'entière disposition de la mise en scène qui, à tout instant, peut avoir besoin de nous. «Nous», ce sont donc les figurants, cohue mêlant enfants, femmes et hommes, vieux et jeunes, riches et pauvres, et dont le nombre peut varier entre trois, sept, jusqu'à soixante-six ou quatre-vingt-treize. Il peut même arriver que, parmi nous, se trouvent de vrais comédiens, qui courent le cachet pour conserver leur pauvre droit au précaire statut d'intermittent. Moi, qui suis une sorte de permanent de l'écriture intermittente, je m'assois sur une marche, pas très loin, et je lis. Par exemple, à la fin des années vingt, dans

le *Frankfurter Zeitung*, Joseph Roth écrit dans une chronique que le cinéma parlant ne renforce pas le moins du monde l'illusion que les ombres mobiles sont des êtres humains, mais convainc bien plutôt du fait qu'elles sont des ombres.

Tout à coup nous voici réclamés, nous autres, sur le plateau. Première règle, ne jamais regarder la caméra, ni les comédiens, en un mot suivre son petit figurant de chemin – traverser une rue, monter un escalier, ou regarder les rayonnages d'une librairie. Qu'importe qu'il faille répéter ces gestes trois, cinq ou huit fois, il faudra qu'à chacune, en quelque sorte, ce soit la première, «comme dans la vie». S'il faut parler à un autre figurant, on sera bien avisé d'adopter la technique du «poisson rouge» – remuer les lèvres sans qu'aucun son sorte de la bouche. Il arrive encore, dans une scène de mariage, qu'on nous demande de danser sous un tivoli : pour simplifier le travail de l'ingénieur du son il n'y aura bien sûr aucune musique ; la scène se passe en été, mais se tourne en plein automne et, à quatre heures du matin, tout le monde est horriblement frigorifié (certains petits malins ont pensé à tout, se munissant d'une fiole d'eau-de-vie glissée dans la poche de leur veste pour se réchauffer d'une lampée subreptice). Il se peut qu'on nous dise d'applaudir un discours – mais l'ingénieur du son ne veut décidément aucun bruit, il faudra faire semblant de crier, et tous nos applaudissements enthousiastes devront demeurer absolument silencieux… Il faut toujours faire semblant au cinéma. Je résume : pour que cela «fasse plus vrai», il faut tout simuler. Il me revient une phrase d'un romancier américain, peut-être Philip Roth, qui, pour décrire la violence de la pluie soudaine assommant son personnage, n'a plus, sous la main, que la cruelle métaphore d'une pluie reconstituée dans un studio de Hollywood pour en exprimer l'ampleur et la force – gyrophare tournoyant, l'artifice viendra toujours au secours de la réalité pour exacerber son expression.

ÉCRIRE UN SCÉNARIO

Entre deux prises, nous voici revenus près de notre amie la machine à café. Nous y passons le plus clair de notre temps, qu'il fasse beau ou laid, qu'il vente, qu'il gèle ou que la chaleur ramollisse les meilleures énergies et nous pousse à la somnolence. L'équipe technique court dans tous les sens, rendant suspecte notre patience et notre inactivité plus culpabilisante. Au moins pourra-t-on s'arranger à ne pas gêner leurs incessantes allées et venues ; pour ma part, j'ai retrouvé mon bout de marche et me suis replongé dans ma lecture. Peut-être aurais-je même parfois l'envie vague et trouble d'écrire un scénario (il semble bien que, sur un tournage, du troisième assistant stagiaire, de la scripte, du machiniste ou de la costumière jusqu'au dernier des figurants, tout le monde veuille écrire un scénario, quand il n'est pas déjà commencé… au demeurant, il n'y a guère que le scénariste qui soit absent sur le lieu de tournage). Je lève timidement le nez de mon livre et je repense aux ombres fugitives de la chronique de Joseph Roth. Si les comédiens ne sont plus que des ombres sur l'écran au moment de la projection, que serions-nous donc, nous autres, qui ne faisons que passer lointainement dans la profondeur de champ ? Car nous errons au bord de l'image, en deçà de l'histoire, tour à tour happés et délivrés d'un hors-champ invisible, qui nous renvoie à notre fantomatique destinée de sous-ombre. Cette pensée me ravit. Je dois avouer que je peine déjà grandement à figurer dans ma propre vie, où l'avenir me paraît aussi vague et trouble que mon envie de l'amadouer dans un improbable bout de scénario. Pour me dégourdir les jambes, je vais me promener le long des rails d'un travelling installé au bord de la route, admirant au passage les dizaines de petites cales qui lui en assurent une parfaite stabilité. Les voies ferrées me font toujours rêver à des ailleurs moins détournés, où les paysages sont eux-mêmes des figurants aussi exotiques qu'inconnus, mais pourtant mystérieusement familiers.

LA PETITE LUMIÈRE BLEUE

À l'intérieur du rêve, c'est encore le cinéma qui est à l'œuvre : puisque le rêve est mouvement, et qu'il charrie sa volée d'images dans des hauteurs renversantes. Je pense maintenant à Alfred Hitchcock – le plus célèbre des figurants – qui tenait à signer de sa silhouette furtive au moins un de ses plans dans chacun de ses films, disposant son propre corps à l'intérieur du corps mouvant de ses fantasmes, dans le vertige d'une soudaine mise en abîme qui déplace les limites provisoires du regard. Dans quel monde sommes-nous ? C'est la question sous-jacente qui provoque toute la tension de «Ciné Paradis», la nouvelle truffaldienne de Catherine Ternaux, dans laquelle un enfant sauvage du cinéma reste prisonnier du monde fabuleux des images. Élevé dans un placard près de la cabine du projectionniste, le petit James ne connaîtra du monde que ce que lui donne à voir et à rêver la programmation du Ciné Paradis, où sa mère officie en ouvreuse. Quand il découvre la «vraie» réalité, il ne peut pas davantage y croire qu'il n'y souscrira, se réfugiant dans une immense hébétude ; pour lui, la «vraie» réalité s'animait chaque après-midi et chaque soir sur l'écran de la salle de projection, et il n'en désirera plus aucune autre. C'est là le monde à ses yeux. Quand, plus tard, il découvrit la vie à quinze ans, James passait ses journées à la fenêtre, le regard fixe. La rue lui semblait un décor en carton, factice. Quand donc tout cela allait-il s'animer ? Où était la lumière bleue ? Qui saurait lui prouver qu'il a tort ? – qu'il n'y a décidément pas de lumière bleue dans le monde où nous vivons ailleurs qu'au cinéma ? Sommes-nous si assurés de nos certitudes et de nos illusions que nous sachions les bien distinguer ? Pendant que je me promène au milieu des projecteurs et des rails de travellings, je repense confusément à Platon, et je me dis que sa caverne ressemblait bigrement à une salle de cinéma. Et me voici donc tout à coup projeté dans une salle de cinéma du IVe siècle avant Jésus-Christ, car les ombres qui animent les murs de la caverne ont rêvé le tout premier film de l'histoire des hommes, et tout le dispositif que le philosophe décrit reproduit exactement, à une croix de Saint-André près, celui de la projection du cinématographe, où une petite lumière bleue dialogue indéfiniment avec nos désirs. ■

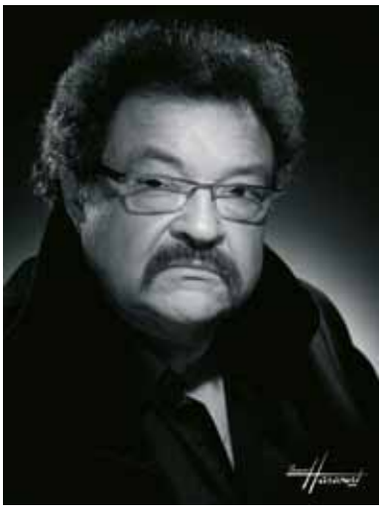
Jean-Paul Chabrier a publié *Avril en octobre* (L'Escampette, 2012).

JOËL PYRÈNE

« Je suis tombé dedans »

C'est au début des années 2000 que Joël Pyrène fait ses premiers pas, pour s'amuser, dans le cinéma, en qualité de figurant. *«Un ami m'avait parlé d'un tournage sur lequel il cherchait des gens du coin pour faire de la figuration»*, se rappelle-t-il. Pour cet animateur dans l'événementiel, déjà habitué à la scène, le déclic est brutal : *«Je suis tombé dedans.»* Pas question donc d'en rester là et il décide alors de se lancer à corps perdu dans la vie de comédien. Son physique et sa voix (1,80 m, 110 kg et une vraie «gueule») font le reste : depuis il enchaîne les tournages et obtient des rôles souvent importants comme dans *Nos jours heureux* d'Éric Toledano et Olivier Nakache pour lesquels il tourne durant quinze jours, ou *Les Hauts Murs* de Christian Faure qui l'occupe durant onze jours : *«Ce sont des expériences vraiment très belles, je faisais alors vraiment mon entrée dans le monde du cinéma.»* Il laisse d'ailleurs tomber, à cette époque, la figuration *«histoire de ne pas perdre sa crédibilité de vrai comédien»*. Récemment, il a tourné dans *Alceste à bicyclette* de Philippe Le Guay, film dans lequel il tient le rôle du chirurgien de Fabrice Luchini. *«J'étais très intimidé, j'avais tellement peur de me planter et d'avoir l'air nul. Mais Luchini est quelqu'un de vraiment très sympa et je garde de ce tournage un souvenir inoubliable.»*

Bien sûr, il ne s'en cache pas, les tournages se font parfois désirer : *«En 2011, c'était le désert, je n'ai presque pas travaillé.»* Il perd d'ailleurs, cette année-là, son statut d'intermittent. *«Mais j'ai la chance*



d'avoir une épouse qui gagne bien sa vie, souffle-t-il, *donc je ne fais heureusement pas partie des personnes qui le 12 du mois commencent à compter les nouilles dans le bocal.»* S'il rit, c'est parce qu'en s'engageant à près de 50 ans dans une nouvelle vie professionnelle, il a fait un choix qu'il tient à assumer. Et il sait qu'à 61 ans, il a encore tout l'avenir devant lui. Car au cinéma *«ils ont toujours besoin de vieux»*. **Aline Chambras**

HÉLÈNE COULON

Une gueule de cinéma

Un physique longiligne, des mains expressives et un regard bleu persistant. Hélène Coulon a *«une gueule de cinéma»*. Pourtant, elle touche au 7e art par hasard. Comédienne depuis 1991, elle quitte son emploi à l'université de Poitiers pour monter un spectacle intitulé *Chansons d'amour excessives*. En 1999, *«pour faire une expérience nouvelle»*, elle s'inscrit dans les pôles cinéma du Limousin puis du Poitou-Charentes.

Grande cinéphile, elle trouve *«passionnant de voir l'envers du décor»*. Ses premiers tournages dans le Limousin et la Touraine lui procurent du plaisir. *«Au cinéma, le jeu est moins marqué qu'au théâtre. Il faut être spontané. On entend "Moteur ! Action !" Et là, il faut y être !»* Les premiers castings ont bien fonctionné, mais pour aller plus loin, elle aurait dû tenter l'aventure parisienne. *«Je préfère l'espace et le calme que me procure la vie à Poitiers. La contrepartie, c'est d'accepter les rôles secondaires.»* De *L'Instit* (2001) à *SOS 18* (2005) en passant par *Cœur Océan* (2007), *Un village français* (2009) ou *La Nouvelle Maud* (2010) côté série, elle a tourné aussi, entre autres, dans *La Tête en friche* de Jean Becker avec Gérard Depardieu ou dans des courts métrages comme *Blanche* de Marion Ducamp où elle tient un rôle plus important.

Sébastien Laval

«JOUER DANS DES DAUBES, ÇA M'ENNUIE.» Rompue à l'exercice, elle s'est dotée d'un agent parisien : *«C'est lui qui négocie les contrats. Là où on me propose 400 €, l'agent arrive à négocier 800.»* Ce n'est pourtant pas cet agent qui lui trouve les rôles. C'est elle qui relance les directeurs de casting. *«Jouer dans des daubes, ça m'ennuie»*, affirme Hélène Coulon qui, pourtant, prend ce qui se présente. À 64 ans, elle se donne encore des objectifs : *«Je veux continuer les rôles secondaires, plus étoffés, pour améliorer ma technique. Actuellement, je suis sollicitée pour des rôles très stéréotypés : des bonnes sœurs, des institutrices à la retraite, des bibliothécaires…»* Son souhait : *«Jouer avec des cinéastes plutôt que des faiseurs de téléfilm. Avec Lucas Belvaux par exemple, ou Agnès Varda, ou avoir un vrai rôle dans* Un village français*…»* Bref, une volonté de poursuivre son aventure cinématographique car, une chose est sûre : *«Je me sens bien dans mes baskets quand je joue !»*

Gaëlle Chiron

JEAN-YVES LISSONNET

« Je me fiche des premiers rôles »

Jean-Yves Lissonnet a trouvé avec le cinéma une seconde voie pour sa carrière. Dès ses 17 ans, il pratique intensivement le théâtre amateur et fait le choix, à 25 ans, de faire du spectacle vivant sa carrière. Côté cinéma, il commence par des films institutionnels. En 2003, le choc sur le statut de l'intermittence pousse Jean-Yves Lissonnet à multiplier les tournages, payés ou non. Il obtient alors le premier rôle dans le court métrage *Échafaudages* de David Oelhoffen tourné dans les locaux de Poitou-Charentes Tournages à Poitiers.

Jean-Yves Lissonnet dans le rôle du peintre Cézanne pour la télévision japonaise NHK.

LE CÉZANNE JAPONAIS. Cinéphile depuis son plus jeune âge, il a le *«coup de cœur»* et laisse le cinéma prendre plus de place dans ses projets professionnels. *«Parce que je prends beaucoup de plaisir sur un tournage. Il y a une sorte d'état d'urgence, une ambiance riche avec une équipe artistique et technique bluffante. Concernant le jeu, si au théâtre, le comédien fait une course de fond, il fait un sprint au cinéma. On se pose, on se concentre, on tourne !»* Jean-Yves Lissonnet est à l'affût. Il passe des heures à éplucher les annonces, envoyer des mails aux directeurs de casting… C'est ainsi qu'il déniche des rôles… parfois surprenants. *«Un jour, j'envoie ma photo par mail à une boîte de production de la NHK (télévision japonaise). En une heure, de Tokyo, la boîte de production me choisit. Pour jouer Paul Cézanne. J'ai tourné deux jours à Aix-en-Provence. Une aventure fabuleuse.»*

Il s'est doté d'un agent pour négocier les contrats. Le comédien a tourné, entre autres, dans les séries *Section de recherche*, *Ainsi soient-ils*, *Cœur Océan*, ou encore dans *L'Huissier* de Josée Dayan. Dans les courts ou moyens métrages, il parvient désormais à toucher des rôles plus importants.

«Je ne cherche pas les premiers rôles, je m'en fiche. Ce que j'aime, ce sont les seconds rôles, mais étoffés. De toute façon, en tant que comédien de province, on n'est pas tête d'affiche !» Comme ses collègues, il regrette le parisianisme qui règne sur les tournages de la région. *«Comme de la chair à canon en temps de guerre, les comédiens de province sont de la chair à pellicule. Le cliché du comédien ringard parce que provincial est ridicule. On est comédien ou on ne l'est pas, qu'importe où on habite !»* Il n'empêche : Jean-Yves Lissonnet a décidé de se domicilier à Paris. Car il a tout de même l'ambition de se faire une place sur le grand écran. *«J'adorerais tourner avec Jacques Audiard par exemple.»*

Avec le cinéma, il a trouvé son langage. Et rêve même de passer de l'autre côté de la caméra : *«Mon objectif serait de réaliser. Mais, cela me paraît encore une montagne.»* ***Gaëlle Chiron***

MARIE-HÉLÈNE FROT

La frustration du figurant

Sébastien Laval

«Petits rôles, on n'a que les miettes.» Marie-Hélène Frot vit son aventure dans le 7e art non sans amertume. Le théâtre, qu'elle aime pour *«la sensation directe qu'il procure avec le public»*, reste sa priorité. Le cinéma, c'est un bon complément. Elle est tombée dans la marmite du spectacle au hasard d'une rencontre : *«Deux copines avaient besoin de quelqu'un pour faire le son de leur spectacle. C'était en 1979, j'étais éducatrice et je me cherchais. J'ai décidé que ce serait mon métier.»* En 1982, elle monte *La Maîtresse décolle* avec Jean-Yves Lissonnet. Jusqu'en 1985, le spectacle tourne dans les cafés-théâtres puis elle part à Paris pour se perfectionner aux ateliers Serge Martin.

Les tournages, elle s'y intéresse grâce au *«bouche à oreille»*. Elle s'inscrit à Poitou-Charentes Cinéma, mais remarque très vite le traitement particulier des petits rôles. *«Lors d'un tournage, j'avais une scène à partager avec le rôle principal. La comédienne bloquait sur cette scène et nous avons recommencé plusieurs fois. Le metteur en scène l'encourageait et lui donnait du temps. Mais quand j'ai buté une seule fois sur le texte, j'ai eu droit à une remarque : On ne va pas y passer la journée !»*

«PAS LE DROIT DE SE TROMPER» Cela ne l'arrête pourtant pas. *«Le cinéma, c'est nettement mieux payé que le théâtre, et c'est aussi une autre approche. Il y a une espèce d'urgence dans laquelle on n'a pas le droit de se tromper.»* Mais Marie-Hélène Frot voudrait des rôles plus consistants. *«Je fais souvent des personnages antipathiques, acariâtres, sauf dans* Section de recherche *où je devais faire rire.»* Elle visionne les passages dans lesquels elle joue, mais pas la série ou le film en entier. *«C'est trop nul certaines fois.»* Quand on lui demande son idéal, elle se laisse aller à rêver : *«Tourner avec Polanski, ce serait super !»* ***G. C.***

JACQUES DEVELAY

« Le cinéma c'est déconcertant »

Sébastien Laval

Vous le verrez à l'automne 2012 sur Arte dans le rôle du père Legourier dans *Ainsi soient-ils*. Une série tournée à Saint-Maixent et La Rochelle qui retrace le parcours de cinq jeunes séminaristes et dans laquelle Jacques Develay joue un enseignant. Ce comédien et metteur en scène, originaire de Bourgogne, quitte son poste dans l'administration des hôpitaux pour faire le grand saut en 1981 et devenir comédien professionnel.

Après Angers, Saint-Brieuc, une formation à l'école Lecoq à Paris, il est engagé au théâtre du Trèfle à Poitiers, enchaîne une cinquantaine de rôles sur les planches et se lance dans la mise en scène avec *Caligula*. En 2001, il tourne dans *L'Instit*. Une première expérience qui lui permet ensuite d'enchaîner deux à trois tournages par an, jusqu'à sept en 2009 dont le film *Tandis qu'en bas des hommes en armes* avec Denis Podalydès ou encore le téléfilm *Vidocq* d'Alain Chiquart. En 2002, il fait une rencontre marquante, celle de Pascal Lahmani, réalisateur des courts métrages *De la tête aux pieds* et *Monsieur Bourrel* (2003).

DEUX À TROIS TOURNAGES PAR AN.

Avec sa physionomie, Jacques Develay joue des rôles d'instituteurs, de père supérieur, de proviseur. Des rôles autoritaires ou gouailleurs. Mais qui, de son aveu même, restent mineurs. À 60 ans, cet acteur aimerait jouer un flic, *«mais pas le flic standard. Un qui serait parfaitement républicain et qui appliquerait toute la loi. Un flic qui n'existe pas.»*

En attendant, il joue toujours au théâtre dans *La Controverse* avec une compagnie de Dijon. Il a fait, ces trois dernières années, du spectacle de rue. Preuve qu'il ne choisit pas entre théâtre et cinéma. Il ne court pas frénétiquement après les rôles au cinéma et, fier d'être intermittent depuis trente-deux ans, Jacques Develay garde les tournages *«pour le fun»*. *«Le théâtre, c'est du vivant face à du vivant. Au cinéma, on est face à une équipe qui regarde avec un œil technique, c'est déconcertant.»* Et en même temps fascinant : *«J'aime la façon dont se construit un film. C'est la recréation de la vie par des mécanistes.»* Une attirance qui le mènera un jour, pense-t-il, à la réalisation. Il a passé le cap de l'écriture de scenarii. Il ne lui reste plus qu'un pas pour s'asseoir dans le fauteuil du réalisateur.

Gaëlle Chiron

NATHALIE KIRZIN

« On peut tourner jusqu'à 90 ans »

Si vous lui demandez son âge, elle répond, sourire aux lèvres, qu'une comédienne *«a l'âge qu'on lui donne»*. Et à 53 ans, cette brune piquante sait qu'elle en paraît moins. Après une première vie à travailler dans le secteur du tourisme, c'est sur le tard, à 33 ans, qu'elle décide de tout plaquer pour réaliser, enfin, son rêve de gosse : devenir comédienne. Mais à Paris, où elle vit alors, elle déchante vite : *«Les castings, c'était la foire d'empoigne ! J'avais vraiment l'impression de n'être que du bétail.»* Elle réussit cependant à obtenir quelques petits rôles, au théâtre surtout. *«En fait, c'est suite à mon installation à La Rochelle, en 1997, que ma carrière audiovisuelle a commencé»*, se rappelle-t-elle. Un paradoxe qu'elle explique par le nombre important de tournages réalisés dans la région et l'obligation pour les productions d'embaucher des acteurs locaux. *«Mais le revers de la médaille, c'est que les grands rôles ne se castent qu'à Paris.»*

Marie Monteiro

Elle enchaîne donc les petits rôles dans une vingtaine de films et téléfilms. Dont *Brodeuses* d'Éléonore Faucher, en 2003, dont elle garde un très beau souvenir, bien qu'elle n'apparaisse que 30 secondes à l'écran : *«On sentait sur le plateau que ce film allait devenir quelque chose.»* Il obtient en effet le grand prix de la Semaine de la critique au festival de Cannes 2004. Question revenus, elle l'avoue : *«C'est la galère.»* Elle a perdu le statut d'intermittente depuis 2004 et n'a tourné dans aucune production depuis le début 2012. Mais elle ne s'angoisse pas pour autant : *«Je fais le métier que j'ai choisi, donc j'assume... Et puis je suis célibataire, sans enfants, et j'ai la chance d'avoir pu acheter un appartement à La Rochelle grâce à un héritage»*, poursuit-elle. Elle rêve même toujours du *«grand rôle»*, elle que l'on cantonne, trop souvent à son goût, aux petits rôles de femme autoritaire : *«J'ai fait une nounou syndicaliste, une voisine pas sympa, une gardienne d'immeuble, etc., c'est mon côté très brune je pense»*, soupire-t-elle avant de s'exclamer, sincère : *«On peut tourner jusqu'à 90 ans dans ce métier... J'ai donc encore des chances de tenir un jour le premier rôle, non ?»*

Aline Chambras

PIERRE RENVERSEAU

Un double jeu

Son prénom, Pierre, est apparu au générique de la famille Renverseau en mai 1968, à Niort. De ce moment révolté, le bébé conservera tout de même un besoin de s'affranchir du cadre. Scolaire, mais pas cinématographique…

Après avoir raté son bac, c'est en candidat libre que ce fils d'institutrice parviendra à le décrocher. L'école de Molière lui convient mieux. *«Il est bon sur les planches, il a des capacités…»*, souffle un prof à ses parents alors qu'il joue Sganarelle. La petite phrase vaut encouragement. Et pourquoi ne pas faire un métier du brin de talent qu'on lui prête ? C'est le temps des cassettes VHS. *«Je regardais toutes celles qui me tombaient sous la main»*, se souvient l'ado d'hier. Des séries B et des films d'horreur, surtout. Jouer la comédie, c'est bien, mais imaginer des histoires à filmer, c'est encore plus exaltant. Au lycée, il découvre qu'avec une simple caméra Super 8 on peut faire des courts métrages. *«Je faisais du tourné-monté, la préhistoire du court !»* La passion s'infiltre. Il rêve de l'Idhec, mais l'école est trop chère et lui trop dilettante. Petits boulots alimentaires. La chance l'arrache à l'usine. Il décroche un stage rémunéré d'un an à l'Oavup (Office audiovisuel de l'université de Poitiers). *«J'étais le plus motivé de tous !»* On l'encourage, il prend confiance. À lui Paname ! Deux ans de galères à découvrir l'âpreté du milieu. Fin de la séquence parisienne pourtant riche de belles rencontres : Michel Serrault, Jean Marais…

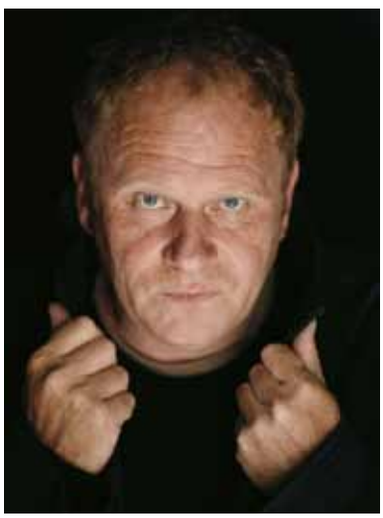
Retour à l'humilité de la scène poitevine. À l'issue d'un stage avec la Cie du Théâtre du Gros Bonhomme, on lui propose de remplacer un comédien. L'aubaine : *«Je devenais intermittent. J'ai joué cinq pièces avec eux.»* Mais le cinéma tourne toujours dans sa tête. À Niort, où il s'installe en 1994, il crée l'association Vidéomiettes. Dix ans de courts métrages et un festival régional, à Mougon, qui vivra de 1997 à 2005.

Entre-temps, grâce à Poitou-Charentes Tournages, il participe à ses premiers castings et décroche un rôle de poche dans *À ma sœur* de Catherine Breillat. *«Je disais deux phrases, mais il y avait du beau monde : Romain Goupil et, surtout, le chef opérateur de Théo Angelopoulos.»* Voilà Renverseau sur les bons rails : un épisode de *L'Instit* au côté de Gérard Klein, un téléfilm au côté d'Eddy Mitchell et de Ticky Holgado… Mais c'est surtout avec son rôle dans le film de Patrick Grandperret, *Meurtrières*, primé à Cannes en 2006, que Renverseau, le comédien, ose y croire. Une confiance dont Renverseau, le cinéaste, va profiter. Il réussit à produire son premier court *Niort-Aubagne*, passé 400 fois à la télé et sélectionné dans de gros festivals. Il enchaîne avec *Juste un détour* (2009), *Resto* (2010) et *Caste* (2012). Début juin, le comédien d'eau douce se trouvait embarqué dans l'ancienne base sous-marine de La Rochelle pour le tournage de *L'Autre Vie de Richard Kemp*, thriller fantastique de l'Argentin Germinal Alvarez avec Jean-Hugues Anglade. *«On nous a trouvé une telle ressemblance que dans ce film je suis son double !»* s'étonne l'intéressé. Si le comédien ne boude pas son plaisir, le cinéaste, lui, a la tête ailleurs… *Dans la plaine.* C'est le titre de son premier long métrage. Il vient d'adresser l'ultime version du scénario à ses producteurs. Fabrizio Rongione, acteur fétiche des frères Dardenne, tiendra le premier rôle de ce drame entre Niort et Melle et auquel Bernard Campan et Arié El Maleh, le frère de Gad, ont aussi promis leur talent. Tournage en 2013 et sortie en 2014.

Fabien Bonnet

Charles Tai Nui Chauvin

Pierre Renverseau devant la Volvo lors du tournage du court métrage *Niort/Aubagne*, en 2006.



Alberto Bocos

FRANCK BECKMANN

« La course aux cachets »

C'est à 18 ans, après des études au Studio 34 à Paris, qu'il obtient son premier cachet en tant que comédien pour le théâtre. *«Mais à Paris, c'est très dur, il y a énormément de concurrence.»* Aussi décide-t-il de tenter sa chance en province, et s'installe en Charente, région pour laquelle il a un *«coup de foudre»*. *«Au début, j'ai eu un peu de mal à trouver du travail.»* Mais très vite, grâce notamment à Poitou-Charentes Tournages, Franck Beckmann dégote des petits rôles et alterne *«moments paradisiaques»* et *«périodes de galère sans nom»*. *«J'ai joué dans* OSS 117 Rio ne répond plus *de Michel Hazavanicius : je suis parti tourné quatre jours à Rio avec Jean Dujardin, c'est inoubliable»*, raconte-t-il. Mais la plupart du temps, il n'obtient que de tout petits rôles qui ne nécessitent qu'une journée de tournage. Quand il ne se retrouve pas obligé d'attendre deux ans pour pouvoir retourner dans une série parce que le personnage qu'il interprétait s'est fait assassiner ! *«Dans ces cas-là, il faut attendre que les spectateurs oublient votre visage, et le mien étant bien particulier, je suis roux aux yeux bleus, je suis souvent condamné à ne tourner qu'une fois pour telle ou telle série.»* Il le reconnaît : *«Quand j'ai commencé je n'avais pas conscience que ça serait aussi difficile… J'étais même persuadé qu'un réalisateur allait flasher sur moi…»* Aujourd'hui, il le sait, il ne sera *«jamais une star»*. Qu'importe, l'essentiel pour lui est de réussir *«à payer ses impôts»* et surtout de continuer à faire le métier qu'il a choisi. S'il tourne régulièrement, il n'a pourtant pas réussi à conserver son statut d'intermittent. *«Je l'ai perdu il y a deux ans, depuis c'est un peu la course aux cachets et c'est l'enfer»*, avoue-t-il. Mais pas question de baisser les bras, ni de se faire aigri. D'autant que, comme il le dit lui-même, *«dès qu'on décroche un rôle, on est comme un gamin, le soleil réapparaît !»* ***Aline Chambras***

DIDIER ROTEN

Cinéaste voyageur

Quitter Paris, Henri IV pour un second trimestre à Fromentin, cela ne fait pas forcément de vous un «enfant du Festival». Ce n'était pas écrit. Ni que Didier Roten réaliserait et produirait des films. Notamment sur Pierre Loti.
Pourtant, quand je l'entends parler de sa mère (une amie de la femme de François Truffaut), je ne peux m'empêcher de penser au théâtre de marionnettes qu'inventèrent à Nohant, en 1847, Maurice et Eugène Lambert, de revoir ce castelet improvisé avec deux chaises, une serviette et des morceaux de bois habillés, puis cet étonnant théâtre de marionnettes que décrit dans sa correspondance George Sand. Là, dans les souvenirs de Didier Roten, c'est François Truffaut qu'il faut imaginer «faisant le spectacle de marionnettes».
Il n'y a peut-être pas de destin, mais il y a des rencontres. Celle, pour commencer, pour grandir, du cinéma. Au ciné-club de la maison municipale des jeunes (aujourd'hui le Carré Amelot), créé en 1975 par Jacky Yonnet, militant du cinéma indépendant, et cofondateur de Cinémarge, festival de cinéma expérimental, intégré en 1974 au Festival international du film de La Rochelle.
Arrivé à La Rochelle quand il avait dix ans, Didier Roten y devient un adolescent rêveur, révolté : un poète. Lisant les poètes.
Un port est un séjour charmant. C'est aussi une invitation au voyage. Surtout quand on est bercé –secoué ! – par Kérouac, on a envie de prendre la route. Le train. Et c'est ce qu'il fait. À dix-sept ans. L'âge où l'on n'est pas sérieux, selon un autre poète. Où l'on rêve de partir. D'un «départ dans l'affection et le bruit neufs !» Ce sera donc l'Orient-Express. Jusqu'à Athènes. Le projet de retaper un bateau. La Crète et tous les métiers, dont la cueillette des oranges. On a les travaux qu'on peut, son Jardin des Hespérides. On voyage à dos d'âne. On retourne à Paris. On a vingt-cinq ans. Deux ans plus tard, on a sa première expérience. Collective, avec le cinéma. Qui, plus et mieux que la littérature, fait vivre les émotions et génère de la réflexion, de la vision. Peut aussi jouer sur la réalité, faire avancer les choses, ouvrir des voies.

Pascal Mary

Tournage du pilote du projet transmédia *Le Mystère des désenchantées* au domaine de Rennebourg à Saint-Denis-du-Pin, près de Saint-Jean-d'Angély. De gauche à droite, Didier Roten, Antoine Monier, François Vivier (coréalisateur) et Raphaël Fischer.

PRENDRE LE TRAIN. Cela, Didier Roten le vérifie avec *La Mission de Victor Martin* : un docufiction, écrit et réalisé avec Bernard Krouck. L'historien avait découvert l'existence de ce résistant belge qui, en 1942, se vit confier une mission incroyable : enquêter sur le sort des juifs de Belgique déportés vers l'Est. Il suivit ainsi les convois jusqu'à Auschwitz, et son rapport permit de sauver des milliers d'enfants. Le film, un road-movie historique où Didier Roten interprète Victor Martin, obtint le grand prix du film historique de l'Unesco. Revenu à La Rochelle en 2000, il crée l'année suivante une société de production, *Anekdota* («histoire inédite», en grec). Et, avec Vincent Martin, les Escales documentaires. Pour la première édition de ce qui est désormais le rendez-vous de novembre, il accueille Richard Leacock, auteur avec Robert Drew de *Primary* (un film dont le sujet est la bataille aux élections primaires, dans l'État du Wisconsin, entre le sénateur J.F. Kennedy et le sénateur Humphrey) et adepte de la *living camera*. Puis Jean Rouch, le pionnier français du cinéma-vérité.

PIERRE LOTI, L'EXOTE. Dans son propre travail, qui dans sa diversité revient toujours à la question qu'aborde Tzvetan Todorov dans *Nous et les autres*, il produit et réalise une série de trois docufictions sur l'histoire de l'abolition de l'esclavage dévoilant et relatant notamment l'exil de Louis Delgrès, héros de la Guadeloupe, sur l'île d'Aix. À la gare maritime : moins au témoin de l'histoire qu'aux vestiges matériels, à la trace présente d'un passé qui fut aussi douloureux. Quand on songe à ceux qui sont passés par là, qui ne voyageaient pas par plaisir, mais pour fuir les pogroms. À Pierre Loti : la vision de sa statue déboulonnée à Papeete il y a deux ans est un acte de vandalisme mais qui questionne. Qui était Pierre Loti ? Qu'est-ce qu'il représente là-bas ? Quel impact sur les peuples qui dans son œuvre jouent le rôle de l'autre. Un autre dont l'exote recherche, aime l'altérité, et qu'il ne prend pas la peine d'entendre.
Aujourd'hui Didier Roten produit un film de Bernard Martino sur les enfants qui souffrent de troubles légers (dyslexie, tocs) : *Nos enfants dans le désordre*. Et il œuvre pour le rapprochement entre les entreprises audiovisuelles et les NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la communication). Son projet tourne autour des *Désenchantées* de Pierre Loti, et il le présente ainsi : histoire d'une mystification littéraire et de la condition des femmes en général et turques en particulier au début du XXe siècle.

Denis Montebello

OFNI

Cinéma underground

Depuis 2003, l'association Nyktalop Mélodie organise, chaque année, le festival Ofni, un événement ciné-musical qui propose une programmation alternative de performances et de films peu diffusés, décalés des grands circuits de distribution et de production traditionnels, et très souvent inédits. Rencontre avec Stéphane Le Garff, directeur de Nyktalop Mélodie et du festival Ofni.

L'Actualité. – Ofni, le nom du festival fait volontairement appel à l'imaginaire de l'inclassable.

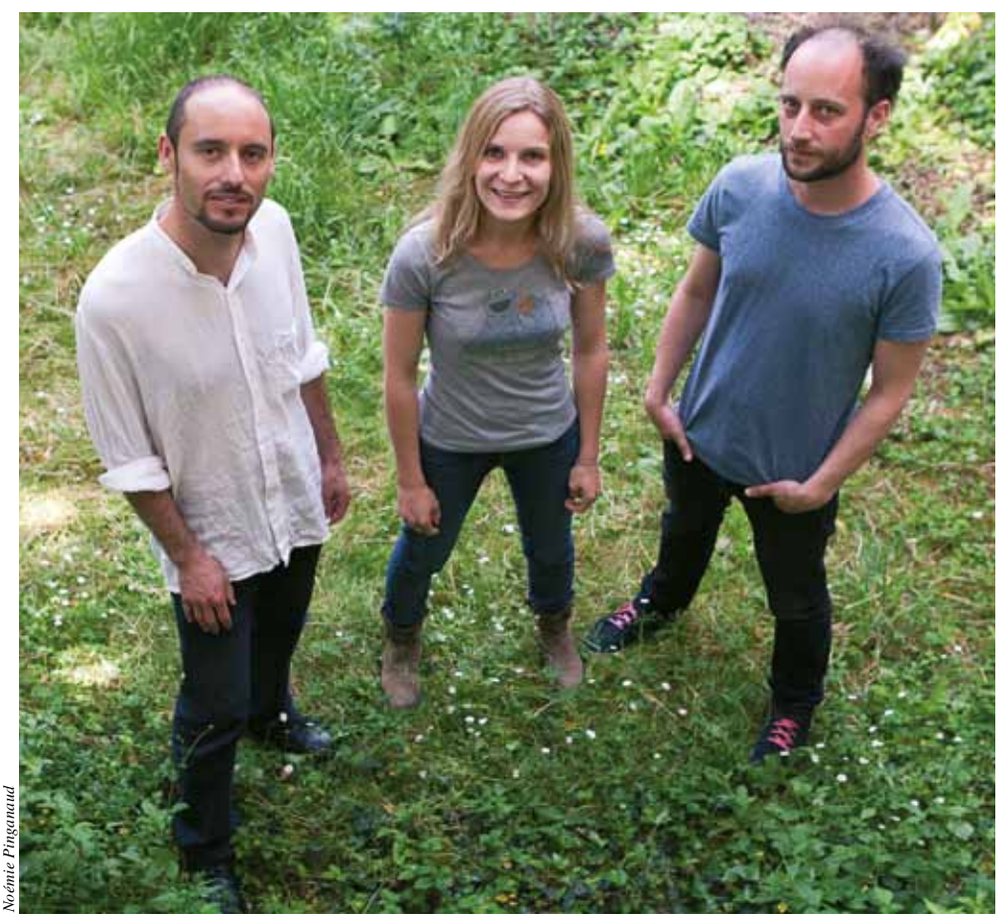
Stéphane Le Garff. – Oui, car le festival Ofni s'inscrit de plain-pied dans la démarche de diffusion alternative menée par l'association Nyktalop Mélodie depuis sa création en 2001. Aussi nous avions choisi de baptiser la première édition Ofni, pour Objets filmiques non identifiés, car cela correspondait vraiment à notre volonté de montrer, aussi bien des films ne passant pas par les circuits de distribution traditionnelle, que des films anciens dont l'approche était davantage esthétique et artistique que commerciale et que l'on n'a plus l'occasion de voir sur grand écran, ou de proposer des installations-performances. Nous avons notamment programmé pour Écran Parallèle, projet mené en collaboration avec l'université de Poitiers, *Vampyr* de Carl Theodor Dreyer (1932) dans le cadre d'un ciné-concert. Nous avons également diffusé des films de la période surréaliste, dont ceux de Germaine Dulac, Marcel Mariën… Nous avons aussi projeté en avant-première le film du Canadien Guy Maddin, *Et Les Lâches s'agenouillent*, en choisissant de le diffuser avec un pianiste improvisant en direct avec brio, le film se prêtant tout à fait à cet exercice.

En 2004, Ofni est devenu l'acronyme d'Objets filmiques non industriels. Par la suite, nous l'avons transformé en Osons filmer notre imaginaire. Lors d'une édition dédiée au Japon, nous avions commis le Oui au festival nippon en images ! Et pour notre dixième édition qui aura lieu du 14 au 18 novembre à Poitiers, avec des soirées avant-premières à La Rochelle – et peut-être Parthenay et Niort – nous avons opté pour Observatoire filmique de nouvelles images, qui correspond à l'évolution actuelle du festival.

Quelles ont été les grandes évolutions du festival ?

Bien que montée à l'arrachée, la première édition d'Ofni avait réuni un peu de monde et nous avions dès le début une réelle complicité avec les structures partenaires comme le Confort Moderne, le cinéma Le Dietrich ou Carré Bleu, notamment. Ce qui nous avait conforté dans notre idée que ce festival avait une utilité, un petit rôle à jouer comme une ouverture de fenêtre supplémentaire. Et chaque année, le public continue de suivre. En dix ans nous avons investi de nombreux lieux à Poitiers mais aussi dans tout le Poitou-Charentes, à Châtellerault, Parthenay, Niort, La Rochelle et même Angoulême à l'époque du Maki. Nous avons mis en place lors d'Ofni 2010 le premier salon d'éditeurs indépendants (vidéo, livres cinéma, photo, VOD, etc., en collaboration avec Cinémas hors-circuits). Cette année nous nous focalisons sur le «live cinéma», c'est-à-dire sur ces nouvelles – et en même temps pas si nouvelles que ça comme on le verra – formes d'écritures qui proposent un cinéma et de la création visuelle réalisés en direct, ce qui constitue une des évolutions actuelles possibles du cinéma. Par contre, nous n'avons jamais modifié notre credo premier qui stipule que le festival Ofni n'est pas un lieu de compétition : nous ne remettons donc pas de prix même si cela nous permettrait d'obtenir des financements privés supplémentaires. Ce n'est pas notre objet. Ce qui nous porte c'est l'envie de découverte, l'esprit de convivialité et le plaisir de partager ces festivités, c'est aussi la mission de festival que nous nous sommes défini. Par exemple, Ofni fut le premier diffuseur dans la région du premier film de Benoît Delépine et Gustave Kervern, *Aaltra*, un vrai Objet filmique non identifié qu'aucune salle ne voulait programmer. Aujourd'hui leurs films sont très largement commercialisés. Cela montre que ce cinéma défricheur et d'expérimentation reste d'abord un espace ouvert de liberté de création, le cinéma étant lui-même né grâce à tous ces artisans de l'image.

Recueilli par ***Aline Chambras***



Noémie Pinganaud

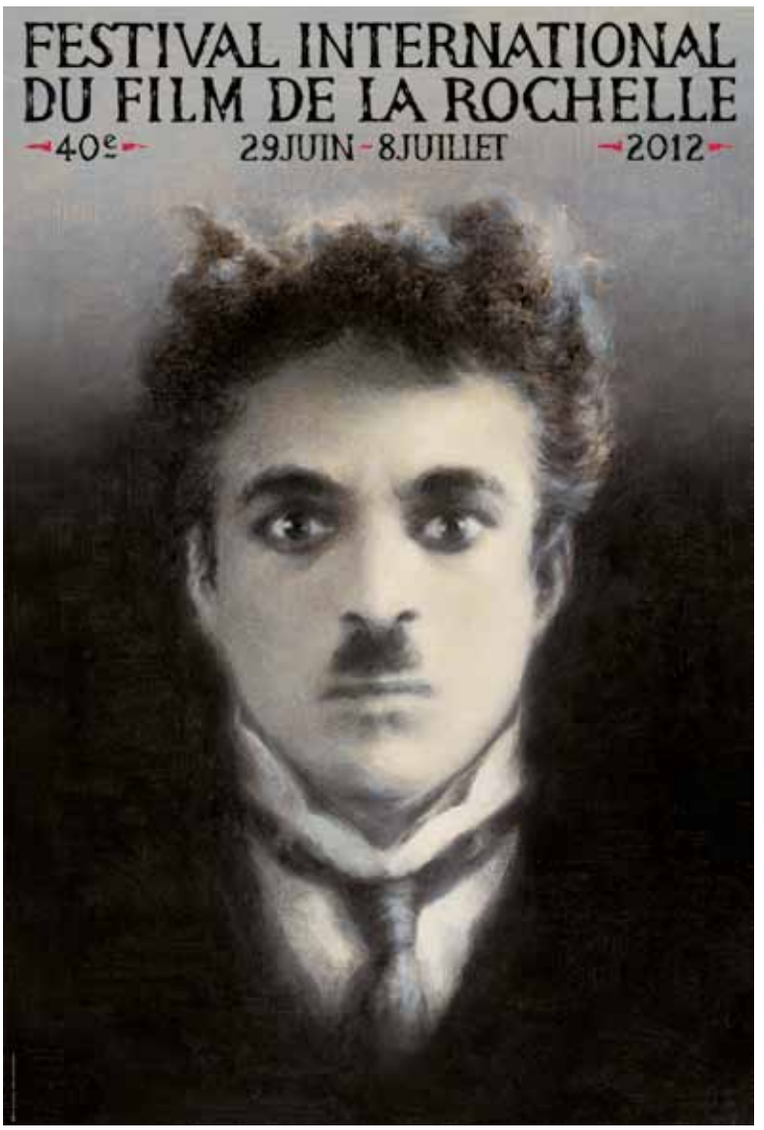
L'équipe d'Ofni 2012, de gauche à droite, Stéphane Le Garff, Fanny Duquerroux, Julien Bibard.

http://ofni.biz

L'écrivain Bernard Ruhaud salue l'arrivée de l'été par une fréquentation assidue du Festival international du film de La Rochelle, là où défilent sur grand écran toutes les couleurs du monde.

Par **Bernard Ruhaud**

Ciné, La Rochelle



Affiche de Stanislas Bouvier.

Bernard Ruhaud a publié récemment *Salut à vous !*, éd. Maurice Nadeau, 2010.

Le sud de la France commence à Marans. C'est du moins ce que ressentent ceux qui, des Pays de Loire, de Bretagne, de Normandie et même des îles Britanniques traversent le pays de haut en bas, par l'ouest, et délaissent momentanément l'autoroute pour longer de près l'océan. À partir de Marans le climat, l'habitat, la lumière et même le ciel sont différents. Certains lieux naturels ou urbains constituent ainsi des passages, des frontières, des portes entre des paysages et des régions. Un peu plus bas, à La Rochelle, c'est la porte de la Grosse Horloge, sur le port, qui délimite deux univers. D'un côté la ville, affairée, grouillante, abritée du vent et des marées. De l'autre l'air, le large, l'infini et en toutes saisons les vacances. Des événements aussi constituent en soi un changement. Toujours à La Rochelle, à quelques pas de là, l'été commence exactement à l'ouverture du Festival international du film. Le dernier vendredi de juin, en fin d'après-midi, quand la foule déferle sur le port, au moment précis où le hall de La Coursive commence à se remplir de festivaliers impatients, la saison bascule et l'été éclate. Étrange été pour ces milliers de cinéphiles qui se précipitent à l'ombre quand partout ailleurs le soleil domine. Étrange rencontre, entre les touristes mal informés et les files d'attente leur barrant le passage entre les quais et les salles du Dragon. Deux cent cinquante films, une douzaine de salles, quatre-vingt mille entrées, des piles de programmes scrupuleusement dépouillés, annotés, discutés. On hésite, on tâtonne, on questionne et on attend, debout dans la file qui s'allonge, jusqu'à une heure parfois avant la séance, pour être certain de voir celui-ci que l'on a choisi d'emblée ou dont quelqu'un nous a vanté les qualités. On papote, on échange, on raconte. Ici pas de prix, nulle compétition, que des films. Quarante festivals déjà. Combien de films ? Combien d'heures ? Combien de monde ? Dans les

files on côtoie Varda, Piccoli, Amalric. Dans les salles on découvre ou retrouve un chef-d'œuvre. Le cinéma iranien ne déçoit pas. Le dernier Mike Leigh n'est pas son meilleur. Buster Keaton plaît toujours autant. Bonello mérite qu'on le suive. Le hall de La Coursive ne désemplit pas. Depardon expose. Stéphane Émond tient la librairie. Dix jours, cinq séances par jour et impossible de tout voir. On dort peu, on mange vite et on recommence. C'est la fête, l'abondance, toutes les couleurs du monde défilent sur les écrans.

Dix jours et autant de nuits, dont la dernière, une nuit entière pour cinq ultimes séances. Trois nanars, deux chefs-d'œuvre, une salle de 1 100 places pratiquement pleine, des spectateurs avertis qui donnent en chœur la réplique à quelque succès éternel, *La Rivière sans retour*, *L'Ange bleu*, *La Nuit du chasseur*. Dans le hall, les festivaliers fatigués se détendent un peu entre deux séances. Et on remet ça. C'est étrange tout ce monde réuni dans une salle obscure au cœur de la nuit, quand toute la ville dort, jusqu'au lever du jour, puis le petit déjeuner offert aux jusqu'au-boutistes engourdis dans les cafés au pied des tours.

L'aube est un peu grise et les quais déserts. Les Rochelais se lèvent pour aller travailler. Des festivaliers se séparent, de nouveaux vacanciers arrivent d'un peu partout, par Saintes, Niort et bien sûr Marans. Les bistrots rouvrent et s'étalent aux terrasses. D'autres fêtes se préparent. À Saint-Jean-d'Acre on s'active déjà à monter les Francos. Dès l'automne et tout au long de l'année, quantité de manifestations cinématographiques plus modestes, pas moins passionnantes, remplaceront celle-ci. Escales documentaires, festival du film d'aventures, cinéma japonais, Justice et Cinéma, festival des courts, Sunny Side of the doc, même la télé vient tenir salon sur les quais.

C'est un peu le festival qui s'éternise ainsi. Jusqu'en juin suivant. ■

Hélène de Fontainieu présidente

Présidente de l'Association du Festival international du film de La Rochelle, Hélène de Fontainieu est passionnée de cinéma depuis toujours. *«Dès la quatrième au collège, j'allais au ciné-club de Lille, et au lycée, je séchais les cours pour aller au cinéma de Villeneuve-d'Ascq.»*

Plus tard, en 2006, le cinéaste Brice Cauvin, rencontré au festival de La Rochelle, lui offrira d'être photographe de plateau sur son premier long métrage, *De particulier à particulier*. *«En 2007, on m'a proposé d'entrer au conseil d'administration de l'association, puis j'ai été élue vice-présidente, et quand le président est parti, début 2009, il a fallu le remplacer.»*

Hélène de Fontainieu qui, dans le civil, est responsable de la communication du chantier Fountaine-Pajot, a voulu apporter au festival sa connaissance du monde de l'entreprise pour rechercher des partenariats. *«Le président de l'association a un rôle un peu politique de représentation, de négociation, notamment avec les entreprises et les collectivités locales»*, dit-elle. L'association du festival, comme toutes les associations loi 1901, est composée de bénévoles. C'est l'équipe permanente du festival, composée de salariés, qui gère l'organisation de la manifestation, sous la direction d'une déléguée générale, Prune Engler, d'une directrice artistique, Sylvie Pras, et d'un administrateur général, Arnaud Dumatin. *«Les permanents travaillent en direct avec l'administrateur général pour la gestion de leur budget. Il y a une transparence totale, je ne gère pas les budgets, mais on nous consulte s'il doit y avoir un arbitrage, et c'est moi qui signe les dépenses.»*

Le Festival international du film de La Rochelle, sans prix et sans montée des marches, avec une programmation éclectique et originale, est considéré comme le second festival français après celui de Cannes. Son budget est modeste, moins d'un million d'euros, qui couvrent les salaires des permanents, la location des films et des salles, et les frais liés aux invitations de réalisateurs et d'acteurs. *«Nous sommes un festival de découvertes et de redécouvertes, ainsi Nanni Moretti a été découvert à La Rochelle. La responsabilité artistique de la manifestation incombe exclusivement à l'équipe professionnelle, et l'association n'a pas à se mêler de la programmation. Tout au plus peut-on suggérer, l'équipe est à l'écoute, mais c'est elle qui a le dernier mot. On laisse les pros gérer leur domaine de compétence, et c'est grâce à cette liberté qu'ils nous offrent un tel festival reconnu dans le monde entier.»* Même sans se mêler de programmation, la présidence du festival n'est pas une sinécure. *«C'est un véritable engagement, une lourde responsabilité, qui me prend beaucoup de temps, mais c'est avant tout une passion, et mon job est ailleurs. Paradoxalement, depuis que je préside le festival, j'ai beaucoup moins de temps pour aller au cinéma.»*

Jean Roquecave

Marie Monteiro

CINÉSUD

Du court côté Afrique

Depuis treize ans, le festival CinéSud fait, chaque printemps, la part belle aux courts métrages africains. Rencontre avec Agnès Coulon, déléguée générale de CinéSud.

L'Actualité. – Comment est né ce festival unique en son genre ?

Agnès Coulon. – Le festival CinéSud a commencé comme une excroissance du festival Plein Sud de Cozes, dédié aux arts et cultures d'Afrique en général. En 2000, alors que le festival Plein Sud fêtait ses dix ans, nous avons pris conscience que nous devions consacrer une place spéciale au cinéma africain et notamment à sa production de courts métrages, dont la visibilité est vraiment trop faible en France. Aussi nous avons mis en place CinéSud, le festival du court métrage africain dont la ligne directrice était et reste aujourd'hui encore de faire découvrir au public des films et des réalisateurs africains, de valoriser le court métrage comme forme cinématographique à part entière, d'offrir un espace de compétition à des artistes et des œuvres le plus souvent totalement méconnus en France et, aussi, de contribuer à l'éducation à l'image en faisant participer les scolaires à ce festival.

Comment trouvez-vous et sélectionnez-vous les films en compétition ?

Lors des premières éditions, peu de films étaient présentés. Puis, petit à petit, la programmation s'est étoffée et enrichie car nous avons réussi à mettre sur pied une véritable politique de recherche de films. Nous ne nous contentons plus de faire paraître des annonces dans les centres culturels des pays d'Afrique francophone mais nous allons vraiment chercher les films sur place, dans des festivals notamment et par internet. Cela représente un travail énorme mais qui nous semble primordial si nous voulons vraiment proposer une sélection qui reflète tout ce qui se fait dans le domaine du court métrage sur le continent africain. Cette année nous avons ainsi choisi de projeter 25 films après en avoir visionné 195 venus de 32 pays différents. Il nous reste encore du travail pour que toute l'Afrique (qui compte 54 pays) soit effectivement représentée. Aussi, depuis deux ans, nous avons créé un budget «sous-titrage» qui nous permet de proposer des films qui ne soient pas exclusivement issus de l'Afrique francophone. Nous sommes très ambitieux car nous voulons vraiment faire sortir de l'ombre la production de courts métrages africains.

Quelles sont les retombées pour les artistes qui ont été sélectionnés à votre festival ?

Ce festival est avant tout l'occasion de rencontres, que ce soit pour les réalisateurs entre eux, mais aussi entre les

réalisateurs et le public. Nous misons en premier lieu sur la convivialité et l'échange. D'ailleurs, les artistes invités sont logés chez l'habitant. Mais participer, et même mieux, être primé à notre festival peut représenter un coup de pouce pour des réalisateurs qui, trop souvent, ont du mal à se faire connaître et à diffuser leurs œuvres. L'année dernière, nous avions ainsi primé *Joe Ouakam* du Sénégalais Wasis Diop. Depuis, il a été programmé à Milan et au Museum of the Moving Image à New York. D'autres réalisateurs ont bénéficié de CinéSud pour accroître leur visibilité : Sabrina Draoui avec *Goulili*, Djamil Beloucif avec *Djoûû*... et sont invités dans de nombreux festivals.

Aline Chambras

http://www.festivalpleinsud.com/cine-sud-2012/

FESTIVAL CINÉ AFRICA 86

Une vision différente du continent africain

Représentatif de la coopération entre la Vienne et le Burkina Faso, le festival Ciné Africa 86 a eu lieu du 17 au 20 mars, après une inauguration au Futuroscope. Cette année, vingt films sélectionnés dans neuf pays ont été projetés dans des salles du département ; des diffusions accompagnées d'expositions mais aussi de rencontres et de débats avec des réalisateurs et des spécialistes du cinéma.

Ce festival sans compétition ni prix a été créé pour la promotion de la création cinématographique africaine en Europe et fait partie d'un réseau de festivals européens dédié au continent africain. Ainsi, le festival Africamera en Allemagne, mais aussi le festival international du film Isola Cinema (Kino Otok) en Slovénie sont partenaires de Ciné Africa 86.

Cette année les spectateurs sont venus nombreux et curieux. Ce public exigeant a ainsi pu ouvrir les yeux sur une réalité souvent éloignée du regard européen.

V. G.

CRPC

Cinéma nomade

Avec plus de 1 000 séances pour un total de 54 000 spectateurs en 2011, le programme «Cinéma chez nous» mené par le Centre régional de promotion du cinéma (CRPC) peut se targuer d'avoir mené à bien sa mission. Car, alors même que l'on pourrait croire que le cinéma itinérant n'a plus la cote à l'heure des multiplexes et des soirées télés, les collectivités locales qui ne disposent pas d'une vraie salle de cinéma sont, en fait, de plus en plus nombreuses à faire appel aux services du CRPC. À la condition qu'elles soient éloignées de plus de 15 km d'une salle de cinéma fixe, sinon le Crpc ne peut intervenir sous peine d'entrave à la concurrence... *«Pour les petites communes, faire venir un cinéma itinérant est un moyen simple et peu cher de faire vivre un projet culturel sur leur territoire»*, explique Stéphanie Vigier, la responsable du CRPC.

En Poitou-Charentes, 50 communes sont ainsi *«desservies»*, une fois par mois ou tous les quinze jours, par l'équipe du CRPC, et peuvent donc proposer à leurs concitoyens une séance de cinéma dans des *«salles communales qui peuvent très bien concurrencer de vraies salles de cinéma comme dans des salles des fêtes où l'on a du mal à obtenir l'obscurité et où les spectateurs sont assis sur des chaises en plastique»*, comme le précise Stéphanie Vigier. Pour autant, le public est fidèle, notamment grâce au rôle très actif de bénévoles locaux sur lesquels s'appuient conjointement les mairies et le CRPC : *«Ce sont les bénévoles qui, sur place, font vivre ce projet cinéma, sans eux cela ne pourrait pas marcher. Ce sont eux qui drainent le public, lui donnent envie de venir. Ce qui prouve que ce rapport au cinéma est ici plus convivial, plus social que le fait d'aller à une séance "normale" dans un "vrai" cinéma»*, souligne Stéphanie Vigier. D'autant que dans certaines communes, ces mêmes bénévoles organisent des tournées en voiture avant la projection, histoire d'y emmener des personnes âgées qui, sans cela, ne sortiraient pas de chez elles. De plus, le prix de la place de ces séances de cinéma nomade incite de nombreuses familles à y participer, car cela leur revient beaucoup moins cher qu'une sortie dans une salle de cinéma fixe où ils doivent, en plus, se rendre en voiture. *«Avec la hausse du prix de l'essence ces dernières années, nous avons d'ailleurs constaté une hausse de la fréquentation de nos points de projection»*, note Stéphanie Vigier.

Bien sûr, la programmation de ces séances de cinéma itinérant est en léger décalage par rapport aux sorties nationales : *«Nous proposons des films qui sont entre leur cinquième et neuvième semaine de sortie nationale, ce qui explique que l'on ne touche que très peu le jeune public qui préfère aller voir un film au moment même de sa sortie.»* C'est pourquoi le CRPC propose très peu de grosses productions américaines, qui marchent très peu en circuit itinérant, et préfère axer sa programmation sur des films Art et essai. Une autre manière de souligner que l'arrivée d'un cinéma itinérant dans sa commune est *«un moyen simple d'accéder à l'art»*.

A. C.

www.cinema-crpc.org

SAINTES

Le plus vieux ciné-club du Poitou-Charentes

C'est en 1956 que se tient la première séance du ciné-club de Saintes, créé par Jacques Courcier, un enseignant arrivé dans la cité gallo-romaine au début des années 1950. Au programme, *Goupi-Mains rouges* de Jacques Becker dont certaines scènes ont été tournées en 1942 dans la ferme de Tournesou, près d'Angoulême. Très vite, le ciné-club trouve son public. En 1961, la salle du Rex, où est projeté le film *Les Enfants du paradis* de Marcel Carné, est comble. Idem en 1962 pour la projection de *Citizen Kane* d'Orson Welles. À chaque séance, des écrivains (dont Madeleine Chapsal) ou des réalisateurs viennent commenter les films. En 1980, le succès est tel, avec près de 600 adhérents, que le ciné-club quitte le Rex, trop petit, pour s'installer à l'Olympia.

Pourtant les années suivantes, le nombre d'adhérents connaît une chute vertigineuse. En 1985, ils ne sont plus que 160. Aujourd'hui, ils restent 123 fidèles. Pour Jean-Louis Barraud, président d'honneur du ciné-club de Saintes, les raisons de cette défection sont multiples : la concurrence d'une offre culturelle de plus en plus étoffée à Saintes avec notamment la création d'une salle Art et essai, le désengagement croissant des gens, la programmation massive de films à la télé, la grande difficulté à capter un public jeune, etc. Inquiet pour l'avenir, d'autant que les finances de la structure ne sont pas au beau fixe, Jean-Louis Barraud ne peut néanmoins pas croire à la disparition du ciné-club, *«le plus vieux de la région»*, dont la programmation 2012-2013 est déjà établie. *«Nous offrons un rapport enrichi au cinéma : grâce aux débats que nous proposons après chaque projection, nous ne sommes pas dans la consommation solitaire mais dans la convivialité et la découverte collective d'œuvres cinématographiques. Et puis nous avons pour nous soutenir toute une génération de cinéphiles que nous avons nous-mêmes créée et éduquée.»* ***A. C.***

www.cineclubsaintes.site.cx

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Le Cinématocrac, créé par des étudiants de Poitiers, réalisait une sérigraphie originale pour chaque film. Lire le dossier «Mai 68» de *L'Actualité* n° 80, avril 2008.

Angoulême La saga

Par Astrid Deroost

de l'image

Le Tableau de Jean-François Laguionie.

Bande dessinée, cinéma d'animation, jeu vidéo, tournages... La filière image d'Angoulême couvre un territoire qui englobe la création, la production, la formation et la diffusion culturelle. Du Festival BD, manifestation fondatrice dont la quarantième édition sera célébrée en 2013, à l'avènement d'un pôle économique à haute valeur ajoutée, porté par la volonté politique, retour sur les séquences qui ont transformé la capitale charentaise en place forte, internationale, de l'image.

Des productions fameuses de *Kirikou* à *Zarafa*, quatre-vingt-dix entreprises spécialisées dont vingt studios de cinéma d'animation et trois de son, sept studios de jeu vidéo, sept écoles, huit cents étudiants, une douzaine de tournages annuels en Charente, plus de cent cinquante auteurs de bande dessinée installés à demeure, un secteur qui emploie plus de mille personnes... Ainsi se dessine la filière image d'Angoulême.

Au cœur de la ville, les bords de Charente hébergent aussi la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, son musée, sa Maison des auteurs, sa bibliothèque spécialisée, son centre de soutien technique multimédia, son cinéma Art et essai... Et chaque année, le Festival international de la bande dessinée, événement fondateur de l'image «Image» de la ville, draine en masse publics et médias.

«Il est rare qu'un grand festival ait généré, comme celui de la bande dessinée, une continuité dans le cadre d'une activité économique. L'activité autour de l'image est le résultat d'une évolution dans le temps, c'est aujourd'hui un ensemble parfaitement cohérent d'entreprises, de formations et de nouveaux projets. La Charente a la chance d'avoir développé un concept aussi fort», remarque Robert Richard, conseiller général et président de Magelis ou syndicat mixte du pôle image (SMPI).

Le SMPI, financé par le Conseil général de la Charente (60 %), la Région Poitou-Charentes (20 %), la Ville d'Angoulême (10 %) et la communauté d'agglomération du Grand Angoulême (10 %), bras armé des collectivités, agit en aménageur du territoire. La structure prospecte les entreprises, développe les formations et favorise les synergies entre les quatre secteurs du Pôle Image que sont la bande dessinée, le cinéma d'animation, le jeu vidéo et les tournages.

Le SMPI promeut également, dans et hors les murs, dans les salons professionnels et au travers d'événements[1], les savoir-faire et biens culturels made in Angoulême. La création d'espaces réservés à l'image, qui permet la réhabilitation du quartier Saint-Cybard, situé au cœur d'Angoulême et d'un patrimoine bâti de caractère, fait également partie de ses objectifs.

Au départ donc était l'image fixe, séquentielle. Le scénario s'écrit à partir de 1972. Francis Groux, passionné de bande dessinée, et Jean Mardikian, tous deux élus au conseil municipal, reçoivent pour mission de sortir Angoulême de sa somnolence culturelle. Avec le concours de Claude Moliterni, érudit du 9e art, créateur de la revue *Phénix* et concepteur de l'exposition «10 millions d'images», le duo angoumoisin organise une quinzaine du livre pour enfants et de la bande dessinée. Franquin, Gotlib, Fred, Giraud, Hermann, Delinx... débarquent et mettent la cité des Valois en ébullition. En janvier 1974, les hommes de la quinzaine, éclairés par l'expérience toscane de Lucca, osent le premier Salon international de la bande dessinée. L'affiche d'Hugo Pratt livre en clair-obscur l'élégante silhouette de Corto. Le désinvolte Maltese a désormais sa statue, rivée à la passerelle qui enjambe le fleuve, à deux pas du musée de la bande dessinée.

10 000 VISITEURS EN 1974

Sur les photos d'époque, parmi d'autres figures essentielles de la bande dessinée, Harvey Kurtzman, créateur de la revue satirique américaine *Mad*, Burne Hogarth, l'un des dessinateurs de Tarzan, André Franquin, vénéré père de Gaston, Saint-Ogan, géniteur de Zig et Puce, prennent la pose. La manifestation est d'emblée internationale et séduit les foules, mineures ou majeures. La cité vibre en ses remparts.

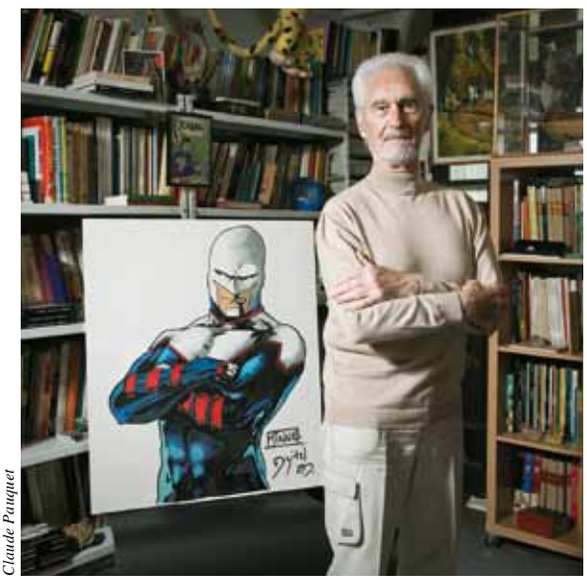
«On a tout logé dans le musée de la ville, les stands, les expos, les dédicaces, le Tac o tac. On avait très peu de moyens et des grands auteurs. On a eu 10 000 visiteurs, enfants et parents, enseignants, se souvient Francis Groux. *La bande dessinée avait évolué et s'adressait à tous les publics. On a eu la chance de tomber au bon moment. C'était un succès et on a continué.»*

1. Pour chacun des secteurs, Magelis accompagne ou crée des événements : Videogames economics Forum pour les professionnels du jeu vidéo, stand réunissant les collectifs d'auteurs pendant le Festival international de la bande dessinée, premier partenaire financier du Festival du film francophone d'Angoulême, coorganisateur avec 16 000 images (association réunissant des professionnels de l'image) de 16 000 Toons, manifestation grand public (projections, ateliers...) autour des films ou séries d'animation nés à Angoulême.

Temps généreux, les dessinateurs font don de planches originales aux organisateurs. Hergé lui-même offre un extrait de sa ligne claire. La galerie Saint-Ogan, créée au sein du musée municipal des Beaux-Arts, accumule plus de 1 500 œuvres, prémices de la collection qui s'épanouira, plus tard, dans le musée du Centre national de la bande dessinée et de l'image.

Le Festival international de la bande dessinée (FIBD), constitué en association en 1975, passera de l'entreprise purement bénévole à une organisation en partie professionnelle – aujourd'hui confiée à la société 9e art + –, il connaîtra des soubresauts dont une menace, déjà lointaine, d'exil vers Grenoble mais restera arrimé à son éperon calcaire...

«C'est le festival d'Angoulême, le premier de la ville et le troisième au niveau national, précise Gérard Desaphy, maire-adjoint chargé de la culture en évoquant l'importance capitale de la manifestation en termes de notoriété et de rayonnement culturel. *Le festival bénéficie d'un engagement constant de la Ville et nous avons, afin de lui donner les moyens nécessaires et une visibilité, établi une convention triennale entre les financeurs publics que sont la Ville d'Angoulême, la communauté d'agglomération du Grand Angoulême, la Région Poitou-Charentes et l'État.»*



Claude Pauquet

« La bande dessinée avait évolué et s'adressait à tous les publics. On a eu la chance de tomber au bon moment. C'était un succès et on a continué. » Francis Groux

Les visiteurs étaient des dizaines de milliers en janvier 2012 à suivre les conférences, les rencontres internationales avec les auteurs, à courir les stands d'éditeurs, à explorer les expositions, vitrines de la création mondiale et marque de fabrique du FIBD. L'exceptionnelle rétrospective consacrée à l'auteur Américain Art Spiegelman a quitté Angoulême pour le Centre Pompidou et accomplit un tour d'Europe avant de gagner le continent américain.

Pour le monde, la ville charentaise a rapidement conquis son titre de capitale du 9e art. Localement, dans les années 1980, le festival génère des initiatives destinées à enraciner le 9e art en terre charentaise au-delà de l'événement hivernal. Le médium connaît alors un envol économique, l'explosion de son lectorat et révèle une extraordinaire force de créativité. La mairie d'Angoulême, menée par Jean-Michel Boucheron, un bref temps frileuse[2], épouse la cause bande dessinée et mise sur l'image comme potentiel moteur de renouveau.

Soutien au festival, création de la galerie Saint-Ogan, mise en place d'un atelier BD au sein de l'école municipale des Beaux-Arts... Dans un contexte national favorable à la diversité des arts et à l'ère des grands projets mitterrandiens, y compris régionaux, l'idée d'un centre de la bande dessinée émerge. Le lieu sera patrimonial doté notamment d'un musée, d'un dépôt légal, d'une bibliothèque spécialisée... et assorti d'un département novateur dans le domaine de l'image.

«À cette période, on est dans une mouvance d'évolution technologique et culturelle. Il y a le livre bande dessinée et aussi le cinéma d'animation. Il a été décidé d'élargir l'institution au domaine de l'image et de créer un atelier d'images numériques qui viendrait décupler l'atelier graphique de bande dessinée et qui positionnerait déjà l'école d'art dans ce qu'elle est aujourd'hui, École européenne supérieure de l'image», rappelle David Caméo, alors adjoint à la culture.

En 1984, Jack Lang, ministre de la Culture, annonce la création du futur Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI), aujourd'hui Cité internationale de la bande dessinée et de l'image[3]. Sur un ancien site industriel (usine Champigneulles), l'architecte Roland Castro érige le temple du 9e art. La bâtisse miroitante, collage entre l'ancien et le nouveau, s'ouvre en 1989, financée par l'État et la Ville d'Angoulême, le Conseil général de la Charente et la Région Poitou-Charentes. Le fonctionnement de l'institution est pris en charge par la Ville d'Angoulême et l'État. Le premier directeur, Denis Raison, en trace les missions : la première consiste à faire d'Angoulême le lieu référence de la bande dessinée.

«Le deuxième aspect du Centre est d'être un lieu de développement dans le domaine de l'image de synthèse, c'est-à-dire un atelier fortement outillé avec un rassemblement de compétences qui puisse à la fois former des gens, conseiller les entreprises et produire», explique alors le responsable.

Le Laboratoire d'imagerie numérique (LIN), un temps dirigé par René Laloux, réalisateur de *La Planète sauvage*, est lieu de recherche et d'enseignement sur l'utilisation de l'informatique dans la création et le transfert des images. Des diplômes de 3e cycle sont mis en place parmi lesquels l'European media master of art qui propose les options Animation 2D, 3D, Design produit, simulation, visualisation ou encore Conception de produit multimédia interactif. Le LIN produit également des images de synthèse et des images composites fixes ou animées, préfigurant un pôle régional de production. Sa mission formation disparaîtra en 2004, relayée sur le sol d'Angoulême par la création de nouvelles écoles.

2. L'opinion publique et la presse, dont la *Charente Libre*, provoquèrent la création d'un comité de défense du Festival de la BD.

3. En 2008, le Centre est devenu Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, établissement public de coopération culturelle financé par le Département de la Charente, la Ville d'Angoulême, la Région Poitou-Charentes et l'État. La Cité regroupe trois sites : le nouveau musée, le bâtiment Castro (bibliothèque, salles de cinéma, centre de documentation, centre de soutien technique multimédia, restaurant...) et la Maison des auteurs.

De son côté, le grand public découvre en 1991 le premier musée de France consacré à la bande dessinée. D'abord installé dans le bâtiment Roland Castro, au sein du CNBDI, le musée dévoile aujourd'hui ses collections dans l'une des friches industrielles réhabilitées par Magelis : quelque 10 000 planches de bande dessinée et dessins originaux, dont des chefs-d'œuvre de grands artistes français et étrangers, plus de 110 000 imprimés francophones, américains... ainsi que des objets dérivés constituent un patrimoine exceptionnel. Des centaines de pièces puisées dans ce fonds, unique en Europe, composent l'exposition permanente du musée. Corto Maltese, Les Pieds Nickelés, Little Nemo, Tintin, Zig et Puce, Popeye, Astérix, Snoopy... Des personnages légendaires aux auteurs actuels comme Sfar, Zep, Tardi, Satrapi, Trondheim, Spiegelman, en passant par les revues mythiques, *Pilote*, *Mad* ou *Métal Hurlant*, le musée expose tous les courants et toutes les époques du 9e art.

Toujours dans la décennie 1980, face à la demande croissante de dessins animés, conséquence de la multiplication de chaînes de télévision (Canal +, La Cinquième, M6), la ville accueille des studios d'animation dont IO (Image ordinateur) précurseur dans l'utilisation de la palette graphique ou encore le studio IDDH qui livre plusieurs séries animées dont *Denver, le dernier dinosaure*, diffusée sur France 3, *Les Tortues Ninja*, ou la plus française *Molierissimo*. Malgré l'engouement des pouvoirs publics, ces entreprises pionnières ferment assez rapidement leurs portes. Le secteur animation est toutefois amorcé à Angoulême et d'autres initiatives voient le jour. Exemple en 1985, deux passionnés ouvrent un studio indépendant avec l'aspiration revendiquée de faire de l'animation française. Christian Masson, ancien publicitaire et producteur, et Jean-Yves Raimbaud, dessinateur et réalisateur, créent Jingle. *«L'environnement était favorable. Grâce au Festival de la BD, les élus étaient sensibles au monde de l'image et le pont vers le dessin animé était facile à franchir. C'était, en prolongement de l'industrie papetière qui périclitait, un nouveau souffle, un secteur créateur d'emplois et de ressources»*, rappelle Christian Masson.

Le duo fabrique des séries TV originales comme *Les Enfants de la Liberté* ou *Les Petites Sorcières*. Et tisse des liens, peu courants à l'époque, entre 9e et 7e arts. La série TV *Manu*, création adaptée de l'œuvre de Franck Margerin et conduite en collaboration avec l'auteur de *Lucien*, s'installera pour deux saisons sur feu la Cinq. Au plus intense de la production, Jingle, qui disparaîtra en 1994, emploie soixante personnes : animateurs, storyboarders, gouacheurs... *«On faisait tout de façon manuelle de A à Z. On a drainé et formé énormément de monde. Beaucoup d'auteurs de bande dessinée sont passés pour travailler sur les décors et les personnages»*, poursuit Christian Masson.

Comme ses prédécesseurs et successeurs, Jingle fait naturellement appel aux talents graphiques qui s'épanouissent à l'Atelier BD de l'école des Beaux-Arts d'Angoulême. *«Lorsque je suis venu à Angoulême pour suivre l'Atelier BD, j'avais déjà fait quatre ans de Beaux-Arts,* se souvient Jean-Luc Loyer, 47 ans, auteur de bande dessinée (*Victor, Les Mangeurs de Cailloux*...). *Tout en étant étudiant, on pouvait travailler dans les studios l'animation comme coloristes, scénaristes, dessinateurs sur les décors et les personnages, c'était une expérience très formatrice.»*

Claude Paugnet

« Tout en étant étudiant, on pouvait travailler dans les studios l'animation comme coloristes, scénaristes, dessinateurs sur les décors et les personnages, c'était une expérience très formatrice. »
Jean-Luc Loyer

Une tendance encouragée par le plan Image de Jack Lang voué à soutenir le secteur français de l'animation face notamment aux séries TV japonaises. *«Cela a incité les studios à puiser dans le vivier des Beaux-Arts d'Angoulême»*, poursuit l'artiste. Comme certains de ses pairs, Jean-Luc Loyer fait aujourd'hui encore, à Angoulême, des intermittences dans le cinéma d'animation.

D'autres anciens de l'Atelier ont, hors Angoulême, plus radicalement sauté le pas. Ainsi de Nicolas De Crécy et Sylvain Chomet, connus pour leur trilogie en bande dessinée *Léon La Came* et pour le film, *La Vieille Dame et les Pigeons*. Le moyen métrage d'animation, grand prix 1998 au Festival d'Annecy, est aussi nommé aux Oscars. Plus tard, Sylvain Chomet récoltera d'autres récompenses pour *Les Triplettes de Belleville* et pour *L'Illusionniste*, césarisé en 2011.

Les deux premiers opus ont été portés par le producteur indépendant Didier Brunner, patron des Armateurs qui a ouvert un studio à Angoulême en 1995. C'est aussi là que Michel Ocelot a, en grande partie, donné vie à *Kirikou*, vaillant petit héros qui crèvera l'écran en 1998 et dont l'énorme succès international fera date.

Dès son ouverture en 1983, la formation BD, qui n'a d'autre concurrent que l'institut privé Saint-Luc de Bruxelles, attire à Angoulême les candidats de tout l'Hexagone. *«L'environnement général avec l'événement phare qu'est le Festival fait que l'enseignement de la bande dessinée y a toute sa place. C'est une spécificité forte de notre école et l'une de ses attractivités»*, explique l'établissement devenu École européenne supérieure de l'image (EESI), dotée de deux sites, Angoulême et Poitiers, sous tutelle du ministère de la Culture.

Prima Linea Productions présente
LE SECRET DE LOULOU
un film de Grégoire Solotareff
réalisé par Éric Omond

Vous avez raté votre vie, réussissez votre mort...
Le Magasin des Suicides
OPEN
Patrice Leconte

OVNI
CANAL+

Les P'TITES POULES
(c) Blue Spirit Animation / BE

Couleur de peau : Miel

De Crécy, Chomet, Loyer, Masbou, Ayroles, Maïorana, Mazan, Turf, Ferrier, Neaud, Néhou, Leprévost, Prudhomme, Lagrange, Wendling, Samama, Blandin... La liste des auteurs reconnus, passés par Angoulême, ne cesse de s'allonger.

La ville garde aussi – et attire – des talents qui composent un exceptionnel substrat artistique. Plus de cent cinquante auteurs résident et travaillent aujourd'hui à Angoulême et dans les environs. Une quinzaine de collectifs multiplie les initiatives : revues, fanzines, expositions, ateliers pédagogiques, édition, illustration, plate-forme virtuelle de publication... Jean-Luc Loyer et ses compagnons de promotion ont créé, à Angoulême, l'un des premiers groupements d'artistes pour prolonger l'émulation née de leur rencontre au sein de l'Atelier BD.

L'association Ego comme X se constitue en 1994 pour *«publier une bande dessinée d'auteur assujettie a aucune autre contrainte que le désir de l'auteur avec une forte dominante autobiographique ou littéraire. Des récits novateurs et nécessaires»*, selon le responsable Loïc Néhou, également auteur et ancien de l'EESI. Ego, référence dans le domaine de l'édition indépendante, a notamment publié *Journal* de Fabrice Neaud. Depuis, d'autres maisons spécialisées dans l'édition BD ont vu le jour.

Ces collectifs inspireront à Magelis la création d'une Maison des auteurs qui, à partir de 2002, accueille en résidence des artistes de France et du monde exerçant dans la bande dessinée, l'animation, le multimédia, l'illustration...

Claude Pauquet

«L'intérêt du Pôle image d'Angoulême, c'est l'ensemble. C'est de pouvoir travailler avec ses différents pôles, des entreprises, la Maison des auteurs, la Cité de la bande dessinée, le Festival de la bande dessinée...» Christophe Jankovic

UN LEVIER ÉCONOMIQUE

Lorsqu'en 1997, Magelis ou le syndicat mixte du pôle image (SMPI) est officiellement créé à l'initiative du Conseil général de la Charente, il couronne un long processus et crée les conditions d'une filière organisée : l'image devient le support d'un programme de développement territorial à dominante économique.

Dès la fin des années 1980, alors que la Ville d'Angoulême entre dans la période de turbulences financières liées à la gestion de son maire Jean-Michel Boucheron, le Département s'implique – avec la Région – dans certaines activités du CNBDI.

«Le Conseil général a saisi cette opportunité pour ne pas rester pur financeur. Tout ce qui était le secteur de l'image devait se développer. Cela pouvait être, face aux difficultés économiques de la Charente, une véritable locomotive et nous avons décidé de lancer le syndicat mixte du Pôle Image», raconte le président de l'époque, Pierre-Rémy Houssin.

En 1998, Jacques Bobe lui succède à la tête du Conseil général et du SMPI au départ cofinancé par le Département (80 %) et la Ville d'Angoulême (20 %), avec pour partenaire la Chambre de commerce et d'industrie d'Angoulême. Sept ans plus tard, la Région Poitou-Charentes et la communauté d'agglomération du Grand Angoulême rejoignent la structure dont des projets ponctuels sont également soutenus par l'Europe.

L'outil de développement a pour mission de favoriser la création et l'implantation d'entreprises de l'image fixe et animée, virtuelle ou réelle, artistique ou technique (cinéma d'animation, multimédia, internet, jeu vidéo...), d'accompagner ces entreprises par la mise en place de formations adaptées ainsi que par des moyens techniques et financiers.

Le projet initial comprend aussi une animation *«pédagogique»*, selon Pierre-Rémy Houssin, autour d'une réplique-totem de la fusée Tintin. Il entraîne également la réhabilitation de quartiers d'Angoulême, destinés à accueillir les entreprises et les écoles. Situés près du fleuve, ces quartiers sont la mémoire de l'industrie papetière prospère en Charente jusqu'aux années 1970 et qui générera aussi de belles images... commerciales. Ainsi se tisse le lien entre histoire et devenir d'un territoire.

En 2000, une quarantaine d'entreprises Image sont installées dont dix studios d'animation 2D, 3D, capture de mouvement... Une école des métiers du cinéma d'animation est en place, ainsi qu'un forum international réservé aux professionnels de l'animation.

Le projet s'accomplit avec parfois de sérieux à-coups comme le dépôt de bilan de Neuroplanet, l'un des plus gros studios employant jusqu'à deux cents personnes qui, implanté en 1997, fermera en 2001. La nouvelle orientation donnée au pôle grand public de Magelis, dont la fusée Tintin doit constituer l'attraction vedette, ou encore le musée du cinéma, suscite la controverse.

En 2004, la construction de l'engin spatial dessinée par Hergé (recalée à deux reprises, pour cause de terrains inappropriés, puis gelée en décembre 2003) est définitivement abandonnée. Michel Boutant, nouveau président du conseil général et de Magelis, annonce que le Pôle image délaisse l'objectif Lune pour *«concentrer ses activités sur la formation et sur la production d'images»*. Le musée du cinéma, autre composante grand public impulsée par Magelis, est lui aussi mis en sommeil. Censé valoriser des collections vestiges du cinéma forain acquises par le Conseil général, l'espace a été aménagé autour de décors et d'images

puisées dans le patrimoine du 7e art... mais des failles dans le montage du projet ont jusqu'à ce jour empêché l'exploitation de la scénographie.

Malgré ces contretemps, les versants économique, formation et aménagement urbain du projet image suivent leur cours. *«Le développement a toujours été régulier. Le premier atout, c'est la confiance. Nous écoutons les entreprises et nous essayons de répondre à leurs besoins Elles trouvent ici des compétences et des activités liées les unes aux autres»*, explique Frédéric Cros, directeur général de Magelis.

Séduits par la culture de l'image, les professionnels disposent aussi de moyens : action foncière et immobilière, incubateur et pépinière d'entreprises, promotion du secteur et aides à la production.

Ces subventions sont délivrées au cinéma d'animation, de prise de vue réelle, aux documentaires, au jeu vidéo... dans le cadre d'une convention qui lie le Centre national du cinéma et de l'image animée à la Région Poitou-Charentes, via son service Poitou-Charentes Cinéma, et dont est signataire la Charente (ainsi, fait unique en France, que les trois autres départements picto-charentais). Les aides sont attribuées notamment en contrepartie de dépenses locales : recrutement de techniciens et d'artistes, entreprises de services, hôtellerie, fournisseurs divers...

CAMPUS DE L'IMAGE

En Charente en 2011, l'ensemble des projets a bénéficié d'un montant d'aides à la production de 2,77 millions d'euros dont 970 000 euros accordés par la Région et 1,79 million attribué par le Conseil général de la Charente. *«C'est réellement un choix. Notre département est, après la région Île-de-France, le deuxième pôle géographique de soutien notamment à l'animation,* souligne Robert Richard. *Pour 1 euro investi, le retour sur investissement pour la Charente se situe en 8 et 12 euros.»*

Un indicateur du poids économique de la filière image d'Angoulême qui participe à une industrie culturelle qualifiée de porteuse en termes de marché, d'emplois et de formations. *«L'animation française est un secteur très dynamique, elle est de qualité, dispose d'un vrai savoir-faire et s'exporte bien. La série d'animation TV est le genre qui s'exporte le mieux»*, constate Caroline Jeanneau, responsable du service statistiques au Centre national du cinéma et de l'image animée. En 2011, les chaînes ont investi 58 millions d'euros – avec dans le peloton de tête France 3, TF1, France 5 – dans la production d'œuvres d'animation TV.

Une tendance à la relocalisation de la production, souvent inscrite dans une logique de coproduction avec des pays étrangers et de sous-traitance à moindre coût, profite également à la création animée hexagonale. *«Elle est due à plusieurs phénomènes,* poursuit Caroline Jeanneau. *Il existe de vrais pôles de compétences en France, et Angoulême en est un de façon certaine, et de bonnes formations. Le crédit d'impôt (depuis 2004) a aidé à la relocalisation puisque les producteurs trouvent un intérêt, pour la fabrication, à investir davantage en France. Les financements locaux, les aides à la production jouent aussi un rôle.»*

Les performances des logiciels, dixit les professionnels, servent aussi cette tendance en permettant, en un même endroit, la fabrication complète de séries d'animation.

À Angoulême, l'essor des compétences, techniques et artistiques, constitue un autre atout majeur. Dès 1999, la palette des formations s'est élargie avec l'ouverture de l'École des métiers du cinéma d'animation (EMCA) qui forme des assistants réalisateurs en cinéma d'animation. Depuis lors, 40 % des diplômés sont restés dans la ville de l'image pour y travailler.

En 2001, un DESS Jeu vidéo et médias Interactifs, créé par le CNAM, en partenariat avec les universités de La Rochelle et Poitiers et le CNBDI, aboutit à l'École nationale du jeu et des médias interactifs numériques (ENJMIN) – 85 % des diplômés reçoivent une proposition d'emploi dès leur sortie de l'école...

En 2003, le Centre européen des produits de l'enfant (CEPE) est ouvert par l'Institut d'administration des entreprises de l'université de Poitiers. Les masters du CEPE forment des généralistes en marketing plurimédia et consommation. Le master Documentaire de Création (Creadoc), diplôme de l'université de Poitiers, est désormais enseigné à Angoulême...

En tout, sept établissements formant à l'image proposent des cursus allant du niveau BTS au doctorat. La création d'un campus de l'image, impulsé par Magelis, favorise les échanges (conférences, mutualisation de moyens...) entre les différentes formations toutes à la pointe des logiciels. Il sera, à l'horizon 2014, matérialisé par des logements étudiants et un restaurant universitaire, implantés dans le quartier de l'image.

Depuis *Kirikou*, l'affiche des longs métrages d'animation, en grande partie fabriqués ou conçus dans les studios d'Angoulême, s'est densifiée avec *Kérity, la maison des contes*, *Brendan et le secret de Kells*, *Loulou et autres Loups*, *U*, *Peur(s) du noir* et tout récemment *Le Tableau* ou encore *Zarafa* qui a totalisé 1,4 million d'entrées pour sa seule carrière française.

Les salles accueilleront à la rentrée *Le Magasin des Suicides*, premier film d'animation de Patrice Leconte sorti des studios angoumoisins TKK. Pour adapter au cinéma son ouvrage de bande dessinée *Animal'Z*, Enki Bilal travaille avec la société locale de production Gazato Films. Le long métrage *Ernest et Célestine*, de Benjamin Renner, Vincent Patar et Stéphane Aubier, sur un scénario de Daniel Pennac, produit par Les Armateurs, est en partie fabriqué dans le studio angoumoisin de la société Blue Spirit.

De très nombreuses séries animées TV, *Grabouillon*, *Code Lyoko*, *Galactik football*, *Marsupilami*, *Gaston*, *Les Blagues de Toto*... sortent chaque année des studios charentais.

INNOVATIONS

Le jeu vidéo accompagne la dématérialisation croissante à laquelle le secteur est confronté comme l'illustre la société Ouat entertainment[4], la première au monde à avoir transposé un dessin animé en jeu sur réseaux sociaux, en l'occurrence la série française *Totally Spies*. Pohlm, jeune studio fondé en 2010 par des anciens élèves de l'ENJMIN, conçoit et développe des jeux indépendants, au graphisme et aux thèmes originaux, exclusivement distribués sur le web. La bande dessinée, outre l'événement Festival, vit toute l'année en son

4. La même société a adapté en jeu pour console le dessin animé produit par Les Armateurs, fabriqué à Angoulême par le studio 2 Minutes, et inspiré de la BD de Lewis Trondheim *Allez raconte*.

musée au rythme des expositions et des rencontres organisées par la Cité de la BD, des publications d'auteurs et des maisons d'éditions. Pour la prise de vue réelle, la Charente offre ses décors, vus notamment dans *Mammuth*, *Le Grand Soir*, les téléfilms *Victoire Bonnot*, *Le Sang de la vigne* ou la série *Section de recherches*... Les plateaux de tournage Transpasets Grand Ouest (groupe Euro Media Group, leader européen des prestations audiovisuelles et cinématographiques), implantés dans l'agglomération d'Angoulême, s'étendront bientôt sur quelque 9 000 m².

PÔLE POSITION

Des réalisations innovantes dans le domaine du livre numérique, de l'image animée en relief ou de l'indexation de l'image sur internet mobilisent ou associent les acteurs locaux.

«Cela fait la spécificité du Pôle image d'Angoulême qui est le seul à associer la bande dessinée, l'animation, le jeu vidéo dans les entreprises, l'enseignement et le domaine culturel. C'est une force dans la mesure où tout est en passe de converger et nous avons ici tous les éléments de convergence», remarque Gilles Ciment, directeur de la Cité internationale de la bande dessinée et l'image. Selon certains professionnels, le territoire charentais doit encore asseoir son volume de productions en jouant de son irremplaçable atout : la virtuosité graphique. Les séries et films d'animation, dont la fabrication s'étire sur de longs mois, font appel à des talents artistiques et techniques, intermittents locaux ou venus d'ailleurs. *«Il faut suffisamment de productions intéressantes pour que les gens parviennent à rester sans être appelés par les sirènes parisiennes ou étrangères»*, estime un chef d'entreprise. Pour Robert Richard, le cap du Pôle est tracé. *«Nos partenaires y croient, l'autre point, c'est la notoriété extérieure du Pôle image d'Angoulême. Au Marché international du film d'animation à Annecy, Magelis est le pôle que les professionnels viennent rencontrer.»*

«Avec aujourd'hui plus de mille emplois équivalents temps pleins, l'emploi s'est développé et va encore se développer, poursuit le président du SMPI. *De nouvelles sociétés vont s'implanter, on est en discussion pour faire venir d'autres écoles, on rencontre de futurs partenaires aux États-Unis ou au Canada. On souhaite que le futur campus ait une dimension internationale...»*

Une nouvelle version du musée du cinéma est actuellement à l'étude. Elle ferait, contrairement au projet initial, la part belle au cinéma d'animation, à la création et aux savoir-faire locaux. Le sort du projet, inédit en France et en Europe, sera remis en septembre entre les mains des partenaires du Pôle Image.

Francis Groux, toujours investi dans l'association du Festival international de la bande dessinée, guette avec un intérêt intact la quarantième édition de la manifestation *«C'est ma plus grande satisfaction,* glisse-t-il. *Le panorama économique de notre département a été modifié par ce qui était, au départ, une petite manifestation de rien.»* ■

BLUE SPIRIT

Des séries au Tableau

À Angoulême, au sein du studio Blue Spirit, *Le Tableau* reste accroché aux mémoires. Sorti sur les écrans en novembre dernier, le film de Jean-François Laguionie, grand nom de l'animation française, a attiré plus de 300 000 spectateurs. Et entamé son tour du monde. La belle et singulière histoire de la toile inachevée a également concouru aux Césars 2012, finalement devancée par *Le Chat du Rabbin* de Joann Sfar. Produit par Blue Spirit Animation, société mère parisienne dirigée par Éric Jacquot[1], le long métrage a fait office de première et motivante aventure pour l'unité charentaise. «Le Tableau *a été fait à 90 % à Angoulême. Nous avions déjà travaillé avec Jean-François Laguionie pour le compositing, assemblage des images, de* L'île de Black Mor. *Éric Jacquot a eu un vrai coup de cœur pour ce nouveau projet»*, témoigne Didier Henry, responsable du studio angoumoisin.

Didier Henry, responsable du studio Blue Spirit à Angoulême.

Claude Pauquet

L'ÉQUIPE QUI SE COMPOSE DE TOUS LES MÉTIERS de la chaîne animation – storyboarders, modeleurs, layoutmen, animateurs, compositeurs... – a travaillé de longs mois dans l'intimité de l'œuvre. *«Notre travail de création a consisté à adapter l'univers de l'auteur à la 3D»*, poursuit le responsable en évoquant l'impérieux défi : traduire sans trahir l'originelle esthétique 2D. La post-production (son et montage) a été menée avec une autre entreprise locale, Piste Rouge. Au long de l'année, quarante à cent personnes œuvrent dans les locaux de Blue Spirit, selon les productions ou prestations 2D et 3D en cours, essentiellement des séries animées, de trois, cinq, onze et vingt-six... minutes, pour la télévision. Exemples fameux, *Les Petites Poules*, héroïnes venues de la littérature jeunesse, *Ovni* de Lewis Trondheim, ou encore *Grabouillon*, adapté de la bande dessinée d'Alexis Nesme, qui entame sa quatrième saison. Un deuxième épisode exceptionnel de 52 minutes est en préparation. Le studio pose aussi sa griffe sur la série *Martine* pour M6 et *Émilie* pour France 5...

Tous ces personnages prennent vie et couleurs sur écran. *«Avec les logiciels d'animation 3D, on travaille directement sur ordinateur y compris pour le storyboard* (découpage d'un épisode plan par plan). *Il n'y a plus d'étapes physiques, plus d'opérations de scan de dessins faits sur papier»*, explique Didier Henry.

Moins onéreuse que la 2D traditionnelle, la technique permet, selon le responsable, de *«garder de l'animation en France»*, au lieu de recourir à de lointaines sous-traitances. Quant aux professionnels recrutés par Blue Spirit, ils sont aguerris ou fraîchement sortis de l'École des métiers du cinéma d'animation et d'autres établissements spécialisés. *«Tous ont un vrai talent,* confie Didier Henry. *Les studios attirent, au-delà des frontières d'Angoulême, des gens qui travaillent dans le cinéma d'animation par passion.»*

Astrid Deroost

1. L'entreprise Blue Spirit, créée en 2004 par Éric Jacquot, s'articule, via cinq filiales, autour de deux activités : la production de films et séries d'animation et la prestation.

16000 TOONS

La prochaine édition de 16000 Toons, festival de projections de longs métrages et de séries d'animation TV made in Angoulême, se déroulera les 19, 20 et 21 octobre. La manifestation gratuite coorganisée par 16000 Images (association qui regroupe des professionnels et les écoles de l'image), et le Pôle Image propose également des ateliers-découverte sur les métiers de l'animation. Dessin, recherche de personnages et décors, compositing... les professionnels des studios d'animation et les étudiants de l'image, notamment de l'EMCA, expliquent les nombreux savoir-faire à l'œuvre dans la fabrication d'un film ou d'une série. www.16000images.com

Claude Pauquet

EMCA

Les artisans du cinéma

Ils arrivent, la tête pleine d'images. Ils repartent, trois ans plus tard, avec un diplôme d'État d'assistant réalisateur après avoir exploré les différentes techniques du cinéma d'animation : la classique 2D avec papier et crayons, le volume ou le tournage en prise de vue réelle de personnages, en pâte à modeler, sur des décors patiemment fabriqués et la 3D, images virtuelles créées et animées sur ordinateur en 3D et stéréoscopie (images en relief).
De l'idée originale du film au montage, en passant par le dessin, le scénario, le story-board, le layout et l'animation, les étudiants de l'École des métiers du cinéma d'animation (EMCA) d'Angoulême s'essaient aussi à tous les rôles. Et apprennent au contact de trente-cinq intervenants professionnels en activité, parmi lesquels des réalisateurs comme Jean-François Laguionie (*Le Tableau*) ou Serge Elissalde (*U*).

ARTISTES OU TECHNICIENS ? Les deux définitions s'entremêlent, pense le directeur Loïc Le Guen : *«Il y a une vraie dimension artistique. La réponse la plus probable est que l'on forme des artisans»*, capables de maîtriser les étapes de la pré-production et de la réalisation et d'aller où se fabriquent les images qui bougent, dans les studios voisins d'Angoulême, dans tout l'Hexagone et au-delà. Une mobilité qui épouse le caractère nomade des films d'animation dont la pré-production peut se dérouler en France, une partie de la production en Asie et le montage dans un troisième lieu.
Fondée sous l'impulsion du Pôle image Magelis en 1999, en partenariat avec la Chambre de commerce et d'industrie d'Angoulême, l'EMCA a conquis sa place au sein du cercle restreint des établissements reconnus par la profession aux côtés de Gobelins à Paris, de La Poudrière à Valence, de Supinfocom à Arles et Valenciennes.
«L'EMCA a été créée pour répondre aux besoins des entreprises (studios). L'objectif était de former au départ une vingtaine de jeunes par an en formation initiale et de proposer des formations continues sur tel ou tel logiciel pour les professionnels», poursuit Loïc Le Guen.
L'établissement accueille aujourd'hui 120 élèves par an. Signe de renommée, désormais internationale, l'école a reçu à la rentrée 2011 quelque 330 candidatures pour 40 places en première année.
Les étudiants, au minimum bacheliers, âgés entre 18 et 23 ans, viennent de la France entière (15 % du Poitou-Charentes), pour le plus gros contingent de la région parisienne et, pour quelques-uns, d'Europe et d'Asie.

DES PASSERELLES se bâtissent aussi localement entre les établissements «Image», par exemple du Lycée de l'image du son d'Angoulême ou de l'École (d'art) européenne supérieure de l'image vers l'EMCA et de l'EMCA vers la toute proche École nationale du jeu et des médias interactifs numériques.
Dans le monde professionnel, les diplômés EMCA trouvent rapidement leurs marques. D'abord formés aux différentes étapes de fabrication sur tous les logiciels exploités dans les studios en 2D et en 3D, les étudiants se spécialisent en deuxième année (2D ou 3D) puis achèvent leur cycle d'études par la réalisation de leur propre film d'animation. Nombreuses sont les œuvres courtes qui courent les festivals français ou étrangers et décrochent des récompenses.
«À leur sortie, les élèves ne sont pas seulement infographistes, ils connaissent toute la chaîne de fabrication et peuvent occuper n'importe quel poste puis devenir, avec l'expérience, assistants réalisateurs.»
Diplômes en poche, les étudiants trouvent à 95 % un premier emploi et œuvrent dans les studios à la réalisation de longs métrages ou des séries d'animation. Depuis la création de l'EMCA, 40 % des élèves sont restés vivre et travailler à Angoulême.
«Cela vient de la proximité des studios autour de l'école, de la possibilité de passer d'un studio à l'autre puisqu'ils sont tous intermittents. Ils sont liés à une production et non à un studio. Il y a aussi, souligne le directeur, *le cadre de vie.»* ***A. D.***

EMCA, École des métiers du cinéma d'animation, 1, rue de la Charente, Angoulême, 05 45 93 60 70, www.angouleme-emca.fr

Claude Pauquet

Le directeur de l'EMCA, Loïc Le Guen.

Claude Pauquet

Claude Pauquet

STÉPHANIE CADORET

Poésie animée

Son prochain court métrage, intitulé *Mon homme (poulpe)*, naîtra de peintures et de dessins, évidemment animés. L'histoire explore les relations de couple. Stéphanie Cadoret, plasticienne et réalisatrice de cinéma d'animation, veut, confesse-t-elle, un film *«assez liquide pour que le personnage principal se dissolve»*. Et fait vœu de profondeur. Graphisme et mouvement doivent, selon elle, *«dire des choses sans forcément passer par le texte, exprimer des non-dits, des états intérieurs»*. Comme l'accomplit, notamment, *Le Conte des Contes* du cinéaste russe Youri Norstein.

Installée à Angoulême où elle enseigne l'animation et la création numérique au sein de l'école d'arts plastiques de l'agglomération du Grand Angoulême, la jeune femme de 31 ans pratique un 7e art expérimental, hybride, alliance de techniques traditionnelles et de nouveaux médias. Outre ses récits personnels, Stéphanie Cadoret s'illustre dans la performance collective de cinéma d'animation en temps réel. *«Le film se fabrique en même temps qu'on le projette»*, dit-elle pour simplifier, en évoquant console VJ (vidéo-jockey), LineTest et autres logiciels de programmation visuelle.

Live Animated Orchestra
http://live.animated.free.fr

AU BANC-TITRE, LES ARTISTES de Live Animated Orchestra animent en direct objets et personnages, sommaires découpages le plus souvent et improvisent sous influence musicale live. Le processus de création participe du spectacle, sans attenter à la prestidigitation... L'inerte entre en mouvement à l'écran ou métamorphose une façade de monument, comme à Lyon, en 2011 lors de la fête des Lumières, poésie née de collages visuels et sémantiques. *«Avant l'outil prolongeait la main, l'ordinateur fait disparaître l'humain, le rapport à la matière. On fait, d'une certaine manière, œuvre de résistance, par un détournement extrême... En utilisant un dispositif interactif ultra-contemporain et en manipulant des bouts de papier, de tissu, on ramène du corps et de la matière»*. explique Stéphanie Cadoret. L'artiste, originaire de Seine-et-Marne, a toujours dessiné et a cédé à la magie du cinéma d'animation dès l'adolescence pour *«l'illusion de la vie donnée à partir de rien»*, pour la virtuosité du médium *«à faire émerger l'imaginaire»*. Elle a concilié études secondaires scientifiques et exercice de l'art, hésité entre un destin de chercheuse en sciences cognitives et d'animatrice (de cinéma d'animation) et a finalement opté pour la transdisciplinarité. Stéphanie Cadoret a étudié les Arts décoratifs, à Strasbourg, a rejoint la capitale charentaise pour suivre l'École des métiers du cinéma d'animation et décrocher un diplôme national supérieur d'expression plastique au sein de l'École européenne supérieure de l'image. Elle est également titulaire d'un master en théorie et pratique de l'interactivité. À Angoulême, ville de l'image, où elle a posé son impressionnant bagage, Stéphanie Cadoret crée, développe ses projets avec d'autres structures (société de production, collectifs d'auteurs...), et enseigne avec conviction pour que l'art soit, dès l'enfance, fréquentable par tous. ***A. D.***

LES RENDEZ-VOUS DE MAGELIS

Le Pôle Image organise, avec Poitou-Charentes Cinéma, de nombreuses projections en direction du grand public. Notamment des avant-premières de longs métrages et séries d'animation conçus dans les studios d'Angoulême et de films (prise de vue réelle) tournés en Charente. Les séances ont lieu au cinéma de la Cité de la BD, à l'Espace Franquin ou au Méga CGR de la ville. Des soirées thématiques sur le cinéma d'animation sont également proposées sur le parvis du musée de la bande dessinée.

SÉQUENCE COURTS

Evénement-hommage à la jeune création, le festival du film court d'Angoulême est organisé chaque printemps par les étudiants de l'IUT, avec le concours des enseignants. Une quinzaine de courts métrages sont présentés en compétition. Fictions, films d'animation, documentaires sont des réalisations d'étudiants issus de toute la France. La filière Image d'Angoulême – EMCA, Creadoc, licence professionnelle TAIS (Techniques et activités de l'image et du son) de l'IUT – y est représentée.
Le festival du court, exercices grandeur nature ou projets tutorés, mobilise une équipe d'étudiants inscrits dans les différents départements de l'IUT comme Image et son, Communication et management des événements, Maquettiste numérique pour les trophées... Le festival est notamment soutenu par l'université de Poitiers dont l'IUT d'Angoulême est une composante, la Ville d'Angoulême, le Pôle Image Magelis, l'association 16000 Images et des professionnels du cinéma. http://festivalang.com

Aurélia Vuillermoz - LAO

Marie-Anne Bacquet et Stéphanie Cadoret en performance pour la fête de l'image de Magelis en juillet 2011.

Zarafa, la patte de Prima Linea

«*C'est un film qui ne tombe pas dans la facilité, il transmet des messages forts sur la fidélité, l'amour, la paternité et n'hésite pas à être parfois un peu triste. C'est un conte et les contes sont souvent dramatiques.*» Ainsi parle Christophe Jankovic, producteur avec Valérie Schermann de *Zarafa*, long métrage d'animation en forme d'aventure voyageuse et humaine, sorti en salle en février 2012.

L'héroïne est l'amitié entre Maki, garçonnet soudanais, et un girafon orphelin, cadeau exotique que le pacha d'Égypte fit à Charles X en 1826. Le film est coréalisé par Rémi Besançon et Jean-Cristophe Lie. L'un a écrit le scénario librement inspiré de l'événement historique. Le second a créé l'éblouissant univers 2D dans lequel les personnages voguent, volent et cheminent d'Alexandrie à Paris en passant par Marseille. La production est signée Prima Linea, société installée à Angoulême depuis 2003, dont la philosophie transparaît dans chaque opus.

Qu'il s'agisse de *Loulou et autres Loups*, *Peur(s) du noir*, *U*, *L'Homme à la Gordini*... les films sont des prototypes, fruits d'une alliance choisie entre technique (noir et blanc, couleur, 2D, 3D...) et propos, matière originale modelée par des talents d'auteurs et majoritairement fabriquée en interne.

«*Le scénario de Rémi Besançon nous a beaucoup plu, le voyage, Paris au XIXe... Nous y avons vu la possibilité de faire un film qui s'adresse à un large public. Ce qui nous intéresse, c'est de raconter des histoires, avec une exigence narrative et graphique,* explique Christophe Jankovic. *Ensuite, comme en prise de vue réelle, nous montons l'équipe qui correspond à chaque film, Nous sommes des artisans et nous aimons rester proches de la fabrication.*»

L'ÉLABORATION DU LONG MÉTRAGE

Zarafa s'est étalé sur plus de deux années dans trois studios. L'essentiel a été réalisé par une centaine de personnes, réparties entre Paris et le siège angoumoisin de la société. Au bout du long labeur, la récompense a été cueillie par l'ensemble

des protagonistes : 1, 4 million d'entrées et le périple de *Zarafa* va se poursuivre à l'étranger où, selon le producteur, les créations françaises ont coutume de faire recette.

La vie de l'œuvre animée se prolonge aussi via les produits dérivés. Outre le DVD, les cinq ouvrages parus aux éditions Nathan et plébiscités, Prima Linea réitère l'expérience novatrice de l'objet numérique. En 2011, l'entreprise d'Angoulême a coédité, avec Albin Michel, la version numérique (Ipad, Iphone) de *L'Herbier des Fées*, livre jeunesse de Benjamin Lacombe et Sébastien Perez.

Une re-création multimédia très remarquée lors de sa sortie qui intègre une foule d'interactions et des courts films d'animation. L'objet numérique *Zarafa* racontera aussi l'histoire d'une autre façon... Prima Linea s'attachera encore le savoir-faire de l'entreprise charentaise IGS, dotée d'un département édition numérique.

«*Ces objets sont chers (à la fabrication) et sont encore loin d'être un commerce rentable mais on y viendra. Ils nous intéressent et nous allons les développer*», souligne le producteur qui entrevoit là une piste prometteuse, à même de marier les compétences – animation, bande dessinée, jeu vidéo... – réunies au sein du Pôle Image d'Angoulême. Pour l'avenir, Prima Linea mise la multiplication de ses productions, longs métrages et autres créations comme les quinze minutes d'animation, dessinées par Lorenzo Mattotti, conçues sur Ipad pour le téléfilm *Il était une fois, peut-être pas*. L'entreprise a récemment investi des locaux assez vastes pour accueillir, à Angoulême, la fabrication simultanée de plusieurs films. Et propices à l'inspiration des auteurs ou réalisateurs. Éric Omond est à pied d'œuvre pour réaliser *Le Secret de Loulou*, suite des aventures des compères loup et lapin, scénarisées par Grégoire Solotareff.

D'abord (et toujours) agence graphique, pour des auteurs de bande dessinée et de littérature jeunesse (Mattotti, Dupuy-Berbérian, Spiegelman, Loustal Blutch, Petit-Roulet, McGuire, Solotareff...), Prima Linea active à chaque nouvelle production son réseau artistique. «*C'est un réseau,* apprécie Christophe Jankovic, *de gens qui s'admirent les uns les autres.*» **A. D.**

Le dessin animé Zarafa de Rémi Bezançon et Jean-Christophe Lie transpose l'histoire de la première girafe de France dont la dépouille est conservée au Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle.

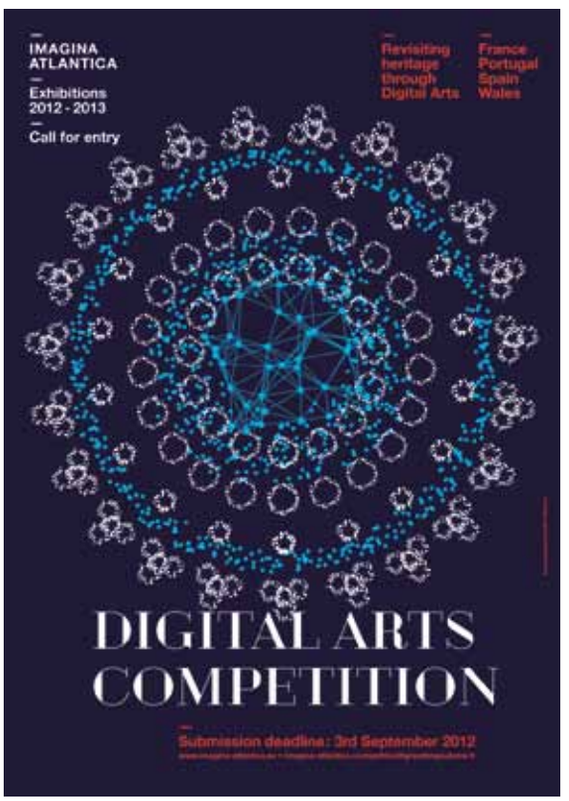
IMAGINA ATLANTICA

L'Europe de l'image

La communauté d'agglomération du Grand Angoulême pilote Imagina Atlantica, un pôle d'excellence européen des villes de l'image et des nouvelles technologies. Les partenaires[1], outre la France, sont issus de trois autres pays de l'Arc Atlantique : Espagne (Galice), Portugal (Nord) et Royaume Uni (Pays de Galles).
L'objectif est de développer des initiatives innovantes dans les domaines de la formation, du développement économique, de la culture et du patrimoine. Le projet aboutira à la mise en place d'un cluster ou réseau et à la création d'une agence de développement consacrée aux structures des territoires partenaires : universités, écoles supérieures, entreprises, festivals, associations...

1. Communauté d'agglomération du Grand Angoulême, Eixo Atlantico (Espagne), la Deputación de Ourense (Espagne), la Xunta de Galicia (Espagne), Eixo Atlantico do Noroeste (Portugal), la Fundaçao da Juventude (Portugal), CAST (Pays de Galles).

Doté d'un site internet collaboratif www.imagina-atlantica.eu (et d'une page Facebook), Imagina Atlantica a déjà lancé un appel à idées pour la création d'un produit touristique pilote et innovant. Le lauréat, l'entreprise Monument Traker, présentera en septembre, pour Angoulême, un guide touristique numérique pour smartphones et tablettes. Une application mobile intuitive, explique le professionnel, qui vous révèle l'histoire des monuments et sites remarquables autour de vous selon la distance d'alerte que vous définissez (de 30 m à 300 m)...
Autre projet : un concours d'arts numériques sur le thème de la valorisation du patrimoine à travers les nouvelles technologies numériques, ouvert aux jeunes professionnels, entreprises, artistes et créateurs, étudiants, universités et écoles supérieures de l'image. Première sélection en septembre. L'œuvre d'art destinée à être exposée à l'extérieur, dans l'espace urbain, devra allier le son, l'image, l'image animée et les nouveaux médias. ***A. D.***



FESTIVAL DU FILM FRANCOPHONE D'ANGOULÊME

Du 24 au 28 août, le Festival du film francophone d'Angoulême, premier du genre en France, créé par Dominique Besnehard et Marie-France Brière (producteurs) et Patrick Mardikian, lieu de rencontres entre les stars et les jeunes talents du cinéma francophone, s'installera dans la ville. Le FFA propose des projections non-stop, une cinquantaine de films illustratifs de la création en langue française. Au programme tout public : dix films en compétition pour les prix ou Valois, précédés de courts métrages d'animation, soumis à l'appréciation d'un jury ; un Focus sur l'œuvre d'un réalisateur, un hommage à un pays ; des avant-premières et la séquence Bijoux de famille. Projections en salles et en plein air. www.filmfrancophone.fr

AU CINÉMA DE LA CITÉ DE LA BD

Le cinéma de la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, classé Art et essai, doté des labels Recherche et découverte, Jeune public, Patrimoine et répertoire, propose chaque année quelque 200 films, tous genres confondus, et offre un panorama de la production française et étrangère (présentée en version originale, avec sous-titres en français). La place accordée dans la programmation à la création européenne lui vaut le label Europa Cinémas. La structure organise également des projections thématiques comme les Mardis fantastiques, des hommages, des rencontres avec des réalisateurs, des séquences ciné-mômes destinées au jeune public... www.citebd.org

À L'AFFICHE DU CGR

Quatre à six avant-premières par mois, de films français et étrangers, en présence de réalisateurs et d'acteurs, des soirées manga ou des projections de longs métrages adaptés de la bande dessinée... Ces événements s'ajoutent à la programmation habituelle du cinéma Méga CGR d'Angoulême. Le directeur du complexe, Matthieu Poligaré, a choisi d'ouvrir ses salles aux manifestations comme le Festival international de la bande dessinée, le Festival du film francophone d'Angoulême pour des projections exceptionnelles ou des avant-premières. *«Nous sommes le CGR de France qui reçoit le plus d'équipes de films»*, explique le responsable en soulignant le succès public de ces opérations.

DINOSAURES ET 7e ART

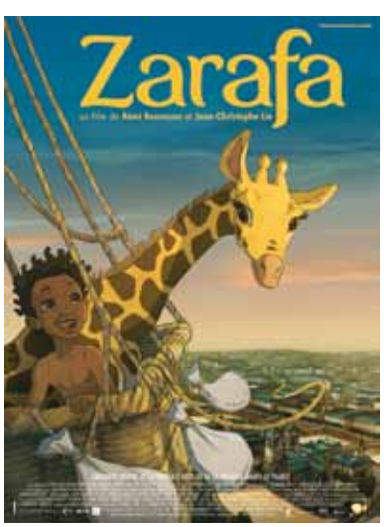
Cet été, le Conseil général de la Charente marie cinéma et dinosaures. Les séances en plein air se dérouleront le 17 juillet à La Couronne, le 24 à Champagne-Vigny, le 31 à Salles-de-Villefagnan et le 7 août à Angeac-Charente. Les soirées débuteront par une intervention de Jean-François Tournepiche, conservateur chargé des collections archéologiques au musée d'Angoulême, suivie de la projection d'un des premiers courts métrages (1914) consacrés aux dinosaures puis d'un long métrage. À voir dans l'ordre chronologique et géographique : *Les Aventures d'Impy le dino*, *Les Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec*, *Le Temps des dinosaures* et *Jurassic Park I*.

Réinventer la girafe

Le dessin animé Zarafa de Rémi Bezançon et Jean-Christophe Lie transpose l'histoire de la première girafe de France qui est conservée au Muséum de La Rochelle.

Par **Elsa Dorey** Photo **G. Fell**

Le film *Zarafa* a permis de redécouvrir le voyage de la première girafe de France dans une version librement inspirée. Olivier Lebleu, écrivain et spécialiste de l'histoire de la girafe, affirme que *«dans le dessin animé, l'histoire est présentée comme un conte, ce qui permet de faire quelques entorses à la version historique. La girafe est bien un cadeau du pacha d'Égypte au roi de France, Charles X, mais les raisons diplomatiques de ce cadeau sont plus complexes que celles évoquées dans le film.»* L'Égypte est alors vassale des Turcs, comme la Grèce, qui tente depuis 1821 de gagner son indépendance. Turcs et Égyptiens vont réprimer la révolte grecque dans un bain de sang. La France est prête à faire alliance avec l'Angleterre pour défendre les Grecs. Par ce cadeau, le pacha espère amadouer la France, car lui aussi rêve d'indépendance et cherche des appuis. La flotte égypto-turque sera tout de même détruite par les puissances européennes.



En octobre 1826, la girafe arrive à Marseille après une traversée de la Méditerranée en bateau. Elle effectue le trajet jusqu'à Paris à pied et déclenche partout une «girafomania» : elle est copiée sur diverses vaisselles, gravures, devantures de bistrots et restaurants. À Paris, on se précipite au Jardin des plantes pour admirer le plus grand mammifère terrestre. Puis sa popularité s'étiole, et elle meurt dans l'oubli en 1845. Elle est ensuite naturalisée au Muséum national d'histoire naturelle de Paris.

Lorsque Olivier Lebleu s'installe en 2003 à La Rochelle, il tombe en arrêt devant une girafe naturalisée au Muséum d'histoire naturelle, qualifiée de première girafe de France. *«Quelques années auparavant, j'avais lu un article relatant le périple de la girafe. L'auteur signalait que sa dépouille avait disparu dans les ruines du muséum de Caen en 1944.»* Or, la directrice du muséum de La Rochelle, Michèle Dunand, est catégorique : il s'agit bien de la première girafe de France. *«Plusieurs muséums,* explique l'écrivain, *celui de Verdun en 1914 et celui de Caen en 1944, ont tour à tour déclaré sa destruction en dommages de guerre. Mais plusieurs éléments prouvent que l'origine de la girafe rochelaise est incontestable : le cartel qui l'accompagne est d'origine, sa taille correspond aux mesures prises à l'époque, et elle possède une tache très identifiable sur la robe en haut de l'épaule droite, repérée sur une gravure du XIXe siècle.»* La confusion des autres muséums fut-elle teintée de quelque jalousie ?

VOYAGE POST-MORTEM

À l'occasion de l'exposition coloniale de 1931, des éléments de la collection du Muséum d'histoire naturelle de Paris, dont la girafe de Charles X, sont proposés aux muséums régionaux. Etienne Loppé, conservateur du muséum de La Rochelle, hérite de la girafe. Celle-ci traverse discrètement la France en train. L'histoire intrigue Olivier Lebleu et son enquête aboutit à l'écriture d'un livre à la frontière de l'Histoire, des sciences, de l'art et des relations diplomatiques : *Les avatars de Zarafa, première girafe de France* (2006). Car cette girafe fut un *«animal totem»* selon l'expression de l'auteur, sur lequel se projettent des attentes politiques, scientifiques et artistiques.

L'AMOUR D'UN CHAMEAU ET D'UN LÉOPARD

Au cours de ses recherches, Olivier Lebleu va mettre au jour un autre protagoniste : le professeur Thévenard, médecin passionné de cinématographie. Il filme des opérations chirurgicales, puis réalise des courts métrages scientifiques dont *Le Champignon qui tue*, *Les Aventures d'une mouche bleue*, *Radiologie de l'avaleur de sabre* et un certain film sur notre héroïne. *«Ce documentaire était perdu*, explique Olivier Lebleu,

l'Institut de cinématographie scientifique n'en avait pas trace.» De fil en aiguille, il se tourne sans grande conviction vers les archives du film de Bois d'Arcy. Et en effet, on retrouve un film en couleur datant de 1957, intitulé *La Giraffe à Paris*. Il organise une projection en présence de la famille du médecin. *«Je me demandais comment le professeur avait pu tenir 17 minutes avec quelques objets*, explique l'écrivain. *Avait-il fait des interviews ? Mais de qui ?»* Stupéfaction : les trois quarts du film sont du dessin animé ! Le chercheur y relate une vieille théorie des savants arabes du XVe siècle, selon laquelle la girafe était issue d'un croisement entre un chameau et un léopard, d'où son nom savant, *Giraffa camelopardalis*. *«On voit donc à l'image un léopard qui bondit au milieu des deux bosses du chameau, et pof, le bébé girafe apparaît ! C'est une métaphore gracieuse de la reproduction animale !»* raconte Olivier Lebleu, hilare.

RETOUR AUX ORIGINES

Comment le médecin a-t-il découvert cette histoire ? Sans doute a-t-il rencontré Gabriel Dardaud qu'il remercie dans le générique, journaliste de l'Agence France-Presse au Caire, spécialiste de l'histoire des relations entre la France et le Moyen-Orient. En 1938, un grand tri est effectué dans les archives du pacha d'Égypte, entreposées dans les caves de la citadelle du Caire qui servent depuis longtemps de nid aux serpents. Dardaud est contacté pour vérifier l'existence d'un cadeau destiné au roi de France, appelé *zerafa*, «girafe», mentionné dans certains documents. Il confirme son existence et se passionne alors pour elle. Il débute une collecte d'objets décoratifs et utilitaires en vogue à l'arrivée de Zarafa en France. Gabriel Dardaud fait don de sa collection au musée de l'Île-de-France lorsqu'en 1984 une exposition lui est consacrée et publie *Une girafe pour le roi*.

En 2000, un auteur américain, Michael Allin, publie un autre ouvrage : *La Girafe de Charles X et son extraordinaire voyage de Karthoum à Paris*. Pour s'imprégner de son périple, il réalise le voyage depuis le Soudan, d'où provient la girafe, jusqu'en Égypte, au port d'Alexandrie. C'est à cette période que les deux réalisateurs, Rémi Bezançon et Jean-Christophe Lie, commencent à travailler sur *Zarafa*. Le producteur Prima Linea fera ensuite appel à Olivier Lebleu pour travailler sur la promotion. Grâce à ce dessin animé, gageons qu'il faudra cette fois-ci longtemps avant d'oublier Zarafa. ■

Gabriel Dardaud, *Une girafe pour le roi*. Dumerchez-Nahoum, 1987.

Michael Allin, *La girafe de Charles X et son extraordinaire voyage de Khartoum à Paris*, J.C. Lattes, 2000.

Olivier Lebleu, *Les Avatars de Zarafa, première girafe de France. Chronique d'une girafomania (1826-1845)*, Arléa, 2006. lesavatarsdezarafa@orange.fr

Jean-Jacques Salgon, «La girafe de Charles X et de son voyage du Soudan à Paris», *L'Actualité Poitou-Charentes* n° 79, janvier 2008.

Le sociologue et le cinéma documentaire

Jean-Paul Géhin réfléchit et œuvre au rapprochement entre le travail sociologique et la création documentaire. Il a participé à la mise en place de formations dans ce domaine et du festival Filmer le travail.

Entretien **Gaëlle Chiron**

Jean-Paul Géhin est enseignant chercheur en sociologie à l'université de Poitiers, spécialisé en sociologie du travail. Il a participé, notamment, à la genèse de l'Iffcam (Institut francophone de formation au cinéma animalier de Ménigoute), intervient dans les différentes filières de formation au documentaire et préside l'association Filmer le travail, organisatrice du festival éponyme. Entretien.

L'Actualité. – Votre parcours universitaire lie étroitement sociologie et documentaire. Pourquoi ce rapprochement ?

Jean-Paul Géhin. – Les deux métiers, celui de sociologue et de documentariste, ont un objet commun : comprendre, décrire, montrer, étudier des phénomènes sociaux, des acteurs sociaux en mouvement. Ce rapprochement que je fais est atypique par rapport à un discours qui a tendance à opposer ces deux professionnels : l'objectivité du chercheur en opposition à la subjectivité du documentariste ; la valeur scientifique des propos du chercheur en sociologie face à la dimension artistique du documentaire... Mais ces oppositions n'empêchent pas un dialogue entre les deux disciplines. J'ai moi-même toujours été cinéphile. Grand adepte des ciné-clubs, j'ai mené un parallèle entre le cinéma, et qui plus est le cinéma documentaire, et mon intérêt pour l'économie puis la sociologie. J'ai d'ailleurs intégré à mon mémoire de DESS, qui portait sur les premiers stages d'insertion des jeunes chômeurs, un film documentaire. Celui ci montrait le déroulement des stages et rendait compte du point de vue des jeunes stagiaires. Il était ainsi complémentaire du mémoire écrit traditionnel.

De fait, l'usage de l'image animée dans une démarche de recherche sociologique a plusieurs fonctions : celle de recueil d'informations grâce à une observation instrumentalisée par l'outil caméra ; une fonction de médiation culturelle : au lieu d'écrire un article, le documentaire permet de communiquer les résultats de l'enquête à un public plus large. Et le documentaire peut même s'insérer dans le processus de recherche en documentant l'ensemble de la démarche… Et ceci d'autant plus facilement qu'aujourd'hui l'image est au cœur du social.

Quelle est la valeur ajoutée, pour une université comme celle de Poitiers, de développer des filières de formation au cinéma documentaire ?

L'université de Poitiers est l'une des premières à avoir proposé une formation Bac + 5 en réalisation documentaire dans le cadre des filières de formation implantées sur le site du Futuroscope. Au départ, a été mis en place un DESS de réalisation de documentaire de création, devenu ensuite un master qui s'est déplacé à Angoulême. Parallèlement, suite à une demande des professionnels du secteur, une formation au cinéma animalier, nature et environnement a été créée à Ménigoute.

Ce qui est intéressant avec cette formation, c'est le partenariat entre université, collectivités territoriales et professionnels du secteur. Une démarche qui permet d'assurer des débouchés pour des petites promotions.

Maxence Lamoureux en tournage photographié par Arnaud Devroute (en haut) et Jérôme Lombard filmant dans une mare, tous anciens étudiants de l'Iffcam.

Quel est l'intérêt de ces formations pour la région ?

Les étudiants que nous recrutons au niveau national, voire international, viennent en Poitou-Charentes deux ans et, après leur diplôme, quelques-uns s'installent en région pour produire de l'activité sur notre territoire. Les Yeux d'IZO, La Famille digitale, le Gobie et bien d'autres sont autant de structures créées par des anciens étudiants, qui participent au développement de l'activité de réalisation documentaire localement. Voilà la valeur ajoutée. D'autant plus que ce sont des formations très professionnelles avec des interventions de personnes du métier et une pédagogie de projet. L'objectif de ces cursus est d'aider les étudiants à réaliser chaque année des documentaires personnels, qui leur permettent d'avoir une première expérience professionnelle et qui ont quelquefois une carrière dans les festivals de cinéma.

Sébastien Laval

Vous parlez de l'Iffcam. Quel avenir pour cette formation désormais reconnue dans son secteur ?

D'un côté, nous avons récemment élargi le champ vers le documentaire nature et environnement. De l'autre, nous souhaitons un développement à l'international. Il faut continuer, comme nous le faisons déjà, à faire venir des étudiants étrangers. Déjà cette année, nous accueillons des étudiants chinois, belge, suisse, hollandais, chilien...

Quelle différence faites-vous entre documentaire et documentaire animalier ?

La différence devient ténue. Rappelons que l'une des toutes premières images animées, bien avant le procédé des frères Lumière, c'est la décomposition du galop du cheval. L'objectif premier du cinéma est d'être un outil pour la science afin que l'œil puisse saisir ce qu'il ne voit pas sans technique.

Le documentaire animalier a deux spécificités : d'un côté, il a longtemps été influencé par le documentaire de vulgarisation scientifique ; de l'autre, il a été marqué par l'intérêt que les enfants lui portent. Mais, depuis une vingtaine d'années, il se détache de cette double filiation en devenant adulte, avec un message militant parfois à porter et une dimension plus subjective. Cela rejoint assez le documentaire de création qui cherche à assumer la subjectivité.

Que pensez-vous du web documentaire, forme de plus en plus adoptée par le journalisme ?

J'ai tendance à opposer journaliste et documentariste. Parce qu'il y a une grande différence : le journaliste est lié au temps ; le documentariste prend le temps de s'investir, de s'intégrer au terrain et d'être identifié comme tel. Ce qu'en général le journaliste n'a pas le temps de faire et ce qui le pousse à inventer la fiction de l'objectivité et de l'impartialité.

Il n'empêche qu'il y a un travail à faire concernant le web documentaire. C'est une forme émergente qui doit intéresser nos formations. Les étudiants en parlent déjà beaucoup. Les circuits de diffusion sont en train de bouger. Il faut y être attentif.

Vous êtes président de l'association Filmer le travail, organisatrice du festival du même nom. Comment se passe la préparation de la prochaine édition ?

L'objectif reste le même qu'à l'origine : créer un débat citoyen autour du thème travail ; et ceci en s'appuyant tant sur les sciences sociales que sur le cinéma qui, à partir de 2000, redécouvre le travail. Que ce soit de fiction ou documentaire, l'objet devient important pour le cinéma.

La prochaine édition abordera probablement le documentaire en Amérique du Nord et approfondira la réflexion sur «écrire le travail». Nous travaillons sur la compétition internationale. Et surtout, nous souhaitons promouvoir davantage la compétition Filme ton travail !, compétition ouverte à tous, constituée d'œuvres courtes qui montrent, analysent et mettent en scène le travail par celles et ceux qui les réalisent. Tous les genres sont acceptés à condition que les films ne dépassent pas 15 minutes. L'idée est de promouvoir des films qui peuvent être faits par tous, par exemple avec un smartphone, un outil formidable avec la possibilité d'images nouvelles. La prochaine édition comprendra également un colloque international. Une façon d'inscrire le festival dans le renouveau de l'usage de l'image fixe et animée en sciences sociales.

Vous-même, avez-vous des envies de réalisation de documentaire ?

J'utilise l'image dans les recherches, mais je n'ai pas de réalisation à mon actif. Je peux le regretter, mais je ne peux pas non plus tout faire. Je suis heureux de participer à la réflexion sur l'image dans nos sociétés. ■

Travaillez, ça tourne !

Réunir l'univers professionnel et le cinéma avec un objectif principal : créer le débat citoyen. Voilà la vocation de l'association Filmer le travail. À l'heure où le travail est davantage évoqué quantitativement par son coût ou son absence (chômage), l'association veut le montrer qualitativement et engager une réflexion sur les moyens de rendre compte du travail, par le biais de l'outil cinéma ou tout autre média.

La 4e édition aura lieu du 8 au 17 février 2013 à l'initiative de l'université de Poitiers, de l'Espace Mendès France et de l'Association régionale pour l'amélioration des conditions de travail (Aract) du Poitou-Charentes, avec le soutien de la Région et de la ville de Poitiers. Rétrospectives, débats, tables rondes, concours Filme ton travail ouvert à tous et compétition internationale seront les temps forts de ce festival. La compétition est ouverte depuis le 7 juin.

L'objet de ces films : les gestes et activités du travail, les relations et rapports sociaux dans le monde professionnel, les vécus personnels et les représentations subjectives. Un jury de professionnels remet quatre prix (1 500 € à 3 000 €) : le grand prix, le prix spécial du public, le prix de la restitution du travail contemporain et le prix de la valorisation de la recherche. Les inscriptions sont ouvertes jusqu'au 19 octobre.

UN COLLOQUE INTERNATIONAL EN SCIENCES SOCIALES. Au-delà du cinéma, le festival veut mettre en valeur tous les médias par lesquels on peut parler/montrer/dire le travail. Après la photographie et la bande dessinée, c'est l'écriture sur le travail sera à nouveau au programme 2013. Un colloque international sur «Images du travail, travail des images : pratiques artistiques, démarches scientifiques» permettra de confronter les points de vue et méthodes entre chercheurs en sciences sociales et professionnels de l'image fixe ou animée, du 11 au 13 février 2013.

Un festival complet où cinéphiles, chercheurs, étudiants, travailleurs de tous secteurs se côtoient et laissent les langues se délier sur un quotidien qui peut être épanouissant, sclérosant, source de souffrance, source d'élévation, le monde du travail.

Stéphanie Augras

STÉPHANIE AUGRAS

Au nom d'une loutre

Réaliser des documentaires animaliers demande une maîtrise des techniques de tournage, de la patience et une parfaite connaissance du mode de vie de l'animal. Particulièrement quand celui-ci est réputé pour être insaisissable.

À l'Iffcam, après la formation théorique, les étudiants sont lâchés dans la nature pour réaliser en cinq mois leur premier documentaire animalier. Stéphanie Augras raconte son expérience dans la promotion 2006. *«Le premier réflexe,* dit-elle, *consiste à tourner plein d'images et de voir ensuite comment construire son film. On devrait faire l'inverse ! J'ai filmé 20 heures pour utiliser au final 15 minutes !»* Alors que d'autres focalisent leur objectif sur des animaux plus accessibles – mouettes, canards, ragondins –, Stéphanie choisit la loutre. À la recherche d'indices comme les épreintes, ces crottes gluantes et verdâtres, elle se lance sur ses traces dans le Marais poitevin. Ses professeurs la mettent en garde : l'animal, rare et discret, ne se laisse pas facilement observer. Mais elle persiste : *«Ce qui m'intéressait, c'était le pistage.»*

APRÈS DES SEMAINES DE TRAQUE, elle prend contact avec des pêcheurs qui aperçoivent régulièrement une loutre près d'un ponton. *«Elle devait avoir un problème à l'œil,* suppose Stéphanie Augras, *et avait donc saisi l'opportunité d'un apport de nourriture facile puisque les petits poissons étaient attirés par les amorces des pêcheurs.»* Ceux-ci restent immobiles chaque fois qu'ils voient l'animal, qui s'est peu à peu habitué à leur présence. Pourtant, filmer l'animal n'est pas aisé. *«Elle plongeait au moindre mouvement ! C'était trop furtif pour filmer. Un jour, alors que je pensais abandonner, je me suis mise exactement dans la même position que les pêcheurs sur le ponton, et j'ai attendu. Elle est alors sortie en pleine journée et j'ai pu filmer !»* Conclusion : *«Le documentaire animalier c'est un pari : l'animal finit par accepter votre présence à une certaine distance, dans certaines conditions. Mais là c'était tout de même un bon coup de chance !»*

Elsa Dorey

GESTES DES OSTRÉICULTEURS

Tous les ans, des films sur l'ostréiculture sont proposés à Filmer le travail. Celui de Barbara Caspary – *De marée en marais* (73 min), reçu trop tard donc pas sélectionné – montre très bien le travail des ostréiculteurs du bassin de Marennes-Oléron en toutes saisons. Dans le sillage de Joris Ivens et de Yann Le Masson, avec lesquels elle a travaillé, la documentariste est très attentive aux gestes, à la façon dont les corps occupent l'espace, les uns par rapport aux autres, dans les lieux clos et dans le paysage. Elle les filme avec précision. On sent qu'elle aime les gens qui, en retour, lui donnent leur présence. Originaire d'Outre-Rhin, Barbara Caspary a mangé des huîtres pour la première fois en 1977 à Mornac-sur-Seudre, lors d'un séjour linguistique. Expérience fondatrice qui lui fait dire aujourd'hui : «Quand je suis à bout, quand j'ai besoin de me ressourcer ou de gérer un problème vital, c'est là que je viens.»

Lors des projections à Saint-Trojan et à Mornac, les ostréiculteurs ont salué la justesse de son propos. À Paris, quelqu'un lui a dit : «Jamais plus je ne mangerai un huître sans oublier qu'elle représente autant de travail.» Objectif atteint. *J.-L. T.*

R. Morgenstern

Ménigoute

Le coup de fouet du ciné animalier

Prenez un canton en mal de dynamisme, celui de Ménigoute, et un passionné de la nature entouré de professionnels du cinéma animalier, vous avez la recette du Festival international du film ornithologique qui repart pour une 28e édition. Ou comment le cinéma fait vivre un petit coin de campagne.

Par **Gaëlle Chiron**

Tout a commencé dans les Deux-Sèvres il y a une trentaine d'années. Dominique Brouard, le fondateur du Festival international du film ornithologique (Fifo), est recruté en 1981 comme directeur du centre social du canton de Ménigoute, avec une mission : trouver des activités de développement local autour de la nature et de l'environnement. L'homme est particulièrement attentif à ces thèmes et se lance rapidement dans une Quinzaine de la nature. Dominique Brouard invite des amis à lui, pionniers dans le cinéma animalier, auxquels il demande d'intervenir pendant ces quinze jours. Il réunit des écoles, des clubs du 3e âge et les habitants de Ménigoute et alentours. L'événement fait le plein dès la première année. Voilà pour les prémices d'un festival qui fait désormais référence dans le 7e art, le Fifo, le Festival international du film ornithologique dont la 28e édition aura lieu en novembre 2012.

AVÈNEMENT D'UN ÉVÉNEMENT

En 1983, Dominique Brouard se lance dans la création d'un Centre permanent d'initiatives pour l'environnement (CPIE) afin d'appartenir à un réseau national de vingt structures à l'époque, qui allait aider à l'envol de la Quinzaine de la nature. En 1984, une association se constitue pour gérer le CPIE et c'est le 27 octobre 1985 qu'est donné le coup d'envoi du premier festival dont la forme est très proche de celle d'aujourd'hui. Traditionnellement, l'événement se déroule le week-end de la Toussaint, *«un moment idéal, au début de l'automne et sans manifestation forte dans les alentours»*. Pour pérenniser et valoriser le CPIE, Dominique Brouard savait qu'il fallait un moment fort, un véritable événementiel. *«J'avais, et j'ai d'ailleurs toujours, l'intime conviction que la nature renferme une multitude de choses à nous dire et à nous montrer, et que cela intéresse les gens d'ici et d'ailleurs»*, assure-t-il. Pari gagné : le Fifo est devenu cet événement, ce rendez-vous même, qui permet au canton de Ménigoute de s'animer. Et à voir les plaques d'immatriculation sur les parkings lors du festival, l'événement ne conquiert pas seulement la population locale ! Jeunes et moins jeunes viennent de loin pour assister aux projections mais aussi pour participer aux sorties nature qui permettent d'observer la faune et la flore du Poitou-Charentes.

Le Fifo, c'est, aujourd'hui, plus de deux cents bénévoles et environ trente mille visiteurs sur six jours. La salle de projection est pleine à craquer et le Fifo connaît même son festival off organisé par les étudiants de l'Iffcam.

30 000 VISITEURS EN SIX JOURS

Un succès d'autant plus étonnant que le cinéma animalier reste assez peu démocratisé, tant sur le petit que le grand écran. Mis à part les documentaires de Jacques Perrin (*Le Peuple migrateur, Océans…*) et de quelques autres que le grand public connaît, ce genre cinématographique n'est pas franchement populaire. Mais, le temps du Fifo, il réunit, à Ménigoute, des passionnés de cinéma animalier, des associations de protection de la nature, des artistes animaliers et un public soucieux de l'environnement. L'équipe propose une à trois séances publiques quotidiennes pour projeter une quarantaine de documentaires animaliers en provenance des cinq continents. Ces films sont mis en compétition face à un jury de professionnels du cinéma et de l'environnement qui attribue des prix à l'issue de la compétition.

MOTEUR DE DÉVELOPPEMENT

Désormais célèbre, le Fifo montre comment un territoire rural peut se faire une place dans le monde cinématographique. Dominique Brouard a constitué une équipe qui porte cet événement de référence. Son prochain défi : pérenniser l'aventure. *«Je prépare activement la transmission du flambeau à une équipe plus jeune. Il faut savoir passer la main et les jeunes, je pense, sauront à la fois respecter les valeurs du Fifo et apporter leur regard nouveau»*, souligne le président, avant de filer serrer la main à de jeunes cinéastes inquiets juste avant la projection de leur documentaire devant le public impatient du Fifo. ■

Birdsland Poisson Prod

IFFCAM

Professionnaliser la filière

En marge du festival, c'est toute une filière formation qui s'est organisée au fil des ans. Dominique Brouard explique comment est né l'Iffcam, l'Institut francophone de formation au cinéma animalier.

Comment est venue l'idée de construire une filière de formation pour le cinéma animalier ?

Dominique Brouard. – Le paysage audiovisuel a changé avec l'arrivée du 16/9e et de chaînes câblées dédiées aux documentaires animaliers. Dans les années 1990, on est passé d'un panel de deux ou trois films animaliers français à une multitude de documentaires.

Un cinéma qui prenait son envol en quantité mais pas en qualité. C'est de cette réflexion qu'est née l'idée de structurer la filière par une formation qui professionnaliserait le cinéma animalier. De plus, lors du festival, le public nous sollicitait beaucoup sur les possibilités d'accès aux techniques du cinéma animalier.

Comment cette filière s'est-elle construite ?

J'ai lancé l'idée au début des années 2000 et il y a eu très peu de réticence. Il faut dire que le Conseil général des Deux-Sèvres et l'université de Poitiers ont beaucoup aidé à la réalisation de cette formation. La convention avec l'université a été signée en octobre 2003. Depuis dix ans déjà, elle proposait des formations à la réalisation de films documentaires de création. C'est ainsi que le diplôme Techniques et méthodes de réalisation du film documentaire animalier est né. La première promotion a été accueillie en septembre 2004.

Aujourd'hui, où en est l'Iffcam ?

Il y a quatorze étudiants en master 1 et douze en master 2. Ils viennent de France mais aussi des Pays-Bas, de Suisse, de Belgique, de Chine et du Chili. Au total, nous proposons trois diplômes : un master Réalisation de documentaire animalier, un diplôme universitaire Photographie animalière et reportage nature et une qualification média Prises de vues subaquatiques.

Quels sont les projets de l'Iffcam ?

Deux axes de travail : une nouvelle formation sur le tournage en milieu difficile et le développement d'offres en formation continue pour des médias, par exemple comme nous le faisons déjà avec le magazine *Terre Sauvage*.

Selon vous, quelles qualités doit avoir un étudiant de l'Iffcam, futur réalisateur de films animaliers ?

Beaucoup ! Il doit être humble, créatif, adroit, déterminé. Il doit savoir que rien n'est jamais acquis et savoir écouter le milieu dans lequel il tourne pour le respecter. Ce qui fait un bon documentaire animalier, c'est quand le réalisateur parvient à conjuguer l'histoire avec la qualité esthétique. La nature est belle et exige qu'un documentaire sur elle allie poésie, qualité du récit, qualité esthétique. Parce que si un documentaire montre une nature séduisante par son esthétisme, cela donnera envie au public de la protéger. C'est un des enjeux de ces documentaires.

Elsa Dorey

Depuis 2009, dix associations dont sept dédiées au cinéma ont pris peu à peu leurs quartiers à Poitiers dans un seul et même lieu nommé Level 6.

Par **Alexandre Duval**

Level 6
À la même enseigne

Le 22, rue Thibaudeau à Poitiers est une maison avec jardin, cuisine, deux salles de bains et un total de quatorze pièces dans un quartier calme à deux pas de la préfecture et des escaliers menant à la gare. Le fait que ce bâtiment du XIXe siècle aux faux airs parisiens soit à l'origine un lieu de vie est fidèle à la manière dont cette petite famille de la création audiovisuelle aime à faire éclore ses projets. Si chaque association travaille de manière indépendante pour monter ses projets, c'est bien l'envie de partager un lieu qui a impulsé ce projet de «pôle image et son» qui a vu le jour en juin 2009. L'association qui regroupe au départ six structures prend le nom de Level 6 en référence aussi bien à *Level 5,* documentaire-fiction du cinéaste engagé Chris Marker, qu'aux jeux vidéo (Level 1, Level 2...) ainsi qu'au nombre d'étages de la maison après un décompte exhaustif qui mène jusqu'au grenier. Aujourd'hui, le nom reste inchangé même si dix associations partagent les locaux. Certaines font partie de l'histoire culturelle de Poitiers telle Ciné-U (vingt-huit ans d'existence dans sa forme actuelle, plus de cinquante ans si l'on remonte à ses origines) qui gère la salle d'art et d'essai le Dietrich, quand d'autres ont vu le jour il y a à peine trois à quatre ans. Quelles que soient leur ancienneté et leur notoriété, la plupart de ces associations logent déjà à la même enseigne. Toutes défendent des esthétiques audacieuses et cherchent à créer des passerelles entre les disciplines (cinéma, recherche sonore, arts médiatiques et arts plastiques). Cette approche militante qui est notamment celle des structures investies plus particulièrement dans le cinéma (documentaire, expérimentation, formats atypiques) les met dans une situation de fragilité à moyen terme. Dans ce contexte et dans un corps de métier comme le documentaire où l'on peut vite se retrouver seul, se regrouper, au-delà même de l'intérêt économique, ne peut avoir que du bon. Ne serait-ce que pour les compétences. De la réalisation à la diffusion et l'édition, en passant par l'accompagnement et la production, une bonne partie des étapes permettant de faire un film sont représentées dans ce bâtiment. Ces synergies s'inscrivent elles-mêmes dans la distribution des espaces de travail.

LE DIETRICH, JUHYUN CHOI ET NYKTALOP MÉLODIE

Au premier étage, on retrouve les deux seules associations qui, avant de rejoindre Level 6, bénéficiaient de véritables locaux : le Dietrich et Nyktalop Mélodie. Leur collaboration fait désormais date. Les projets de Nyktalop Mélodie tel le festival Ofni depuis 2003 (lire p. 85) sont régulièrement diffusés dans la salle du boulevard Chasseigne. Chaque année, le Dietrich travaille avec plus d'une quarantaine d'associations et de structures locales lors de soirées, festivals et événements. Dans un contexte de diffusion concurrentiel, le Dietrich s'affirme comme «découvreur» et se veut une solution alternative aux productions standardisées des circuits traditionnels de diffusion. Sa prochaine grande étape est le passage au numérique. Même philosophie chez Nyktalop Mélodie qui dès sa première soirée Cartoonesque en 2001 a présenté un panel allant «du pré-cinéma au live-cinéma». Militant de la redécouverte de films de répertoire, l'association se tourne de plus en plus vers les nouvelles écritures. Elle bénéficie désormais d'un laboratoire

Alexandre Duval

Au deuxième étage, au premier rang, Camille Fougère (Autour du doc), Zoé Liénard (Les Yeux d'IZO), au deuxième rang, Isabelle Taveneau (Les Yeux d'IZO), Odile Méndez-Bonito (Les Yeux d'IZO), Amélie Roye-Carle (La Famille Digitale).

d'expérimentation, situé derrière le baptistère Saint-Jean, l'Epav (Espace pictave d'artisanats visuels). Sur le même palier, dans ce qui ressemble à une petite chambre, Juhyun Choi (*L'Actualité Poitou-Charentes* n° 75, janvier 2007) réalise, outre les illustrations qui identifient chaque mois le nouveau programme du Dietrich, son travail d'auteure de bande dessinée. Après *Sous la peau du Loup* et *Halmé,* elle poursuit avec *Le Verger de Kangchoeli* une œuvre où se rencontrent rêves et souvenirs de la mythologie coréenne, mémoire collective et histoire personnelle. Ce projet autobiographique touche au cœur de sa démarche en évoquant les lieux de son enfance.

LA FAMILLE DIGITALE, LES YEUX D'IZO ET AUTOUR DU DOC

Au deuxième étage, au vu de la cadence d'ouverture des portes dans une journée, c'est là que l'interaction au quotidien est sans doute la plus forte. Trois projets autour du cinéma documentaire partagent le même palier : La Famille Digitale, Les Yeux d'IZO et Autour du Doc. Les trois associations ont émergé dans les mêmes années (2005, 2007, 2008) et ont pour autre trait commun d'être portées par des anciens étudiants du Creadoc (master documentaire de création) de l'université de Poitiers. Dès 2007, ces membres ont collaboré sur des projets collectifs comme 100jours, puis *Huit portraits pour Agnès Varda* (2008) à l'occasion des 80 ans de la cinéaste. La Famille Digitale a ouvert la voie aux autres structures de ce type en osant mettre sur pied un projet autour du documentaire et plus précisément de la micro-édition (une quarantaine de titres édités de 30 à 300 exemplaires) afin d'assurer la diffusion de films réalisés avec une certaine économie de moyens. La collection propose aussi bien des documentaires du collectif réuni autour de l'association que des auteurs colombiens, mexicains, slovaques ou turcs, ainsi que des auteurs bénéficiant d'une certaine renommée tel Jean-Gabriel Périot. Outre son statut d'éditeur et son travail de diffusion des films, LFD mène de multiples activités de création et de réalisation dans les domaines du film et du multimédia. L'association met ses compétences en la matière au service des projets des structures demandeuses.

Alexandre Duval

Au premier étage de Level 6, un soir de CA du Dietrich, avec de gauche à droite : Elyes Nefzaoui, Arthur Prolongeau, Julien Bibard (Nyktalop), Majorie Dangel, Juhyun Choi, Jonathan Ring, Pierre Daniault.

Les Yeux d'IZO ont soulevé leurs paupières en mai 2007, soit juste après la fin du projet 100jours. Le fait d'avoir initié ce projet collectif a débouché rapidement sur d'assez nombreuses sollicitations (réalisation de films, formations au cinéma de professeurs, projections sous forme de carte blanche). En réalisant notamment des documentaires pour le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes, Isabelle Taveneau, Zoé Liénard et Odile Méndez-Bonito ont trouvé un équilibre qu'elles estiment privilégié avec leurs projets personnels tel *Mon grand-père lançait des couteaux* (en cours de réalisation, production Réel Factory). Ces portraits d'auteurs et d'éditeurs lauréats respectivement du prix du livre et de l'édition en Poitou-Charentes sont portés par une pâte (documentée, sensible, et parfois ludique) qui en font plus que des films de commande.
Développée à l'origine essentiellement autour du son à l'occasion de Micro Clima, festival de la création sonore et de l'écoute, qu'elle a porté en 2010, l'association Autour du Doc s'oriente aujourd'hui vers la production et le soutien de films documentaires hors format. Trois films sont en tournage ou en cours de préparation : *Héritage* de Benoît Perraud, *Toute une vie* de Camille Fougère, et *Dans la forêt grise* de Vincent Lapize.

GOTO 10 MAKE ART

Une partie de l'année, le même bureau est utilisé par quelques manifestations physiques de Goto 10. Ce collectif créé en 2004 s'est intéressé assez vite à la place du logiciel au cœur des œuvres numériques. Contre le conformisme et la logique du marché qui affectent les outils informatiques (design, logiciels, utilisations...), ses membres, originaires de différents pays (France, Grèce, Irlande, Pays-Bas, Taïwan...), ont initié depuis 2006 Make Art, festival international des arts et des technologies libres. La manifestation réunit à Poitiers des artistes-programmeurs autour des questions apportées par le développement du logiciel libre et le principe du copyleft (permission donnée à quiconque d'exécuter un programme, de le copier, de le modifier, et d'en distribuer des versions modifiées). Chaque édition propose des concerts, des expositions, des colloques et des ateliers qui sont autant d'occasions de repenser la maîtrise de la technique. L'idée est de rendre visible et accessible au public le processus en place derrière chaque œuvre numérique et de favoriser ainsi l'échange autour des procédés en perpétuelle mutation qui rendent cet art vivant. La prochaine édition du festival aura lieu en 2013.

THE HOOCHIE COOCHIE

Tout aussi libre mais un brin plus artisanal, voici The Hoochie Coochie. Ça sent l'encre, c'est normal, c'est comme ça qu'on réalise de jolies gravures. Ce sont celles qui ornent les couvertures, marque de fabrique des ouvrages de la maison d'éditions de bandes dessinées, laquelle vient de fêter les dix ans de sa revue, *Turkey Comix*, déjà consacrée au Festival de la bande dessinée à Angoulême. Le type qui crie son amour de

Alexandre Duval

Au troisième étage, de gauche à droite, David Sorin (L'œil a ses réflexes), Christine Graval (Consortium), Nathalie Maufras (L'œil a ses réflexes), Chloé Estève (Consortium), Nicolas Vrignaud (Le Gobie).

la musique en faisant pendre ses dernières épreuves sur un fil, c'est Gautier Ducatez, cofondateur de la maison d'édition.

L'ŒIL A SES RÉFLEXES

Au troisième étage, on retrouve un autre ancien du Creadoc, David Sorin. Coréalisateur avec Nathalie Maufras de *La Bio-Utopie* (2008) (*L'Actualité Poitou-Charentes* n° 90, octobre 2010), et auteur de *La Démocratie no logo* (2009), documentaire sur le mouvement étudiant anti-CPE de 2006, il a intégré Level 6 pour porter l'association L'œil a ses réflexes. Outre la numérisation de supports vidéo analogiques, il est engagé aujourd'hui dans un projet filmique potentiellement au long cours. Afin de faire comprendre par l'image le travail du sociologue, il suit l'étude Génération 2011 de Bertrand Geay. Ce projet s'inscrit dans le cadre plus large d'Elfe (Étude longitudinale française depuis l'enfance) qui a pour sens de suivre des individus de la naissance à vingt ans afin de répondre à la question : comment grandissent nos enfants ? Le sien bien apparemment.

LE GOBIE

Jeune papa, naturaliste et ancien élève de l'Iffcam, Nicolas Vrignaud (*L'Actualité Poitou-Charentes* n° 85, juillet 2009) occupe le même espace de travail. Son activité s'inscrit au sein d'un collectif. Créé en 2005, le Gobie réunit quatorze membres autour du cinéma documentaire animalier avec des antennes régionales à Bordeaux, Marseille et Poitiers. L'association perçoit la réalisation comme l'occasion d'une transmission sur la nature et l'environnement. Elle est actuellement engagée dans deux gros projets portant sur le bassin d'Arcachon et l'étang de Berre.

CONSORTIUM

De l'autre côté de la cloison a pris place Consortium, bureau de production en charge du développement de projets transdisciplinaires, spectacles vivants et arts visuels. L'association travaille actuellement à la prochaine création du ciné live de Déjà Vu, en partenariat avec la Station Service, à Rennes.

Et les escaliers dans tout ça ? Ils ont été mis à plus forte contribution ces derniers mois, à l'occasion des 100jours. Cette deuxième édition a réuni une majorité des acteurs de Level 6 et suscité une certaine effervescence. L'unité de lieu a favorisé la réalisation d'un projet aussi ambitieux : 100 films courts, autant de réalisateurs locaux, nationaux ou internationaux qui interrogent le lien intime avec la politique durant la période précédant les résultats de l'élection présidentielle, un projet parallèle 100nuits dédié aux autres disciplines, un site internet pour héberger l'ensemble, et des projections dans toute la France. Si depuis chacun est reparti dans ses propres travaux, l'envie est forte de prolonger ces projets transversaux et collectifs au sein de Level 6. ■

Le producteur et réalisateur Romain Lardot décrit les différentes phases de la construction d'un film documentaire.

Par **Aurélien Moreau**

Réel Factory

La production d'un film de A à Z

Romain Lardot est producteur et réalisateur pour la société de production Réel Factory basée à Poitiers. À l'occasion de la diffusion au TAP le 10 avril 2012 de *Voukoum*, documentaire traçant le portrait du mouvement culturel guadeloupéen éponyme, il revient sur l'économie du film documentaire et le fonctionnement d'une société de production.

L'Actualité. – Comment fonctionne Réel Factory ?

Romain Lardot. – Réel Factory est une société de production audiovisuelle tournée vers les projets faisant une création du réel «documentaire». Nous accordons une importance toute particulière au travail d'écriture et aux formes innovantes de narration. Créée en 2009, à Poitiers, Réel Factory fonctionne de manière collective autour d'une équipe de réalisateurs et de producteurs qui vivent et travaillent en Poitou-Charentes (Jean-Claude Sénéchal, Rébecca Sénéchal, Gabrielle Gerll et moi-même). Partageant une vision commune du cinéma, nous désirions être indépendants et maîtriser la production de nos films du début à la fin.

Réel Factory développe, produit et accompagne des projets documentaires d'auteurs depuis leur écriture jusqu'à leur diffusion. Parallèlement, Réel Factory propose son savoir-faire à des sociétés, institutions ou associations qui désirent développer des projets documentaires (que ce soit sous forme de films, de séries, de web documentaires ou de vidéos pour les réseaux sociaux) par exemple, pour faire passer un message pédagogique ou accompagner un processus de travail ou de formation. Dans chacune de ses activités, Réel Factory collabore avec des réalisateurs, des documentaristes, des techniciens ou des graphistes indépendants et expérimentés.

Pour chaque réalisation, Réel Factory place l'auteur-réalisateur au cœur du processus de fabrication du film. Il faut bien faire la distinction entre une société de production qui fait du flux pour la télévision et une société de production qui travaille à partir d'une proposition d'un auteur. Réel Factory se situe dans la deuxième catégorie.

Comment effectuez-vous le choix des films ?

Cela commence par une rencontre avec un auteur qui nous présente une première ébauche de son film. La pertinence du sujet et sa proposition de mise en images et en sons aiguillent notre choix. Nous nous engageons lorsque le projet concorde à la fois avec nos attentes éditoriales, pour ne pas dire politiques, et cinématographiques.

La singularité d'une société de production dépend de son catalogue, du choix des films qu'elle décide de produire et des auteurs qu'elle choisit de défendre, c'est son identité. Il est impossible de développer tous les projets que nous recevons. Nous faisons des choix. Produire

Le réalisateur François Perlier en plein tournage de *Voukoum* en Guadeloupe et page de gauche un des personnages du film.

un film, en plus d'être une activité très chronophage, c'est un engagement. Généralement, il nous faut deux à trois ans pour produire un film depuis son écriture jusqu'à sa première diffusion, c'est long.

Pour l'instant, nous avons produit deux films documentaires *Merceron SCOP-SA* que j'ai coréalisé avec Gabrielle Gerll et *Voukoum* de François Perlier que nous avons coproduit avec une société guadeloupéenne (Extérieur Jour). Trois autres films sont en cours de réalisation : *Vos désirs sont des échos ou des égos* de Gabrielle Gerll, *Oil* d'Isabelle Darmengeat et *Mon grand père lançait des couteaux* d'Isabelle Taveneau et Odile Mendez Bonito. Ils sortiront respectivement en novembre 2012, décembre 2012 et mars 2013.

Comment se déroule la production d'un film, de l'idée jusqu'à la diffusion ?

C'est un processus très long. Tout d'abord, le producteur travaille avec l'auteur autour de l'écriture de son film. C'est une étape essentielle. Il s'agit d'inventer le film à venir, de l'imaginer le plus précisément possible, d'en poser les limites, de transformer les idées en images et en sons. À partir de ces premiers éléments, le producteur peut établir un budget prévisionnel et un planning pour la réalisation. Avec ces éléments, il se met ensuite à la recherche de partenaires et de financements pour mener à bien la réalisation du film. Il n'y a pas de circuit «standard» de financement pour un film documentaire. En règle générale, au départ le producteur investit sur le film pour commencer son développement. Ensuite, il sollicite une série d'organismes ou d'institutions publics (Centre national de la cinématographie, Régions, Départements, Europe...) et recherche des partenaires privés qui seront prêts à suivre le producteur sur le film.

Parmi ces partenaires privés, la chaîne de télévision qui va pré-acheter ou coproduire le film joue un rôle particulier. D'une part, parce qu'elle apporte généralement une part importante du financement du film et d'autre part, parce qu'une partie des aides publiques est conditionnée par son soutien. Nous avons jusqu'ici collaboré avec France Télévision Guadeloupe, Télé Tours, Télé Nantes, TV Rennes 35 ou encore France 3 Poitou-Charentes.

Le budget est variable en fonction des besoins du film. Certains films nécessitent plus de logistique ou de temps que d'autres. Tout dépend de la durée du tournage, des lieux, du matériel technique, du temps de montage... Un film comme *Voukoum* par exemple a coûté à peu près 155 000 €.

Le tournage du film commence lorsque le plan de financement est plus ou moins stabilisé. Il faut alors recruter l'équipe technique qui va accompagner le réalisateur : preneur de son, chef opérateur image... Il faut aussi gérer toute la partie logistique du tournage : louer le matériel, trouver les hébergements, gérer les repas... La durée moyenne d'un tournage est générale-

Deux productions de Réel Factory, *Mon grand-père lançait des couteaux* d'Isabelle Taveneau et Odile Mendez-Bonito (en haut) et *Oil* d'Isabelle Darmengeat.

ment de cinq à dix semaines, mais là encore, c'est très variable d'un film à l'autre. *Voukoum* a été tourné en six semaines en Guadeloupe.

Après le tournage, la phase de montage dure de cinq à dix semaines. Il faut alors recruter les personnes qui vont collaborer avec le réalisateur : généralement, un monteur et un assistant monteur. Pendant cette phase, le producteur est aussi présent aux côtés de l'auteur, pour échanger avec lui, partager ses doutes et parfois l'aider à faire des choix. Une fois le film monté, il doit encore être validé par le diffuseur télé. Ensuite ce sont les techniciens de post-production qui interviennent pour conformer l'image et le son du film, on parle de l'étalonnage et du mixage du film.

Une fois terminé, le film entre dans la phase de diffusion et de distribution où l'on cherche à lui donner la plus grande visibilité possible. En règle générale, le film passe d'abord en exclusivité sur la chaîne qui l'a coproduit ou pré-acheté. Ensuite nous cherchons à croiser les modes de diffusions et d'exploitation : en salle, en festival, à la télévision, sur le Web... Là encore, cela dépend des projets. *Voukoum* par exemple est d'abord passé plusieurs fois à la télévision. Il est maintenant sélectionné et montré dans plusieurs festivals et régulièrement projeté en salle. Il est aussi édité en DVD et en VOD par l'Harmattan Vidéo et par La Famille Digitale. Ces éditeurs vont gérer la distribution des DVD et les droits VOD pour le grand public comme pour les institutions. Après cette première période d'exploitation à la télévision et en salle, le film est disponible sur Internet. Internet n'est pas une source de revenu mais une aide à la promotion.

À partir de quand une société de production fait-elle des bénéfices ?

Pendant la durée de sa réalisation, le film fait travailler des techniciens, une équipe de production et permet à l'auteur de vivre. Mais bien souvent à la première diffusion, le budget est à zéro. C'est pourquoi il est essentiel pour nous de faire vivre les films, de les diffuser et de les montrer. Ces diffusions génèrent des droits qui sont ensuite partagés entre les producteurs du film et l'auteur. Ces droits de diffusion permettent à Réel Factory de développer de nouveaux projets et à l'auteur de continuer à écrire de nouveaux films. Le catalogue de films de la société de production constitue un patrimoine qui a une valeur. Nos activités de prestations de services sont plus rémunératrices : ce sont aussi elles qui nous permettent de prendre des risques sur certains films plus fragiles. ■

JACQUES BARINET

La Table de la République

Il a de la bouteille. Fils de militaire, il naît en 1954 dans les Pyrénées, au hasard des déplacements paternels. Puis découvre Rochefort où son père est muté. Là, il passe son bac et *«dans la grande tradition familiale»* intègre la grande muette en qualité de pilote. Mais très vite, il déchante, conscient que le milieu militaire n'est pas sa *«tasse de thé»*. Et préfère se lancer dans le journalisme télé qu'il apprend sur le tas aux côtés d'un caméraman de France 3.

Très vite repéré pour son savoir-faire, il est propulsé réalisateur du journal d'Yves Mourousi sur TF1. *«Là tout s'est déclenché, j'ai rencontré les personnages les plus puissants de la planète. On a commencé à faire les premiers journaux en extérieur, je suis allé à Moscou, à Pékin, etc.»* S'il garde de cette période un souvenir impérissable, il choisit pourtant de devenir réalisateur indépendant et totalise au compteur *«3 500 heures d'émissions réalisées en direct»*. Mais pour cet infatigable, cela ne suffit pas. En 1986, il participe à la création de la chaîne La Cinq, aux côtés de Patrice Duhamel. Cette aventure terminée en 1992, notre baroudeur émigre Outre-Atlantique où il exerce comme correspondant pour plusieurs chaînes. Là encore, la bougeotte le reprend et il décide de rentrer en Hexagone. Mais, las de la vie parisienne, il pose ses bagages à La Rochelle et se lance un défi : y monter sa propre boîte de production. C'est chose faite en 2000 avec la naissance de Barinet Productions. En douze ans, une vingtaine de documentaires ont été réalisés. Sur des sujets qui lui tiennent à cœur : l'univers carcéral avec un documentaire sur la prison de l'île de Ré, la sécurité civile, le Samu social, l'histoire d'une strip-teaseuse royannaise, etc. Mais il ne s'en cache pas : pour réussir à faire vivre sa boîte de production rochelaise, il lui a fallu l'énergie du diable et surtout faire marcher ses réseaux : *«Sans connexions à Paris, c'est impossible de faire vivre ici une boîte de productions. D'autant qu'au niveau matériel et fourniture, ici il n'y a rien... Si on a une panne, on doit aller à Paris.»* Et si le matériel est parisien, les salariés le sont aussi. Un paradoxe qui ne le perturbe pas outre mesure.

Car s'il ne vit plus à Paris, il s'y rend encore très régulièrement. Il y a d'ailleurs tourné son dernier documentaire, *La Table de la République*, dans lequel il renoue avec ses vieilles affinités : *«Je connais très bien le monde de la politique et du journalisme et je connais très bien Jacques Le Divellec et son restaurant du même nom, qui a pour particularité d'accueillir à ses tables une clientèle composée à 80 % d'élus et d'hommes des médias. Aussi j'ai voulu faire un film qui traiterait de ce que l'on appelle le déjeuner politique. Histoire de voir si cette tradition existe encore.»* La réponse bien sûr est oui. Dans son film, on voit se succéder Alain Duhamel, Rachida Dati, Dominique Bussereau ou encore François Hollande dans cette *«cathédrale politique»* qu'est le restaurant de Jacques Le Divellec. Preuve que *«la politique se fait encore à table»* de nos jours. ***A. C.***

www.jacques-barinet-production.com

DENYS PININGRE

Un réalisateur heureux

Parisien de naissance, installé à Saintes depuis 2010 après avoir pas mal bourlingué, le réalisateur Denys Piningre a fait – en partie – sienne la devise «vivre et travailler au pays».

C'est au début des années 1990, à l'âge de 40 ans, qu'il se lance dans la réalisation de films documentaires après plus de vingt ans passés à slalomer entre des boulots divers et variés : photographe, directeur de centre culturel et d'une salle de cinéma Art et essai, commis de l'État à la Mission interministérielle pour le développement des réseaux câblés, enseignant, producteur...

En passant derrière la caméra, il réalise son rêve de gosse sans rompre avec ses idéaux – à la gauche de la gauche, il milite à Attac et au Parti de gauche – et tourne donc des films engagés, tels que *L'Assiette sale (des Omi aux Amap)* ou *Chatila, les femmes et les enfants*... tourné dans un camp de Palestiniens réfugiés à Beyrouth, au Liban. *«Mais je ne suis pas enfermé dans cette seule direction, il m'arrive de réaliser des films qui ne sont pas – ou pas uniquement – militants»* précise-t-il. Malgré tout, ses thèmes de prédilection restent les entreprises humaines, l'économie, le social et l'Afrique où il se rend souvent jusqu'à ce tournage au Cameroun en 2009 où il contracte le neuropaludisme et frôle la mort de très près. Après plus d'une année blanche passée entre coma, réanimation et rééducation, il décide de quitter Marseille où il vivait pour s'installer à l'écart des grandes villes dont il ne supporte plus l'agitation. Et choisit de poser ses valises à Saintes où il a quelques bons amis et dont il apprécie le cadre et la qualité de vie.

Un peu moins de deux ans après son installation en Charente-Maritime, il se dit *«très heureux»*, les idées fourmillent et son réseau ne cesse de s'étendre. *«Quand j'arrive quelque part, je me dis toujours qu'il doit y avoir des films à faire : comme les chiens j'ai besoin de marquer mon territoire»* s'amuse-t-il. Et effectivement il a trouvé de quoi s'occuper : après la fin du montage d'un film fleuve, *Le Néon et le Goudron*, tourné au Burkina-Faso en sept séjours répartis sur huit années et qui sera sans doute présenté après l'été en avant-première au cinéma le Gallia, à Saintes, il a en projet la réalisation de deux films, l'un sur l'histoire des ateliers SNCF de Saintes, l'autre sur la Coop atlantique qui fête son centenaire cette année. Ces films seront produits avec Vrai Vrai Films, société de production de la région qui, comme lui, a le souci de s'engager et de jouer la carte de la proximité. Il est également bénévole dans le festival CinéSud dont il partage l'amour de l'Afrique, comme dans d'autres associations locales, culturelles, politiques... Et continue de voyager, de-ci, de-là, au hasard des tournages, des envies et des engagements.

Si on lui parle bilan, il sourit : *«Je ne gagne pas des fortunes, mais je vis bien et surtout je fais le plus beau métier du monde, j'ai 60 ans et je ne compte pas prendre ma retraite de sitôt.»*

Même s'il milite par ailleurs pour le droit à la retraite à 60 ans. ***A. C.***

http://denyspiningre.blogspot.fr/

Docs d'ici

Un nouveau festival consacré aux documentaires et organisé par la Région Poitou-Charentes et France 3, avec l'INA et les Escales documentaires, s'est tenu pour la première fois cette année.

Par **Aurélien Moreau**

Au cœur du Marais poitevin, Saint-Hilaire-la-Palud a accueilli le 30 mars 2012 au cinéma de la Venise Verte – récemment équipé en numérique – le premier festival Docs d'ici, une manifestation gratuite. Des producteurs et des réalisateurs ont échangé lors d'un débat avec Dominique Papon, délégué régional France 3 Poitou-Charentes, Pascal Pérennès, directeur de Poitou-Charentes Cinéma, Christine Angoujard, déléguée régionale de l'INA pour le Grand Ouest (lire p. 12), et Françoise Mamolar, présidente des Escales Documentaires. Rappelant qu'une fiction documentaire a besoin à la fois d'un ancrage régional et d'une portée internationale, les intervenants ont abordé toutes les filières de production, de réalisation et de diffusion du film. *«Les films doivent avoir plusieurs vies»*, a insisté Dominique Papon. Les sociétés de production locales Eliocom, Anecdota de La Rochelle, Synergie et Vrai Vrai Films apportent leur soutien à des documentaires qui seront réalisés prochainement en Poitou-Charentes comme *All is good*, *À quoi pensent les marathoniens quand ils courent ?*, *Les Chiens du macadam* et un naufrage filmé au large de l'île de Ré.

HUIT DOCUMENTAIRES

Contre vents et marées analyse la catastrophe Xynthia qui a ravagé le littoral de la Charente-Maritime et de la Vendée en 2010. Coproduit et coréalisé par Jean-Roch Meslin et Françoise Mamolar, le film fait parler les chercheurs du laboratoire littoral, environnement et sociétés (LIENS) de l'université de La Rochelle (*L'Actualité Poitou-Charentes*, spécial Mer n° 89, juillet 2010). Le projet écrit il y a sept ans débute en 2009. Le montage du film s'est achevé sur la tempête Xynthia.
Avec *Marine, la flamme d'une soudeuse*, Michel Carrière brosse le portrait d'une soudeuse du lycée professionnel Léonard de Vinci à Bressuire, médaillée d'or aux Olympiades nationales en 2009. Le documentaire porte un regard sur la place de la femme dans le monde du travail manuel et dans un secteur très masculin.

DE PIERRE LOTI AUX COLOS

Le documentaire fiction *Pierre Loti, un homme du monde* de François Vivier et Didier Roten se replonge dans l'époque de l'écrivain voyageur avec les témoignages de deux historiens, Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier, coscénaristes. Basé sur le fait divers réel du déboulonnage du buste de Pierre Loti dans le quartier de Titioro à Papeete, le film nous mène de sa maison natale à Rochefort – qu'il transformait au gré de ses escales et de ses fêtes – à Istanbul, chère à son cœur en passant par Papeete en Polynésie. Grâce aux archives du FAR (lire pp. 8-11) et le film de ses obsèques nationale à Rochefort, le documentaire récapitule les diverses périodes de sa vie. Les écrits littéraires et le journal intime de Pierre Loti soulèvent en filigrane de nombreuses questions sur la colonisation, le racisme et la place des peuples.
Violon sur le sable de Mario Morelli pose la question de la mobilisation d'un public autour d'un événement culturel. Filmé sur la plage de Royan lors de la 24e édition en 2011, l'œil de l'auteur s'est porté sur différents prototypes : une famille venant régulièrement au festival, le violoniste Guo Gan, la soprano Nathalie Manfrino et l'organisateur Philippe Tranchet. Le phénomène du festival va au-delà de l'événement même et suscite pour certains une vocation musicale. Bien que critiqué localement pour la légèreté de sa programmation musicale, il génère toujours un peu plus d'attention chaque année.
Dans la veine du documentaire d'investigation, *Merci Papa, merci maman* de Claude Guillot – le titre du film

est un clin d'œil inversé à la chanson de Pierre Perret pour des raisons de droits d'auteurs élevés – déroule une enquête sur les colonies de vacances en France. Le réalisateur a suivi une colonie de la ville de Bagnolet dans l'île d'Oléron. Des archives du FAR, de l'INA et des fonds privés montrent la pédagogie et l'évolution des colonies. Les années 1950 marquent une césure, de nouveaux courants d'éducation apparaissent parallèlement. Après mai 68, les colonies de vacances déclinent et se standardisent. La perte de solidarité et l'abandon des comités d'entreprises qui les finançaient en sont les principales causes.

LA MORUE VERTE

Avec *Les Servants du peuple* de William Karl Guérin, les valeurs républicaines de respect d'autrui, d'égalité des chances et de libre arbitre chères à l'école sont analysées à la loupe. Tourné en 1999 dans le département des Deux-Sèvres, le documentaire se base sur des témoignages de quatre générations d'instituteurs et des images d'archives de l'INA. Regards croisés sur une institution soumise aux évolutions de la société.
À Jonzac, une société islandaise charcute la chair de la morue sur la chanson *Tupelo* de Nick Cave and the Bad Seeds... Ainsi commence le documentaire *Au Pays de la morue* de Fabienne Issartel. Le film retrace l'itinéraire du poisson, de sa capture jusqu'à sa préparation en cuisine. Pêché par le dorissier ou morutier au large de Terre Neuve et de l'Islande puis rapporté à Jonzac sous la forme de filet de cabillaud, salé, il devient la morue verte puis séché on l'appelle morue. Le témoignage d'un ancien dorissier Aimé Lefeuvre montre les différentes techniques utilisées sur les doris et les conditions de pêche difficiles au XIXe siècle. Thierry Sauzeau, maître de conférences en histoire moderne à l'université de Poitiers, revient sur les liens tissés entre la morue et le sel de l'île d'Oléron qui contribuait à sa conservation. La Rochelle était le port où s'échangeait l'argent du sel et de la morue qui servit à financer les guerres de religions au XVIe siècle. Aujourd'hui, la morue est un poisson rare et cher, elle est néanmoins cuisinée dans les restaurants de Nîmes en brandade et dans l'Aveyron en estofinade. En Gironde, une confrérie lui est spécialement dédiée et un festival rend hommage à sa réputation depuis 1999.
Nos ancêtres les Sarrasins de Robert Genoud revient sur la longue expansion musulmane dans le Sud de la France débutée en 711 par le partage des terres avec les chrétiens. En 732, point culminant du conflit, les Arabes ont été repoussés par Charles Martel à Moussais-la-Bataille. La commune de Vouneuil, au sud de Châtellerault, a transformé les lieux de la bataille en un musée plein air animé par Yves Texier. Les témoignages des historiens Philippe Sénac et Françoise Micheau confirment que les Arabes ont continué de s'installer en France malgré cette défaite, apportant leur culture et leur savoir. La bataille de Poitiers a été adoptée sous la monarchie pour devenir l'emblème du rejet de l'envahisseur. Aujourd'hui, les livres scolaires occultent les échanges fructueux effectués entre l'Orient et l'Occident au profit de la victoire de Charles Martel. ■

West Morisson

Sur le pont de l'île d'Oléron, en route vers la colonie de vacances de la ville de Bagnolet qui est suivie par Claude Guillot dans son documentaire *Merci Papa, merci maman*.

WEST MORISSON

Doc passion

Koweït, Afrique du Sud, Chine, Vietnam, Grèce... Ils ont tourné dans le monde entier des documentaires ou des reportages qu'ils ont ensuite montés et produits à Varzay, village de 700 habitants en Charente-Maritime. Un pari presque fou, depuis 1991. *«Certes ce n'est pas toujours facile, il y a parfois du roulis, produire en région suppose de se distinguer par plus de rigueur, plus de talent, et aussi d'imaginer des circuits alternatifs pour se construire et résister, ensemble*, reconnaît le réalisateur Claude Guillot, l'un des trois cofondateurs de West Morisson, *mais, vingt ans après, on est toujours là ! C'est bien la preuve que ça marche !»*
West Morisson réalise aussi dans la proximité, comme c'est le cas d'*Utopia*, un 52 mn consacré à Michel Crépeau ou de *Corde en stock*, un 26 mn dédié à la Corderie royale de Rochefort. Récemment ils ont filmé la mise en eau de l'*Hermione*, dont ils ont suivi la construction.
À chaque fois le moteur est le même : *«passer la passion avant la rentabilité»*. Leurs documentaires et reportages, ils les vendent à Arte, France 3 et à des structures institutionnelles, comme le Conseil général de Charente-Maritime. Et entre les grands documentaires réalisés à l'autre bout du monde et diffusés sur les chaînes nationales et les petits sujets tournés dans la région et destinés à des diffuseurs locaux, ils trouvent leur équilibre, à la fois financier et professionnel, *«dans ce paysage dangereux de la production»*. *«Nous ne sommes pas en quête de gros amortissements*, explique Claude Guillot. *Au contraire, nous avons opté pour un fonctionnement artisanal, raisonné, qui s'inscrit dans la durée.»*

Aline Chambras

ALLAIN BOUGRAIN DUBOURG

Le Marais des quatre saisons

Sorti au printemps 2011, le film *Les Quatre Saisons du Marais poitevin* a été réalisé par Allain Bougrain Dubourg sur une commande du Parc interrégional. Tourné sur l'espace d'une année, de novembre 2009 à septembre 2010, le film suit trois personnages qui symbolisent les écosystèmes du marais. *«Ce sont d'une certaine manière des acteurs, mais ceux-là authentiques, qui racontent leur propre histoire,* raconte le réalisateur, *ce qui permet d'identifier les trois singularités des écosystèmes du Marais poitevin, à la fois le littoral avec un mytiliculteur, le marais desséché avec une éleveuse de bovins bio et le marais mouillé avec la Venise verte et une hôtelière qui fait des balades en barque. Il s'agissait d'accompagner des gens qui nous faisaient confiance, ce qui est un pari risqué pour eux comme pour nous car on ne se connaissait pas. Je les ai rencontrés plusieurs fois et le pari de confiance a été accepté. On leur a dit de se livrer sans réserve, mais sans impudeur non plus, on ne fait pas de la télé réalité, ils ont accepté, et ils n'ont découvert leur rôle qu'après le montage.»*

M. Pourny

À la différence d'un film de fiction, un documentaire n'a pas de scénario. *«Le bonheur d'un documentaire c'est de vivre au plus près de la réalité, donc le scénario s'est écrit progressivement. Je ne savais pas que l'éleveuse bio allait se marier au cours de l'année, et bien évidemment on n'avait pas prévu Xynthia, et on ne savait pas non plus que ça allait être un des hivers les plus froids et les plus enneigés du Marais poitevin. Mais c'est un vrai film, il n'y a pas de hiérarchie de valeurs dans le cinéma. Un documentaire peut valoir un film de fiction,* Le Monde du silence *de Cousteau a eu la Palme d'or à Cannes, et* Le Peuple migrateur *de Jacques Perrin a fait davantage d'entrées que bien des fictions.» Les Quatre Saisons du Marais poitevin* est aussi un document ethnographique. *«Ce film a une triple vocation,* souligne le réalisateur. *D'une part montrer aux habitants du marais la manière dont on a pu percevoir leur milieu, ensuite montrer à l'extérieur ce qu'est le Marais poitevin, un milieu qui n'est pas fermé, figé, mais au contraire dynamique, jeune, plein d'avenir. Enfin, et c'est effectivement important dans notre démarche, c'est un point d'étape pour les archives historiques du Marais poitevin.»* Projeté gratuitement dans toutes les communes du territoire du marais, le film d'Allain Bougrain Dubourg a rempli les salles. *«Cela nous a beaucoup touché, ce document a été validé par tout le monde et apprécié, bien souvent les larmes aux yeux, par les acteurs dont on parlait mais également par les gestionnaires du parc, par les municipalités, et par les professionnels impliqués.»*

LE SUCCÈS DES PROJECTIONS a conduit les éditions Ouest France à publier le film sous forme d'un livre DVD. Édité à 3 000 exemplaires, celui-ci a été rapidement épuisé, et a fait l'objet d'un nouveau tirage. Un second film est en projet, qui verrait cette fois le marais à travers les yeux d'experts de la biodiversité. Les *Quatre saisons* ont aussi eu une suite purement cinématographique : *«J'ai montré mon film à Jean Becker, il a vu Arçais, et c'est comme ça qu'il a tourné une scène de* Bienvenue chez nous *dans le marais. Comme ça, on a bouclé la boucle entre le documentaire et la fiction.»* ***Jean Roquecave***

Elle s'appelle Sabine

Le documentaire *Elle s'appelle Sabine* réalisé par Sandrine Bonnaire a été tourné en partie dans le foyer d'accueil médicalisé pour autistes de Montmoreau, en Charente, où réside depuis 2002 Sabine, sa sœur cadette. Rencontre avec Jean-Pierre Charvet le directeur général de l'Apec (Agir pour la protection, l'éducation et la citoyenneté), la structure qui gère le foyer.

L'Actualité. – Accueillir une équipe de tournage dans un foyer d'accueil pour personnes autistes ne doit pas être simple. Comment cela s'est-il passé ?

Jean-Pierre Charvet. – Au préalable, Madame Sandrine Bonnaire a rencontré les familles – ou les responsables légaux – de tous les résidents (ils sont une petite dizaine) afin de leur faire part de son projet. Seule l'une d'entre elles a fait valoir le droit à l'image de la personne concernée et a demandé qu'elle ne soit pas filmée. Puis l'équipe d'éducateurs a expliqué aux résidents ce qui allait se passer afin d'éviter toute réaction de repli ou d'agressivité. Et quand l'équipe de tournage s'est installée dans le foyer, tout s'est bien passé : elle a, très vite, été admise et intégrée dans la vie du pavillon. D'autant que la caméra était assez discrète, peu intrusive et que tout a été fait avec humanisme et finesse. Il n'y a eu aucune réaction d'agressivité ou de repli de la part des résidents, tous atteints de forme d'autisme lourd. En outre, l'équipe de tournage et Sandrine Bonnaire étaient vraiment dans une logique d'écoute, ils étaient attentifs à ce qui se passait, et ne cherchaient pas à filmer quelque chose de préconçu. Cela était vraiment important pour la réussite du tournage.

Quelles ont été pour vous les conséquences de la sortie de ce film ?

Ce film a permis de montrer la relation qui se noue entre éducateurs et patients : c'est une relation de l'ordre de l'inexprimable, de l'indescriptible et, du coup, seules les images peuvent en montrer la particularité, la force et la richesse. Et surtout, ce film pose de manière bouleversante le débat du retard en équipement de la France en matière d'accueil des personnes autistes, un retard indécent qui relève de la maltraitance ! En filmant dans notre foyer de Montmoreau, Sandrine Bonnaire a pu montrer qu'il faut des lieux de vie pour ces gens, qui ne peuvent et ne doivent pas être pris en charge à l'hôpital, ce dernier étant un lieu de soins.

Recueilli par ***Aline Chambras***

JULIEN ET BENOÎT DECAILLON

Le talent au-delà des frontières

Julien et Benoît Decaillon sont tous les deux issus de la filière Arts du spectacle de l'université de Poitiers. Leur expérience artistique débute avec le tournage de nombreux courts métrages et clips. À l'origine, *Sodium Babies* était le segment d'un film à sketchs mais le projet a pris une ampleur inattendue. Tout a commencé en janvier 2003 et, comme ils le soulignent, ce long métrage a été *«leur école à eux»*. En racontant l'histoire de Dead Dog, un jeune homme manipulé par des vampires, les frères Decaillon évoquent deux thèmes récurrents dans leurs films : l'intrusion du fantastique dans le réel et la prise de responsabilité d'une personne face à ses propres actes. Leurs nombreuses influences proviennent du cinéma asiatique, de l'animation japonaise avec des films comme *Akira*, mais aussi des séries américaines.

Par ailleurs, *Sodium Babies* a été tourné principalement à Poitiers avec le soutien du Poitou-Charentes et des Pays-de-la-Loire. Depuis 2008, ils travaillent entre la France et le Michigan. *«La différence entre le marché cinématographique français et américain,* disent-ils, *réside dans le fait qu'à Hollywood ce sont les agents qui contrôlent tout. Dans ce climat mercantile, c'est très dur de réaliser un film qui soit pertinent. Dans le reste des États-Unis, le cinéma indépendant est extrêmement productif, parce que les gens qui ont un peu d'argent y investissent, comme des médecins, des avocats ou des business men. En France, nous n'avons pas connaissance de tels financements, par contre nous avons un système de subvention qui n'a pas d'équivalent aux États-Unis.»*

Cette année, ils ont coréalisé un court métrage avec le chorégraphe Pierre Rigal, adaptation d'une pièce de son spectacle *Micro*. En parallèle, ils sont en train d'écrire leur second long métrage et occupent une résidence d'artiste à l'université d'Oakland. ***V. G.***

http://sodiumbabies.com

VIDEOTRACK

La vidéo au service de la musique

Vidéotrack est une structure de captation, de réalisation et de montage. À sa tête, Judicaël Dacosta et Vincent Morisset, deux acteurs du réseau culturel poitevin depuis une dizaine d'années. Après avoir suivi tous les deux des études dans le milieu du spectacle vivant, ils se sont lancés dans la réalisation de clips, de reportages mais aussi d'une émission de télévision, On stage, diffusée sur internet et des chaînes locales. L'émission, qui s'est terminée en janvier 2010, avait pour but de faire découvrir des groupes de musique indépendants.

Aujourd'hui, ils organisent Press Kit, une sorte de suite à On stage. Il s'agit d'un concours numérique, voulant mettre en avant dix groupes émergents du Poitou-Charentes en les accompagnant dans la médiatisation de leurs projets, grâce à la réalisation d'une vidéo de promotion. Chaque 10 du mois depuis avril 2012, une nouvelle vidéo est mise en ligne sur les sites internet de Videotrack et de Press Kit, puis est relayée par leurs partenaires. D'ailleurs, cet intérêt pour la musique et les groupes régionaux est aussi nourri par le fait qu'eux-mêmes font partie de la scène musicale locale, puisque Judicaël fait partie du groupe poitevin Meringue Alcohol and Us. Au-delà de ce projet ambitieux, ils continuent de produire des captations et des teasers pour différentes structures, comme le groupe de musique Contact in Vivo ou la Médiathèque. En mars 2012, ils étaient aussi au Confort Moderne pendant Campus en festival.

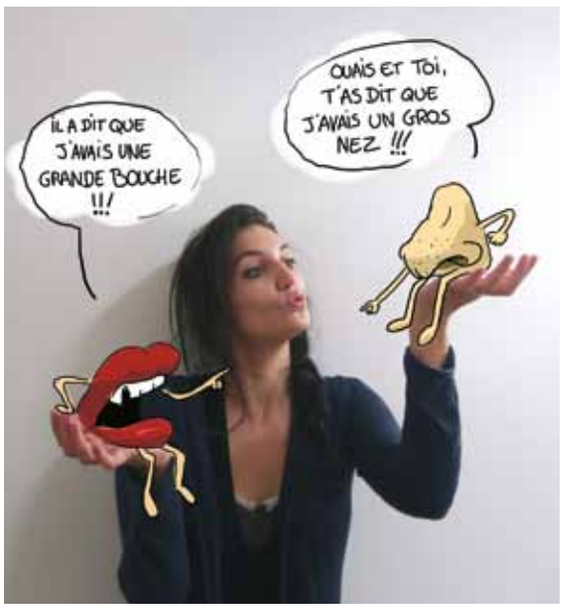
V. G.

www.videotrack.net

Noémie Pinganaud

PAULINE ROLAND

Qui n'a pas vu le film de Pauline Roland ?



Qui n'a pas vu les seins de ma mère ? est le titre du dessin animé de Pauline Roland, projeté lors des Rencontres internationales Henri-Langlois en décembre 2012. Autobiographique, son court métrage fait référence à sa mère et c'est pour cette raison que Pauline Roland a voulu donner sa propre voix au film. En effet, son dessin animé parle de la pudeur des femmes d'aujourd'hui en opposition à la liberté sexuelle de celles des années soixante et soixante-dix.

Par ailleurs, l'animation constitue pour Pauline Roland un moyen d'expression offrant beaucoup de libertés : *«Même si cela demande énormément de travail, on peut faire absolument tout ce que l'on veut. On maîtrise tout, chaque image, chaque mouvement, chaque couleur.»*

Elle est fan de Bill Plympton, Joanna Quinn et Jan Svankmajer, trois grands noms de l'animation. Mais elle se retrouve également dans les univers de Mrzyk et Moriceau, Topor, Erwin Wurm, Banksy. Son parcours lui a permis de s'ouvrir à plusieurs champs artistiques : *«On nous encourage à toucher à des champs comme la photo, la gravure, la robotique... Idéal pour les jeunes artistes qui veulent encore tout explorer.»* En effet, diplômée d'un bac L arts plastiques en 2006, elle poursuit des études en 2007 à l'EESI. En 2010 elle obtient le diplôme national d'arts plastiques pour lequel elle réalise ce court métrage

Dans son nouveau film, Pauline Roland choisit cette fois de parler du travestissement masculin et plus particulièrement du *«travestissement clandestin»*. Achevé en juin 2012, il a pour titre *Chéri(e), rends-moi mes collants*.

Victoria Gerontassiou

FABIEN ZOCCO

L'art numérique au gré des flux d'informations

Fabien Zocco a été sélectionné par l'École européenne supérieure de l'image (EESI) pour présenter son travail artistique lors des Rencontres internationales Henri-Langlois, en décembre 2012. En effet, son œuvre, située à l'entrée du TAP, nous a marqués par son inventivité. Celle-ci prenait la forme d'une installation générant une interprétation visuelle et sonore des flux d'actualité de grands journaux disponibles sur internet, *«une sorte de partition programmée par ordinateur se renouvelant au gré du traitement journalistique de l'information»*.

Cette installation illustre une constante au sein de son travail plastique, qui consiste à mettre en œuvre des processus aboutissant à la génération de formes sonores et visuelles à partir d'objets technologiques. Par ailleurs, ces travaux peuvent demeurer purement informatiques et s'incarner sur écran, in situ ou en réseau. Ils peuvent également donner lieu à des installations/sculptures composées à partir de dispositifs électroniques programmés.

L'intérêt de Fabien Zocco pour l'art contemporain l'a amené à poursuivre son cursus à l'EESI où il a découvert les arts numériques et l'usage des nouvelles technologies dans l'art. Ainsi, aujourd'hui il mène un travail artistique original, très influencé par le monde actuel et le rôle des flux d'informations dans notre quotidien. En ce moment, il prépare une exposition personnelle proposée récemment par la galerie lyonnaise H+, qui devrait avoir lieu fin 2012. D'autre part, Fabien Zocco a été repéré et contacté par deux artistes, Thomas Cheneseau et Systaime, qui lui ont proposé d'intégrer leur projet d'exposition en ligne, le SuPer Modern Art Museum (www.spamm.fr) et ses cinquante artistes internationaux travaillant sur internet.

V. G.

www.fabienzocco.net

Noémie Pinganaud

JONAS ET FRANÇOIS

La réussite d'un duo

Tous deux nés en 1982, Jonas et François poursuivent leurs études dans les mêmes écoles et rentrent en même temps à l'EESI de Poitiers pour des raisons différentes. Par la suite, ils font une équivalence aux Arts décoratifs de Paris en 3e année de section vidéo. Ils ont toujours fonctionné en tant que duo et comme Jonas le souligne *«c'est comme si nos cerveaux étaient en fusion. Séparés nous ne valons rien.»*

Leur parcours dans le clip débute au sein de la boîte Soixante Quinze où ils commencent en tant que stagiaires. Quelques semaines plu tard ils travaillent sur leur première vidéo *Testarossa Autodrive* pour Kavinsky. Ensuite, le label Ed Banger leur demande de réaliser un teaser. Tout de suite ils se font repérer et se lancent dans la réalisation du fameux clip de Justice, *Dance*, qui a fait le tour du monde en 2007. Depuis ils reçoivent une grande reconnaissance et de nombreuses récompenses. Ils réalisent ainsi des clips pour divers artistes internationaux comme Madonna, Kanye West, Flairs, Depeche Mode et Audio Bullys.

Pour eux tous les moyens sont bons pour donner vie à une idée. Il n'y a pas de technique préconçue. D'ailleurs ils ont changé d'état d'esprit sur leur manière de travailler : *«Nous voulons maintenant réaliser avec le minimum de post-production c'est-à-dire que nous essayons de créer des effets en réel plus que de les relayer à des effets synthétiques, où souvent l'effet "page blanche" nous tire vers d'infinis casse-têtes.»*

En ce qui concerne le marché français et international, le duo d'artistes ne fait aucune différence. Si l'artiste, le son ou le pitch, pour ce qui concerne la publicité, leur conviennent ils y *«sautent les pieds joints !»* Cependant, ils constatent qu'il existe plus de projets aux États-Unis et en Angleterre car il y a *«beaucoup plus d'artistes et un peu plus d'argent»*.

En ce moment ils continuent à faire du clip et de la publicité tout en essayant de se diversifier, écrire un court métrage, réaliser des projets en dehors du monde du clip ou de la pub, afin d'ouvrir de nouvelles portes.

Victoria Gerontassiou

VINCENT DUCOS DE LA HAILLE

Premiers pas dans le cinéma

Vincent Ducos de la Haille est un jeune talent qui travaille depuis quelques années dans le milieu du cinéma. Après avoir obtenu une licence à l'université de Poitiers en Arts du spectacle il y a quatre ans, il prend contact avec Pascal Pérennès à Poitou-Charentes Cinéma. Commence alors son parcours de régisseur et de repéreur dans plusieurs films, longs et courts, quelques téléfilms et séries télévisées. En 2011, il suit un stage de réalisation et d'écriture de documentaire. Ainsi, il participe à des longs métrages comme *My Perfect Baby* de Jing Wang ou *Amitiés sincères* de François Prévôt-Leygonie et Stéphan Archinard.

En outre, en ce qui concerne la recherche d'emploi dans l'audiovisuel, le jeune technicien note que la situation s'est plutôt stabilisée depuis deux ans, avec une augmentation de la production dans la région. Par ailleurs, il remarque une hausse récurrente du nombre de tournages à chaque printemps. Actuellement, Vincent Ducos de la Haille travaille pour le téléfilm réalisé par Jérôme Foulon pour Pachli Productions, *Les François*. ***V. G.***

Noémie Pinganaud

Premiers pas dans la fabrique du cinéma

Par **Mélanie Papillaud**

Dans le cadre du dispositif «école et cinéma», un groupe d'adolescents de l'Institut médico-éducatif Pierre-Garnier de Poitiers s'est frotté à la réalisation documentaire. À la fois auteurs et acteurs, ils racontent leurs rêves dans *Plus tard dans la vie…*

De gauche à droite, au premier rang, Didier Sarrasin, Ceylan Devasiès, Gaëtan Simonnet, Colin Péguillan, au deuxième rang, Kevin Pichault, Cendrine Robelin, Sanita Meurice, Zaïnabou Mouhiddine, Camille Raquelle, Guillaume Palméro.

«*Tu te souviens où est la balance des blancs ?*» Dernier jour de tournage au centre de secours de Saint-Éloi et ultimes rappels. Valeurs de plans, son, entrée de champ : *«Je dois veiller à ce qu'ils continuent d'apprendre»*, explique Cendrine Robelin. La réalisatrice, formée au master documentaire de création (Creadoc) à Angoulême, encadre un groupe de sept adolescents atteints de troubles mentaux. Par équipe, tous filment Camille, 16 ans, qui voudrait devenir pompier *«pour sauver des gens»*. Cet après-midi-là, en uniforme et harnachée, la jeune fille voit l'un de ses rêves se réaliser. Elle monte sur la grande échelle, sous l'œil de deux caméras DV tenues par ses camarades.

Scolarisés en institution, sur le chemin de l'insertion professionnelle, ces jeunes peaufinent la réalisation d'un documentaire. Leur court métrage s'intitule *Plus tard dans la vie…* Les adolescents y livrent *«leur vie d'aujourd'hui, leurs envies pour demain et leurs rêves»*. Depuis le début de l'année, ils participent à un atelier de pratique artistique, qui allie approche éducative des images et découverte concrète de la création et des outils du cinéma. Un atelier construit par le Pôle régional d'éducation à l'image, qui s'inscrit dans le cadre du dispositif «école et cinéma». Son thème ? «Rêves d'un autre monde.»

LIER ARTISTIQUE, CRÉATIVITÉ ET SOCIAL Les jeunes ont planché sur l'écriture du scénario, travaillé l'improvisation avec un comédien professionnel, abordé la grammaire de l'image ou la différence entre cinéma du réel et fiction. Colin Péguillan, médiateur ciné à la MJC Aliénor d'Aquitaine à Poitiers, structure qui coordonne le dispositif en Poitou-Charentes, les a accompagnés dans leur découverte, notamment grâce à des séances en salles. *«L'objectif est de donner le goût de voir des films. Et en faire, c'est le meilleur moyen de comprendre et d'apprécier»*, résume-t-il.

Ces adolescents ont eu parfois du mal à appréhender le projet et l'autonomie conférée. Des réticences et des difficultés qui se sont avérées stimulantes. *«Sur ce documentaire, les jeunes sont coauteurs et réalisateurs. Notre ambition est de lier artistique, créativité et social en réussissant à les faire travailler ensemble. Qu'ils s'approprient le film et qu'ils soient fiers d'eux. Et l'objectif est atteint au-delà de mes espérances : je les ai vu se métamorphoser»*, raconte Cendrine Robelin. Didier Sarrazin, leur enseignant spécialisé, confirme. *«Cet atelier participe à leur construction identitaire : ils ont réussi à travailler ensemble, à travailler avec d'autres, à s'organiser… La thématique abordée fait écho à des préoccupations fortes chez des adolescents. Des choses de l'intime se sont dites dans ce film.»*

Zaïna, Ceylan, Gaétan et les autres approuvent. *«Moins timides»* qu'au début de l'aventure, ils considèrent comme *«une chance»* cette expérience artistique et pédagogique. Leur film, projeté en juin à Carré Bleu et au TAP à Poitiers, va désormais se balader dans les festivals.

ÉDUCATION À L'IMAGE

Pour « susciter le désir de cinéma »

Son rôle ? Donner des outils pour comprendre le fonctionnement des images et mieux les apprécier. Jean-Claude Rullier est chargé de mission éducation à l'image au sein du service cinéma de la Région. Rencontre.

Faire entrer le cinéma à l'école par des ateliers de pratique artistique, aider les salles de cinéma à mieux faire rencontrer les films ou encore dynamiser le réseau régional des acteurs de l'éducation à l'image. Les prérogatives de Jean-Claude Rullier sont multiples. Chargé de mission au sein du service cinéma de la Région, il a ainsi permis de créer en Poitou-Charentes le 13e pôle d'éducation à l'image de France. Avec un enjeu d'importance : accompagner le développement économique de la filière de l'image en Poitou-Charentes[1] d'un développement culturel.
Professeur de lettres pendant près de trente ans, un temps détaché auprès du Rectorat pour organiser la formation à l'image des enseignants, l'homme est depuis toujours un passionné de cinéma et un médiateur. *«Mon rôle est de donner à tous les publics des outils pour mieux comprendre le fonctionnement de l'image. Pas simplement dans une perspective critique mais également en suscitant le plaisir et le désir de l'image»*, précise-t-il.
L'une des missions principales de Jean-Claude Rullier est donc d'animer le réseau régional des acteurs de l'éducation à l'image (enseignants, animateurs de MJC et d'associations, programmateurs…) mais également de les former en s'appuyant sur les ressources régionales. *«L'idée est que les professionnels, qui vivent dans la région ou viennent y tourner, se transforment en passeurs.»* Exemple ? Quand un film est financé par la Région, le producteur et le cinéaste s'engagent à recevoir du public sur le tournage. Telle cette classe élémentaire charentaise qui, après avoir planché sur la mise en scène, a assisté à des séquences du *Sang de la vigne*, série télévisée avec Pierre Arditi, tournée l'an passé à Cognac. Ou ces animateurs en lycée qui, lors des dernières Rencontres Henri-Langlois à Poitiers, ont participé au stage «Tourner et monter un film» pour ensuite mener des ateliers pratiques auprès des élèves. *«Je sais où sont les compétences et quel scénariste ou quel chef opérateur saura transmettre son savoir-faire.»*
Autre action prioritaire : la mise en place d'ateliers artistiques (lire ci-contre). Chaque année, trois à six ateliers sont organisés en milieu scolaire, animés par des professionnels de la région. *«Le projet est basé sur la rencontre entre un artiste et un public, et place les élèves en acteurs de la création. Il faut parfois vaincre les réticences. Mais le cinéma a un langage universel : on a vu des jeunes, mauvais dans toutes les disciplines, arriver à se révéler…»*, rapporte Jean-Claude Rullier.
La Région édite également des documents pédagogiques, notamment dans le cadre du dispositif «Lycéens et apprentis au cinéma». *«Nous aidons les enseignants à se former à l'analyse des films à l'aide d'un livret de 24 pages qui esquisse des pistes pédagogiques. Les élèves, eux, disposent d'une fiche, avec notamment un photogramme qui permet l'analyse d'une séquence-clé du film, au niveau esthétique ou narratif.»*
Non sans fierté, Jean-Claude Rullier dévoile aussi la «boîte à balbuciné», conçue en collaboration avec les deux écoles d'animation angoumoisines. Dans ce coffre aux trésors cinéphiles, une lanterne magique, un praxinoscope ou un flip-book : des objets qui permettent de montrer *«comment le mouvement vient aux images»*. Aider à décrypter pour mieux *«susciter l'envie et le désir de cinéma»*, encore et toujours. ***M. P.***

Jean-Claude Rullier, Solenne Rousseau et Jacques Doillon.

Michael Salludo

1. Poitou-Charentes, 3e région française en termes d'aides au cinéma.

LYCÉENS ET APPRENTIS AU CINÉMA

Le dispositif concerne 11000 élèves de Poitou-Charentes. Soit 67 établissements et 320 professeurs. Le Poitou-Charentes est la 3e région française en nombre de participants depuis 1996.

MINESTRONE

Le cinéma d'animation pas à pas

Le Lieu Multiple de l'Espace Mendès France propose à des jeunes «de tout âge» de se mettre dans la peau d'un réalisateur de films d'animation lors d'ateliers réguliers ou de stages scolaires.
Ils y découvrent les différentes étapes de création, à commencer par l'écriture du scénario : *«Dans le cinéma d'animation*, explique Malika Boutou, *l'imagination n'est pas limitée par des contraintes techniques : s'ils souhaitent tout faire exploser dans leur court métrage, ils le peuvent!»* Le scénario est ensuite découpé en plans très précis tandis que les décors et les personnages sont fabriqués grâce à des photos, de la pâte à modeler, des objets recyclés, du papier découpé ou de la peinture. Une caméra suspendue au-dessus d'une table faisant office de scène, le tournage s'effectue image par image. Puis la bande sonore est créée à partir de la voix des enfants, de bruits d'objets et de musique. *«Ceci leur apprend à écouter les objets autrement car ils sont susceptibles de faire des bruits insoupçonnés.»* Le montage est ensuite assuré par les encadrants. Plusieurs structures de la région, dont le Carré Amelot à La Rochelle, Nyktalop Mélodie à Poitiers et les 400 coups à Châtellerault proposent le même type d'ateliers. Ensemble, elles forment le collectif Minestrone qui leur permet une fois par an de regrouper leurs productions et de les projeter tantôt au planétarium de l'Espace Mendès France, tantôt au Festival international des très courts à La Rochelle. En outre, ce regroupement permet un échange de compétences entre structures et le soutien de professionnels du cinéma d'animation. ***E. D.***

FRANÇOIS BON

Le dit des objets

La grande mutation des *sixties* et des *seventies* est au cœur de l'œuvre de François Bon. Parfois en sourdine, souvent au grand jour comme dans ses livres sur les Stones, Led Zeppelin, Dylan et bientôt – nous l'attendons – Hendrix. Avec toujours ce sentiment d'avoir participé pleinement, même malgré soi, à ce basculement de la société, et de s'apercevoir aussi non sans une certaine *mélancolie* qu'on a peut-être raté quelque chose.

François Bon n'a pas peur d'affronter le roc frontalement, il a la carrure, mais quand il s'agit du plus intime de soi, la pudeur lui fait préférer les chemins de traverse, prendre la chose de biais, dire sans s'épancher. Depuis des mois, on suit sur son site (tierslivre.net) les pages *Autobiographie des objets* – dont certains, *le litre à moules* et *la caisse aux grenouilles*, ont été écrits pour *L'Actualité* (n° 93, juillet 2011).

De cette enfance heureuse vécue d'un bord à l'autre du Poitou, de Saint-Michel-en-l'Herm à Civray, les objets ont beaucoup à raconter. Et pas seulement sur le mode de vie agropastoral des années soixante. Ils nous disent par exemple l'aversion de François Bon pour le cinéma, née lors d'un voyage à Paris dans une grande salle trop pleine de monde où l'on projetait *Le Jour le plus long*. Puis le cinéma de Civray imbriqué dans le garage paternel qui fait que l'enfant écoute la bande-son sans jamais voir les films. «Les images, si elles sont mobiles, je ne les retiens pas. J'ai mémoire des lieux, des paysages, des pages lues, des histoires entendues, mais les films comme les visages je ne les mémorise pas.» Reste le Super 8, dont le père faisait grand usage, notamment pour filmer les exercices des pompiers. Et tout ce qu'il implique de pratique sociale. «Ce n'est pas le caméscope ni l'électronique qui ont inventé l'usage personnel de la vidéo : le Super 8 témoigne qu'il s'agissait d'un mouvement de société plus large, plus profond.»

J.-L. T.

François Bon

Autobiographie des objets, de François Bon, Le Seuil, 250 p., 18 €

PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le grand prix de poésie de l'Académie française 2012 a été décerné à Jean-Claude Pirotte pour l'ensemble de son œuvre poésie, le grand prix Moron à Corinne Pelluchon et le prix Eugène Carrière (médaille d'argent) à Diane Bodart (*L'Actualité* n° 95), deux universitaires de Poitiers.

MICHEL CHAILLOU

Les mots du demi-jour

L'air du temps fâche Michel Chaillou. Malgré le regard désapprobateur de «donzelles à ordinateur portable, branchées sur toutes les ondes de la planète», il revendique le droit de lire des livres inactuels, d'auteurs latins par exemple, ou de romanciers pas encore aux oubliettes mais «démodés». Il refuse surtout le diktat de la performance, vision «moderne» du cours des choses qui, souvent, fait prendre les trains en marche sans savoir où ils vont. La mode primerait donc sur le sens. De telles âneries horripilent l'écrivain qui se campe dans la posture du flâneur et qui, dans tous ses livres, déploie un art du transport – savant et amoureux – et de la digression. Son *Éloge du démodé* condense ses humeurs contre l'époque. Au clinquant qui donne l'impression du neuf, il préfère la rouille : «Le langage en définitive ne serait-il pas une immense brocante puisque tous ses vocables ont déjà servi, et n'est-ce pas cette servitude que l'on traque lorsqu'on écrit, toutes ces marques, empreintes multiples, traces diverses laissées derrière lui par le temps brocanteur qui, lui, ne fait que passer, c'est-à-dire se démoder sans cesse ?» Voilà, nous sommes au cœur de l'œuvre (conséquente) de Michel Chaillou. Il l'a déjà dit, il le répète, comme une sentence : «Sans style, il n'y a pas d'œuvre, on n'a que du rédigé, pas de l'écrit.» Et de poursuivre : «Loin d'entrer dans l'inconnu d'un monde, on reste aux portes d'un lieu commun salivé par le plus grand nombre.»

Le sujet d'un livre n'a pas vraiment d'importance, ce qui compte c'est la langue et tout ce qu'elle charrie. C'est pourquoi l'auteur plaide pour «le chuchoté, les mots du demi-jour, le roman qui s'énonce à claire-voie, le silence au loin qui invente ses gestes, la mère solitude».

Non, la littérature n'est pas démodée ! Preuve en mains avec ce grand livre de Michel Chaillou, *1945*, réédité aux éditions de la Différence. Un récit de son enfance à Nantes, en Bretagne mais aussi à Royan, centré sur sa jeune mère, trop jeune, trop pleine de vie en cette période trouble, au risque de la perdre en mauvais chemin…

Jean-Luc Terradillos

Éloge du démodé et *1945*, de Michel Chaillou, éditions de la Différence, respectivement 112 p., 12 €, 256 p., 16 €

Anaïs dans la ZUP des Couronneries à Poitiers, une libre interprétation du photographe Ricardo Esteves.

LIONEL-ÉDOUARD MARTIN

L'absence s'incarne

Le temps passe et ce sont des visages. Des visages de gens qui prennent le bus et qu'on croit apercevoir derrière la vitre quand c'est devant qu'ils sont, et bien collés. L'illusion serait parfaite si l'on n'avait pas à le prendre, ce bus, pour rejoindre le campus ou bien la Milétrie où généralement les masques tombent, où l'on n'est plus "personne" (ce à travers quoi ça sonne, qui résonne), qu'un corps souffrant et qui va *battre son dail*. Tandis que sa vie défile. Que passent tous ces visages où on ne voit pas le sien. Pas encore. Trop tôt pour la *fauche à saint Pierre*. Ou trop tard. On n'a plus besoin de vous. Vous pouvez ranger votre faux. Retourner à l'ordinateur. Lui dire que la mort n'avait pas faim. Même si elle vous attendait à la gare. Même si elle vous cueille à peine sorti du train.

«La cadence des bus participe de ce même artifice, avec le fond soyeux des montées de vitesses et le bruit des portes pneumatiques : *pschitt* de soda colossal, où boivent une cinquantaine de bouches.» Vous ne vous demandez pas dans quel film vous êtes. Dans quelle saison de *Six feet under*. Vous hésitez. À monter, puis entre ces visages. Entre ces bouches. Vous n'avez pas longtemps à choisir. Une brusque accélération ou un coup de frein vous installe à côté du vôtre. Vous assigne votre rôle. À vous de jouer maintenant, de le jouer le mieux possible, le personnage qui vous échoit. Celui de journaliste par exemple, à *L'Écho du Poitou*.

Vous êtes monté dans le bus, maintenant vous montez avec lui. Vous entrez «dans cette nuit de corbeaux muets, grimpant les ripés de la ville, les redescendant», vous tombez dans un sommeil semblable à la mort mais qui n'est pas la mort. Pas encore ou déjà plus. Vous écrivez. C'était ça ou marcher. Errer dans cette ville où on a si peu de chances de se perdre. Le roman aura pour titre *Anaïs ou les Gravières*. «Écrire, c'est peut-être, simplement, s'asseoir en face de soi-même, endosser tous les rôles, parler dans la "personne", ce masque.» Cette "personne" dans quoi vous parlez (comme on dit ici qu'on rêve), c'est la première : cette nuit j'ai rêvé dans toi, vous lui dites à celle qui n'a plus de visage, ou qui n'en a pas encore, ou qui les a tous les deux, et les cinquante qu'on voit passer sur l'écran tandis qu'on agonise. Toutes les vies de celui qui dit «je» et qu'on appelle le romancier. «Je suis un personnage parmi les autres, avec ma propre matière, double : ma chair et mon passé de grand type, bien vivant, et cette incandescence qu'est devenu mon cœur depuis qu'y brûle cette *elle* à grand feu constant ; un personnage sans nom parmi ceux qui gravitent, peu nombreux, autour d'Anaïs – sa mère, Petit Louis, Toto Beauze, le légionnaire, Mao.»

«Mao, c'est presque moi», dites-vous quand vous vous regardez dans la vitre. Vous parlez comme un romancier qui s'est assis en face de soi-même. Ou à côté de son visage. D'où le «presque».

Vous êtes dans ce bus où quelqu'un a eu l'idée saugrenue de coller des visages. Des visages de gens qui prennent le bus et qu'on voit défiler tandis qu'on attend le sien. Sur la vitre. Qu'on voudrait détacher ses yeux de l'écran. On dirait qu'on serait, moi Mao, toi Anaïs... «Je m'appelle Anaïs. J'habite à Poitiers. J'ai dix-sept ans. Je vais au lycée de la ZUP, un lycée qui porte un prénom et un nom de duchesse.»

Cela à la fin. Pour nous rappeler comment le roman progresse. De la périphérie vers le centre. Vers ce trou où le journaliste reconnaît peu à peu sa dépression. Il régresse plus qu'il ne progresse, comme cette route de M*** à L*** et qui conduit à A. A comme Anaïs. Anaïs ou les gravières. Ce roman de Lionel-Édouard Martin ressemble à un récit, à une enquête policière mais conduite par un journaliste dépressif et qui vit sous le regard de l'ordinateur, de cet œil qui scrute en lui et qu'il n'aurait pas voulu voir depuis le bus où il est installé.

Il n'aime pas non plus ce reflet quand il interroge la vitre. «Ce reflet : mon moi tragique, ma cave sous les ruines.»

Mais il sait qu'écrire, c'est aller à la rencontre de ses propres gouffres.

Jusqu'où ça va, à quelles profondeurs, par le jeu des cavernes, des rivières souterraines. Avec quoi ça communique. Quels parcours cela dessine. Pour celui qui entend remonter à la source. À cette source qui est une résurgence.

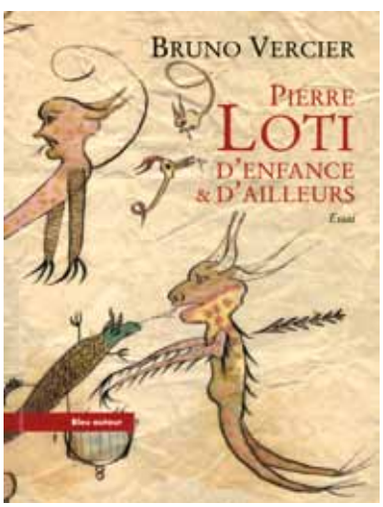
Denis Montebello

Anaïs ou les Gravières de Lionel-Édouard Martin, les éditions du Sonneur, 169 p, 15 €

PIERRE LOTI / BRUNO VERCIER

La source de l'enfance

Bruno Vercier connaît parfaitement Pierre Loti dont il fréquente l'œuvre depuis une quarantaine d'années. Cet universitaire y a consacré de nombreux ouvrages et préfaces, notamment avec Alain Quella-Villéger (*Pierre Loti dessinateur* chez Bleu autour, publication de l'intégrale du *Journal*). Dans le travail d'un chercheur, il y a le hasard qui crée des rencontres mais aussi quelque chose de plus profond, d'irrépressible et de secret qui sous-tend l'ensemble de la démarche. L'objet d'étude est ainsi un objet de désir, ce qui n'empêche pas de maintenir la distance critique nécessaire à tout bon chercheur. Cela permet aussi de développer une connaissance sensible et de mettre au jour de nouvelles pistes d'interprétation.



Ainsi Bruno Vercier, libéré de toute contrainte universitaire, publie un livre très personnel – où il ose dire «je» de temps en temps – sur l'enfance de Pierre Loti. L'auteur fait tellement corps avec son objet que les nombreuses citations de Loti s'inscrivent naturellement dans le texte qui se lit vraiment comme un roman. Il y a là de nouvelles clés pour comprendre l'écrivain rochefortais, de sorte que ce livre peut servir d'introduction à l'œuvre de Loti.

«Le génie particulier de Loti, écrit Bruno Vercier, consistera à organiser toute son œuvre autour de cette source jamais tarie qu'est son enfance.» Plus loin, à propos du *Roman d'un enfant* : «Ce livre n'est pas à proprement parler un livre de souvenirs, mais bien plutôt un récit de vocation qui se complique d'un récit de formation où Loti entend construire une certaine image de lui-même.» Autre piste : «Loti aura passé son temps à reconnaître ce qu'il avait imaginé lorsqu'il était enfant, rêvant sur des images.» ***J.-L. T.***

Pierre Loti d'enfance & d'ailleurs de Bruno Vercier, Bleu autour, 192 p., 15 €

JOURNAL DE LOTI

Depuis 2006, les Indes savantes publient le *Journal* de Pierre Loti, édition complète établie, présentée et annotée par Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier. Outil précieux pour les chercheurs et, pour les amateurs, plongée passionnante dans la vie et l'œuvre de cet écrivain à la plume alerte, sans pareil pour décrire ce qu'il voit et ce qu'il ressent. Le troisième volume, consacré aux années 1887-1895, nous révèle un homme accompli, artiste au faîte de sa gloire, qui est élu à l'Académie française en 1891. Dans ces 850 pages, il parle de la Saintonge, de la Côte d'Azur, du Pays basque, de ses voyages à Constantinople, sur les traces d'Aziyadé, au Maroc et en Terre sainte. C'est aussi la période où il publie *Le Roman d'un enfant* (1890). Journal 1887-1895 de Pierre Loti, Les Indes savantes, 850 p., 42 €

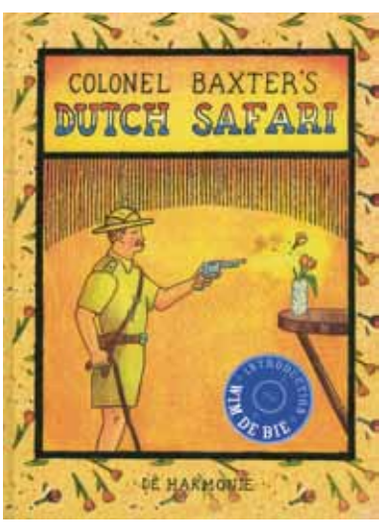
CLAUDE LÉVÊQUE

Chaos des images

«Nevers aujourd'hui m'apparaît cinématographique, avec ses territoires urbains intacts et ses décors néoréalistes pasoliniens. Ce que j'y ai vécu active encore mon présent. Ici, comme ailleurs, toujours ce même constat de faillite des systèmes de production qui assassinent et broient le genre humain.» Ainsi débute le livre de Claude Lévêque, un livre d'artiste, poétique et politique, construit avec des images, mêlant photos de famille, de lieux, d'œuvres, de choses vues, de rencontres, notamment avec Catherine Deneuve qui lui dit, lors de son périple en Nivernais : «Vous êtes habité. Cela s'entend quand vous dites "j'y suis resté attaché" en parlant de cette région.» Cela pourrait être ailleurs, dans n'importe quelle région à condition qu'elle soit celle de l'enfance. Dans ce livre tout à fait singulier, Claude Lévêque livre, mine de rien, quantité de pistes pour comprendre ce qui nourrit son travail, souvent radical, reconnu sur la scène internationale. Au fil des courts textes, on tombe sur des images saisissantes. Exemple : «Poser des cerises confites / sur des crottes de chien.» Sur des images musicales aussi, de Hendrix à Einstürzende Neubauten, PIL ou Nirvana.

À l'opposé du nombrilisme autofictionnel, voici un livre de poésie visuelle, composé dans le chaos de l'intime. ***J.-L. T.***

Nevers let love in de Claude Lévêque, éditions Dilecta, 264 p., 28 €



Depuis son premier livre, *Atlas*, Glen Baxter a des fans en Hollande. Il y est souvent invité à exposer, sans doute parce qu'il nourrit son œuvre dessinée de références à ce pays et à ses habitants. En effet, Glen Baxter adore le design de Rietveld, les peintures de Mondrian et de Van Doesburg, le bricolage, l'edam, le hareng et la poésie hollandaise.
***Colonel Baxter's Dutch Safari* de Glen Baxter (en anglais), De Harmonie, 48 p., 17,50 €**

NOUVEL ÉLOGE DE LA FOLIE

Les caprices d'Alberto Manguel

« Les meilleurs guides, à mon avis, sont les caprices du lecteur» écrit Alberto Manguel dans *Nouvel éloge de la folie*. Et de fait cinq cents ans après l'*Éloge de la Folie* d'Érasme, et cinq ans après son *Livre des éloges*, *Nouvel éloge de la folie* est un livre capricieux. Non seulement au sens où ce livre n'en ferait qu'à sa tête mais au sens où l'on parlait au XVIIe siècle du «caprice», genre lié à l'improvisation, au mélange des arts et non soumis aux règles des genres. On passe ainsi des odyssées amoureuses de Borges aux fictions d'Homère, des livres de Pinocchio aux mensonges médiatiques, de la «persévérance de la vérité» des livres à la légende des dodos, du chant des sirènes au livre numérique, de la tyrannie de la page à la mort de Che Guevara, du lecteur idéal à l'identité protéiforme...

Et comme dans tous les livres d'Alberto Manguel, le sujet principal est la lecture, ou plus précisément le lecteur. *Nouvel éloge de la folie* est le livre d'un lecteur qui écrit, qui a fait «place à l'ombre» ou à la folie (celle qui parle de plaisir, de joie et passe d'un sujet à un autre chez Érasme). Mais aussi le livre d'un lecteur capricieux : «J'ai passé à Paris et à Londres dix années magnifiques, à lire complètement au hasard, […] davantage en guise de compagnie qu'à des fins d'érudition, et quasiment sans jamais en finir un seul. Aucune règle ne présidait à ma pratique de la lecture.» Et au fond d'un lecteur qui fait son autoportrait de/en lecteur (le titre de la première section suffit à le rappeler : «Qui suis-je ?», et on se souvient de *Journal d'un lecteur*, 2004), à travers ses lectures, ses rencontres et ses relectures puisque «un livre devient un autre livre chaque fois que nous le lisons». Cet autoportrait se place sous le signe de Protée, comme le rappelle la fin du très bel «Hommage à Protée» : «Ainsi en est-il de nos innombrables identités : elles se transforment et se dissolvent sous nos yeux comme ceux d'autrui jusqu'au moment où nous sommes soudain capables de prononcer le mot *Je*.»

ROBINSON OU DON QUICHOTTE. Mais dire Je, c'est aussi «tracer un cercle dans lequel écrivain et lecteur partagent entre les marges de la page une existence commune» et cet autoportrait d'Alberto Manguel en lecteur auteur capricieux est aussi un portrait du lecteur. Ou plutôt, il permet voire incite le lecteur à faire son propre autoportrait de lecteur, à se demander s'il est plutôt Pinocchio ou Alice, Robinson ou Don Quichotte, le lecteur idéal pour qui «tout livre se dit, dans une certaine mesure, comme son autobiographie» ou le «bon lecteur» duquel «la littérature dépend». *Nouvel éloge de la folie* est un éloge de la lecture et un appel à un «lecteur humaniste» et aux pouvoirs de la fiction contre l'histoire officielle : «Je ne suis pas certain qu'un écrit, quel qu'il soit, si brillant et émouvant soit-il, puisse avoir une incidence sur la réalité des malades du sida en Afrique du Sud, ou sur n'importe quelle autre réalité. Il se peut qu'il n'existe aucun poème, si puissant soit-il, capable de supprimer une once de douleur ou de transformer un seul instant d'injustice. Mais il se peut qu'il n'existe aucun poème, si faible soit son écriture, qui ne puisse contenir, pour son lecteur secret et choisi, une consolation, un appel aux armes, une lueur de bonheur, une épiphanie.»

Le livre s'achève sur un chapitre intitulé «la fin de la lecture», titre ironique emprunté à un «jeune futurologue». Par ce chapitre inédit – l'ouvrage est, rappelons-le, composé d'«édits et inédits», les premiers étant empruntés essentiellement à *Dans la forêt du miroir* (2000) et à des collectifs ou des journaux tels que *The Guardian*, le *New York Times*, *Le Monde*, les autres étant issus de conférences – c'est la structure et l'unité de l'ouvrage qui apparaît au grand jour, tendu vers cette fin (de la lecture), dont tout le livre nous a montré qu'elle était impossible tant elle est le propre de l'homme. Ce que rappelle Alberto Manguel ici, c'est que, contre le leurre de «l'accessibilité» immédiate et facile, s'approprier (faire sien et s'y retrouver) un livre nécessite un apprentissage et implique de passer des obstacles. La folie est joyeuse et optimiste mais elle est exigeante, c'est ce qui la distingue de la bêtise.

Stéphane Bikialo

Dominique Robin, *Étudiants à Conakry*, Alpha C. en train de lire, 2008.

Nouvel éloge de la folie d'Alberto Manguel, traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf, Actes Sud / Léméac, 2011, 400 p., 24,40 €

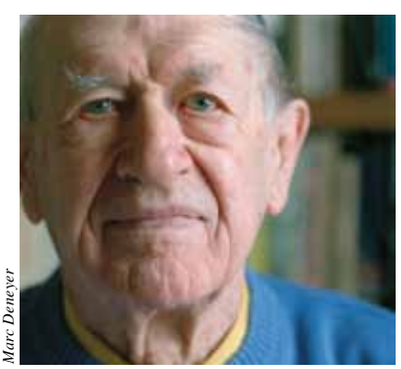
Maître de conférences en langue et littérature françaises à l'université de Poitiers, directeur de *La Licorne* et responsable du master Livres et médiations, Stéphane Bikialo s'intéresse à la langue littéraire, dans ses rapports langue et style, à la dimension politique de la langue et à la relation au réel dans la littérature contemporaine. Dernier ouvrage paru : *Dans l'atelier du style, La Licorne* n° 99, juin 2012.

GEORGES BONNET

Vers le silence

Soixante ans de vie commune et voir l'autre s'éloigner inexorablement, pas par manque d'amour mais à cause d'une maladie qui efface l'individu. Georges Bonnet raconte l'œuvre destructrice de cette maladie à corps de Lewy «caractérisée par des moments d'agressivité, des troubles du sommeil, des idées délirantes du type paranoïde, des pertes de mémoire».

Dans une résidence médicalisée pour personnes âgées dépendantes, il va la voir, lui parle des moments heureux de leur longue vie, mais elle oscille entre deux mondes et parfois «son rêve est plus réel que la réalité». Alors il l'accompagne comme il peut : «Je vais vers son silence.» «Nos mains ont leur mémoire et se comprennent.» «Des mots naissent sous ses mains.» «Elle est là où je la raconte.»



Marc Deneyer

Plus elle entre dans la nuit, plus il perçoit l'effondrement intérieur, ce trou noir incompréhensible qui avale tout, y compris le goût de vivre. Il le dit le plus simplement possible, avec peu de mots et une rare intensité. Les mêmes mots, au fil des pages, se chargent de l'expérience douloureuse, comme le silence, de plus en plus long, au point qu'il en devient insupportable. À l'inverse, d'autres mots prennent un ton diaphane, ils pourraient s'envoler d'un souffle – même pas l'amour pourrait les retenir. «Le temps glisse sur elle. Elle n'a plus sa part dans ce qui sourit.» ***J.-L. T.***

Entre deux mots la nuit, de G. Bonnet, L'Escampette éditions, 144 p., 15 €

CATHERINE CHAMBOUX-HALES

Journal d'un cancer

Cancer, regards croisés d'une patiente et d'un psy est le journal de Catherine Chamboux-Hales tenu pendant le traitement de son second cancer du sein du 5 juillet au 1er octobre 2007. Usant de simples initiales pour désigner les personnes et les lieux, consignant les dates, les heures, les faits et les ressentis avec la précision et le dénuement d'un procès-verbal, l'écriture est d'abord déroutante. Pas d'effets de style, pas d'attentions pour le lecteur. Par exemple cette seule phrase de la page 48 : *«Lundi 30 juillet. J'apprécie les attentions d'A. L. qui me téléphone ce soir pour avoir de mes nouvelles.»* Ou encore page 21, chaque phrase est suivie par un passage à la ligne : *«Examen cardiologique le lundi 21 mai. La biopsie est effectuée le mardi 22 mai à 15h20. Je pleure pendant la biopsie. Les résultats se font attendre.»* D'ailleurs, Catherine Chamboux-Hales l'écrit : ce journal n'a pas été conçu pour nous mais pour garder le souvenir de la chronologie du traitement et de son quotidien. *«Écrire pour laisser une trace à et de moi.»*

Et l'intérêt du livre s'impose : le lecteur sait désormais. Il sait les différentes étapes médicales du diagnostic à la dernière chimiothérapie, il connaît les paliers psychologiques, il prend conscience de la vie quotidienne possible en dehors des soins (partir en vacances, boire et manger entre amis) mais aussi des atteintes physiques (chute des cheveux, fatigue, dépression). Ce témoignage est certainement, plus que pour tout autre lecteur, précieux pour les soignants, les étudiants en médecine afin de mesurer ce qu'est le vécu du patient.

Sont insérées dans l'ouvrage quatre parties d'environ deux pages chacune intitulées «Le regard du psychiatre» rédigées par François de Pécoulas. Ces inserts ouvrent le lecteur à la réalité collective des malades du cancer mais aussi au sens parfois caché des faits décrits. ***A.-G. T.***

Catherine Chamboux-Hales, Dr François de Pécoulas, avec la participation du Dr Simon-Daniel Kipman, *Cancer, regards croisés d'une patiente et d'un psy*, Doin-Lamarre éditeurs, 2011, 170 p., 22 €

NED KELLY

Les éditions de l'Escampette ont confié une collection à Alberto Manguel, «Le cabinet de lecture», dont l'objectif est de faire découvrir des textes rares de la littérature mondiale. Le dernier en date de Ned Kelly, un voyou légendaire d'Australie, qui a publié une longue lettre pour justifier ses actions et clamer son innocence, avant d'être condamné à la pendaison en 1880. «Un texte qui pourrait être une réussite de l'Art brut en littérature», affirme Alberto Manguel dans sa préface à *La Lettre de Jerilderie* (72 p., 12 €).

SE SOUVENIR DU MARAIS POITEVIN

Plus de 500 cartes postales et documents divers (articles de presse, dessins, publicités…) collectés au fil des années par Guy Brangier, professeur d'histoire et de géographie à Prahecq, donnent matière à un gros livre sur le Marais poitevin. Ce territoire à cheval sur les départements de la Vendée, de la Charente-Maritime et des Deux-Sèvres compte une centaine de communes. L'auteur a déniché des documents qui couvrent l'ensemble, de la fin du XIXe au milieu du XXe siècle. Geste éditions, 512 p., 49,90 €

COMMENT LA MONDIALISATION A TUÉ L'ÉCOLOGIE

Aurélien Bernier, ancien d'Attac, membre de l'association M'Pep (Mouvement politique d'éducation populaire), estime que la prétendue conversion à l'écologie des grands de ce monde est une supercherie. Des racines américaines de l'écologie politique au Grenelle de l'environnement, en passant par l'OMC, le développement durable, le capitalisme vert et la révolution climatique, il ne manque pas d'arguments dans son dernier ouvrage, dont le titre a le mérite de la clarté : *Comment la mondialisation a tué l'écologie. Les politiques environnementales piégées par le libre échange* (Mille et une nuits, 354 p., 19,50 €).

JACQUES PÉRET

Les corsaires de l'Atlantique

Jacques Péret, professeur d'histoire moderne à l'université de Poitiers, nous avait livré en 2010 (*L'Actualité* n° 89) les premières grandes lignes de ses recherches portant sur les corsaires d'Aunis et de Saintonge. Aujourd'hui, il les publie chez Geste éditions. Détaillé et bien structuré, *Les Corsaires de l'Atlantique de Louis XIV à Napoléon* est un ouvrage passionnant. Chapitre après chapitre, les pièces s'assemblent pour composer un tableau complet, vivant et intelligible.

Trois grandes parties et neuf chapitres embrassent une forme d'écosystème de la guerre de course, se reconstituant à chaque conflit, composé de ports, d'hommes et de bateaux régis par des stratégies, des règles communes et des fortunes diverses. Jacques Péret a travaillé à partir des archives de l'amirauté de La Rochelle, de la correspondance entre le ministère et les autorités provinciales, des rapports des capitaines corsaires, des documents laissés par les armateurs et du riche journal d'un négociant des Sables-d'Olonne. L'historien a ainsi constitué un corpus de 300 navires partis en expédition corsaire depuis La Rochelle et de près de 500 prises qui y ont été ramenées dans une période comprise entre la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1689-1697) et les guerres révolutionnaires (1793-1802).

Il nous fait d'abord découvrir ces milliers d'hommes, du capitaine aux mousses, qui embarquaient dans de simples chaloupes ou des vaisseaux de 200 tonneaux pour une moyenne de trois mois au ras des côtes anglaises ou jusqu'aux côtes américaines. Origine géographique, pyramide des âges, motivations, conditions de vie à bord nous permettent de dessiner les contours d'un portrait collectif. S'ajoutent une présentation des stratégies corsaires des ports atlantiques français, timide pour Nantes, très vive à Saint-Malo, une présentation des corsaires ennemis rôdant autour de La Rochelle et l'estuaire de la Gironde, et un portrait des différentes embarcations.

Ensuite, Jacques Péret décrit les différentes trajectoires de croisières et s'attache à reconstituer les techniques et les étapes de la chasse, de la prise, voire de la fuite ou du combat. On apprend alors que les abordages et les coups de canons sont rares, que l'ensemble est à la fois officiellement très réglementé et régi par des codes culturels partagés par l'ensemble des corsaires.

La troisième partie s'intéresse aux enjeux financiers. La course est une loterie où rares sont les pactoles et la répartition des bénéfices entre les armateurs et les différentes composantes de l'équipage profondément inégales. La guerre de course irrigue aussi largement l'économie rochelaise : elle crée de l'emploi administratif dans l'Amirauté, mobilise les artisans et les commerçants locaux pour armer et ravitailler les navires et alimente le marché d'occasion par la mise aux enchères des prises (du bateau même à l'ensemble de son contenu).

L'ensemble est émaillé de portraits individuels, de récits de croisières, d'extraits de lettres, d'articles de journaux ou de procès-verbaux et d'images pittoresques telles que le recrutement des équipages dans les tavernes rochelaises où les capitaines engagent obligatoirement des «frais de cabaret» pour payer un coup à boire à leurs futurs matelots.

Anh-Gaëlle Truong

Denis Gougeon

Le tournage de *Meurtrières* au large de La Rochelle, film de Patrick Grandperret.

Les Corsaires de l'Atlantique de Louis XIV à Napoléon de Jacques Péret, Geste éditions, 330 p., 25 €

La Vienne à parcourir

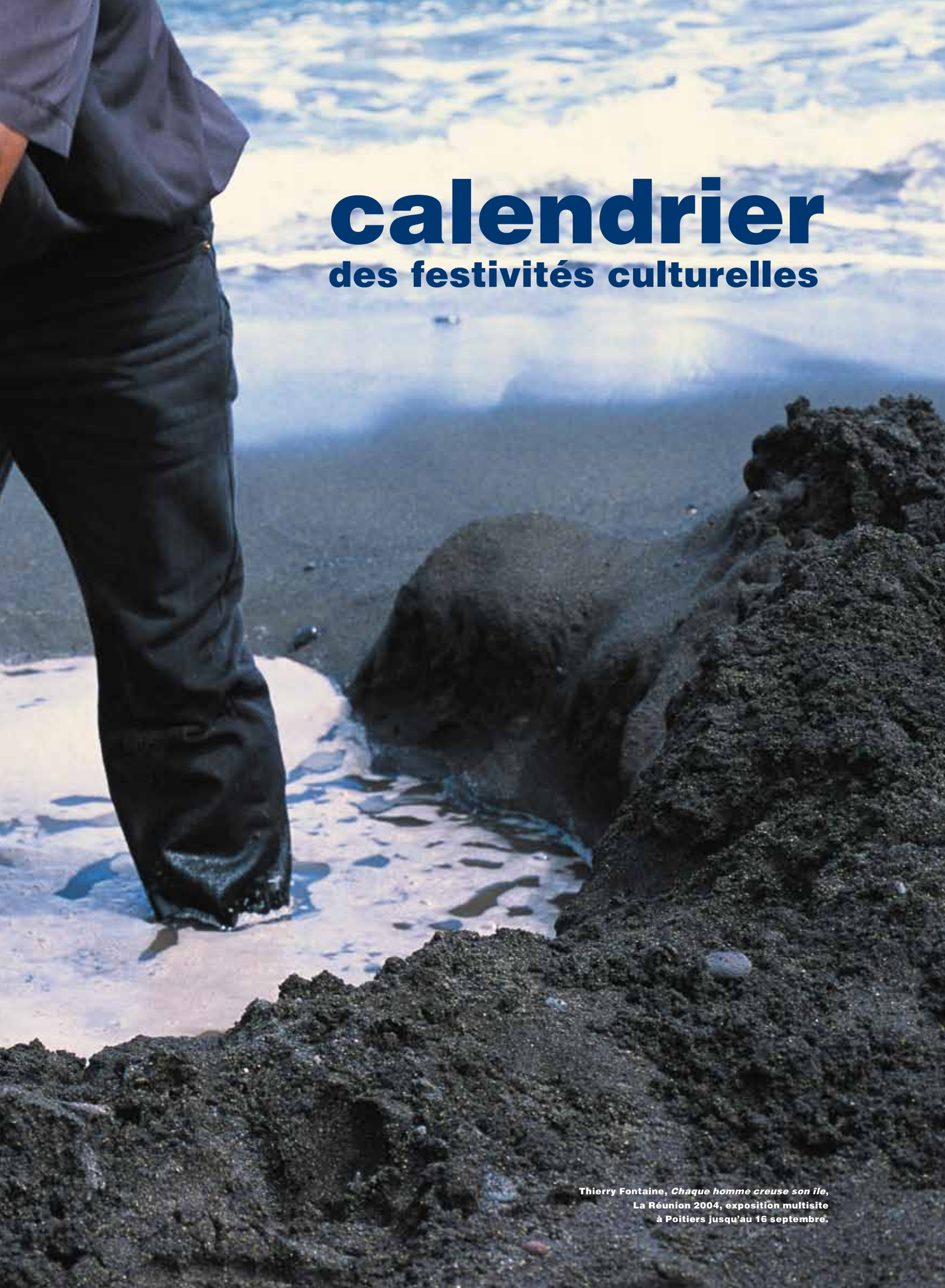
Jacques Pasquier et Christophe Roy, l'un pour les textes, l'autre pour les photos, ont fourni un travail considérable afin de faire découvrir le département de la Vienne sous ses aspects pittoresques, en empruntant les sentiers pédestres. Leur beau livre met en évidence la richesse patrimoniale et la diversité des paysages, des terres de brandes aux contreforts de la Gâtine, des confins granitiques du Montmorillonnais au tuffeau du Loudunais, des terres rouges à châtaigniers du Civraisien aux grandes plaines de Neuville, sans oublier les vallées et leurs cours d'eau aux caractères si différents, de l'impétueuse Gartempe au tranquille fleuve Charente.

Geste éditions, 244 p., 39 €

LA CUISINE EN POITOU

La réédition du livre de Maurice Béguin paru en 1932 est une excellente initiative de Geste éditions (206 p., 19,90 €). C'est l'une des principales références en ce qui concerne la cuisine régionale. Pourtant il ne semble pas que cet ouvrage soit destiné à être lu car les recettes sont imprimées en bleu sur du papier marron !

calendrier
des festivités culturelles



Thierry Fontaine, ***Chaque homme creuse son île***,
La Réunion 2004, exposition multisite
à Poitiers jusqu'au 16 septembre.

Pages réalisées par **Elsa Dorey**

Nous vous proposons une sélection des manifestations culturelles de l'été. Signalons que le Comité régional du tourisme Poitou-Charentes recense fêtes et festivals sur le site www.poitou-charentes-vacances.com

SITES EN SCÈNE

Pendant tout l'été, châteaux, églises, abbayes, forts, citadelles, arènes et plages de la Charente-Maritime sont les scènes d'un éventail de spectacles. www.sitesenscene.fr

MARDIS MUSICAUX

Rendez-vous tous les mardis soirs à l'espace musical de Saint-Trojan-les-Bains pour écouter divers styles musicaux : pop, rock, chanson française, musique traditionnelle… 05 46 76 00 86 www.lesmardismusicaux.com

POLYCHROMIES

La façade de Notre-Dame-La-Grande s'illuminera chaque soir de l'été et retrouvera ses couleurs grâce aux talents de la troupe Skertzò.

JEUDIS MUSICAUX

4 mois rythmés par les notes de plus de 80 artistes à entendre tous les jeudis de l'été dans les églises romanes de Royan. 05 46 22 19 20 www.pays-royannais-patrimoine.com

LES MERCREDIS DU JAZZ

À Rochefort, tous les mercredis à 18h, le jazz s'installe. Et même quand il y a de l'orage dans l'air, puisqu'un lieu de repli est prévu. 05 46 99 08 60

POITIERS ÉCLATS D'ÉTÉ

L'été à Poitiers sera riche en animations avec Christophe Miossec le 5 juillet, Titoff le 19 ou Christophe Wilhem le 30 août, et aussi des spectacles jeune public, du cinéma en plein air et une sieste musicale électronique au Parc de Blossac… 05 49 52 35 35 www.poitiers.fr

Christophe Miossec

FESTIVAL DES NUITS MUSICALES

Jusqu'au 14 août, l'église monolithe d'Aubeterre-sur-Dronne est un lieu unique pour entendre flûte traversière et guitare (20 juillet), l'orchestre des Jeunes Baroque de Harlem (27 juillet), le groupe *Trio Bacchus* (28 juillet), quatuor à cordes (4 août), chœur orthodoxe (9 août) et musique de chambre (14 août). 05 45 98 57 18 (office de tourisme) http://aubeterresurdronne.com

LES JEUDIS DES PEINTRES

Tous les jeudis de l'été jusqu'au 13 septembre sur la place de l'Église à Saint-Martin-de-Ré, les peintres viennent, réalisent, exposent puis vendent leurs œuvres. www.saint-martin-de-re.net

LES CURIOZ'ÉTÉ

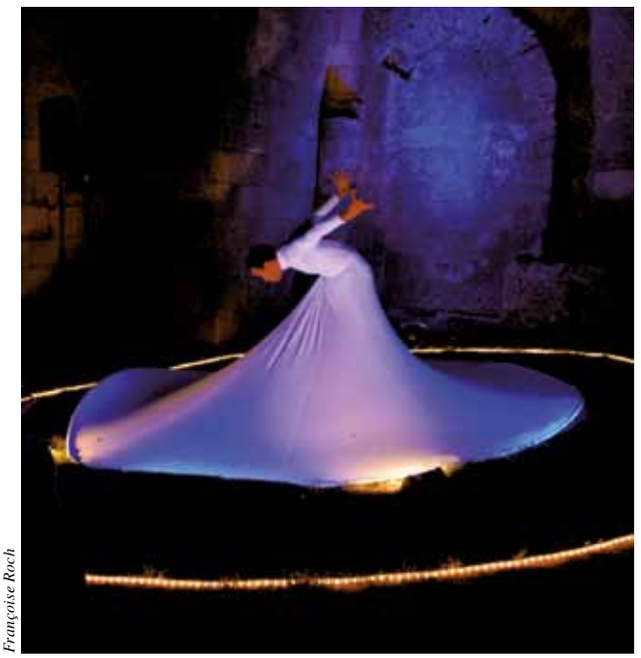
Jusqu'au 17 août, l'Espace Mendès France organise au Parc de l'Estuaire à Saint-Georges-de-Didonne des ateliers scientifiques en plein air pour initier les jeunes de 7 à 15 ans à la gastronomie moléculaire, à l'astronomie, à la chimie, etc. Du mardi au jeudi et le vendredi pour les groupes sur réservation. 06 15 07 92 37 http://maison-des-sciences.org

HUMOUR ET VIGNE

Du 30 juin au 15 juillet, autour de l'exposition de dessins d'humour se tiendra au cloître des Carmes de Jonzac un éventail d'événements à ne pas manquer pour rire un bon coup : le salon des dessinateurs le 1er juillet, une journée d'échange d'étiquettes humoristiques entre collectionneurs le 8 juillet et la fameuse visite désorganisée du terroir viticole le 10 juillet. 05 46 48 49 29 http://vignumour02.chez.com

FESTIVAL AU VILLAGE

C'est un festival… inclassable : théâtre de rue, chanson, musique, danse, cirque, chaque artiste vous emmène dans son univers. L'occasion aussi pour les adolescents de réaliser un stage d'initiation aux techniques de la scène et de la photographie. Jusqu'au 7 juillet dans les rues de Brioux-sur-Boutonne. festivalauvillage.free.fr 05 49 07 66 32



Françoise Roch

JUSQU'AU 1er SEPTEMBRE DANS TOUTE LA RÉGION

NUITS ROMANES

Vous avez 156 nuits pour (re)découvrir le patrimoine roman de la région grâce aux 750 artistes qui mettent en scène églises, abbayes et châteaux. L'orchestre des Champs-Élysées et la compagnie Transe Express donnent le la à Melle le 30 juin et se produiront ensuite devant les églises de Charroux le 28 juillet, de Baignes-Sainte-Radegonde le 11 août et d'Esnandes le 1er septembre. 05 49 55 77 00 http://nuitsromanes.poitou-charentes.fr

Cirque ici

Ph. Cibille

Lola de Jacques Demy (1961)

DU 29 JUIN AU 8 JUILLET À LA ROCHELLE

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Cette année, le festival fête ses 40 ans. Au rythme d'un long métrage de Charlie Chaplin par jour, il rend hommage à Anouk Aimée, Agnès Varda et Miguel Gomez. Impossible de tout voir, mais à noter tout de même, le nouveau programme dédié aux enfants avec notamment les films d'animation de Pierre-Luc Granjon.
05 46 52 28 96 www.festival-larochelle.org

GRANDE FÊTE MÉDIÉVALE

Le 8 juillet, Dignac vous invite à festoyer toute la journée à la mode moyenâgeuse en compagnie d'artisans, de troubadours, de jongleurs, d'échassiers, de marionnettistes et bien sûr de chevaliers.05 45 24 50 87 www.fete-medievale.cad-dignac.info

AU GRÉ DES ARTS

Le nouveau venu dans le paysage des festivals de Poitou-Charentes investit deux communes du Pays d'Horte et Tardoire : Pranzac et La Rochefoucault. Au programme, concert d'orgue, musique baroque, théâtre de Shakespeare, repas antillais et courts métrages du 6 au 8 juillet. 06 03 65 43 12
www.augredesarts-festival.org

LES HEURES VAGABONDES

Du 6 juillet au 15 août, le festival voyage dans toute la Vienne : vous entendrez chanter Pierre Perret, Michel Jonasz, Sinsemilia, Les Barbeaux, Debout sur le zinc, La Cavarane Passe. Concerts gratuits.
www.lesheuresvagabondes.fr

FESTIVAL DU JEU

À Parthenay, du 6 au 15 juillet, des jeux grandeur nature ou petit format envahissent la ville ! À voir, le tournoi international de jeu de dames et le village des créateurs de jeux.
05 49 94 24 20
www.jeux-festival.com

EUROCHESTRIES

Les musiciens de cet orchestre viennent du monde entier et vous parlent le langage universel de la musique du 6 au 16 juillet dans toute la Vienne.
05 46 48 25 30
www.eurochestries.org

L'HERMIONE À L'EAU

Le vendredi 6 juillet, la frégate de L'*Hermione*, après 15 ans de construction, paradera devant les quais. De vieux gréements viendront lui tenir compagnie, dont *Le Belem*, amarré au port de commerce. Les 7 et 8 juillet, plus de 25 compagnies professionnelles lui tiendront compagnie dans les rues de Rochefort à l'occasion du festival Ville en Fête. www.hermione2012.fr

Mitch Woods

DU 3 AU 8 JUILLET À COGNAC

BLUES PASSIONS

Chassez vos idées noires à Cognac et Jarnac en écoutant concert sur concert. À propos, avez-vous déjà entendu Hugh Laurie, alias Dr House dans la série télévisée du même nom, chanter le blues ? Raison de plus pour venir !
05 45 36 11 81 www.bluespassions.com

BOUILLEZ !
Les 7 et 8 juillet, vous aurez de la compagnie dans les rues de Bouillé-Saint-Paul ! Une dizaine de troupes proposent cirque, théâtre, fanfare… Bref, toutes les facettes du spectacle vivant.
05 49 96 83 20
http://festival-bouillez.over-blog.com

MUSIQUES ET DANSES DU MONDE
Du 10 au 14 juillet, tonalités dépaysantes, world music et danses traditionnelles à Airvault, particulièrement pendant la soirée du 13 juillet où deux groupes se mélangent pour proposer une composition hybride, mi chanson française, mi folklore polonais. 05 49 64 73 10 http://airvaudais-valduthouet.csc79.org

ATOUTS ARTS
Trois soirs de juillet, les musiques du monde feront trembler la place Saint-Médard à Thouars : le 11 juillet avec le groupe portugais Oquestrada, le 12 juillet avec le groupe chinois Hanggai et le 13 juillet avec le groupe congolais Jupiter & the Okwess International. 05 49 66 24 24 www.theatre-thouars.com

Hanggai

Izia, place Saint-Jean-d'Acre samedi 14 juillet 2012.

ARTENETRA
À Celles-sur-Belle, Saint Roman-lès-Melle, Verrines, Saint-Marc-la-Lande, Azay-le-Brûlé, Chef-Boutonne et Saint-Médard-de-Thouars du 12 juillet au 10 août, 29 concerts, 7 master classes et des rencontres avec les artistes sont organisés pour rendre la musique classique accessible au plus grand nombre et mettre en valeur le patrimoine des Deux-Sèvres.
05 49 28 29 68
www.artenetra.com

FESTIVAL DES ENFANTS DU MONDE
Musiques et danses du monde sont au rendez-vous à Saint-Maixent-l'École où les jeunes artistes âgés de 7 à 14 ans viennent cette année d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'Asie. Du 12 au 17 juillet.
05 49 05 54 05
www.rife.asso.fr

FESTIVAL DE LA PAIX
Du 12 au 23 juillet, pour la 40e édition de son festival, Saintes reçoit 11 groupes aux noms exotiques qui chantent les couleurs de leur pays : l'ensemble Voninavoco de Madagascar, l'ensemble Toniwakpon du Bénin, l'ensemble Talofa de Nouvelle-Calédonie, le grupo folclorico e etnogrfico du Portugal…
05 46 97 04 35
www.jeuxsantons.org

L'ORCHESTRE NATIONAL D'UKRAINE
L'Orchestre national d'Ukraine se produira à Bressuire, Cerizay, Niort, Celles-sur-Belle, Saint-Maixent, Parthenay et Thouars du 13 au 21 juillet en partenariat avec les estivales d'ArtenetrA. 05 49 28 29 68
www.artenetra.com

FESTIVAL D'ART ET PYROTECHNIE
Dans le cadre des Sites en Scènes, du 14 au 19 juillet à Saint-Palais-sur-Mer, ce festival international met le feu aux poudres en proposant une compétition de spectacle pyrotechnique mais aussi des concerts, des films et un marché d'art. 05 46 23 22 58 (office du tourisme)
www.saint-palais-sur-mer.com

MUSIQUE EN RÉ
Voilà un quart de siècle que partout dans l'île, on fête la musique classique sur les airs des plus célèbres chefs-d'œuvre symphoniques. On compte cinq concerts gratuits en plein air, sept en église dont deux œuvres contées, Pierre et le Loup et l'Histoire de Babar, pour les enfants. Du 16 au 27 juillet. 05 46 41 14 68 http://musique-en-re.com

Laurent Korsia

Thiebaut Pascal

NEUVIL'EN JAZZ
Tous les ans des groupes de renommée nationale et internationale sont accueillis pour quatre jours de jazz à Neuville-du-Poitou. Du 19 au 22 juillet prochain, cette édition sera marquée par la venue de Nicole Croisille. Nouveauté 2012, des master classes pour se perfectionner les 18 et 19 juillet. Réservation recommandée. 05 49 54 47 80 http://neuvilenjazz.com

Nicole Croisille

CONTES EN CHEMIN
Les conteurs sont uniquement des conteuses cette année, et elles viennent de tout horizon (Italie, Algérie, Niger) pour raconter des histoires aux petits et grands du 19 au 26 juillet dans dix communes du Pays du Haut Val de Sèvres.
05 49 06 07 50
http://www.cc-valdesevre.fr/

DU 11 AU 15 JUILLET À LA ROCHELLE

FRANCOFOLIES

Pour connaître tous les artistes qui fleurissent sur la planète Francos cet été, le mieux est encore de s'y rendre. Camille, Brigitte, Bénabar, Arthur H, Dionysos, Catherine Ringer, Thomas Dutronc, Charlie Winston, Izia, Birdy Nam Nam, sur la grande scène et Dominique A, Zaza Fournier, Jeanne Cherhal, Anaïs, Laurent Voulzy, Marshmallow, Inglenook et tant d'autres sur la coursive.
05 46 28 28 29 www.francofolies.fr

RÉSONANCES
Après-midis spectacle de rue et soirées musique du monde à Rochefort pour une nouvelle édition du festival les 20 et 21 juillet. Rendez-vous entièrement gratuit. 05 46 82 15 15
www.festival-resonances.com

LE RÊVE DE L'ABORIGÈNE
Du 20 au 22 juillet à Airvault, on fête des instruments exotiques aux doux noms de didgeridoo, guimbarde, harmonium, arc à bouche. Le Rêve de l'aborigène accueille les musiques traditionnelles de Suisse, d'Espagne, du Zimbabwe, Autriche, Mongolie…
05 49 70 84 03
www.lereve-de-laborigene.net

LES SOIRS D'ÉTÉ AU NORMANDOUX
Du 20 juillet au 31 août, le site apaisant de la carrière de Normandoux à Tercé (Vienne) déborde d'art contemporain, de danses, résonne de musique traditionnelle, latine, classique, électronique, et parfois même les styles se compilent et produisent un son que l'oreille apprécie.
01 42 71 59 71
lacarrieredenormandoux.com

Aérolithe

FESTIVAL RIV'JAZZ
Les 21 et 22 juillet, les musiciens de jazz amateurs parrainés par le groupe Paris Paname se produiront sur le boulodrome de Rivedoux-Plage.
05 46 09 39 39

FESTIVAL DE PEINTURE
Les 21 et 22 juillet, près de 300 peintres amateurs et professionnels envahissent les rues de Magné, aux portes du Marais Poitevin. Pas de sujet imposé dans cet îlot au milieu de la Sèvre Niortaise mais un cadre superbe pour perfectionner son coup de pinceau. 05 49 73 41 31
http://magne-animation.info

UN VIOLON SUR LE SABLE
La plage de la Grande Conche à Royan se transforme en énorme salle de concert pour la 25e édition du festival de musique classique et lyrique les soirs des 21, 24 et 27 juillet. Cette année, il s'étoffe de plusieurs évènements dans des sites insolites de Royan et alentours, comme cette fanfare nichée sur le toit de l'église Notre-Dame de Royan ou le concerto pour piano accroché aux falaises de Talmont-sur-Gironde.
05 46 39 27 87
www.violonsurlesable.com

DE BOUCHE À OREILLE
Danses, fanfares, accordéons, bals, contes, violons, quelque 31 rendez-vous sont au programme du festival de musiques traditionnelles au Logis du Retail le 23 juillet, à Azay-sur-Thouet le 24 et du 25 au 28 juillet à Parthenay. Attention, tous les concerts débutent à l'heure.
05 49 94 90 70 www.metive.org

VILLAGE SESSIONS
Onze villages charentais situés au sud d'Angoulême reçoivent du 21 au 28 juillet des groupes de salsa, de musique tzigane, de blues funk, une fanfare burlesque et autres musiques du monde.
05 45 61 50 76
www.villagesession.com

EN CES LIEUX… DES LIVRES
À Loudun, l'association Cultivons le livre propose le samedi 28 juillet la première édition de son animation littéraire En ces lieux... des livres. L'ambition est d'amener le public à rencontrer des auteurs, des éditeurs et des acteurs du livre, chez des particuliers devenus des «ouvreurs de porte», c'est-à-dire des Loudunais qui ouvrent exceptionnellement leur habitation, leur porche, leur jardin ou leur cour durant la journée. Cinq éditeurs et une quinzaine d'auteurs régionaux, sans thématique prédéfinie si ce n›est le livre, sont invités.
06 76 11 49 58 ou 09 71 39 88 42
cultivonslelivre@gmail.com

À LA CROISÉE DES CHEMINS
Du 25 au 30 juillet, un spectacle théâtral retracera l'histoire du comté de Taillebourg qui accueillait les pèlerins s'en allant bâton à la main vers la lointaine ville de Saint-Jacques-de-Compostelle.
06 77 39 84 65
http://taillebourg.net/blogs/lesbaladins

LA FÊTE DU COGNAC
S'adresse à tous les gourmets soucieux de connaître ou de redécouvrir les produits viticoles et culinaires charentais, du 26 au 28 juillet sur le port de Cognac. Quant aux oreilles, elles goûteront du bon son avec des concerts chaque soir (Ayo, Catherine Ringer, The Stranglers). 05 45 81 21 05
www.lafeteducognac.fr

AU FIL DU SON
À Civray les 27 et 28 juillet, des concerts (Blankass, La Phaze, Tambours du Bronx, Le Peuple de l'Herbe, Danakil, Maïa Vidal,…) animent la ville et le marché des artisans locaux Au Fil des Arts. www.lachmiseverte.com

MARCHÉ SUR L'EAU
Les produits régionaux et artisanaux se découvrent dans le port et sur les barques de Vanneau-Irleau dans le Marais poitevin le 28 juillet prochain.
06 82 96 82 21

LES NOCES DE FIGARO
La troupe Figaro si ! Figaro la ! chante Les Noces de Figaro dans une version française inédite avec des décors et des costumes de leur cru. Grandes soirées musicales en perspectives les 27 et 28 juillet à Montmorillon, le 30 juillet à Châtellerault, les 2 et 3 août à Poitiers et le 6 août à Saint-Georges-d'Oléron.
05 49 83 03 38
www.figarosifigarola.com

La baronne

FÊTE DES BATEAUX FLEURIS
À Saint-Maxire, près de Niort, les bateaux fleuris de papier crépon défilent le long de la Sèvre Niortaise pour la 62e édition (tout de même) le 29 juillet et nouveauté, le concert de musique et danses irlandaises le 28 au soir.
05 49 35 50 29
http://bateauxfleuris.com

Arthur Péquin

Isa Lagarde et Pascal Contet, de l'ensemble Ars Nova, dans le *Lieder 1* de Schubert transcrit par Bernard Cavanna.

DU 13 AU 21 JUILLET

FESTIVAL DE SAINTES

Cette année encore et pour la 40e fois, le festival de musique classique s'épanouit dans l'abbaye aux Dames pour le plus grand plaisir des oreilles. Saintes fait la part belle au clavecin, à Bach, à Schubert et aux jeunes mais néanmoins talentueux interprètes. Le coup d'envoi est donné par l'Orchestre National de Bordeaux-Aquitaine et se clôt sous les notes de la *Symphonie n° 9* de Bruckner, interprété par l'Orchestre des Champs-Élysées.
05 46 97 48 48 www.abbayeauxdames.org

LES CHAISES MUSICALES
Musique du monde le 1er août à Saint-Pierre-de-Maillé, concert classique le 2 août à Saint-Sauveur et concert jazz le 3 août à Vicq-sur-Gartempe pour bien débuter le mois dans la Vienne.
06 79 44 09 38
http://aufildesondes.com

THÉÂTRE EN L'ABBAYE
Du 2 au 5 août, trois compagnies théâtrales proposent leur spectacle au cœur de l'abbaye royale de Saint-Jean-d'Angély. Les journées sont consacrées aux nouvelles animations gratuites, expositions et parcours déambulatoire.
05 46 59 41 56
www.valsdesaintonge.eu

HUMOUR ET EAU SALÉE
Du 3 au 5 août, à Saint-Georges-de-Didonne, sur scène, dans la rue, sur la plage ou au cinéma, offrez-vous une franche rigolade en écoutant par exemple la compagnie Les Tistics qui traduit littéralement les tubes anglophones en français et compte bien égratigner quelques grands mythes au passage.
05 46 06 87 98
www.humoureteausalee.net

BROC BEAUX-ARTS
À l'heure où les vides greniers se trouvent à la pelle, les vides ateliers sont un concept plus rare ! À vendre à petits prix le 5 août au Hameau de la Brousse à Sers en Charente, céramiques, dessins, gravures, peintures, photographies, sculptures, d'une trentaine d'artistes invités. 05 45 24 95 72

FESTIVAL DE L'ABBAYE DE FONTDOUCE
Des contes, de la musique classique et du jazz répartis sur 6 soirées dans le cadre somptueux de l'abbaye de Fontdouce à Saint-Bris-des-Bois (Charente-Maritime). Pas étonnant qu'il y ait de plus en plus de monde ! Du 5 au 10 août. 05 46 74 77 08 www.fontdouce.com

FESTIVAL ÉCHALL'ARTS
Du 3 au 5 août à Échallat en Charente l'art plastique s'invite au milieu des vignes. 12 stages de trois jours sont proposés chez l'habitant pour découvrir la fonte de bronze, le graff, le modelage, la mosaïque, l'origami, la peinture, la poterie, la sculpture, la sculpture sur bois, le vitrail, le dessin. Une soixantaine d'artistes plasticiens exposent leurs œuvres durant le festival. Les places sont à réserver à l'avance.
05 45 96 93 56 www.echallarts.com

Trio Rosenberg

DU 3 AU 5 AOÛT À SAINTES

LES OREILLES EN ÉVENTAIL

Du 3 au 5 août, Saintes n'est plus une ville, c'est un laboratoire sonore, comme à l'abbaye aux Dames qui se transforme en fabrique de machines à son. 05 46 92 34 26
http://lesoreilleseneventail.over-blog.com

SAX EN MOUVEMENT
Du 10 au 18 août à Poitiers, le saxophone ne tient pas en place : il déambule dans le musée Sainte-Croix, prend un café à l'auditorium Saint-Germain, part en ballade à Vouneuil-sous-Biard et se produit dans l'église Notre Dame la Grande. 06 07 94 31 53
www.saxophone-evenement.com

SPECTACLE PYROMÉLODIQUE
Lumière ! Le village médiéval d'Angles-sur-l'Anglin pète le feu (d'artifice) dimanche 5 août prochain.
www.anglessuranglin.com

SCÈNES DE JARDIN
Du 11 au 22 août, mimes, acrobaties, théâtre, contes, reggae, jazz et poésie se savourent chez monsieur et madame. À la tombée de la nuit, des habitants de Saint-Jean-d'Angély et de 5 cantons environnants ouvrent leurs portes pour donner à ces rencontres un côté plus intime et plus intense. 05 46 32 04 72
www.comedie-eperon.com

FESTIVAL DU LIVRE
Du 12 au 15 août dans les rues d'Angles-sur-l'Anglin, 80 bouquinistes et libraires professionnels, des relieurs, des calligraphes, des conteurs et des chanteurs de poèmes mettent le livre à l'honneur. 05 49 48 86 87
www.anglessuranglin.com

LE NOMBRIL DU MONDE
La légende raconte que toutes les histoires du monde sont nées à Pougne-Hérisson, où se trouve le nombril du monde. Le minerai de contes aurait servi durant des siècles aux troubadours venus de partout trouver l'inspiration. Quel meilleur endroit pour établir un festival de contes ? Du 12 au 15 août. 05 49 64 19 19 www.nombril.com

Marco Sikic

Inna Modja

LES 7, 8 ET 9 AOÛT À VAUX-SUR-MER

FESTI'VAUX

Les soirs des 7, 8 et 9 août au sein du parc de l'Hôtel de Ville, à Vaux-sur-Mer, on entendra les vocalises du groupe Gwayav', de Namasté, de Pep's et d'Inna Modja. Musique actuelle sans mauvais accords puisque tout est gratuit !
05 46 38 79 05 www.vaux-sur-mer.com

Vinciane Verguethen

DU 7 AU 9 SEPTEMBRE À COGNAC

COUP DE CHAUFFE

18e édition : Coup de chauffe atteint sa majorité. À chaque coin de rue, 27 compagnies regroupant acrobates, comédiens, jongleurs, marionnettistes instaurent le dialogue avec la ville de Cognac. Tout ceci démarre en fanfare le 7 septembre et ne désemplit plus jusqu'au 9.
www.avantscene.com

ÉCLAD'ESNANDES

2012 sera placé sous le signe des bâtisseurs de l'église. Les 14 et 15 août, un chantier de construction et un campement militaire transforment la ville pour vous faire découvrir l'histoire complexe de l'église fortifiée Saint-Martin d'Esnandes. Chaque soir les animations se terminent par un spectacle pyrotechnique. L'événement est estampillé Sites en Scène.
05 46 01 34 64

FESTIVAL CRESCENDO

Face à l'océan, 9 concerts gratuits de rock expérimental et progressif sur l'esplanade du Concié à Saint-Palais-sur-Mer du 16 au 18 août.
www.festival-crescendo.com

JAZZ EN RÉ

Les soirées du 17 au 20 août au port de Saint-Martin-de-Ré, le festival Jazz en Ré s'applique à vous faire connaître gratuitement toutes les formes de jazz manouche, Nouvelle Orléans, classique, électrique. 05 46 09 20 06 www.jazzenre.fr

ART ET PASSION DU BOIS

À Bréville en Charente, du 18 au 26 août, artisans et artistes exposent leurs œuvres au public qui pourra assister au concours international de tournage sur bois pendant lequel une dizaine de tourneurs « s'affrontent » en créant leur œuvre sous les yeux des curieux.
05 45 80 82 05
www.breville.org

LES MURS ONT DES OREILLES

Du 22 au 26 août à Airvault et plus largement dans tout le Val de Thouet, la musique classique investit les églises romanes, les châteaux et les granges en proposant 5 œuvres de Ravel à Brahms en passant par Mozart. 05 49 64 73 10

LUMIÈRES DU BAROQUE

4 concerts en pays mellois : sonates d'église le 28 août à Saint-Roman-lès-Melle, airs d'opéra le 29 août, concertos pour pianos le 31 août et grande messe en ut le 2 septembre à Celle-sur-Belle.
05 46 00 13 33
www.mensa-sonora.com

ROCHEFORT EN BULLE

Une trentaine d'auteurs dégaine leur plus belle plume les 1er et 2 septembre à Rochefort pour ce festival de la bande dessinée, avec en tête de file Christophe Chabouté, invité d'honneur.
05 46 99 57 40 http://rochefort-bd.fr

L'IMPRÉVU FESTIVAL

Du 7 au 9 septembre à Montemboeuf en Charente, ce festival cultive la différence en offrant une scène aux artistes amateurs handicapés ou non pour un public de plus de 20000 personnes.
05 45 65 26 69
http://imprevumontemboeuf.free.fr

FESTIVAL DE LA FICTION TV

Plus de 50 films inédits de fictions pour le petit écran, des débats et beaucoup d'autres événements autour de ce festival du 12 au 16 septembre à La Rochelle.
01 48 78 58 77
www.festival-fictiontv.com

ROCHEFORT EN ACCORD

Pour fêter la réouverture du théâtre italien de la Coupe d'Or à Rochefort, la 8e édition du festival se déroulera pendant les journées du patrimoine du 13 au 15 septembre. Des rencontres insolites entre musiciens donnent naissance à des reprises originales et morceaux inédits qui se jouent avec une pointe d'improvisation donnant au festival une dimension unique.
05 46 99 08 60 (office du tourisme)
www.rochefort-en-accords.fr

LES VACANCES DE M. HAYDN

M. Haydn choisit chaque année La Roche-Posay comme lieu de villégiature pour goûter aux plus grands chefs-d'œuvre de la musique de chambre. Bach, Mozart, Schubert sur instruments d'époque sont à l'honneur du 14 au 16 septembre, mais découvrez aussi d'autres talents amateurs de haut niveau durant le « off » gratuit du festival.
06 87 30 30 90
lesvacancesdemonsieurhaydn.com

SAINT-BENOÎT SWING

Voici un festival de jazz festif qui accueille plusieurs artistes renommés comme David Salesse, contrebassiste, Malo Mazurié, prodige de la trompette, Angelo Debarre, qui emmène sa guitare sur des rythmes du jazz manouche. À Saint-Benoît (Vienne) du 22 au 29 septembre.
05 49 47 44 53
http://stbenoitswing.zic.fr

FESTI 86

Le théâtre d'amateur est présent sur Béruges, Latillé et Vouillé pour vous faire rire de tout : du divorce évidemment mais aussi de la grande distribution et de la défaite de Waterloo. Du 28 au 30 septembre puis du 5 au 7 octobre.
http://www.festi86.com

FESTIVAL BARROBJECTIF

Plus de 1000 photos prennent le soleil en plein air dans les rues, sur les places, dans les granges et les garages de Barro près de Ruffec du 22 au 30 septembre. Profitez-en ! 06 76 98 28 83 barrobjectif.canalblog.com

CIRCUIT DES REMPARTS

Qu'elles sont belles ces vieilles voitures ! Bugatti, Tricycles cars, Alpines Berlinettes mènent tous les ans depuis 1939 une course endiablée sur le bitume d'Angoulême du 14 au 16 septembre. À faire pâlir les Fous du Volant ! 05 45 94 95 67 www.circuit-des-remparts.com

LES 9, 11, 14 ET 16 AOÛT À SANXAY

LA TRAVIATA

Les soirées lyriques de Sanxay réanimment cette année encore le théâtre gallo-romain et proposent aux amateurs le célèbre opéra en trois actes de Giuseppe Verdi
05 49 44 95 38 http://operasanxay.fr

EXPOSITIONS

MONSTRATION
Pour Johann Le Guillerm, les pommes de pins écrivent, les clémentines volent à tir d'ailes et les ampoules entreprennent des sarabandes cabalistiques. Le temps de l'exposition, l'artiste souhaite démultiplier les points de vue, bousculer les repères et les représentations. Il a trouvé mille manières d'en faire la dé-Monstration. Jusqu'au 7 juillet à Brioux-sur-Boutonne.
http://festivalauvillage.free.fr

LES MÉTIERS PORTUAIRES
Au musée maritime de La Rochelle, à bord de la frégate France 1, découvrez trois métiers portuaires méconnus : le pilotage, le lamanage et le remorquage à travers les clichés réalisés par Sébastien Husté en 2011. Jusqu'au 15 juillet.
05 46 28 03 00
www.museemaritimelarochelle.fr

IL Y A 100 ANS, LA ROCHELLE
Charles, fils du peintre Léon Lhermitte, accompagna ses parents lors d'une cure aux bains de La Rochelle pendant l'été 1912. Au musée d'Orbigny-Bernon de La Rochelle jusqu'au 16 juillet, 150 tirages issus de ce séjour immortalisent la vie quotidienne dans le vieux port et le port industriel, souvenirs d'activités aujourd'hui disparues. 05 46 41 18 83

HÉLIOGRAPHIE CONTEMPORAINE
Le collectif Atelieretaguardia, basé à Barcelone, se réapproprie l'héliographie, cette technique aux origines de la photographie. Définie comme une «mémoire fictive nourrie de références historiques, littéraires et poétiques», l'œuvre singulière de Israel Ariño, membre du groupe, est présentée au carré Amelot de La Rochelle jusqu'au 20 juillet. 05 46 51 14 70
www.carre-amelot.net

PEINTRES SOLDATS
Peintres, graveurs, sculpteurs, les peintres officiels de l'armée furent pendant des siècles les seuls témoins de la vie militaire. Au point qu'en 1981, leur statut fut réformé pour devenir celui de correspondant de guerre. Jusqu'au 26 juillet, le musée du sous-officier de Saint-Maixent-l'École présente quelques-unes de leurs œuvres.
05 49 76 85 32
www.museedusousofficier.fr

ÉCRITURES DE LUMIÈRE
L'opération ambitionne de créer le dialogue entre élèves et artistes. Ces trois dernières années, quinze photographes ont élu résidence deux mois durant dans des lycées de Poitou-Charentes. Jusqu'au 29 juillet à Rurart (Rouillé), deux photographes par semaine exposent les œuvres réalisées à cette occasion. 05 49 43 62 59 www.rurart.org

JUSQU'AU 2 SEPTEMBRE À LOUDUN

GÉRARD ADDE

Le sérigraphe plasticien investit la collégiale Sainte-Croix de Loudun jusqu'au 2 septembre pour proposer une réflexion autour de notre rapport à l'écriture dans une société saturée de téléphones, de mails, de sms... Il s'intéresse particulièrement à Théophraste Renaudot, figure locale et précurseur du journalisme. 05 49 98 62 00 www.tourisme-loudunais.com

INTEMPORÉEL
Yves Thomas, artiste spécialisé dans l'art fantastique sera l'invité d'honneur du salon Intemporéel dont le thème de cette année est pays-sages et pas-sages. Une trentaine de peintres et sculpteurs de tout horizon exposeront leurs œuvres figuratives jusqu'au 29 juillet à l'abbaye de La Couronne en Charente. Ouverture du mercredi au dimanche. 05 45 21 17 55

LE CONFORT MODERNE
Jusqu'au 19 août, l'entrepôt galerie du Confort Moderne invite une vingtaine d'artistes à s'exprimer autour du thème du... confort moderne. Il s'établit alors un dialogue entre le lieu et les œuvres grâce à ce regard commun. 05 49 46 08 08 www.confort-moderne.fr

Franck Leibovici, Karesansui (2012)

TONY SOULIÉ
L'un des fers de lance de la nouvelle abstraction française est invité en trois lieux de La Rochelle, le cloître et la chapelle des Dames blanches, et le centre Intermondes. Tony Soulié y présente de photo-peintures, dont une série réalisée à La Rochelle, mais aussi des photos d'installations créées dans divers sites naturels à travers le monde, et une installation-allégorie du volcan. Jusqu'au 18 août. www.tonysoulie.com

DE LA SCULPTURE À LA CITÉ RÊVÉE.
Karl-Jean Longuet et Simone Boisecq sont deux sculpteurs qui se sont rencontrés dans les années 50. L'un inspira l'autre, mais chacun garda un style propre tantôt académique, tantôt surréaliste. Le musée Sainte-Croix à Poitiers présente jusqu'au 19 Août quelques dessins. 05 49 41 07 53
www.musees-poitiers.org

SUNSET
Songe d'une nuit d'été a pour objectif de mêler art contemporain et patrimoine le long de la vallée de la Loire. Le parcours de l'exposition fait escale jusqu'au 19 août au FRAC Poitou-Charentes de Linazay. La pièce de William Shakespeare A Midsummer Night's Dream, en rupture avec les règles du théâtre de l'époque, a servi d'appui au choix des œuvres présentées : vidéos, photos, peintures et sculptures. 05 45 92 87 01
www.frac-poitou-charentes.org

PIERRE VERGER UN PONT AU-DESSUS DE L'ATLANTIQUE
Le musée du Nouveau Monde reçoit jusqu'au 27 août une expo photo réalisée par le photographe et ethnologue Pierre Verger, évoquant les cultures afro-américaines des Guyanes et d'Amazonie. 34 des 84 clichés, pris en 1948 au Surinam, n'avaient jamais été développés.
05 46 41 46 50

LES GRANDS MOMENTS DE L'ARCHÉOLOGIE EN ÉGYPTE
Le musée archéologique de Civaux présente jusqu'au 30 août les plus grandes découvertes effectuées en Égypte : l'expédition de Bonaparte en 1798, la découverte du palais d'Akhenaton, du tombeau de Toutankhamon et la découverte de la nécropole royale de Tanis.
05 49 48 34 61

ŒUVRE À ÉCOUTER
L'oeuvre sonore de Marylène Négro est cachée dans les pots de fleurs du forum de la médiathèque François Mitterrand à Poitiers. Les écoliers, collégiens, lycéens et étudiants de Poitiers partagent avec vous leur vision du monde, leur univers intérieur, à écouter jusqu'au 31 août. 05 49 52 31 51 www.bm-poitiers.fr

LA CHARENTE ET LES CHARENTAIS PENDANT LA GUERRE D'ALGÉRIE
2012 marque les 50 ans de la fin de la guerre d'Algérie, et les archives départementales présentent à cette occasion une exposition rétrospective jusqu'au 31 août à la Salle des Pas Perdus de l'Hôtel du Département à Angoulême.
05 45 95 66 76 www.charente.fr

À CHACUN SA PART
Cette exposition est le fruit d'un inventaire du patrimoine effectué en 2011 qui s'enrichit au fil des rencontres, des documents et des objets confiés au musée de Saint-Jean-d'Angély. L'histoire des industries et des commerces des communes en Vals de Saintonge, c'est aussi l'occasion de croiser une des enseignes qui fit la renommée du territoire, la biscuiterie Brossard. Jusqu'au 2 septembre. 05 46 25 09 72

LES ABEILLES
Les abeilles, c'est 100 millions d'années d'histoire, des liens avec les apiculteurs depuis l'Antiquité, un rôle essentiel pour la pollinisation des plantes à fleurs et une grande sensibilité à la pollution. On en parle à l'Espace Mendès France jusqu'au 9 septembre prochain.
05 49 50 33 08
http://maison-des-sciences.org

Jean-Luc Vilmouth, *Le bar des acariens.* Coll. Frac Pays de la Loire.

JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE À OIRON

DÉRIVES ET DES RÊVES

Trois FRAC (Poitou-Charentes, Centre et Pays de la Loire) s'associent pour proposer le long de la vallée de la Loire un parcours d'expositions, Songe d'une nuit d'été, mélangeant art contemporain et patrimoine. À cette occasion, le château d'Oiron présente l'exposition Dérives et des rêves remplissant ses salles de villes imaginaires suspendues, de maisons aériennes et d'OFNI, Objets flottants non identifiés.
05 49 96 51 25 www.oiron.fr

LA SOCIÉTÉ KANAK D'AUJOURD'HUI

Le musée d'Art et d'Histoire de Rochefort est jumelé avec le centre Tjibaou situé tout près de Nouméa, afin de favoriser les échanges d'œuvres et d'artistes. Daniel Nouraud, photographe, rapporte de son voyage en Nouvelle-Calédonie un documentaire et de nombreux clichés. Micheline Néperon, artiste kanake, vient présenter ses œuvres narrant sa société et notamment le rôle qu'y tient la femme. L'exposition est donc un regard croisé sur l'autre bout du monde. Jusqu'au 13 septembre. 05 46 82 91 60

CONSTELLATION

Les talents qui occupent les ateliers de la Maison des auteurs forment à leur manière une constellation changeante d'individualités singulières et brillantes : 29 artistes venus du monde entier révèlent leur projet de bande dessinée au musée de la bande dessinée à Angoulême dans un décor de nuit étoilée. Jusqu'au 15 septembre. 05 45 38 65 65 www.citebd.org

IN SITU

Les élèves de Saintes ont étudié les couleurs, le point de vue, les lignes de construction des œuvres du musée de l'Échevinage et s'en sont inspiré. Les artistes en herbe y exposent leurs créations jusqu'au 16 septembre.
05 46 93 52 39

PIERRES RÊVÉES

Renée Martine Crappier travaille sur le déchiffrement des signes inscrits dans la pierre, sur les ombres des parois de grottes et crée tout un bestiaire fantastique. Ses œuvres, réalisées à partir de l'observation de la grotte de La Marche seront présentées parallèlement à des pierres gravées par les artistes magdaléniens vivant à Lussac-les-Châteaux il y a 14 000 ans. Jusqu'au 16 septembre au musée de Préhistoire.
05 49 83 39 80 www.lasabline.fr

INSIDE WALLS

Jusqu'au 16 septembre une vingtaine d'artistes de Street art investissent le musée Dupuy-Mestreau de Saintes avec leurs créations réalisées grâce à des techniques telles que le graffiti, le pochoir, la mosaïque, les stickers ou les installations. 05 46 93 36 71
www.ville-saintes.fr

DE PLUMES ET D'ENCRES

Les oiseaux ont une place privilégiée dans l'édition d'ouvrages de dessins naturalistes. Le muséum d'histoire naturelle de La Rochelle présente plusieurs planches de livres contemporains et de l'album Iconografia degli uccelli d'Italia publié par le Ministère de l'environnement italien, ainsi que des reproductions de dessins originaux de Jean-Jacques Audubon. Jusqu'au 22 septembre.
05 46 41 18 25
www.museum-larochelle.fr

L'ÉGLISE DE LESTERPS FAIT PEAU NEUVE

La maison du patrimoine de Lesterps dévoile au sein de son église en travaux une exposition expliquant pourquoi et comment restaurer l'édifice classé monument historique. En juillet, août et tous les week-ends de septembre. Pour terminer la visite, les maquettes du village et de l'église sont à découvrir à la maison du patrimoine, accompagnées de sculptures et peintures d'artistes locaux. 05 45 84 14 08

L'AVENTURE DE LA MACHINE À ÉCRIRE

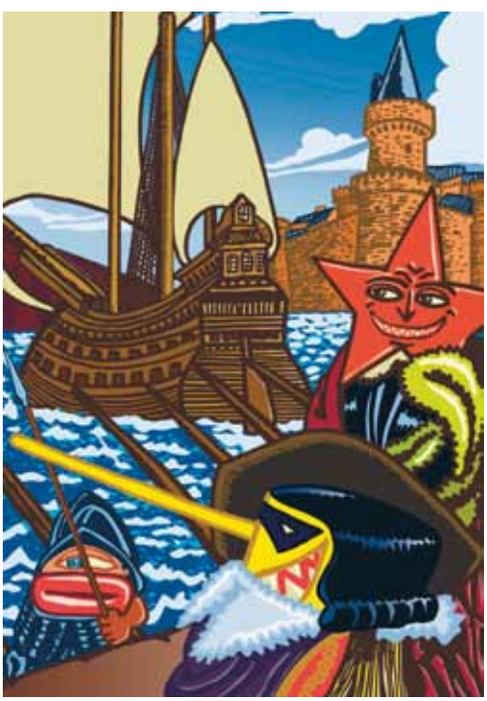
Très présente dans la littérature, la machine à écrire apparaît comme personnage principal ou comme illustration de couvertures. Au sein de l'exposition, l'association Écriture&Calcul insiste sur la relation entre l'écrivain et son outil de travail. Jusqu'au 30 septembre au point d'accueil de la Cité de l'Écrit à Montmorillon, qui referme déjà de superbes modèles anciens de machines à écrire. 05 49 83 03 03
www.citedelecrit-montmorillon.com

LES ANCIENS NAVIRES MÉTÉOROLOGIQUES

L'exposition du musée maritime de La Rochelle retrace l'histoire de plusieurs navires météorologiques qui ont sillonné certains secteurs de l'Atlantique nord entre 1920 et 1958. Jusqu'au 30 septembre. 05 46 28 03 00
http://www.museemaritimelarochelle.fr

QU'EST-CE QUE TU LIS DANS MON ASSIETTE

Une marque, une signature, un texte de chanson, un nom, une date, tout ce qu'on peut lire sur nos faïences sont autant de revendications identitaires, de messages publicitaires, politiques ou humoristiques. Au musée Henri Barré à Thouars jusqu'au 28 octobre prochain.
05 49 96 36 97



DU 6 JUILLET AU 19 AOÛT À LA ROCHELLE

HERVÉ DI ROSA

Artiste majeur de la Figuration libre, Hervé Di Rosa expose une cinquante d'œuvres de grand format à la grande halle de l'espace Encan de La Rochelle. Une exposition conçue comme un voyage initiatique : Miami, Mexique, Afrique, Cuba, Israël, Vietnam, Haïti…

Ex libris Cahout

RAPHAËL DROUART, GRAVEUR DE COULEURS

L'exposition met en lumière plusieurs techniques utilisées par Raphaël Drouart w: la gravure sur bois, la lithogravure et la gravure sur métal. L'artiste, dont le mariage en 1914 le lia définitivement à l'île de Ré, possédait aussi sa propre presse qui le suivit sur l'île et lui permit de réaliser plusieurs estampes, par la technique du monotype. Au musée Ernest Cognacq jusqu'au 31 octobre. 05 46 09 21 22

AMOR À MORT

Tout l'été au musée Sainte-Croix à Poitiers, quelques tombes gauloises remarquables seront présentées, comme celles d'Antran et de Naintré ou encore de Saint-Georges-lès-Baillargeaux (Vienne). Les recherches menées ces dernières années ont permis de les dater précisément. L'appartenance de ces gaulois à la classe aristocratique a été déterminée grâce au mobilier funéraire très riche qui les accompagne : vaisselle de table, amphores vinaires, armes, accessoires de toilette. Jusqu'au 4 novembre. 05 49 41 07 53 www.musees-poitiers.org

Tête de Naintré

JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE À ANGOULÊME

EN PAYS FALI

L'ethnologue et anthropologue Jean-Gabriel Gauthier s'est rendu pendant près d'un demi-siècle en pays Fali, dans le nord du Cameroun. Son immersion totale dans cette culture lui a valu la place honorifique de chef. Le chercheur a fait don de sa collection d'objets, d'œuvres, de films, de bandes-son et d'écrits permettant au musée d'Angoulême d'en faire une exposition. 05 45 95 79 88 www.angouleme.fr/museeba

HIROKO OKAMOTO

L'association Hiroko Okamoto a fait don à l'artothèque poitevine de quinze œuvres de l'artiste japonaise consacrées à trois thèmes principaux : sweater (pulls), chairs (fauteuils rebondis) et nature (arbres, feuilles et branches). Avant leur mise en circulation, une exposition itinérante est présentée jusqu'à fin 2012 dans les médiathèques de quartier. À la médiathèque François-Mitterrand en juillet et août, à la médiathèque de la Blaiserie en septembre.
05 49 52 31 51 www.bm-poitiers.fr

FOSSILES D'AMMONITES

À l'aquarium de La Rochelle jusqu'au 6 janvier prochain, ammonites, nautiles et bélemnites sont au rendez-vous. 37 ans de recherches et d'échanges avec des collectionneurs du monde entier ont été nécessaires à Éric Dépré pour constituer cette collection exceptionnelle. Entre deux coquilles, des informations pour comprendre l'histoire évolutive, la morphologie et la biologie de ces céphalopodes. 05 46 34 00 00
www.aquarium-larochelle.com

DU CARILLON À L'AUTOMOBILE

La dynastie des Bollée, famille de fondeurs de cloches, fut en 1873 à l'origine d'une invention révolutionnaire : l'automobile. À Châtellerault, plusieurs cloches et carillons furent construit et posés par leurs mains. Le musée Auto Moto Vélo revient sur cette histoire passionnante. À voir entre diverses cloches et inventions, la Mancelle, ce dinosaure de l'automobile, inventé par Amédée Bollée fils. Jusqu'au 31 décembre 2012. 05 49 21 03 46

LA BELLE ÉPOQUE

Chaque année, le musée du Vitrail de Curzay-sur-Vonne renouvelle sa vitrine d'œuvres réalisées par des artistes contemporains. En 2012, l'art nouveau est à l'honneur et sept artistes, inspirés par Mucha, Klimt ou encore Horta présentent vitraux, paravents, miroirs et luminaires. 05 49 01 19 65
www.musee-du-vitrail.com

INSTALLATION DE DIDIER SERPLET

Didier Serplet exhume un cercueil enfermant ses jouets d'enfant conservés depuis trente ans dans les sous-sols du musée d'Angoulême, qu'il niche derrière le fémur du dinosaure d'Angeac. Deux autres pièces ont été créées spécialement pour l'occasion et sont à voir toute l'année.
www.angouleme.fr/museeba

Pascale Rémita

JUSQU'AU 15 SEPTEMBRE À ANGOULÊME

GLOCAL SESSION

Six artistes de la région sont invités à faire dialoguer leurs créations avec des œuvres du FRAC Poitou-Charentes à Angoulême. Le troisième volet de Glocal Session se déroule jusqu'au 15 septembre avec deux artistes : Moolinex, dont l'œuvre inspirée d'une culture alternative rock est à la marge de la BD, et Pascale Rémita, qui peint de véritables arrêts sur image et interroge ainsi notre rapport à celle-ci.
05 45 92 87 01 www.frac-poitou-charentes.org

ORIGAMI

Le musée du papier d'Angoulême reçoit jusqu'à la fin de l'année les œuvres d'Éric Joisel, grand origamiste français. L'artiste utilisait une technique particulière, du papier humide plié avant séchage. Il réalisa ainsi beaucoup d'œuvres, dont des visages humains, une prouesse en origami. Pièce majeure de l'exposition, malheureusement inachevée, les personnages de la commedia dell'arte incarnant les sept péchés capitaux. Jusqu'au 30 décembre. 05 45 92 73 43 / 05 49 07 66 32 www.angouleme.fr/museep

THOUARS, VILLE DE RÊVES

Dans le cadre de Songe d'une nuit d'été, parcours mêlant art contemporain et patrimoine dans la vallée de la Loire, trois lieux de la ville de Thouars accueillent des artistes. Marion Tampon Lajarriette investit la Chapelle Jeanne d'Arc (jusqu'au 21 octobre), l'école d'arts plastiques accueille des œuvres des FRAC Centre et Poitou-Charentes (jusqu'au 2 septembre) et au musée Henri Barré, le dialogue est instauré entre la collection permanente et les collections du FRAC des Pays de la Loire (du 1er juillet au 2 septembre). 05 49 66 36 97 www.thouars-communaute.fr

EXPOSITION «EN QUÊTE DE NOS ORIGINES»

Il n'y a pas que les êtres vivants qui évoluent, nos idées aussi. Cette exposition permet de faire le point des nouvelles hypothèses sur nos origines, particulièrement depuis la découverte de Toumaï qui suggère une divergence entre l'homme et le chimpanzé plus précoce, il y a 7 millions d'années. Jusqu'au 27 janvier 2013 à l'Espace Mendès France. 05 49 50 33 08 http://maison-des-sciences.org

100 000 ANS D'ARMES ET D'OUTILS

De la Préhistoire au romain, du biface aux colliers en passant par la roue de char de Coulon et les bornes romaines, 100 000 ans d'outils sont réunies au musée du Donjon de Niort jusqu'en mai 2013. 05 49 28 14 28 http://www.agglo-niort.fr/Expositions-temporaires-et-visites

RENAISSANCE(S)

Dans le cadre du tout jeune festival Au gré des arts, dont le but est de diffuser l'art dans les milieux ruraux, le couvent des Carmes de La Rochefoucauld accueille sept jeunes artistes photographes venant de Bruxelles, de Paris et de Milan. L'exposition est courte, du 3 au 8 juillet, mais les artistes se relaient pour discuter à tout moment avec le public. 06 03 65 43 12 www.augredesarts-festival.org

LES MISÉRABLES

Les amateurs de l'œuvre de Victor Hugo pourront admirer les peintures et les sculptures réalisées par une vingtaine d'artistes français à l'occasion du 150e anniversaire de la publication des Misérables. Au vieux château de Montbron du 3 au 31 juillet (après-midi). 05 45 23 60 09 (office du tourisme)

LUMIÈRES ET COULEURS DE LA CÔTE

Isabelle et Amar Guillen sont des chasseurs d'images indépendants qui parcourent le globe. En France, ils ont piégé les lueurs des côtes de Charente-Maritime sous l'eau ou sur les rivages, et exposent leurs photos au parc de l'estuaire de Royan durant tout le mois de juillet. 05 46 23 77 77 www.pays-royannais-patrimoine.com

L'ART FAIT LE MUR

L'artothèque d'Angoulême présente à l'hôtel Saint-Simon la collection de l'artothèque de Châtellerault, production des Ateliers de l'imprimé, du 24 août au 17 septembre. 05 45 92 34 10

PAYSAGES DE POITOU-CHARENTES

Un panorama conçu par le Conservatoire d'espaces naturels en Poitou-Charentes, à la Maison de l'architecture, à Poitiers, jusqu'au 13 août. 05 49 42 89 79 www.mdapc.fr

CHARGEZ !

Le musée du sous-officier de Saint-Maixent-L'École dévoile une collection de caricatures militaires, réalisée par des générations d'élèves sous-officiers qui ont singé leurs instructeurs. Et un militaire qui fait rire, ce n'est pas commun ! Du 1er août au 29 novembre. 05 49 76 85 32

THIERRY FONTAINE

À l'invitation de la galerie Louise-Michel de la ville de Poitiers, Thierry Fontaine a conçu un parcours dans différents lieux de l'agglomération où il présente ses photographies en grand format sous le titre «Ici la couleur est évidente». À la galerie Louise-Michel, à la galerie L'Art Cella du CRDP, au musée Sainte-Croix et à l'abbaye de Fontaine-le-Comte jusqu'au 16 septembre. 05 49 54 86 35 et 05 49 39 62 51

LAURENT ESQUERRÉ

Travaux de sculptures, de céramiques, de peintures et de dessins d'artiste français émergent, à la galerie de l'école des Beaux-Arts de Poitiers et à la chapelle Saint-Louis du collège Henri IV, jusqu'au 26 août. 05 49 88 96 53

LES DINOSAURES EN BD

Plusieurs expositions proposées dans le réseau des médiathèques de Poitiers jusqu'au 3 novembre : Les Derniers Dinosaures, à partir du livre illustré de Donatien Mary et Didier de Calan (éditions 2024), à la médiathèque François-Mitterrand ; les dessins de Mazan sur les fouilles d'Angeac, en Charente, exposés dans les médiathèques de quartier. Rencontre avec Mazan le 26 septembre.

KING

«Nous voyons le lieu d'exposition de La Rochelle comme un grand appartement qu'il nous faut habiter et meubler», affirment Cécile Bicler et Hervé Coqueret. À découvrir à l'Espace art contemporain, rue Gargoulleau à La Rochelle, jusqu'au 16 septembre. 05 46 51 50 65

JUSQU'AU 30 AOÛT À CHÂTELLERAULT

YAN PEÏ-MING

De grands formats de l'un des plus grands peintres chinois vivant en France. Le centre d'art contemporain / Ateliers de l'imprimé de Châtellerault présente aussi les œuvres géométriques d'Olga Luna. 05 49 93 03 12

[R]ÉVOLUTION LITTORALE

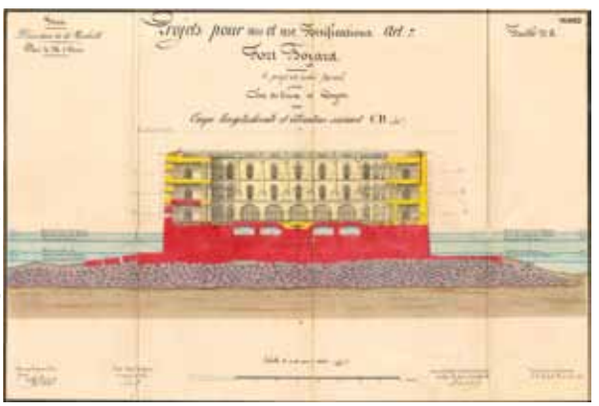
Le musée de l'île d'Oléron garde à l'esprit le traumatisme vécu par les habitants après la tempête Xynthia : l'exposition insiste donc sur la mémoire du risque lié à la mer. Le visiteur découvre les bons réflexes d'aménagement préventif et de préservation des côtes. Jusqu'au 6 octobre.
05 46 75 05 16
www.oleron-nature-culture.com

LE JARDIN HABITÉ

Une vingtaine d'installations et de sculptures entre Sers et Dignac à visiter avec l'association Ciel ouvert, qui invite aussi un artiste en résidence en juillet : Grégoire Korganow. Celui-ci photographie des pères avec leur fils. Le résultat sera exposé à la salle des Carmes de La Rochefoucauld du 23 octobre au 10 novembre.
05 45 24 95 72 cielouvert.free.fr

PAC'BÔ

À l'invitation de l'association Art dans la nature, George Trakas et Christophe Gonnet créent des œuvres dans le paysage du côté de La Vergne à Dignac. Rencontre sur rendez-vous en juillet et visite à partir du 15 septembre.
05 45 25 36 40 www.pacbo.fr



Service Historique de la Défense, Vincennes

JUSQU'AU 21 MAI 2013 À ROCHEFORT

FORT BOYARD

Commandé pour défendre l'arsenal de Rochefort, le chantier de construction de Fort Boyard dura 63 ans. Désuet avant même d'être achevé, le fort tomba vite dans l'oubli. L'émission de télé lui donna une seconde vie. Le musée national de la marine de Rochefort, documents historiques, œuvres d'art, lettres officielles, plans d'ingénieurs mais aussi films, photos et accessoires du jeu télévisé à l'appui, revient sur son histoire jusqu'au 21 mai 2013.
01 53 65 69 45 www.musee-marine.fr

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

SERGE ROULLET
«Les vérités de Serge Roullet», *L'Actualité* n° 76 (avril 2007).
«Une si douce lumière», entretien sur les paysages de la Charente, *L'Actualité* n° 69 (juillet 2005).
«Extérieurs Charente», *L'Actualité* n° 67 (janvier 2005)
«L'exigence», *L'Actualité* n° 54 (octobre 2001)

MARIE-MONIQUE ROBIN
«Notre poison quotidien», entretien sur son film *Le Monde selon Monsanto*, *L'Actualité* n° 85 (juillet 2009)

LAURENT CANTET
«De la sincérité dans la fiction», *L'Actualité* n° 87 (janvier 2010)

LES DESTINÉES SENTIMENTALES
«Un roman filmé à la lettre», adaptation du roman de Jacques Chardonne par Olivier Assayas, *L'Actualité* n° 46 (octobre 1999)

DANIÈLE RIVIÈRE
«L'art comme outil de penser», entretien avec l'éditrice, *L'Actualité* n° 76 (avril 2007)

JEAN-LOUIS LE TACON
«La part fantasmée du travail», *L'Actualité* n° 91 (janvier 2011)

FILMER LE TRAVAIL
«Filmer l'émergence», entretien avec la réalisatrice Mariana Otero, *L'Actualité* n° 91 (janvier 2011)
Entretiens avec Bernard Ganne, Jean-Michel Carré et René Baratta, *L'Actualité* n° 87 (janvier 2010)
«La mise à mort du travail», entretien avec Jean-Robert Viallet et Marie-Anne Dujarier, *L'Actualité* n° 87 (janvier 2010)
«Filmer le travail», entretien avec Jean-Paul Géhin, *L'Actualité* n° 86 (octobre 2009)
Plongée dans une nuit sans fin, *L'Actualité* n° 86 (octobre 2009)

JEANNE D'ARC
«L'histoire à l'écran», *L'Actualité* n° 61 (juillet 2003)

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé Tél. 05 49 51 56 00

❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)**

❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)**

❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____

PATRIMOINE ET CULTURE

la Charente Maritime — Villages de pierres & d'eau

Île d'Aix

Ars-en-Ré

Brouage

Clion-sur-Seugne

Crazannes

La Flotte

Mornac-sur-Seudre

À la découverte de la Charente-Maritime intime

Bienvenue dans les Villages de pierres et d'eau.

13 communes se rassemblent autour d'un patrimoine commun qui conjugue harmonieusement la pierre, avec des bâtis remarquables, et l'eau, qu'elle soit océan, estuaire, rivière ou marais.

Au fil de vos promenades, laissez-vous charmer par leur authenticité...

Mortagne-sur-Gironde

Port d'Envaux

St-Sauvant

St-Savinien

St-Trojan-les-Bains

Talmont-sur-Gironde

La Charente Maritime "ma préférence"

Retrouvez les idées "Balades à pied & à vélo" sur www.en-charente-maritime.com

la Charente Maritime

ouvre de nouveaux horizons

charente-maritime.fr

Photos : Mélanie Chaignoau - Photo Mornac-sur-Seudre : © CMT 17 / E. Goeffe - Photo Port d'Envaux : © J.J. Villaud - Juin 2012

ESPACE MENDES FRANCE
POITIERS

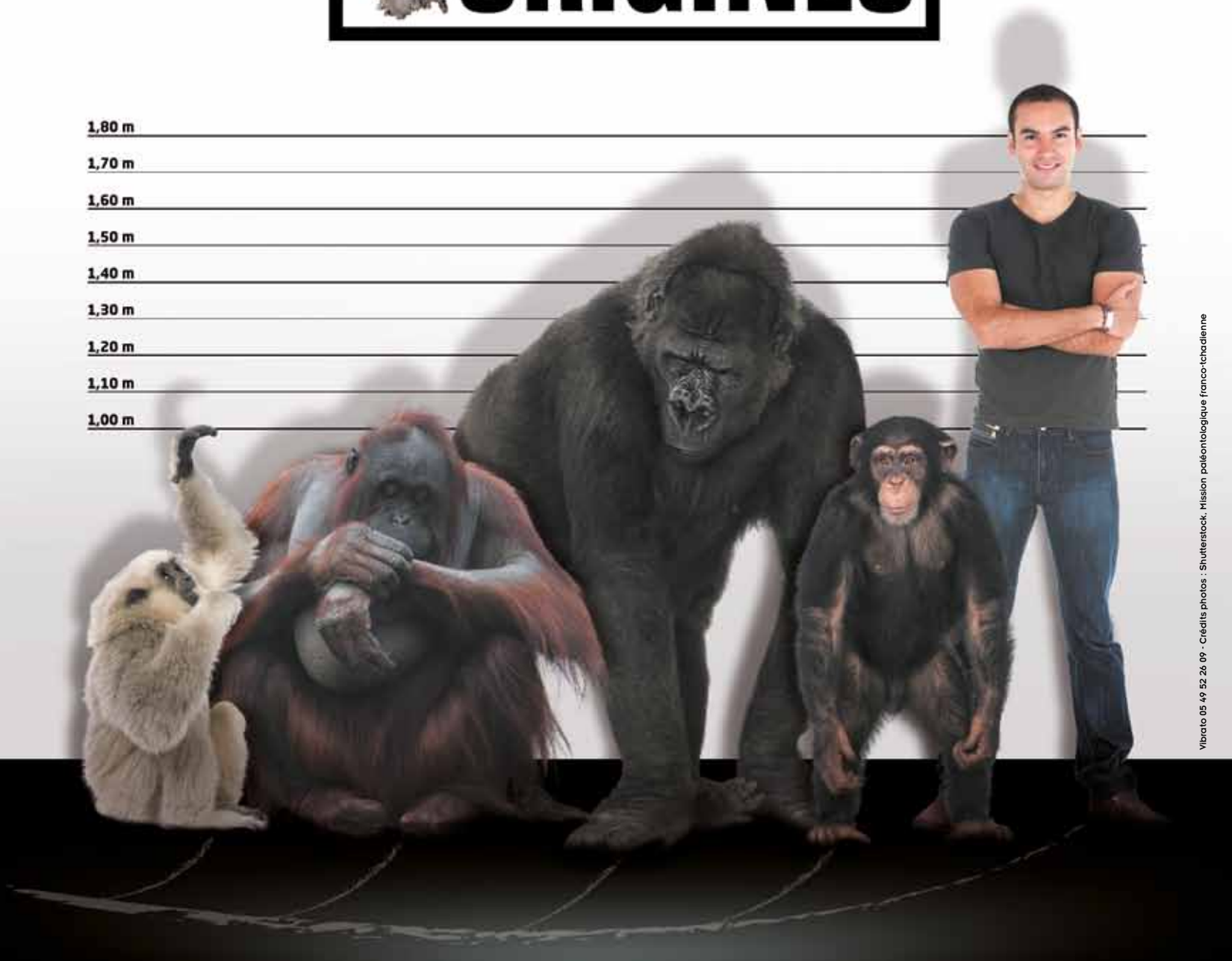
Du 27 mars 2012 au 27 janvier 2013

EXPOSITION

CONFÉRENCES - ANIMATIONS

+ d'infos sur **maison-des-sciences.org**

[EN]QUÊTE de nos ORIGINES



Vibrato 05 49 52 26 09 - Crédits photos : Shutterstock, Mission paléontologique franco-tchadienne